



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

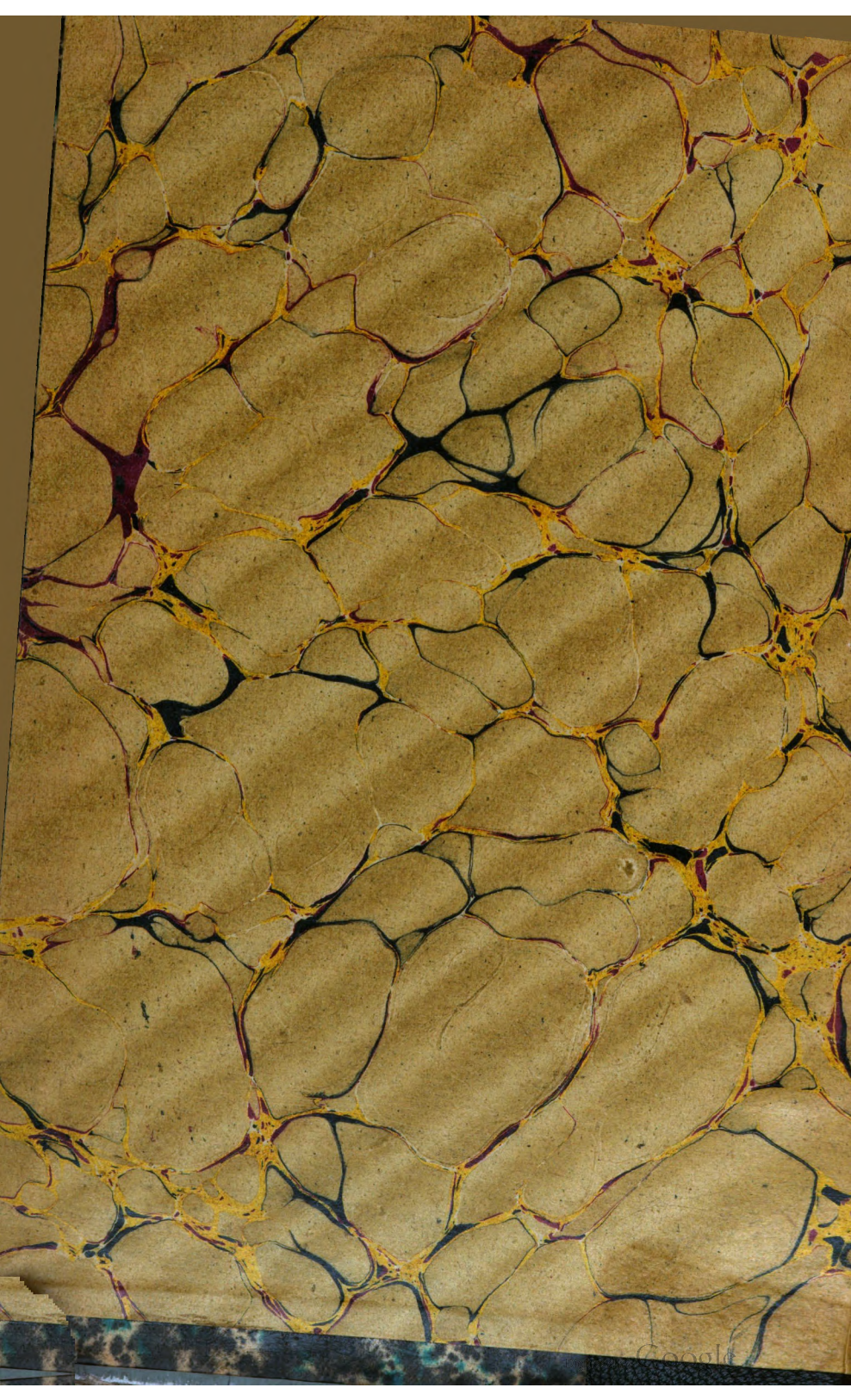
À propos du service Google Recherche de Livres

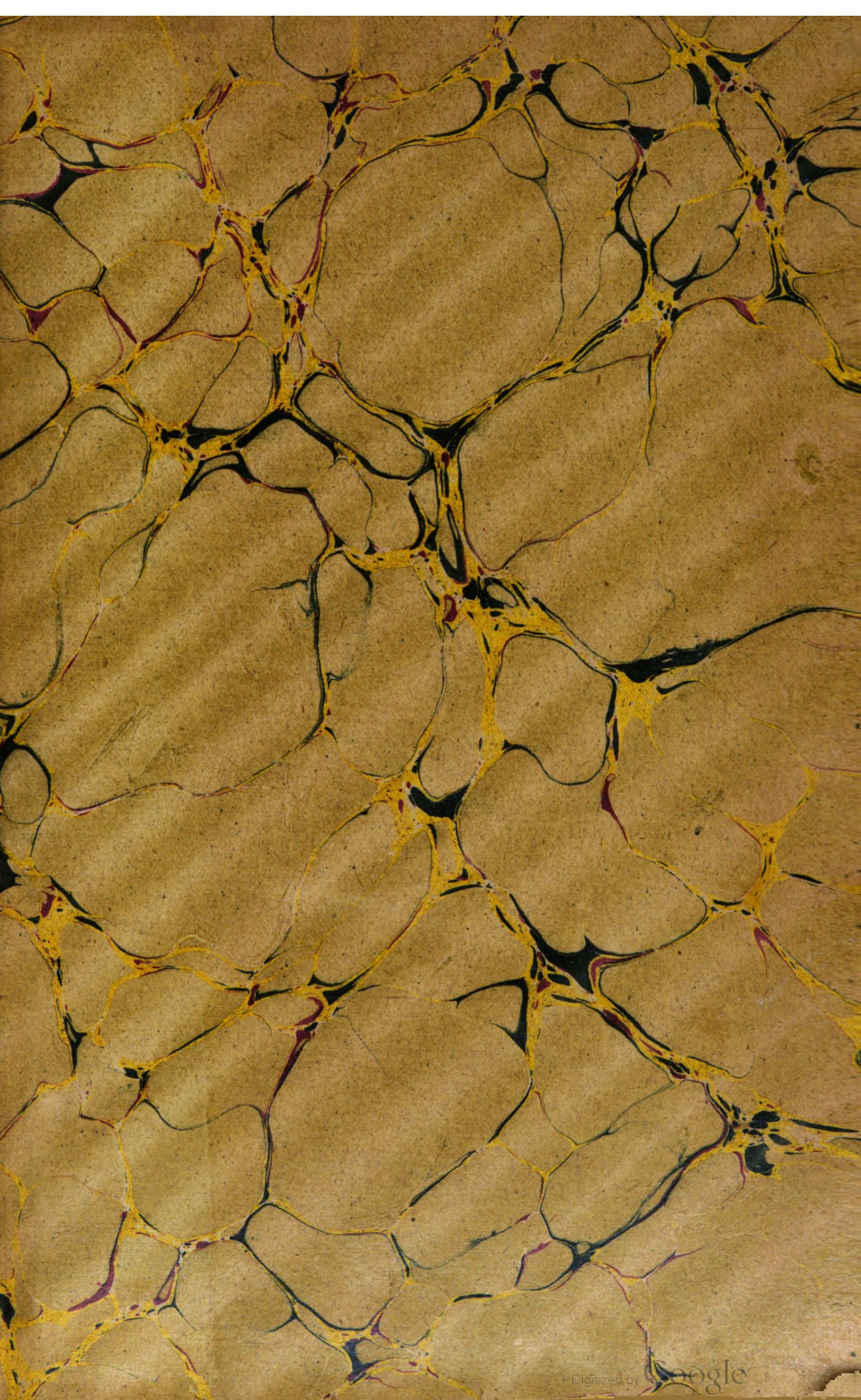
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Stanford University Libraries



3 6105 027 583 025





REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
I.— Léon Vignon. — <i>Les patois de la région lyonnaise : le pronom on et ses représentants</i>	1
II.— Louis P. Betz. — <i>Essai de bibliographie des questions de littérature comparée (suite et fin)</i>	45
III.— L. Clédat. — <i>Études de syntaxe française : Seul</i>	65
IV.— J. Bastin. — <i>Seul à seule</i>	72
V.— J. Désormaux. — <i>Finales atones en az, ez, oz, uz</i>	76
VI.— PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA <i>Revue</i>	78

PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.
Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue
sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exem-
plaire font l'objet d'un compte rendu.*

En vente à la même librairie

L'ALSACE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

*Au point de vue géographique, historique,
administratif, économique, social, intellectuel et religieux*

Par R. REUSS,

Maître de Conférence à l'École des Hautes-Études, ancien Bibliothécaire de la ville de Strasbourg

TOME PREMIER

Un fort volume grand in-8°. — Prix : 18 francs.

LA CHRONOLOGIE DU CANZONIERE DE PÉTRARQUE

Par Henry COCHIN

Un volume petit in-8°. — Prix : 4 francs.

LES VIEUX CHANTS POPULAIRES SCANDINAVES

ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Par L. PINEAU, agrégé de l'Université

Tome 1^{re} — Époque Sauvage : Les Chants de Magie.

Un volume grand in-8°. — Prix : 10 francs.

PASSIONS DES SAINTS

ÉCATERINE ET PIERRE D'ALEXANDRIE, BARBARA ET ANYSIA

*Publiées d'après les manuscrits grecs de Paris et de Rome
avec un choix de variantes et une traduction latine*

Par l'Abbé J. VITEAU

Un volume grand in-8°. — Prix : 7 francs.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Par ROGER ALEXANDRE

3^{re} édition, revue et augmentée de nombreux articles

*Ouvrage honoré d'une mention par l'Académie française
Concours de Jouy, 1895*

Un fort volume in-8°. — Prix : 7 francs.

*Un prospectus comprenant la liste alphabétique des articles contenus dans l'ouvrage
sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.*

LA FLAHUTO GASOUNO

SÈGUIDO D'UN BOCATULARI GASOUNO

Par J. NOULENS

Un volume in-8° carré, — Prix : 4 francs.

*Le vocabulaire particulier à l'ouvrage est le premier où l'on ait essayé de grouper les
synonymes d'un certain nombre de vocables patois de la région.*

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE

1. — Remplacer par *s* l'*œ* final valant *s*, sauf dans les noms propres et noms de lieux.

2. — Écrire par *s* ou *z* *deuxième*, *troisième*, *sisième*, *disième*, *disaine*, ou *deuxième*, etc.

3. — A l'indicatif présent des verbes en *re*, *oir* et *ir*, terminer toujours par un *t* la troisième personne du singulier, et supprimer toute consonne qui ne se prononce pas devant l'*s* des deux premières personnes et devant le *t* de la troisième : *je m'assiés*, *il s'assiet*; *je cous*, *il cout*; *je prens*, *il prent*; *je pers*, *il pert*; *je concains*, *il concaint*; *je permès*, *je combas*, *j'interrons*.

4. — Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

5. — Ne jamais faire l'accord du participe quand le complément direct est le pronom *en*. Faire ou ne pas faire l'accord, sans y attacher aucune importance, pour les participes *coûté* et *valu*, qu'ils soient pris au propre ou au figuré, et de même, quand un participe est suivi d'un infinitif sans préposition, ne pas s'inquiéter si le pronom qui précède est sujet logique ou régime de l'infinitif.

Ce programme vise, non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte; il se trouve d'ailleurs qu'en devenant plus rationnelle, elle devient aussi plus facile; car notre réforme, bien que partielle, supprime déjà une vingtaine de règles, exceptions ou remarques des grammaires, qui ne peuvent se justifier par aucun argument sérieux. Les personnes qui concevraient des doutes sur la légitimité de telle ou telle modification sont priées de se reporter aux fascicules de la *Revue de Philologie française*, où chaque article du programme est proposé et discuté (tome III, page 270; tome IV, pages 85, 153, 161, 235; tome V, pages 81 et 308).

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Nous recommandons particulièrement aux directeurs de Périodiques, favorables à la réforme, la mise en pratique de l'article 1, qui n'exige aucun effort d'attention de la part de MM. les Protes.

Dans sa *Grammaire historique* posthume, Arsène Darmesteter dit excellemment : « C'est à une succession d'erreurs qu'est due la fâcheuse habitude de l'orthographe moderne de noter par *œ* presque toute *s* qui suit un *u*..... Il serait grand temps qu'une orthographe plus correcte et plus simple rétablît partout l'*s* finale à la place de cette *œ* barbare. »

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU.

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

Tome XII. — 1898



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

171113

Y9A98U1 05079570

LES PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE'

LE PRONOM *on* ET SES REPRÉSENTANTS

Le premier questionnaire que M. Clédât adressait en 1887 aux instituteurs de seize départements de l'Est en vue d'une enquête systématique sur les patois franco-provençaux (cf. *Revue des Patois*, tome I, p. 81) contenait le pronom *on* dans quatre phrases distinctes : *on* le dit, *on* ne peut la briser, il arrive souvent qu'*on* se trompe, il faut prendre le temps comme *on* le trouve. — On se propose, à l'aide des réponses adressées à M. Clédât, d'étudier le pronom *on* et ses représentants dans les patois de la région lyonnaise et de déterminer avec le plus de précision possible les limites géographiques de leur emploi.

Au pronom français *on* correspondent dans nos patois des tournures fort diverses, que l'on peut réunir en deux groupes principaux : tantôt le pronom *on* est remplacé, comme en latin ou en provençal, par la 3^e personne du pluriel, avec ou sans pronom sujet, par la 1^{re} personne du pluriel, par la tournure impersonnelle ou

1. [Les circonstances m'ont forcé d'interrompre l'étude des patois de la région lyonnaise, commencée dans les deux premiers volumes de notre *Revue*. Mais les documents que j'avais recueillis ont été communiqués à mon ancien élève, M. Vignon, professeur au lycée du Puy, et il en a tiré l'étude qu'on va lire]. L. C.

par la tournure réfléchie; tantot, comme en français, on emploie le pronom *on* ou l'un de ses nombreux dérivés : *on, lon, non, an, lan, nan, oun, loun, o, a*. D'une façon très générale, c'est surtout au nord et à l'est de la région lyonnaise qu'on se sert du pronom *on* et de ses dérivés, tandis qu'au sud et à l'ouest on préfère les tournures du premier groupe. D'ailleurs, il n'est pas rare de trouver dans la même région trois ou même quatre tournures différentes, comme on peut s'en rendre compte par le tableau suivant où l'on a indiqué pour chaque département du domaine franco-provençal les formes et les tournures qui y sont en usage :

AIN : *on* et isolément *an* ; très rarement la tournure réfléchie ou la 3^e personne du pluriel avec pronom sujet.

ALPES (Hautes-) : 3^e personne du pluriel sans pronom sujet ou plus rarement avec pronom, *lon*, tournure réfléchie ou impersonnelle.

ARDÈCHE : 3^e personne pluriel sans pronom sujet, *lon, lan, non, nan, on, an*, très rarement tournure impersonnelle ou réfléchie.

BELFORT : *on* et isolément le tour réfléchi.

DOUBS : *on, an*.

DRÔME : 3^e personne du pluriel, sans pronom sujet, plus rarement avec pronom sujet, *on, lon, lan, non*, rarement tournure réfléchie.

ISÈRE : *on*, 3^e personne pluriel avec pronom sujet, très rarement sans pronom sujet, *lan, lon, an, nan*, tour impersonnel, tour réfléchi.

JURA : *on*, rarement *an*.

LOIRE : 3^e personne pluriel avec pronom sujet, isolément sans pronom sujet, *on, lan, oun, no*, tournure réfléchie.

LOIRE (Haute-) : 3^e personne pluriel sans pronom sujet, *on*, *lon*, *non*, *lan*, *nan*, *loun*, exceptionnellement 1^{re} personne du pluriel.

RHÔNE : *on*, exceptionnellement 3^e personne pluriel avec pronom sujet, tournure impersonnelle, tour réfléchi, *no*.

SAÔNE (Haute-) : *on*, *an*, isolément, tour réfléchi

SAÔNE-ET-LOIRE : *on*, *an*, *no*, *ne*, *nos*, *nou*, *nous*, par exception, 3^e personne pluriel avec pronom sujet, tour réfléchi.

SAVOIE : *on*, rarement 3^e personne pluriel avec pronom sujet.

SAVOIE (Haute-) : *on*, 3^e personne pluriel avec pronom sujet.

VOSGES : *on*, *an*, *o*, *a*.

LA 3^e PERSONNE DU PLURIEL SANS PRONOM SUJET

Les Latins n'avaient pas de pronom correspondant exactement à notre pronom indéfini *on*. Pour y suppléer ils se servaient le plus souvent de la 3^e pers. du pluriel, sans sujet exprimé : dicunt, *on dit*. Cette tournure s'est conservée dans le provençal moderne où elle est très employée (cf. Mistral, *Trésor*, art. *on*).

Il n'est pas étonnant que nous la trouvions aussi dans les patois du sud de la région qui nous occupe. Le pronom *on* n'est pas inconnu dans le Velay, quoi qu'en dise M. de Vinols dans l'essai grammatical qui accompagne son Vocabulaire patois-vellavien-français et français-patois-vellavien (Le Puy, 1891); mais la 3^e pers. du pluriel est plus fréquemment employée. Nos correspondants la signalent dans les localités suivantes :

Arr. de Brioude : Pinols, Frugières-le-Pin (c. de Paulhaguet), La Voûte-Chilhac, la Chaise-Dieu ;

Arr. du Puy : Cayres, Saugues, Freycenet-Latour (c. du Monastier), Fay-le-Froid, Craponne, Saint-Hostien (c. de Saint-Julien-Chapteuil), le Monastier, Pradelles ;

Arr. d'Yssingeaux : la Chapelle-d'Aurec (c. de Monistrol), Saint-Voy (c. de Tence), le Chambon-de-Tence (c. de Tence).

Dans l'Ardèche, la 3^e pers. du pluriel remplace partout le pronom *on* : seul, notre correspondant de Coucoun (arr. de Largentière) ne donne que l'*on*. En revanche on la trouve dans trois exemples sur quatre à Saint-Victor (c. de Saint-Félicien, arr. de Tournon) ; dans deux au Cheylard (arr. de Tournon), à Boffres (c. de Vernoux, arr. de Tournon), à Baix (c. de Chomérac, arr. de Privas), à Vallon (arr. de Largentière). On la signale encore dans les communes suivantes du même département :

Arr. de Largentière : Vallon, Béage (c. de Montpezat), Jaujac (c. de Thueyts), Lablachère et Payzac (c. de Joyeuse) ;

Arr. de Privas : Viviers, Gras (c. de Bourg-Saint-Andéol), Lavilledieu (c. de Villeneuve-de-Berg), Saint-Pierreville ;

Arr. de Tournon : Lachaumette (c. de Saint-Agrève), la Chapelle-sous-Chanéac (c. de Saint-Martin-de-Valamas). D'ailleurs, le pronom *on*, comme nous le verrons plus loin, est employé aussi dans la plupart de ces localités.

Au nord de la Haute-Loire et de l'Ardèche, la 3^e pers. du pluriel n'est connue que dans le sud du département de la Loire, à Rozier et à Estivareille

(c. de Saint-Bonnet-le-Château), dans l'arr. de Montbrison. Dans le reste du département, on emploie le pronom *on* ou la 3^e pers. du pluriel, mais précédée d'un pronom sujet.

La plus grande partie du département de la Drôme est acquise à la 3^e pers. du pluriel : elle domine dans l'arrondissement de Montélimar en entier, à Suze-la-Rousse (c. de Saint-Paul-Trois-Châteaux), à Baume-de-Transit (c. de Saint-Paul-Trois-Châteaux), à Taulignan (c. de Grignan), à Montjoux (c. de Dieulefit), à Sauzet (c. de Marsanne).

Dans l'arr. de Die, elle est signalée à Bouvières (c. de Bourdeaux), à Crest, à Die, à Meuglon (c. de Châtillon-en-Diois); dans l'arr. de Valence, à Mirmande (c. de Loriol), à Bourg-de-Péage, à Chanos-Curson (c. de Tain).

Il semble même qu'il y ait au centre du département de la Drôme une région où la 3^e pers. du pluriel est seule en usage ; c'est en effet la seule tournure signalée par nos correspondants de Pont-de-Barret (c. de Dieulefit), dans l'arr. de Montélimar, de Beaufort (c. de Crest-Nord), dans l'arr. de Die ; de Chabeuil, Montmeyran (c. de Chabeuil), Beaumont (c. de Valence), dans l'arr. de Valence.

En revanche, la 3^e pers. du pluriel ne nous est pas signalée au nord du département, dans la région voisine de l'arr. de Saint-Marcellin (Isère) : à la Chapelle-en-Vercors dans l'arr. de Die, où l'on n'emploie que *lan*, à Triors (c. de Romans), où l'on emploie *on*, à Saint-Bonnet-de-Valclérieux (c. du Grand-Serre), où l'on emploie *on*, à Châtillon-Saint-Jean (c. de Romans) et à Saint-Donat où la 3^e pers. du pluriel est accompagnée d'un pronom sujet, dans l'arr. de Valence.

En continuant à avancer vers l'Est, nous trouvons la 3^e pers. du pluriel dans les Hautes-Alpes, à Ribeyret (c. de Rosans), à Barillonnette, à Aspres-sur-Buëch, à Saint-Julien-en-Beauchêne (c. d'Aspres), dans l'arr. de Gap, à Chorges dans l'arr. d'Embrun. Au nord du département, sur les frontières de la Savoie et de l'Italie, on trouve la 3^e pers. du pluriel, mais précédée d'un pronom sujet, à la Salle (c. de Monétier), dans l'arr. de Briançon.

Au nord-ouest du département des Hautes-Alpes, au nord-est du département de la Drôme, il y a une portion restreinte de l'arr. de Grenoble (Isère), voisine de ces deux départements, qui connaît aussi la 3^e pers. du pluriel ausens du pronom *on*: On l'emploie à Monestier-du-Percy (c. de Clelles), à Mens, à Cornillon (c. de Mens). Dans le reste du département on se sert du pronom *on* ou de la 3^e pers. du pluriel, précédée d'un pronom sujet.

La 3^e pers. du pluriel n'est employée au sens du pronom *on*, ni dans la Savoie, ni dans l'Ain, ni dans le Rhône, ni dans les autres départements situés plus au nord de la région qui nous occupe.

En résumé, la limite nord du domaine de la 3^e pers. pluriel = *on* est constituée par une ligne qui passe au sud du département de la Loire, à Estivareilles et à Rôzier, en laissant au nord Chambles, Firminy, Bourg-Argental; elle atteint le Rhône au nord du département de l'Ardèche et suit le fleuve jusqu'à Tain. Elle passe à Chanos-Curson et suit le cours de l'Isère presque jusqu'à la limite du département en laissant au nord Saint-Donat, Triors, Châtillon-Saint-Jean. Elle s'infléchit ensuite vers le Sud-Est et, après avoir passé au sud de la Chapelle-en-Vercors, se dirige franchement

vers l'Est, en coupant l'extrémité sud de l'arr. de Grenoble : au nord de cette ligne, Presles, Saint-Paul-du-Monestier, la Motte-Saint-Martin, la Motte-d'Arveillans, Auris-en-Oisans ne connaissent pas la 3^e pers. du plur. = *on*, tandis qu'elle est très employée au sud à Cornillon, à Mens, au Monestier-de-Percy. Elle atteint la frontière italienne au sud de la Salle, dans l'arr. de Briançon (Hautes-Alpes).

On sait que l'un des caractères les plus importants du domaine franco-provençal est constitué par le traitement de *a* tonique ; *a* tonique se maintient comme en provençal ; mais il a passé à *é* comme en français après les palatales. M. Devaux, dans son *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge* (p. 111-125), a cherché à déterminer avec plus de précision que MM. Ascoli et Suchier, la limite méridionale de $y + a = yé$. Or si l'on compare son tracé à celui que nous venons de décrire, on voit que les deux limites sont très voisines l'une de l'autre et qu'elles tendent à se confondre. Les patois franco-provençaux ne semblent pas connaître l'emploi de la 3^e pers. du plur. sans pronom sujet, au sens du pronom indéfini *on*, emploi si fréquent dans les patois provençaux. C'est là une petite particularité de leur syntaxe qu'il faut ajouter aux particularités qu'on avait déjà relevées dans leur phonétique.

LA 3^e PERSONNE DU PLURIEL AVEC PRONOM SUJET

Au nord de la limite que nous venons de déterminer, s'étend une région intermédiaire constituée par une bande de terrain de largeur variable, où la 3^e pers. du pluriel est employée au sens du pronom *on*, mais avec

un pronom sujet. En allant de l'Est à l'Ouest, nous trouvons cette tournure à l'extrémité nord du département des Hautes-Alpes, à la Salle (c. du Monétier, arr. de Briançon). Dans la Savoie, elle est assez rare : on la rencontre pourtant à Saint-Georges-d'Hurtières (c. d'Aiguebelle, arr. de Saint-Jean-de-Maurienne), à Planaise (c. de Montmélian, arr. de Chambéry). Notre correspondant de Séez (c. de Bourg-Saint-Maurice, arr. de Moutiers) ne la signale pas ; mais elle se trouve dans une chanson en patois de Séez publiée par lui dans la *Revue des Patois* (I, 227). — Dans la Haute-Savoie, elle est assez fréquente ; on la trouve dans l'arr. d'Annecy, à Doussard (c. de Faverges) et à Meythet (c. d'Annecy) ; dans l'arr. de Saint-Julien, à Pers-Jussy (c. de Reignier), à Designy (c. de Seyssel) : dans l'arr. de Thonon, à Thonon, Margencel, Anthy, Sciez.

Dans l'Isère, elle est fréquente surtout au sud et à l'est de l'arr. de Grenoble, à Saint-Hilaire et à la Terrasse (c. du Touvet), à Moutaret et à Saint-Pierre-d'Allevard (c. d'Allevard), au Sappey, à Proveyzieux et à Bernin (c. de Grenoble) ; dans le canton de Bourg-d'Oisans à Villard-Reculas, à Auris, au Fréney, à Livet-et-Gavet, à la Garde ; dans le canton de la Mure, à la Motte-Saint-Martin et à la Motte-d'Aveillans ; à Vizille, au Gua (c. de Vif) ; au Villard-de-Lans, à Lans, à Méaudre, à Autrans, dans le canton du Villard-de-Lans. Dans l'arr. de Saint-Marcellin, elle n'est signalée qu'à Sillans (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs), tout près d'une petite région de l'arr. de Vienne, où on la trouve également à Beaurepaire, à Faramans et à Semons ; il faut y rattacher le nord du département de la Drôme, où nous l'avons trouvée à Chanos-Curson

(c. de Tain), à Châtillon-Saint-Jean (c. de Romans) et à Saint-Donat.

Dans la partie septentrionale du département de l'Isère, on la trouve encore isolément à Saint-Symphorien-d'Ozon et à Chaponnay (c. de Saint-Symphorien) dans l'arr. de Vienne ; à Charavines (c. de Virieu), à Faverges (c. de la Tour-du-Pin) et à Hières (c. de Crémieu), dans l'arr. de la Tour-du-Pin. Au delà du Rhône, elle ne se présente dans l'Ain qu'à Sutrieu (c. de Champagne, arr. de Belley).

A l'ouest du département de l'Isère, la 3^e pers. du pluriel avec pronom sujet remplace le pronom *on* sur un vaste territoire qui comprend presque tout le département de la Loire et quelques localités du département du Rhône et du département de Saône-et-Loire.

M. Gras, dans l'essai grammatical qui accompagne son Dictionnaire du patois forézien affirme que le pronom *on* n'a pas de correspondant dans le Forez et qu'on y supplée le plus souvent par la 3^e pers. du singulier ou du pluriel avec pronom sujet ; mais il n'indique pas d'une façon précise le domaine occupé par cette tournure. Nos correspondants nous la signalent dans les localités suivantes :

Arr. de Saint-Étienne : Bourg-Argental, Firminy (c. du Chambon), la Fouillouse (c. de Saint-Héand), Izieux (c. de Saint-Chamond) ;

Arr. de Montbrison : Chambles (c. de Saint-Rambert), Moingt (c. de Montbrison), Viricelles (c. de Saint-Galmier), Essertines (c. de Feurs), Allieux (c. de Boën) ;

Arr. de Roanne : Sainte-Colombe (c. de Néronde), Juré (c. de Saint-Just-en-Chevalet), Champoly (c. de Saint-Just-en-Chevalet), Saint-Haon-le-Châtel, Saint-Rirand (c. de Saint-Haon).

Elle ne semble manquer que tout à fait au Sud, à Saint-Étienne, à Saint-Chamond, où *on* est fréquent, à Estivareille et à Rozier, où on trouve, comme nous l'avons déjà dit, la 3^e pers. du pluriel, sans pronom sujet; à l'Ouest, à Saint-Didier-sur-Rochefort (c. de Noirétable, arr. de Montbrison); et enfin au nord et au nord-est dans l'arr. de Roanne, à Belmont, à Pouilly (c. de Charlieu), à Saint-Cyr-de Favières et à Fourneaux (c. de Saint-Symphorien-en-Lay).

En d'autres termes, on ne la trouve guère que dans l'ancien Forez, c'est-à-dire dans la région où, suivant M. Steyert (préface du *Dictionnaire du patois forézien de Gras*), l'on parle encore le vrai patois forézien, tandis qu'au nord et au nord-est ce patois a été influencé par les dialectes du Lyonnais, de la Bourgogne et du Bourbonnais, au sud par celui du Velay et à l'ouest par celui de l'Auvergne.

A la région forézienne, il faut rattacher dans le département du Rhône, au nord-ouest Pont-Trambouze (c. de Thisy, arr. de Villefranche), au sud-ouest Grézieu-le-Marché (c. de Saint-Symphorien-sur-Coise, arr. de Lyon) et au centre Létra (c. du Bois-d'Oingt), où *on le dit* est traduit par *i(s) i dion, i le dion, i(s) ou djon*. Je trouve encore *i dion* = *on le dit* dans un conte en patois lyonnais du canton de Mornant inséré par Nizier du Puitspelu dans la *Revue des Patois* (tome II, 302).

Dans Saône-et-Loire, cette tournure n'est signalée qu'au sud de la Loire à Saint-Igny-de-Roche (c. de Chauffailles, arr. de Charolles), et isolément dans l'arr. de Chalon, à Demigny (c. de Chagny).

Le restant des départements de Saône-et-Loire et du Rhône, l'Ain, le Jura, le Doubs, la Haute-Saône,

les Vosges et le territoire de Belfort ignorent complètement l'emploi de la 3^e pers. du pluriel au sens du pronom indéfini *on*, et ne connaissent comme le français que le pronom *on* et ses dérivés.

La limite de l'emploi de la 3^e pers. du pluriel avec pronom sujet au sens de *on* est plus indécise et plus flottante que celle de 3^e pers. pluriel = *on*.

Elle est assez nette à l'Ouest, mais elle est difficile à déterminer dans le département de l'Isère et dans la Savoie.

Elle peut toutefois être représentée par une ligne qui suit à peu près exactement la frontière nord du département de la Loire, pour se diriger ensuite franchement vers le sud, en traversant le département du Rhône. Elle franchit le fleuve au-dessous du Péage-de-Rousillon et se rapproche de plus en plus de la limite de 3^e pers. plur. = *on*, qu'elle atteint entre Bourg-du-Péage et Châtillon-Saint-Jean. Elle s'en éloigne ensuite de nouveau dans la direction du Nord-Est, en suivant à peu près le cours de l'Isère. Elle continue à suivre la rivière dans la Savoie, à peu près jusqu'à Albertville, puis remonte vers le Nord pour atteindre, en traversant la Haute-Savoie, le lac de Genève.

Dans la carte ci jointe, nous n'avons indiqué que la limite de la 3^e pers. du pluriel = *on*; mais au nord de cette ligne, nous avons souligné d'un trait rouge les noms de toutes les localités où la 3^e pers. du pluriel précédée d'un pronom sujet est employée au sens du pronom *on*.

Le pronom usité dans ce cas est le pronom personnel correspondant au pronom *ils* français; les lettres entre parenthèses sont les lettres de liaison:

DRÔME : i, i(l).

HAUTES-ALPES, SAVOIE : i.

HAUTE-SAVOIE : i, i(s), al.

ISÈRE : i, i(l), l', é(l), é(s), é(j), u(l), u(s).

AIN : é(r).

RHÔNE : i(s).

LOIRE : i(s), i(l), e(l), e(s), o, ou.

SAONE-ET-LOIRE : i, a.

TOURNURE IMPERSONNELLE

Au pronom français *on* correspond dans quelques localités au sud et au sud-ouest de la région franco-provençale une tournure spéciale, que j'appellerai tournure impersonnelle : elle consiste à placer devant le verbe à la 3^e pers. du sing. un pronom neutre qui équivaut au pron. français *il* dans *il pleut* ou à *ce* dans *c'est*.

Cette tournure est fréquente dans deux régions assez étendues ; la 1^{re} comprend le sud de l'arr. de Grenoble avec la Motte-d'Aveillans et la Motte-Saint-Martin dans le canton de la Mure ; le canton du Bourgd'Oisans en entier et quelques localités voisines dans le département des Hautes-Alpes : Aspres-sur-Buëch (arr. de Gap) ; et la Salle (c. du Monétier, arr. de Briançon). La 2^e comprend presque tout le département de la Loire avec Saint-Étienne, Izieux (c. de Saint-Chamond), la Fouillouse (c. de Saint-Héand), Firminy dans l'arr. de Saint-Étienne ; Viricelles (c. de Saint-Galmier), Essertines (c. de Feurs), Ailleux (c. de Boën), Moingt (c. de Montbrison) dans l'arr. de Montbrison ; Champoly (c. de Saint-Just-en-Chevalet), Sainte-Colombe (c. de Nérondes), Saint-Haon et Saint-Rirand (c. de Saint-Haon) dans l'arr. de Roanne. Il

faut rattacher à la région forézienne quelques communes du département du Rhône : Grézieu-le-Marché (c. de Saint-Symphorien-sur-Coise) et Longes (c. de Condrieu).

On trouve encore la même tournure, mais isolément (et peut-être est-ce une erreur de nos correspondants), à Saint-Bonnet-de-Chavagne (arr. de Saint-Marcellin, Isère), à Meythet (arr. d'Annecy, Haute-Savoie), à Chille (c. de Conliège, arr. de Lons-le-Saulnier, Jura) et à Gérardmer (arr. de Saint-Dié, Vosges).

Le pronom sujet employé est un pronom neutre qui tantôt est distinct du pronom personnel de la 3^e personne du sing., tantôt se confond avec lui comme en français (il pleut, il aime). Il se présente sous les formes suivantes :

1^o **alo** à Aspres-sur Buëch, arr. de Gap (Hautes-Alpes) : Arribo souven qu'alo se trompo (il arrive souvent qu'on se trompe); Faou prendre lou ten coumo alo lou trovo (il faut prendre le temps comme on le trouve). Un autre correspondant du même pays ne signale pas cette tournure et indique seulement *l'on* ou la 3^e pers. du pluriel. *Alo* semble se confondre avec le pronom pers. de la 3^e pers. du sing., mais il est difficile d'être affirmatif sur ce point, les pronoms sujets étant en général supprimés dans cette région.

2^o **la** à la Salle (c. de Monétier, arr. de Briançon, Hautes-Alpes) : La ne pouo la cassa (on ne peut la casser); L'arriba souven que la se trompa (il arrive souvent que l'on se trompe) : Quema la le troba (comme on le trouve);

Et à la Motte-d'Aveillans (c. de la Mure, arr. de Grenoble, Isère) : Qué la sé trompé (que l'on se trompe); Couma la lou trové (comme on le trouve).

Ce pronom *la* est nettement distinct du pronom sujet masc. de la 3^e pers. qui est *o(l)* à la Salle, *ou(l)* à la Motte-d'Aveillans. C'est un pronom neutre qui correspond au pronom neutre français *il* (il pleut) ou à *ce* dans c'est. On trouve à la Salle : la plo = il pleut, i la verai = est-il vrai, la seria affrou = ce serait affreux; et à la Motte : la faou = il faut, la (l) arrive = il arrive; la seri affrou = ce serait affreux.

M. Devaux signale le pronom neutre *la* dans l'Oisans et le Valbonnais (*Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional*); avec M. Chabaneau (*Gram. lim.*, p. 369, et *Romania*, IV, 338), il le considère comme un renforcement du pronom neutre *lo*. A l'appui de cette hypothèse on peut noter le fait suivant : dans quelques localités du sud de l'arr. de Grenoble, ce pronom neutre se présente sous la forme *la* quand il est placé avant le verbe, sous la forme *lo* quand il est placé après le verbe dans les phrases interrogatives. Ainsi on dit à la Motte-d'Aveillans : la(l) ai verai = il est vrai, et, i lo verai ? est-ce vrai ? à Auris-en-Oisans : la ploou = il pleut, ploou lou, pleut-il ? à la Garde (c. du Bourg-d'Oisans) : ei lo verai ? = est-ce vrai ? mais : la sari affrou = ce serait affreux. — Dans d'autres localités de la même région, on a *la* partout : à Fréney-en-Oisans, on dit : la plaou = il pleut, et plaou-la ? = pleut-il ? de même à Villard-Reculas.

Dans le canton de Bourg-d'Oisans, à la Garde, Livet-et-Gavet, Fréney, Auris, Villard-Reculas, le pronom neutre *la* qui est suivi partout de la 3^e pers. du sing., quand il correspond à *il* ou à *ce* français, est suivi de la 3^e pers. du pluriel quand il correspond au pronom *on*. On dit, par exemple, à Livet-et-Gavet :

La ne poyoun pa la cassa = on ne peut pas la casser... que la se troumpoun = que l'on se trompe... coma la le trovoun = comme on le trouve.

Dans la plupart de ces localités, on se sert aussi de la 3^e pers. du plur. accompagnée d'un pronom sujet équivalent à ils (i lo dion = ils le disent); et nous venons de voir que dans la région voisine *la* + 3^e pers. du sing. est très fréquent. On peut en conclure que la tournure *la* + 3^e pers. du plur. résulte de la fusion des deux autres tournures.

Il faut en dire autant de la tournure bizarre qui nous est signalée à la Garde (c. du Bourg-d'Oisans) : Ou la lou trovon ; mais ici nous avons deux sujets au lieu d'un : *la* = il français neutre, et *ou* = il français masculin.

3^e l'en dans le canton de la Mure, à la Motte-Saint-Martin et à la Motte-d'Aveillans :

L'en po pa la cassa = on ne peut pas la casser.

Couma l'en lou trove = comme on le trouve.

Ce pronom *l'en* ne peut être considéré comme un dérivé de *l'on* ; le pronom *on* semble inconnu dans cette région, et *l'en* se présente dans des phrases où il équivaut aux pronoms français il, ce : l'en plo = il pleut, l'en l'ai li = c'est lui, l'en l'arrive = il arrive, l'en fo = il faut, l'en l'ai vrai = il est vrai. M. Devaux le signale dans ce dernier emploi d'après Gratier (*Les Patois comparés des divers cantons de l'Isère*) dans le canton de la Mure, et il l'explique par une combinaison du pronom neutre *la* et du pronom adverbial *en* (=an) dérivé de *inde*. — Un de nos correspondants de la Motte-Saint-Martin donne *n'en* au lieu de *l'en* : *n* est dû sans doute à l'assimilation de *l* à la voyelle nasale qui suit.

4° *l'ou* à la Motte-Saint-Martin (c. de la Mure) :

L'ou le dit = on le dit.

L'ou se troumpé = l'on setrompe.

Ce pronom *l'ou* se trouve employé dans un exemple du questionnaire au sens de *il* neutre :

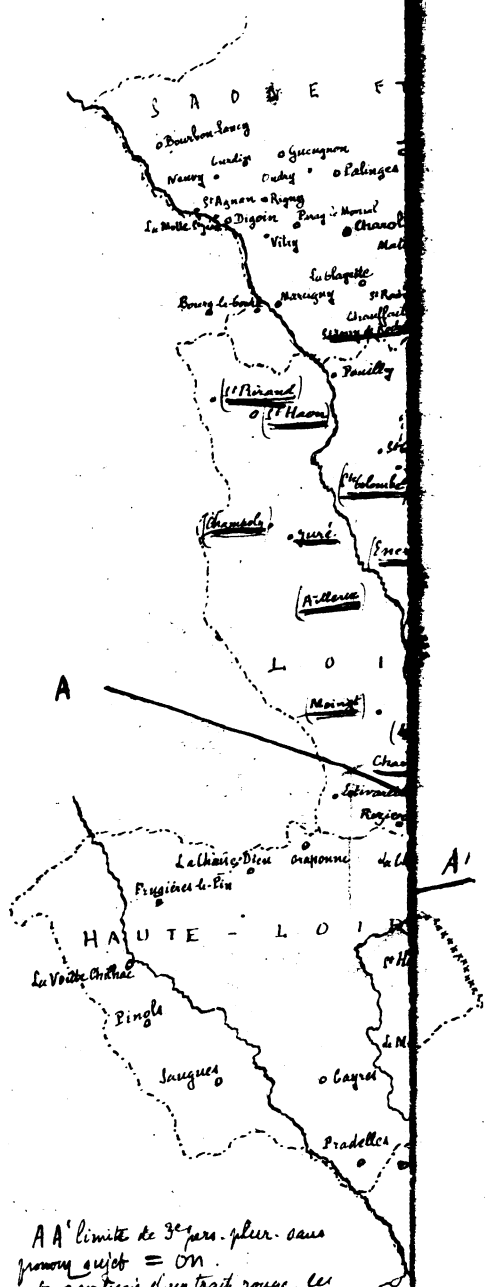
L'ou ne faou = il ne faut.

L'ou est sans doute un pronom composé de *ou* = *il* masculin et du pronom neutre *la*. Rappelons que nous avons trouvé une combinaison analogue à la Garde, dans l'Oisans : *Ou la lou trovon* = on le trouve. Dans les deux cas, il y a deux sujets, mais disposés dans un ordre différent.

5° *o* = *il* neutre distinct de *il* masculin, dans la Loire, à Sainte-Colombe (c. de Néronde, arr. de Roanne), à Essertines (c. de Feurs, arr. de Montbrison), à Viricelles (c. de Saint-Galmier, arr. de Montbrison), et dans le Rhône, à Grézieux-le-Marché (c. de Saint-Symphorien-sur-Coise, arr. de Lyon), et à Longes (c. de Condrieu, arr. de Lyon). Dans toutes ces localités, le pronom neutre *o* apparaît dans les cas où le français emploie *il* neutre ou *ce* : *o plo* = il pleut, *o fo* = il faut. Le pronom personnel masculin de la 3^e pers. est *a(l)*. Le pronom neutre *o*, comme l'a montré M. Clédat (*Romania*, XII, 346), est le successeur du pronom neutre latin *hoc*.

6° *ou* = *il* neutre distinct de *il* masculin dans la Loire à Izieux (c. de Saint-Chamond, arr. de Saint-Étienne), à Moingt (c. et arr. de Montbrison), à Saint-Didier-sur-Rochefort (c. de Noirétable, arr. de Montbrison), à Saint-Haon et à Saint-Rirand (c. de Saint-Haon, arr. de Roanne).

Dans ces communes, *ou* correspond à *il* neutre et à



A A' limite de 3^e pers. plier. sans
 promoy sujet = ON.
 by a entiqué d'un trait rouge les
 communes de l'axe breux 3^e pers. plier.
 are promoy sujet = ON.
 On a également entiqué d'un trait noir les
 communes de l'axe a l'ouest de l'axe breux 3^e pers. plier.
 On a mis entre parenthèses les localités ou on
 n'est pas sûr.

ce français (ou *fou* = il faut, ou *plo* = il pleut). Le pronom masculin singulier de la 3^e pers. est *o*, *e* (l), ou *a*.

7° *o* = *il* neutre et *il* masculin, dans la Loire, à Firminy (c. du Chambon, arr. de Saint-Étienne); à la Fouillouse (c. de Saint-Héand, arr. de Saint-Étienne), à Saint-Étienne, à Champoly (c. de Saint-Just-en-Chevalet, arr. de Roanne), à Ailleux (c. de Boën, arr. de Montbrison). Dans toutes ces localités, on trouve :

o ne po la cassa = on ne peut la casser ;

o fo = il faut,

o m'ame = il m'aime.

8° *e* = *il* masculin et neutre dans la Haute-Savoie, à Meythet (c. et arr. d'Annecy), et dans les Vosges à Gérardmer (arr. de Saint-Dié). Mais ce sont là des exemples isolés, dus peut-être à des erreurs de nos correspondants. Dans ces deux localités, c'est *on* qui domine.

9° *i* = *il* masculin et neutre dans le Rhône, à Charentay (c. de Belleville, arr. de Villefranche), et dans le Jura, à Chille (c. de Conliège, arr. de Lons-le-Saulnier). Ces deux exemples sont isolés et peu probants, d'autant plus que *on* domine dans ces régions.

Il reste à signaler un exemple isolé de l'emploi de la 3^e pers. du singulier sans pronom sujet à Jaujac (c. de Thueyts, arr. de Largentière) dans l'Ardèche :

Orivo souven que se troumpo = il arrive souvent qu'on se trompe.

Les pronoms sujets sont en général supprimés dans cette région. Néanmoins l'exemple reste douteux.

PREMIÈRE PERSONNE DU PLURIEL

On sait que les Latins se servaient de cette tournure quand la personne qui parlait pouvait être comprise dans le sujet *nous*. Elle s'est conservée en français avec la même valeur :

Nous n'écoutons d'instinct que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(LA FONTAINE, *Fables*, I, 8.)

Elle existe aussi sans doute dans les patois : elle ne nous est pourtant signalée que dans deux localités, à Saugues, dans la Haute-Loire (arr. du Puy) : Lous pouden pa brisa = nous ne pouvons pas le briser = on ne peut pas le briser ; et dans la Loire, à la Fouillouse (c. de Saint-Héand, arr. de Saint-Étienne) : O arrivé suvon que je me troumpoun ; *je me* équivaut à *nous nous*.

Inversement, le pronom *on* a pris la place du pronom sujet *nous* dans la Haute-Savoie, à Doussard (c. de Faverges, arr. d'Annecy), à Desingy (c. de Seyssel, arr. de Saint-Julien), à Pers-Jussy (c. de Reignier, arr. de Saint-Julien) ; à Andilly (c. de Cruseilles, arr. de Saint-Julien) ; à Boège (arr. de Thonon). Dans toutes ces localités, on dit « *on* parle » au sens de nous parlons. A Doussard, d'après notre correspondant, on n'emploie *on* au lieu de *nous* que lorsque le verbe commence par une consonne ; on dit : *on* parle (nous parlons), mais nos en = nous avons. A Desingy, on nous signale cet emploi de *on*, en faisant remarquer toutefois que le pronom *nous* est également employé, mais moins fréquemment.

TOURNURE RÉFLÉCHIE

D'après Mistral (*Trésor*, article *on*), elle est très fréquente en provençal, comme en italien : Se di = on dit, se vai = on va. Elle n'est pas d'ailleurs étrangère au français.

Dans la région rhodanienne, la tournure réfléchie nous est signalée dans les localités suivantes :

DRÔME : Triors (c. de Romans, arr. de Valence) : Se dé = on le dit, Bouvières (c. de Bourdeaux, arr. de Die) : Come sé trovo = comme on le trouve.

ARDÈCHE : Payzac (c. de Joyeuse, arr. de Largentière) : Pouos pa sé cassa = elle ne peut pas se casser, on ne peut la casser.

HAUTES-ALPES : Barcillonnette (arr. de Gap) : Coume se tropo = comme on le trouve ; Ribeyret (c. de Rosans, arr. de Gap) : Coume se trobe.

ISÈRE : Saint-Paul-les-Monestier (c. du Monestier-de-Clermont, arr. de Grenoble) : Se di = on le dit ; Livet-et-Gavet (c. du Bourg-d'Oisans, arr. de Grenoble) : La se di = on le dit.

AIN : Peyrieu (c. de Belley) : Comon sè trouvé = comme on le trouve.

RHÔNE : Longes (c. de Condrieu, arr. de Lyon) : O se dzi = on le dit. Je la trouve encore dans un conte en patois lyonnais de Saint-Symphorien-sur-Coise inséré par N. du Puitspelu dans la *Rev. des Pat.*, I, p. 112 : Com' ose dé = comme on le doit.

LOIRE : Saint-Chamond (arr. de Saint-Étienne) : Ou se dse = on le dit.

SAÔNE-ET-LOIRE dans tout le canton de Tramayes (arr. de Mâcon) : Y se di = on le dit.

HAUTE SAÔNE : arr. de Vesoul : Chantes (c. de Scey-sur-Saône) : Ê se trove = on le trouve ; Jussey : Ê se trove = on le trouve.

BELFORT : Bermont : A s'trouve = on le trouve.

LE PRONOM *on* ET SES DÉRIVÉS

Nous avons vu, en essayant de délimiter le domaine de la 3^e pers. du pluriel. = *on*, que le pronom *on* et ses dérivés sont surtout en usage dans la partie nord de la région qui nous occupe. Ce n'est pas à dire qu'on ne les trouve pas dans le Sud, mais ils s'y présentent moins fréquemment que la 3^e pers. du pluriel. Il y a même quelques localités où le pronom *on* semble totalement inconnu. D'après M. de Vinols (*Vocabulaire patois-vellavien-français et fr.-patois-vellavien*, Le Puy, 1891), on ne se servirait pas du pronom *on* dans le Velay ; il nous est pourtant signalé à côté de la 3^e pers. du pluriel par tous nos correspondants de ce département. On l'emploie aussi dans l'Ardèche et dans la Drôme ; dans ce dernier département, il semble inconnu au centre sur un territoire assez vaste qui embrasse le nord-est de l'arr. de Montélimar, l'ouest de l'arr. de Die et le sud de l'arr. de Valence. Dans l'arr. de Montélimar, il est remplacé le plus souvent par la 3^e pers. du pluriel ; on l'ignore à Pont-de-Barret (c. de Dieulefit) ; de même dans l'arr. de Die, à Beaufort (c. de Crest-Nord). A Crest même, il est rare ; je ne l'ai rencontré que deux fois dans une comédie en patois de Crest, *Lou Sourcier*, par Roch Grivel (Valréas, 1863) tandis que la

3^e pers. du pluriel, au sens de *on* y est très fréquente'. Au sud de l'arr. de Valence, il semble également inconnu : notre correspondant de Mirmande (c. de Loriol) donne la 3^e pers. du pluriel dans trois exemples ; dans le quatrième, il laisse le choix entre *on* et la 3^e pers. du pluriel. *On* n'est pas signalé à Beaumont (c. de Valence), à Chabeuil et à Montmeyran (c. de Chabeuil), et beaucoup plus au nord, à Chanos-Curson (c. de Tain).

Nous trouvons dans l'Isère une autre région où *on* semble complètement inconnu, c'est l'Oisans. Nos correspondants de Villard-Reculas, Auris-en-Oisans, le Fréney-d'Oisans, Livet-et-Gavet, la Garde dans le canton du Bourg-d'Oisans, de la Motte-Saint-Martin, et de la Motte-d'Aveillans dans le canton de la Mure, ne nous le signalent pas. Dans les Hautes-Alpes, *on* est moins employé que la 3^e pers. du plur. ; mais il ne semble inconnu que sur la frontière italienne, à la Salle (c. de Monétier, arr. de Briançon). — En revanche, dans la Savoie, il est à peu près seul en usage.

On est encore rare dans le département de la Loire. L'auteur du *Dictionnaire du patois forézien* déclare que *on* est contraire au génie du patois forézien : on le remplace le plus souvent par la 3^e pers. du sing. ou du plur. ou par la tournure réfléchie. La région où *on* est inconnu comprend une grande partie de l'ancien Forez : Moingt (c. de Montbrison), Ailleux (c. de Boën), Esser-

1. Page 22, le pronom *on* est curieusement mélangé avec la tournure plus ordinaire :

Et mais sovio donc pas que dessous un nouyer,
O mai *lon* aye chaoud *pouant* durmir sains danjier,
Que li *praindran* jomais ni doulours ni gorillas,
Pourvu qu'ayount lou soin de roumpre douas branchillas?

tines(c. de Feurs), Viricelles(c. de Saint-Galmier), dans l'arr. de Montbrison. Il faut y rattacher dans l'arr. de Roanne: Sainte-Colombe (arr. de Néronde), Champoly (arr. de Saint-Just-en-Chevalet), Saint-Haon-le-Châtel et Saint-Rirand (c. de Saint-Haon); dans l'arr. de Saint-Étienne: Izieux (c. de Saint-Chamond) et la Fouillouse (c. de Saint-Héand), et enfin une commune du département du Rhône, Grézieux-le-Marché (c. de Saint-Symphorien-sur-Coise).

En dehors de ces trois régions, assez nettement délimitées, le pronom *on* est employé partout: si dans le sud on lui préfère souvent la 3^e pers. du plur., au nord, dans les Vosges, sur le territoire de Belfort, dans la Haute-Saône, le Doubs, Saône-et-Loire, le Jura, l'Ain, la Haute-Saône, la Savoie, le Rhône et dans une grande partie de l'Isère, il est presque exclusivement en usage.

Ce pronom se présente sous des formes bien différentes:

1^o Il peut être employé avec ou sans article: dans le premier cas, on a les formes *on*, *ou*, *an*; dans le second cas, *lon*, *lou*, *lan*.

Quelquefois la liquide *l* s'assimile à la voyelle nasale qui suit: de là les formes *non*, *nan*.

2^o La voyelle nasale peut être un *o* nasal (*on*, *lon*, *non*), un *ou* nasal (*oun*, *loun*), un *a* nasal (*an*, *lan*, *nan*).

3^o La voyelle nasale peut disparaître et faire place à la voyelle orale correspondante. De là les formes *o*, *a*.

Il convient de mettre à part les formes *no*, *nos*, *ne*, *nou*, *nous*, dont la nature et l'origine sont difficiles à expliquer.

On essaiera de déterminer le domaine de chacune de ces catégories de formes.

I

1° LE PRONOM *on* OU L'UN DE SES DÉRIVÉS, SANS ARTICLE

Le pronom *on* (ou l'un de ses dérivés *an*, *oun*) est rarement employé sans article dans les trois départements du sud de la région lyonnaise.

Dans la Haute-Loire, l'absence de l'article est signalée à Lavoûte-Chilhac dans l'arr. de Brioude; à Saugues, à Pradelles, à Saint-Hostien (c. de Saint-Julien-Chapteuil), dans l'arr. du Puy; à Saint-Voy dans l'arr. d'Yssingeaux. Dans l'Ardèche, on trouve le pronom *on* sans article dans l'arr. de Largentière, à Jaujac (c. de Thueyts), à Lablachère et à Payzac (c. de Joyeuse). Dans la Drôme, il n'est signalé qu'au nord de l'arr. de Valence, non loin du département de l'Isère, à Triors et à Châtillon-Saint-Jean (c. de Romans), à Bourg-de-Péage, à Saint-Bonnet-de-Valclérieux (c. du Grand-Serre).

Dans les Hautes-Alpes, on ne le trouve qu'avec l'article. Dans l'Isère, il est en général employé sans article, sauf au sud du département, dans une région encadrée entre la Drôme et les Hautes-Alpes et qui comprennent le Vercors, la vallée du Drac et l'Oisans; d'ailleurs le pronom *on* est rare dans cette région; comme nous l'avons vu, il y est le plus souvent remplacé par la 3^e pers. du plur. ou par la tournure impersonnelle. *On* sans article semble inconnu à Monestier-du-Percy (c. de Clelles), à Cornillon (c. de Mens), à la Motte Saint-Martin et à la Motte-d'Aveillans (c. de la Mure) et dans le canton du Bourg-d'Oisans en entier; de même dans le canton du Villard-de-Lans, à

Lans et à Méaudre, au Gua (c. de Vif), à Presles-en-Royans (c. de Pont-en-Royans, arr. de Saint-Marcellin).

Dans la Loire, où d'ailleurs le pronom est rare, on le trouve sans article à Saint-Étienne, à Saint-Chamond et à Firminy dans l'arr. de Saint-Étienne; à Chambles (c. de Saint-Rambert) et à Saint-Didier-sur-Rochefort (c. de Noirétable), dans l'arr. de Montbrison; à Juré (c. de Saint-Just-en-Chevalet), à Saint-Cyr-de-Favières et à Fourneaux (c. de Saint-Symphorien-de-Lay) non loin du département du Rhône, et tout près de Saône-et-Loire, à Pouilly (c. de Charlieu), dans l'arr. de Roanne.

On est toujours employé sans article dans le Rhône, le nord du département de l'Isère, la Savoie et la Haute-Savoie, l'Ain, la Saône-et-Loire, le Jura, le Doubs, la Haute-Saône, les Vosges et le territoire de Belfort.

2° LE PRONOM *on* PRÉCÉDÉ DE L'ARTICLE

En français *l'on* est moins fréquent que *on*; sans doute pour des raisons d'euphonie, on l'emploie après *et*, *si*, *ou*, *qui*, *que*, et au commencement d'une phrase, tandis qu'on l'évite quand il doit être suivi d'un autre pronom commençant par *l*. On ne dirait guère aujourd'hui : *l'on* le dit. Nos patois n'ont pas tant de scrupules; on trouve fréquemment des phrases comme : Lan la pouo pa cassa, coumo lan lou trouvo.

Nous avons déjà constaté que dans le nord de la région lyonnaise, qui ne connaît ni la tournure par la 3^e pers. du pluriel, ni la tournure impersonnelle, le pronom *on* est toujours employé sans article. Dans la

partie sud au contraire, où ces deux tournures sont très fréquentes, on n'emploie guère le pronom *on* qu'avec l'article.

Le département des Hautes-Alpes est acquis tout entier à la forme précédée de l'article. On la signale dans l'arr. d'Embrun, à Chorges (*l'on*); dans l'arr. de Gap, à Barceillonnette, Gap, Veynes, Aspres, Serres, Rosans, Orpierre, Ribiers, Laragne (*l'on*). Il en est de même des arr. de Die et de Montélimar, dans la Drôme; on trouve la forme avec l'article à Menglon (c. de Châtillon-en-Diois), à Die, à la Chapelle-en-Vercors, à Bouvières (c. de Bourdeaux), à Suze-la-Rousse et à Baume-de-Transit dans le c. de Saint-Paul-Trois-Châteaux, à Taulignan (c. de Grignan), à Montjoux (c. de Dieulefit) et à Sauzet (c. de Marsanne). On connaît encore *l'on* au sud de l'arr. de Valence, à Mirmande (c. de Loriol), où d'ailleurs la 3^e pers. du pluriel est plus fréquente; dans les autres communes de l'arr. on ne connaît des formes de *on* que *on* et *non*.

Dans l'Isère, le pronom précédé de l'article n'est pas en usage dans les arr. de Vienne et de la Tour-du-Pin. Mais on le signale dans la partie de l'arr. de Grenoble située entre la Drôme et les Hautes-Alpes, où il est fréquent: à Lans, au Villard-de-Lans et à Méaudre dans le canton du Villard-de-Lans, au Gua (c. de Vif), à Saint-Paul-les-Monestier (c. du Monestier-de-Clermont), au Monestier-de-Percy (c. de Clelles); il faut y ajouter dans l'arr. de Saint-Marcellin, Presles-en-Royans (c. de Pont-en-Royans).

Dans l'Ardèche et dans la Haute-Loire, le pronom *on* précédé de l'article est très fréquent. Il nous est indiqué pour les localités suivantes:

ARDÈCHE: arr. de Privas: Viviers, Lavilledieu (c. de

Villeneuve-de-Berg), Baix (c. de Chomérac), Saint-Pierreville. — Arr. de Largentière : Vallon, Coucouron, Béage (c. de Montpezat). — Arr. de Tournon : le Cheylard, Boffres (c. de Vernoux), la Chapelle-sous-Chanéac (c. de Saint-Martin-de-Valamas), Lachau-mette (c. de Saint-Agrève), Saint-Victor (c. de Saint-Félicien).

HAUTE-LOIRE : Arr. d'Yssingeaux : Saint-Voy (c. de Tence), le Chambon-de-Tence (c. de Tence). — Arr. du Puy : Fay-le-Froid, le Monastier, Cayres, Pradelles. — Arr. de Brioude : Pinols, la Voute-Chilhac, Frugières-le-Pin (c. de Paulhaguet).

Au nord de ces deux départements on signale encore le pronom précédé de l'article au sud du département de la Loire à Estivareille (c. de Saint-Bonnet-le-Château), dans l'arr. de Montbrison, et à Bourg-Argental, dans l'arr. de Saint-Étienne.

3° LES FORMES **non**, **nan**

Elles sont assez fréquentes dans la Haute-Loire, l'Ardèche et la Drôme. Dans la Haute-Loire, on les rencontre au nord du département, à la Chaise-Dieu, (arr. de Brioude) et à Craponne (arr. du Puy); et au sud-est, dans le canton du Monastier, à Freycenet-la-Tour et au Monastier. Dans l'Ardèche, on ne les signale qu'au sud du département à Lablachère (c. de Joyeuse, arr. de Largentière), et à Gras (c. de Bourg-Saint-Andéol, arr. de Privas). Dans la Drôme, on les trouve au nord de l'arr. de Valence, à Triors (c. de Romans), à Saint-Donat, à Saint-Bonnet-de-Valclérieux (c. du Grand-Serre). Enfin on trouve *nan* au sud du département de l'Isère, à Cornillon (c. de Mens, arr. de Grenoble).

On a expliqué diversement les formes *non*, *nan*, qui d'ailleurs ne sont pas rares dans les dialectes français. M. Behrens (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XIII, 322) propose un *on* (unus homo) ; mais M. Meyer-Lübke objecte (*Gramm.*, II, p. 110, tr. fr.) que unus homo n'a jamais été employé en ancien français au sens de *on* ; que d'ailleurs on devrait avoir en ancien français *uns on* et par suite en français moderne *son*. M. Meyer-Lübke considère *non* comme un dérivé de *lon* par assimilation de *l* à la voyelle nasale. M. Rousselot, qui signale aussi *nan* à Cellefrouin, l'explique de la même façon. Cette explication semble d'autant plus plausible pour la région qui nous occupe, que là où nous trouvons *non* au lieu de *lon*, nous trouvons aussi de nombreux exemples d'assimilation de la consonne *l* à une voyelle nasale. Par exemple, on dit à la Chaise-Dieu :

parlo gni nen, parle-lui-en,
gni na bien, il y en a bien ;

à Lablachère :

parlo ni en, parle-lui-en,
gni en parla, il lui en parle ;

à Freycenet :

zaï gni en parlo, il lui en parle ;

à Craponne :

parla gni en, parle-lui-en ;

au Monastier :

gni n'o pa beyco, il n'y en a pas beaucoup,

à Saint-Donat :

parle ni nen, ou ni nen parlo, ou ni n'o parla ;

à Saint-Bonnet :

o né nen parle, o né nen o parlo ;

à Cornillon :

nen a parla, il lui en a parlé.

II

1^o LES FORMES **oun**, **loun**

Elles sont très rares dans notre région. On signale *oun* dans la Loire, au sud de l'arr. de Saint-Étienne, à Saint-Étienne et à Firminy (c. du Chambon), et tout près de là *loun* dans la Haute-Loire, à la Chapelle-d'Aurec (c. de Monistrol). D'après le *Dictionnaire du patois forésien* à la syllabe française *on* correspond dans le Forez *oun*, *ou* et *u*. Dans la région où nous trouvons le pronom *oun*, nous trouvons en effet : *soun* (son), *maisoun* (maison) *rasoun* (raison); tandis que dans les autres communes de la Loire en trouve plutôt *on* et *u*.

En dehors de notre région, Mistral signale *oun* en languedocien et en gascon.

2^o LES FORMES **an**, **lan**, **nan**

C'est sans doute la faible accentuation du pronom sujet *on* qui explique le passage de *on* à *an*. Le *o* nasal a été traité dans le pronom *on* comme dans la syllabe atone, initiale ou protonique, des mots chalanger, Besançon, danger, a.-franç. danter, canter, volanté, etc. Cf. Meyer-Lübke, *Gram. des L. rom.*, I, p. 311, § 369, trad. fr.

Quelques-uns de nos correspondants écrivent *en*, *len*, *nen*. Faut-il y voir des formes différentes de *an*, *lan*, *nan*, avec un *e* nasal ? Ce sont plutôt de simples variantes orthographiques. Malgré l'avertissement que M. Clédât avait placé en tête de son questionnaire, nos correspondants n'ont pas toujours su se soustraire

à l'influence de leurs habitudes orthographiques, et ils ont noté *a* nasal comme en français tantôt par *an*, tantôt par *en*, non seulement dans les formes du pronom *on*, mais encore dans d'autres mots pour lesquels le doute n'est guère possible. De même, ils notent presque toujours le *e* nasal *in* comme en français ; mais ils n'écrivent jamais *in*, *lin*, *nin*, comme ils l'auraient fait inévitablement si la voyelle de ces formes était un *e* nasal. Ajoutons que la graphie *en*, *len*, *nen* est relativement rare : quelquefois elle est employée concurremment avec la graphie *an*, *lan*, *nan* ; le même correspondant écrit *an* dans un exemple, *en* dans un autre ; ou bien ce sont deux correspondants appartenant à des communes voisines qui donnent l'un *en*, l'autre *an*. Il s'agit évidemment dans les deux cas du même son, c'est-à-dire d'un *a* nasal.

Quelle est la nature de cet *a* ? Est-ce réellement un *a* nasal ou un son intermédiaire entre *o* et *a* nasal ? Un de nos correspondants est très affirmatif sur ce point : il indique, pour quelques communes de l'arr. de Charolles dans Saône-et-Loire, Rigny-sur-Arroux (c. de Gueugnon, Saint-Agnan et les Guerreux (c. de Digoïn), Curdin (c. de Gueugnon), une prononciation intermédiaire entre *on* et *an*, qu'il transcrit par *aon*. C'est aussi sans doute la prononciation en usage dans les localités pour lesquelles un seul et même correspondant donne tantôt *an*, tantôt *on*, cette différence de graphie correspondant évidemment à une hésitation dans la prononciation entre *an* et *on*. Nous aurons soin d'indiquer les localités qui connaissent cette double forme du pronom *on* ou plutôt cette prononciation intermédiaire entre *an* et *on*.

On trouve *an*, *lan*, *nan* au sud et au nord du

domaine franco-provençal. Mistral signale *an* dans le Dauphiné et dans le Vivarais. Pourtant nos correspondants des Hautes-Alpes ne nous l'indiquent pas. Dans la Drôme, il est rare, et dans l'Isère, on ne le trouve qu'au sud-ouest de l'arr. de Grenoble, dans le Vercors, entre le Drac, l'Isère et Die. On trouve en effet *nan* à Cornillon (c. de Mens), *an* à Mens, *lan* au Monestier-du-Percy (c. de Clelles), *lon* et *lan* à Saint-Paul-les-Monestier (c. du Monestier-de-Clermont), *an* et *lan* au Villard-de-Lans, *lan* à Lans (c. du Villard) et à Méaudre (même canton), *on* et *an* à Autrans (c. du Villard-de-Lans), *l'an* à Presles-en-Royans (c. de Pont-en-Royans, arr. de Saint-Marcellin), et à la Chapelle-en-Vercors (arr. de Die, dép. de la Drôme). En dehors du Vercors, on ne signale *lan* dans la Drôme qu'à Sauzet (c. de Marsanne, arr. de Montélimar). Un autre correspondant de la même région ne donne que *lon*; donc hésitation entre *lon* et *lan*.

En revanche, *an*, *lan* et *nan* sont très fréquents dans le Vivarais, et surtout au sud et à l'ouest. On trouve *nan* et *non* à Gras (c. de Bourg-Saint-Andéol), *lan* à Viviers, à Lavilledieu (c. de Villeneuve-de-Berg) et à Saint-Pierreville, dans l'arr. de Privas; *lan* à Vallon, *an* à Payzac (c. de Joyeuse) et à Jaujac (c. de Thueyts), *lon* et *lan* au Béage (c. de Montpezat), dans l'arr. de Largentière. Dans l'arr. de Tournon, on signale *lan* à la Chapelle-sous-Chanéac (c. de Saint-Martin-de-Valamas); dans une commune voisine de la Haute-Loire, à Freycenet-la-Tour (c. du Monastier, arr. du Puy), on dit *nan* (un autre correspondant donne *non*). Au Vivarais, il faut rattacher Bourg-Argental à l'extrémité sud-est de l'arr. de Saint-Étienne (Loire), où l'on dit aussi *lan*.

Le Velay proprement dit ne connaît pas les formes *an*, *lan*, *nan* ; on trouve pourtant *l'an* à Frugières-le-Pin dans l'arr. de Brioude (c. de Paulhaguet) : mais cette commune appartient plutôt au domaine des patois de l'Auvergne qu'à celui des patois du Velay. De même dans le Forez, Chamble (c. de Saint-Rambert, arr. de Montbrison) et Estivareille (c. de Saint-Bonnet-le-Château, arr. de Montbrison), où l'on dit *an* et *lan*, ont pu subir l'influence des patois de l'Auvergne.

Au nord de la région lyonnaise *an* occupe deux domaines assez étendus dans la Saône-et-Loire et dans les vallées du Doubs et de l'Oignon, entre les départements du Doubs et de la Haute-Saône.

Dans la Saône-et-Loire, le domaine de *an* comprend dans l'arr. de Louhans, Branges (c. de Louhans), et la Frette (c. de Montrêt), où l'on trouve à la fois *on* et *an*. Il faut y rattacher dans le Jura Quintigny (c. de Bletterans, arr. de Lons-le-Saulnier). Sur la rive droite de la Saône, on trouve *an* sur le versant oriental des monts du Charollais, au nord-ouest de l'arr. de Chalon, à Demigny (c. de Chagny), à Fontaines (c. de Chagny), à Saint-Jean-de-Vaux et à Mercurey (c. de Givry), à Marcilly (c. de Buxy) où l'on trouve *on* et *an* (un autre correspondant ne donne que *on*), à Sassenay et à Sevrey dans le canton de Chalon-Nord. Il faut ajouter à ce domaine de *an* l'angle nord-est de l'arr. d'Autun, où *an* est signalé à Dezize (c. de Couches-les-Mines), l'angle nord-ouest de l'arr. de Mâcon avec Ameugny et Sigy-le-Châtel dans le canton de Saint-Gengoux ; et l'extrémité nord-est de l'arr. de Charolles, avec Collonges et Joncy (c. de la Guiche). Tout à fait à l'ouest de l'arr. de Charolles, dans la vallée de l'Allier

et de l'Arroux, on signale *an* et *on* à Oudry (c. de Palinges et une prononciation intermédiaire entre *an* et *on* à Rigny-sur-Arroux (c. de Gueugnon), à Saint-Agnan et aux Guerreaux (c. de Digoïn), à Curdin (c. de Gueugnon).

On dit encore *an* au lieu de *on* au nord du département du Doubs entre le Doubs et l'Oignon qui coulent parallèlement de l'ouest à l'est, et sur la rive droite de l'Oignon dans la Haute-Saône.

On trouve *an* à Ruffey (c. d'Audeux), *an* et *on* à Avanne (c. de Boussières) et à Nans-sous-Sainte-Anne (c. d'Amancey), dans l'arr. de Besançon, et non loin de là à l'extrémité nord-est du Jura à Offlanges (c. de Montmirey (arr. de Dôle). On trouve encore *an* à Abbenans (c. de Rougemont), à Blussans et à Geney (c. de l'Isle-sur-Doubs), dans l'arr. de Baume-les-Dames; à Dompierre-sur-le-Doubs (c. de Pont-de-Roide dans l'arr. de Montbéliard. M. Contejean signale *an* à Montbéliard et dans les environs immédiats (*Glossaire du patois de Montbéliard*). — Les trois arrondissements de la Haute-Saône sont disposés parallèlement de l'ouest à l'est; on trouve *an* au sud de chacun d'eux: dans l'arr. de Gray, à Montagney (c. de Pesmes), à Bonboillon (c. de Marnay), à Auto-reille (c. de Gy); on trouve *an* et *on* à Gésier (c. de Gy, arr. de Gray), à Boulton (c. de Rioz, arr. de Vesoul). Dans l'arr. de Lure, on signale *an* à Coiseveaux (c. de Méricourt), *an* et *on* à Clairegoutte (c. de Champagny). — Au domaine de *an* appartient encore dans la Haute-Saône, la partie de la vallée de la Saône qui est comprise dans l'arr. de Vesoul: on dit *an* à Raze et à Chante dans le c. de Scey-sur-Saône, à Boulay et à Mersuay dans le c. d'Amance; *on* et *an* à Jussey et à

Noroy et *an* à Villers-les-Luxeuil (c. de Saulx) dans l'arr. de Lure.

Dans les Vosges, *an* n'est signalé qu'à Lamarche (arr. de Neuchâteau).

D'après M. Philipon (*Revue des Patois*, I, 18), la voyelle nasale *on* aurait dans la Bresse une prononciation intermédiaire entre *an* et *on* ; seul notre correspondant de Salavre (c. de Coligny, arr. de Bourg) donne *an* : un autre correspondant du même pays donne *on* ; partout ailleurs dans l'Ain on ne nous signale que *on*.

3^e LES FORMES **on**, **lon**, **non**

Les formes *on*, *lon*, *non* sont très fréquentes dans la région lyonnaise surtout au centre et à l'est. *On* domine dans le département du Rhône : il est signalé dans l'arr. de Villefranche, à Odenas, Cercié, Saint-Lager et Charentay dans le c. de Belleville, à Saint-Vérand, Létra et Chamelet dans le c. du Bois-d'Oingt, à Saint-Bonnet-de Bruyères (c. de Monsols), à Charnay et à Liergues, dans le c. d'Anse, aux Ardillats et à Quincié, dans le c. de Beaujeu, à Vaux-sous-Montmelas et à Blacé, dans le c. de Villefranche ; dans l'arr. de Lyon, aux Chères (c. de Limonest) ; à Longes, dans le c. de Condrieu, il semble exceptionnel.

Le département de l'Ain tout entier est acquis à la forme *on* ; on la trouve dans les localités suivantes :

Arr. de Trévoux : Marlieux (c. de Villars), Illiat (c. de Thoissey), Mogneneins (c. de Thoissey), Bourg-Saint-Christophe (c. de Meximieux), Faramans (c. de Meximieux), Saint-Maurice-de-Gourdans (c. de Meximieux), Rigneux-le-Franc (c. de Meximieux), Chavey-

riat (c. de Châtillon-sur-Chalaronne), Neuville-les-Dames (c. de Châtillon), Vonnas (c. de Châtillon), Miribel (c. de Montluel), Baneins (c. de Saint-Trivier), Reyrieux (c. de Trévoux), Trévoux.

Arr. de Bourg : Saint-Jean-sur-Veyle (c. de Pont-de-Veyle), Boisse (c. de Pont-de-Vaux), Saint-Jean-sur-Reyssouze, Saint-Julien-sur-Reyssouze, Lescheroux, Courtes, dans le c. de Saint-Trivier ; Montrevel, Treffort, Chavannes-sur-Suran, dans le c. de Treffort, Viriat, Peronnas. dans le c. de Bourg ; Villereversure, Ceyzériat, Grand-Corent, dans le c. de Ceyzériat ; Tessiat, Druillat, Pont-d'Ain, dans le c. de Pont-d'Ain ;

Arr. de Nantua : Bouvent (c. d'Oyonnax) ; Izernore, Ceignes (c. d'Izernore) ; Brion (c. de Nantua) ; Saint-Alban (c. de Poncin) ; Brenod, Corcelles, le Petit-Abergement, dans le c. de Brenod ; Villes, Arlod, Saint-Germain-de-Joux, dans le c. de Châtillon-de-Michaille ;

Arr. de Gex : Thoiry et Versonnex, dans le c. de Ferney ; Challey (c. de Collonges) ; Gex, Vesancy. Divonne-les-Bains, dans le c. de Gex ;

Arr. de Belley : Hauteville, Cormaranche, Corlier, dans le c. d'Hauteville ; Corbonod (c. de Seyssel) ; Sutrieu, Ruffieu, Fitigneu, dans le c. de Champagne ; Lagnieu, Vaux, dans le c. de Lagnieu ; Cressin, Rochefort, Peyrieu, Belley. dans le c. de Belley.

De toutes les formes de *on*, la seule connue dans la Haute-Savoie est *on* ; on la trouve dans l'arr. de Saint-Julien à Desingy (c. de Seyssel), à Frangy, à Andilly (c. de Cruseilles). à Pers-Jussy (c. de Reignier) ; dans l'arr. de Thonon, à Boège, Thonon, Margencel, Anthy, Sciez ; dans l'arr. de Bonneville, aux Houches (c. de

Chamonix); dans l'arr. d'Annecy, à Versonnex (c. de Rumilly), à Meythet (c. d'Annecy), à Doussard (c. de Faverges). Nous avons déjà vu que dans ce département le pronom *on* avait pris la place du pronom sujet de la 1^{re} pers. du pluriel. (Voir plus haut.)

La Savoie commela Haute-Savoie ne connaît que *on* qui est signalé dans l'arr. d'Albertville, à Grignon, Mercury-Gémilly, dans le c. d'Albertville, à Grésy-sur-Isère; dans l'arr. de Moutiers, à Séez (c. de Bourg-Saint-Maurice); dans l'arr. de Saint-Jean-de-Maurienne, à Saint-Georges d'Hurtières (c. d'Aiguebelle); dans l'arr. de Chambéry à Saint-Offenges et à Gresy-sur-Aix, dans le canton d'Aix-les-Bains; à Planaise (c. de Montmélian), à Saint-Girod (c. d'Albens), à Saint-Jean-d'Arvey (c. de Chambéry-Nord).

A ce vaste territoire où *on* domine à peu près exclusivement, il faut ajouter au nord une grande partie du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges, et au sud le nord du département de l'Isère.

Dans le Jura on trouve *on* dans les communes suivantes: arr. de Lons-le-Saulnier: Bornay (c. de Lons-le-Saulnier), Chille et Blye, dans le c. de Conliège; arr. de Saint-Claude: Moirans, Granvaux (c. de Saint-Laurent), Bois-d'Amont et Longchaumois, dans le c. de Morez; arr. de Dôle: Tavaux (c. de Chemin, Foulnay (c. de Chaumergy), la Loye (c. de Montbarrey). A Offlanges (c. de Montmirey, arr. de Dôle), on dit *an*; *an* et *on* à Quintigny (c. de Bletterans, arr. de Lons-le-Saulnier).

Dans le Doubs, l'arr. de Pontarlier, au sud du département, est tout entier acquis à *on* que l'on trouve à Remoray, Pontets, Boujeon, dans le c. de Mouthe; aux Fourgs (c. de Pontarlier); à Levier et à Bians-les-

Usiers, dans le c. de Levier ; à Liévremont, Sauget, Gilley, Ville-du-Pont, la Longeville, Maison-du-Bois, les Allemands dans le c. de Montbenoit. Dans les arr. de Besançon, Baume-les-Dames et Montbéliard, disposés parallèlement de l'ouest à l'est, la forme *on* domine au sud, tandis que sur la lisière nord on emploie plutôt *an*. On trouve *on* dans l'arr. de Besançon : à Nans, Refranche, Fertans, dans le c. d'Amancey ; à Épeugney (c. de Quingey) ; à Mamirolle (c. de Besançon-Sud) ; à Franois (c. d'Audeux), à Rigney (c. de Marchaux) ; dans l'arr. de Baume-les-Dames, à Passonfontaine et à Courtetaïn, dans le c. de Vercel ; à Cour-les-Baume (c. de Baume-les-Dames) ; à Nancray, Glamondans, dans le c. de Roulans ; dans l'arr. de Montbéliard, au Russey. à Grand-Combe-des-Bois (c. du Russey), à Frambouans (c. de Matche).

Dans la Haute-Saône, on emploie *on* dans les localités suivantes :

Arr. de Gray : Champlitte, Dompierre-sur-Salon ; Villexon (c. de Fresne-Saint-Mamès) ; Oyrières (c. d'Autrey) ; Germigney, Apremont, dans le c. de Gray ; Broye-les-Pesmes (c. de Pesmes) ;

Arr. de Vesoul : Navenne, Lavilleneuve, dans le c. de Vesoul ; Montbozon, Buthiers (c. de Rioz) ; Bétoncourt-les-Ménétriers (c. de Vitrey) ;

Arr. de Lure : Bouligney (c. de Vauvillers), Aillevilliers (c. de Saint-Loup), Raddon (c. de Faucogney) ; Mélisey ; Villersexel.

On est très fréquent dans les Vosges et sur le territoire de Belfort : dans l'arr. de Neufchâteau, on l'emploie à Ainvelle (c. de Lamarche), à Dommartin (c. de Châtenois), à Coussey, à Neufchâteau, à Berville (c. de Neufchâteau). Il est seul en usage dans l'arr. de Mire-

court, à Remicourt (c. de Mirecourt), à Mirecourt, Dompaire, Darney, Charmes. Dans l'arr. d'Épinal, on le trouve à Xertigny, Uriménil (c. de Xertigny), à Châtel, à Épinal, à Saint-Laurent (c. d'Épinal), à Gruéy-les-Surance (c. de Bains), à Moyemont et à Roville-aux-Chênes dans le c. de Rambervillers. *On* est plus rare dans l'arr. de Remiremont où il est signalé à Plombières et au Thillot. Dans l'arr. de Saint-Dié, on le trouve à Brouvelieures, à Saint-Dié, à Taintrux (c. de Saint-Dié), à Senones, à Mont (c. de Senones), à Raon-l'Étape.

Sur le territoire de Belfort on emploie *on* à Belfort, Rougemont, Bermont (c. de Belfort), Fontaine, Grandvillars (c. de Delle), Giromagny, Auxelles (c. de Giromagny).

Si nous redescendons vers le sud en passant par l'ouest de la région lyonnaise, nous trouvons encore dans Saône-et-Loire de vastes territoires où la forme usuelle est *on*. Mais dans ce département, comme on l'a vu, *on* est souvent supplanté par *an* ou par une forme intermédiaire entre *an* et *on*. Nous nous contenterons de signaler les localités où *on* est seul connu. Dans l'arr. de Louhans, on signale *on* presque partout, à Authumes (c. de Pierre), à Bosjean (c. de Saint-Germain-du-Bois), à Savigny-en-Revermont et à Sagy, dans le c. de Beaurepaire-en-Bresse, à Vérissey (c. de Montret), à Miroir (c. de Cuiseaux), à la Chapelle-Thècle (c. de Montpont), à Ormes (c. de Cuisery). Dans l'arr. de Chalon, *on* est moins fréquent : on le trouve à l'est, à Navilly (c. de Verdun-sur-le-Doubs), à Saint-Germain-du-Plain, à Sennecey-le-Grand; et à l'extrémité sud-ouest de l'arrondissement, à Saint-Eusèbe (c. de Mont-Saint-Vin-

cent) et à Saint-Vallier (c. de Montceau-les-Mines). Sauf à Dezize (c. de Couches-les-Mines) où l'on dit *an*, on dit *on* dans tout l'arr. d'Autun, à Cussy (c. de Lucenay), à Épinac, à Antully (c. d'Autun, à Charbonnet-sur-Arroux (c. de Mesvres), à Saint-Bérain (c. de Montcenis), à Issy-l'Évêque. Dans l'arr. de Charolles, *on* sous la forme pure semble rare : on le signale dans le canton de Digoin, à la Motte-Saint-Jean et à Saint-Agnan-sur-Loire, à Bourbon-Lancy, à Neuvy-Grandchamp (c. de Gueugnon), à Saint-Racho (c. de la Clayette) ; il semble exceptionnel à Sivignon (c. de Saint-Bonnet-de-Joux) et à Saint-Igny-de-Roche (c. de Chauffailles) où l'on se sert d'une autre forme *no* ou *nou*. Dans l'arr. de Mâcon, *on* est fréquent dans la vallée de la Saône, à la Truchère (c. de Tournus), à Malay (c. de Saint-Gengoux), à Clessé (c. de Lugny), à Sainte-Cécile (c. de Cluny), à Saint-Sorlin et à Saint-Martin-de-Senozan dans le c. de Mâcon-Nord, à Solutré (c. de Mâcon-Sud), à Saint-Amour et à Chânes dans le c. de la Chapelle-de-Guinchay.

On est très rare dans la Loire ; on le trouve au nord de l'arr. de Roanne, à Pouilly (c. de Charlieu), où il est seul en usage, et à l'est, tout près du département du Rhône où il domine, à Fourneaux et à Saint-Cyr-de-Favières dans le c. de Saint-Symphorien-de-Lay ; on le signale encore à Juré (c. de Saint-Just-en-Chevalet, arr. de Roanne), et à Saint-Chamond dans l'arr. de Saint-Étienne.

Dans la Haute-Loire, les formes du pronom *o* qui ont conservé le *o* nasal ne sont pas rares, quoique on y trouve aussi le *a* nasal ; on trouve *lon* à Pinols, *lon* et *on* à Lavoute-Chilhac, *non* à la Chaise-Dieu dans l'arr. de Brioude ; *non* à Craponne, *on* à Saint-Hostien (c.

de Saint-Julien-Chapteuil), *lon* à Cayres, *on* à Saugues-*lon* et *non* au Monestier; *on* et *lon* à Pradelles, *lon* à Fay-le-Froid, dans l'arr. du Puy; *lon* et *on* à Saint, Voy et au Chambon-de-Tence (c. de Tence) dans l'arr. d'Yssingeaux.

Dans l'Ardèche, les formes avec un *o* nasal sont rares au sud du département: on trouve *lon* à Baix (c. de Chomérac) dans l'arr. de Privas; *lon* à Coucouron où il est seul en usage; *on* et *non* à Lablachère (c. de Joyeuse dans l'arr. de Largentière. Elles sont plus fréquentes au nord dans l'arr. de Tournon: on se sert de *lon* à Saint-Victor (c. de Saint-Félicien), à Boffres (c. de Vernoux), à Lachaumette (c. de Saint-Agrève), au Cheylard. — Dans la Drôme, ces formes se présentent un peu partout: *lon* à Taulignan (c. de Grignan), à Baume-de-Transit et à Suze-la-Rousse dans le c. de Saint-Paul-trois-Châteaux, à Montjoux (c. de Dieulefit), dans l'arr. de Montélimar; à Bouvières (c. de Bourdeaux), à Die, à Menglou (c. de Châtillon), dans l'arr. de Die; *on* à Triors et à Châtillon-Saint-Jean (c. de Romans), à Bourg-de-Péage, *lon* à Mirmande (c. de Loriol), *non* à Saint-Donat, *on* et *non* à Saint-Bonnet-de-Valclérieux (c. du Grand-Serre).

Dans les Hautes-Alpes *lon* est connu à peu près partout: dans l'arr. de Gap, à Barceillonnette, à Ribeyret (c. de Rosans), à Saint-Julien-en-Bauchène (c. d'Aspres), à Aspres, Serre, Orpierre, Ribiais, Veynes, Gap; dans l'arr. d'Embrun, à Chorges. Il semble inconnu à la Salle (c. de Monétier), seule commune de l'arr. de Briançon pour laquelle nous ayons des renseignements.

L'Isère, comme on l'a déjà vu, est le département qui présente les formes les plus variées: les trois arron-

dissements de Vienne, la Tour-du-Pin et Saint-Marcellin ne connaissent que la forme avec un *o* nasal. On trouve *on* dans les localités suivantes :

Arr. de Vienne : Meyzieu et Jons dans le c. de Mézieu ; Saint-Georges-d'Espéranche, Saint-Pierre-de-Chaudieu dans le c. d'Heyrieux ; Roche (c. de la Verpillière) ; Saint-Symphorien-d'Ozon, Corbas, Chaponnay, dans le c. de Saint-Symphorien-d'Ozon ; les Côtes-d'Arey (c. de Vienne-Sud) ; Saint-Jean-de-Bournay, la Côte-Saint-André, Faramans, Semons, Gillonnay dans le c. de la Côte-Saint-André ; Beaurepaire, Revel, Pommier dans le c. de Beaurepaire ; le Péage-de-Roussillon (c. de Roussillon) ;

Arr. de la Tour-du-Pin : Hières (c. de Crémieu) ; les Avenières et Bouvesse-Quirieu dans le c. de Morestel ; la Tour-du-Pin, Vignieu, Saint-Didier-de-la-Tour, la Chapelle-de-la-Tour, Cessieu, Faverges dans le c. de la Tour-du-Pin ; Saint-Savin (c. de Bourgoin) ; Chimilin, Saint-Clair-de-la-Tour, Pressin, dans le c. de Pont-de-Beauvoisin ; Le Pin, Charavines, Oyeu dans le c. de Virieu ;

Arr. de Saint-Marcellin : Penol, Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, Sillans dans le c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs ; Vatilieu, Saint-Paul-d'Izeaux, la Forteresse dans le c. de Tullins ; Saint-Bonnet-de-Chavagne (c. de Saint-Marcellin). Ce n'est qu'à l'extrémité sud-est de l'arrondissement, près de la Drôme, à Presles-en-Royans (c. de Pont-en-Royans) qu'on trouve la forme *lan* avec un *a* nasal.

Dans l'arr. de Grenoble, on trouve *on* au nord, mais *an* au sud. *On* est signalé à Voreppe (c. de Voiron), Saint-Hilaire, la Terrasse, la Buissière dans le c. du Touvet ; à Moutaret, Pinsot, Saint-Pierre-d'Alle-

vard dans le c. d'Allevard ; à Pontcharra (c. de Goncelin) ; à Saint-Ismier, le Sappey, Proveyzieu, Bresson, Bernin dans le c. de Grenoble ; à Vizille, Champ, Saint-Jean-de-Vaux, Champagnier dans le c. de Grenoble. Au nord du canton du Villard-de-Lans, à Autrans, on trouve *on* et *an*.

III

LES FORMES *o* ET *a*

On ne les trouve qu'à l'est du département des Vosges dans les arrondissements d'Épinal, Saint-Dié et Remiremont. On signale *o* à Bruyères (arr. d'Épinal) ; à Provenchères (arr. de Saint-Dié) ; dans une partie du canton de Saint-Dié (à la Bolle et à Taintrux on dit *on*) ; *a* à Fraize et à Plainfaing : un autre correspondant de Fraize donne *o* ; *o* à Gérardmer. Dans l'arr. de Remiremont, on trouve *o* à Tendon (c. de Remiremont), et dans le canton de Saulxures à Saulxures, à Basse-sur-le-Rupt et à la Bresse. Au nord de l'arr. de Saint-Dié, dans les cantons de Raon-l'Étape et de Senones, et au sud de l'arr. de Remiremont, dans les cantons de Plombières et du Thillot, c'est la forme *on* qu'on emploie. Dans l'arr. de Neufchâteau, on trouve *o* isolément à côté de *on* à Barville (c. de Neufchâteau).

Les formes *o* et *a* dérivent des formes *on* et *an* : la voyelle nasale s'est dénasalisée et a fait place à la voyelle orale correspondante. Cet *o* est un *o* bref et ouvert, comme l'indique la graphie *ot* employée par deux de nos correspondants de Gérardmer et de Saint-Dié. Dans une autre réponse de Gérardmer, nous le trouvons noté comme un *o* très ouvert, plus ouvert

que celui du mot français *sotte*, avec une prononciation intermédiaire entre le son *a* et le son *o*.

LES FORMES **no**, **nos**, **nou**, **nous**, **ne**

Elles se présentent dans quelques communes au nord du département du Rhône et du département de la Loire, au sud de l'arrondissement de Mâcon et dans une grande partie de l'arr. de Charolles dans Saône-et-Loire. A Belmont (arr. de Roanne, Loire), on ne se sert que de la forme *no* pour traduire l'idée du pronom *on*; de même à Pont-Trambouze (c. de Thizy, arr. de Villefranche, Rhône), où pourtant on emploie aussi la 3^e pers. du pluriel avec pronom sujet. *No* est encore usité dans le département du Rhône, à Trades, Saint-Mamert, Saint-Jacques (c. de Monsols). Dans l'arr. de Mâcon (Saône-et-Loire), on trouve *no* à Tramayes, Germolles, Saint-Léger, Saint-Pierre, dans le canton de Tramayes; *no*, *nos* et *nous* à Matour. Dans l'arr. de Charolles, on signale *no* à Saint-Igny-de Roche (c. de Chauffailles); *no* et *ne* à Bourg-le-Comte (c. de Marcigny); *no* et *nou* à Vitry-en-Charolais (c. de Paray-le-Monial); *nou* et *nous* à côté de *ou* à Sivignon (c. de Saint-Bonnet-de-Joux), *nos* à la Guiche. — En dehors de la région qui nous occupe, on trouve les formes *no*, *nos* en Normandie et dans le Morvan (cf. Meyer-Lübke, *Gramm. des L. rom.*, II, p. 109).

La voyelle de *no*, *nos* est un *o* fermé, comme le prouve nettement la graphie *ô* que quelques-uns de nos correspondants (Belmont, Pont-Trambouze, cantons de Monsols et de Tramayes) ont employée conformément aux instructions de M. Clédat. La forme

ne présente un affaiblissement de *o* fermé, et la forme *nou(s)* le développement naturel de *o* fermé en *ou*.

L'origine des formes *no*, *nou* est obscure. L'hypothèse la plus séduisante consiste à les tirer de *l'on* qui donne *non* par assimilation de *l* à la voyelle nasale, et *no*, *nos* par suite d'un rapprochement avec le pronom de la 1^{re} personne du pluriel (cf. Meyer-Lübke, *Gramm. des L. rom.*, II, p. 110). M. Joret ramène ces mêmes formes au pronom *nos* (*Rom.*, XII, 588-591; *Mélanges*, XLIII), et, semble-t-il, avec raison, au moins pour la région qui nous occupe.

Si l'on admet que *no*, *nou* dérivent directement du pronom *on*, on se trouve en présence d'une triple difficulté; il faut expliquer : 1° le *n* initial de ces formes; 2° la voyelle fermée *o* qui aurait pris la place de la voyelle nasale *on*; 3° le *s* final des formes *no(s)* et *nou(s)*. — Pour les formes *non*, *nan*, que l'on rencontre dans la Haute-Loire, l'Ardèche et la Drôme, l'explication de la nasale initiale par une assimilation de l'article *l* à la voyelle nasale qui suit ne souffre aucune difficulté: dans cette région, les assimilations du même genre sont très fréquentes (voir plus haut), et à côté des formes *non*, *nan*, on trouve aussi les formes *lon*, *lan* que supposent les précédentes. Mais dans le Charollais, l'assimilation de *l* à *n* ne semble pas fréquente: les renseignements de nos correspondants n'en fournissent pas d'exemple. De plus, si le pronom *on* est fréquent dans l'arrondissement de Roanne, dans le Rhône, dans Saône-et-Loire, dans l'Ain, il ne s'y présente jamais sous la forme *lon*, c'est-à-dire précédé de l'article. — Il n'est pas douteux que les formes *o*, *a* que l'on rencontre dans les Vosges, ne dérivent de *on*, *an* par dénasalisation; la dénasalisation est fréquente

en effet dans les régions où l'on trouve *o, a* (cf. les formes vosgiennes *so* = *son* et *sont*, *o* = *ont*, *ka* = quand, *to* ou *ta* = temps, *bo* = *bon*, *sevo* = souvent, *moho* = maison, etc.), et la voyelle nasale *on* fait place naturellement à un *o* très ouvert. Dans le Charollais, il n'y a pas d'exemple d'une dénasalisation de ce genre, et il semble bien difficile de faire dériver de la voyelle nasale *on*, *o* fermé et *ou*. — Enfin pour expliquer le *s* des formes *nos*, *nous*, qui apparaissent principalement devant une initiale vocalique, on est obligé de recourir au pronom personnel *nous*, pourquoi ne pas y recourir pour rendre compte des autres particularités de ces formes? Le pronom de la 1^{re} pers. du pluriel a pu se substituer au pronom indéfini *on*, comme dans d'autres dialectes le pronom personnel de la 1^{re} pers. du singulier au pronom de la 1^{re} pers. du pluriel. Cf. encore dans la Haute-Savoie une substitution analogue, mais en sens inverse: *on* = *nous* (voir plus haut).

Léon VIGNON.



ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE

(Suite et fin)

CHAPITRE XI

L'Histoire dans la Littérature'

ALBERS, J.-H. — König Dagobert in Geschichte, Legende u. Sage (Progr. 1882).

ALLAIS, GUST. — De l'histoire au théâtre d'après la tragédie classique (Rev. d. Cours et d. Conf., p. 340, 368; 1894).

ARONSTEIN, PH. — Die socialen u. politischen Strömungen in England im II Drittel unseres Jahrhunderts in Dichtung u. Roman (Herr. Archiv, vol. XCVIII).

ASCHBACH, J. — De Cidi historiæ fontibus (Diss. Bonn, 1843).

BABEAU, ALB. — Die philhellenische Bewegung u. die Befreiung Griechenlands (trad. d. Monde moderne, Avril 1897, dans le feuilleton d. l. Frankfurter Zeitg, 11-12 avril 1897).

BALDI, A. — Das deutsch-patriotische-nationale Lied u. seine Bedeutung (1813-1870; Bamberg, 1871).

BARZELLATI. — La letteratura e la rivoluzione in Italia avanti e dopo il 1843 (Firenze, 1875).

BELLING, E. — Der grosse Kurfürst in der Dichtung (Berlin, 1888).

1. Cette partie de ma bibliographie n'est en quelque sorte qu'une esquisse d'un essai bibliographique.

BELLING, E. — Die Königin Louise in der Dichtung (*Berlin*, 1886).

BLAZE DE BURY, H. — Jeanne d'Arc dans la littérature. Poésie et vérité (R. d. D.-M., 1^{er} juin 1885).

BORMANN, W. — Deutsche Geschichtsdramen (article paru en 1888).

BRASCH, M. — Der Staatsroman oder der Socialismus im Gewande der Poesie (article paru en 1882).

CANNING, A.-S.-G. — History in Fact and Fiction (*London*, 1897).

CARINI, Baronessa di. — Legenda storica pop. del sec. XVI in poesia sicil. (*Palermo*, 1873).

CARRAROLI, D. — La leggenda di Alessandro Magno, 1892 (cf. *Romania*, XIII).

CLARUS, L. (Wilhelm Volk.) — Herzog Wilhelm von Aquitanien, ein Grosser der Welt, ein Heiliger der Kirche u. ein Held der Sage u. Dichtung (*Münster*, 1865).

COMBES, E. — Le siècle de Louis XIV d'après M^{me} de Sévigné (*Paris*, 1886).

CREIZENACH. — Armin in Poesie u. Lit.-Geschichte (Preuss. Jahrb., 36, 332).

CROUSLÉ. — Jeanne d'Arc dans la poésie dramatique (Soirées littér. et scient. d. l. Sorbonne, *Paris*, 1867).

DEJOB, Ch. — De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques (*Paris*, 1884 ; cf. *Zeitschr. f. frz. Spr. u. Lit.*, VIII., 3).

DESPOIS, E. — Les influences royales en Littérature. — I. Louis XIV ; II. Frédéric II (Rev. d. D.-M. 15 juin et 1^{er} nov. 1853).

DIERCKS, G. — Die Araber im Mittelalter u. ihr Einfluss auf die Cultur Europas (*Annaberg*, 1875).

DOWDEN, E. — The French revolution and English literature (*London*, 1897).

FEIT, P. — Sophonisbe in Geschichte u. Dichtung (*Lübeck*, 1888).

FERRARI, Giul. — Poesie italiane sopra l'ultima guerra con-

secrete alla S. M. R. di Federigo il Grande, re di Prussia (*Vicenza*, 1766).

FISCHER, P.-L. — Der Cid u. die Cid-Romanzen (Progr. *Sarnen*, 1887).

FÖRSTER, P. — Der Einfluss der Inquisition auf das geistige Leben u. die Litteratur der Spanier (Progr. *Berlin*, 1890).

FRIEDRICH. — Ueber Hohenzollern-Dramen (Progr. 1891).

GEIGER, L. — Der 30-jährige Krieg u. die deutsche Litteratur.

GOLDSCHMIDT. — Das politische Schauspiel in Frankreich unter König Ludwig XII (Herr. Arch., 41).

GOLZ, B. — Pfalzgräfin Genovefa in der deutschen Dichtung (Diss. *Breslau*, 1897).

GOTTSCHALL, Rud. — Die Demetrius Dramen. Studien zur neuen deutschen Litteratur (*Berlin*, 1892).

GUIBAL, G. — Le poème de la croisade contre les Albigeois ou l'épopée nationale de la France du Sud au XIII^e siècle (*Paris*, 1864).

HAGBERG, Th. — Rolandssagan till sin historiska koerna och poetiska omklaedning (*Upsala*, 1884).

HANEBUTH, K. — Ueber die hauptsächlichsten Jeanne d'Arc Dichtungen des XV, XVI u. beginnenden XVII Jhrhts (Diss. *Marburg*, 1893).

HAUSHOFER, Max. — Die socialen Fragen im Lichte der dramatischen Dichtung (Westermanns Monatshefte, Déc. 1896).

HEBLER, C. — Jeanne d'Arc bei Shakespeare, Voltaire u. Schiller (Philosophische Aufsätze von C. Hebler. *Leipzig*, 1869).

HEIDSICK. — Die ritterliche Gesellschaft in den Dichtungen Crestiens d. Troyes (1883).

HOFMANN, v. WELLENHOF. — Zur Geschichte des Arminius-Cultus in der deutschen Litteratur (3 Proges, 1887-91).

JACOBY, D. — Friedrich der Grosse u. die deutsche Litteratur (*Basel*, 1875).

JAHNS, M. — Der Vaterlandsgedanke u. die deutsche Dichtung (*Berlin*, 1896).

Jubilé littéraire (1870-1895). Articles et poésies de Zola, Sully-Prudhomme, J.-J. Weiss, etc., sur la guerre de 1870 (*Figaro*, 31 août 1895).

KAHLERT, A. — Die Vorläufer von Schillers Tell (*Dtsch. Museum*), 12, 101, 1862.

KELLER, J. — Litterarische Parallelen zu Schillers Wilhelm Tell (*Aarau*, 1886).

KOSCHWITZ, E. — Die Französische Novellistik u. Romanlitteratur über den Krieg 1870-71 (*Berlin*, 1893).

KRAEGER, H. — Lord Byron u. Griechenland (*Feuilleton d. l. Frankfurter Zeitung*, 23 avril 1897).

KRAUSE, G. — Friedrich der Grosse u. die deutsche Poesie (*Halle*, 1884).

KRIKELBERG, H. — Johann Micrælius, ein Dichter des dreissigjährigen Krieges (*Diss. Göttingen*, 1896).

KUMMER, C.-F. — Die Jungfrau v. Orleans in der Dichtung (Shakespeare, Voltaire, Schiller). (*Wien*, 1874).

KURTH, G. — Histoire poétique des Mérovingiens (*Paris*, 1893).

LANDAU, Marcus. — Die Dramen von Herodes und Marianne (*Zeitschr. f. vergl. Lit.*, VIII).

LOGNON, A. — Girard de Roussillon dans l'histoire (*Rev. hist.* 8, p. 242 et suiv.).

LOISE, F. — De l'influence de la civilisation sur la poésie : l'Italie et la France (*Bruzelles*, 1862).

LUZIO-RENIER. — Contributo alla Storia del Malfrancesese ne' costumi e nella letteratura italiana del sec. XVI (*Giorn. stor.*, V, 408 ff.).

MAHRENHOLZ, R. — Jeanne d'Arc in Geschichte, Legende, Dichtung auf Grund neuer Forschung (*Leipzig*, 1890).

MARQUIGNY. — Marie Stuart dans l'histoire, dans le drame et le roman. Études religieuses, etc., par les Pères de la Congrégation de Jésus, 1864 (nos 21, 22).

MEYER, Paul. — Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge (cf. *Deutsche Litt.-Ztg*, 1730, *Paris*, 1886, 2 vols).

MIX, G. — Zur Geschichte der Cäsar Tragödien (Progr. *Friedeberg*, 1890).

MÖLLER, G. — Die Auffassung der Kleopatra in der Tragödienlitteratur der romanischen u. germ. Nationen (Diss. *Freiburg i. B.*, 1888).

MONTÉGUT, E. — Le socialisme et la littérature démocratique en Angleterre, M. Kingsley (R. d. D.-M., 1^{er} mai 1851).

MÖRNER, J.-V. — Die deutschen u. franz. Heldengedichte des Mittelalters als Quellen für die Kulturgeschichte (Diss. *Leipzig*, 1866).

MÜLLER, H. — Ueber den Einfluss der Zeitgeschichte auf die dramatische Literatur der Italiener (Diss. *Rostock*, 1871).

MÜLLER, P. — La Tragédie de Marie Stuart dans l'idée de Schiller et dans l'histoire (*Genève*, 1880).

MURET, Th. — L'histoire par le théâtre. 1^{re} série. La Révolution. Le Consulat. L'Empire. — 2^e série. La Restauration et le gouvernement de 1830. La sec. République (*Paris*, 1865-66).

NEEDLER, G.-H. — Richard Cœur de Lion in literature (Diss. *Leipzig*, 1890).

NOVER, J. — Wilhelm Tell in Poesie u. Wirklichkeit. Virchow-Holtzendorff Vorträge, N. F. 2, 1 (*Hamburg*, 1887).

NUSH, A. — Kaiser Konrad II in der deutschen Sage u. Poesie (Progr. 1875).

PARIS, G. — Histoire poétique de Charlemagne (*Paris*, 1865).

PIGEONNEAU. — Le cycle de la croisade (*Paris*, 1877).

PITRÉ. — Canti popolari d' Italia su Napoleone I (Giorn. stor. d. lett. ital., XXX).

PONTE, A. — Arnolfo da Brescia nelle Tragedie di Giambattista e di Carlo Marengo (*Sondrio*, 1879).

PORCHAT, J.-J. — Études sur les drames consacrés à Jeanne d'Arc par Schiller. L. d'Avrigny, A. Soumet, et spécialement sur la Mission de Jeanne d'Arc, drame en 5 journées et en vers (*Lyon*, 1844).

PUYMAIGRE, Comte de. — Jeanne d'Arc au théâtre (1439-1890, *Paris*, 1890; cf. frz. Spr. u. Lit., XIII).

RIEDL, C. — Huon de Bordeaux in Geschichte. u. Dichtung (Zeitsch. f. vergl. Lit., III).

RIFFERT, J.-E. — Die Hermannschlacht in der deutsch. Literatur (Herr. Arch., 1880, vol. 63).

ROETHE, G. — Die deutschen Kaiser u. die deutsche Litteratur (Article publ. en 1893).

SALTZMANN. — Der histor. mythol. Hintergrund u. das System d. Sage im Cyklus des Guillaume d'Orange (1890).

SCHERER, F.-J. — Die Kaiser-Idee des deutschen Volkes in Liedern seiner Dichter seit 1806 (Progr. 1879).

SCHINDLER, H. — Die Kreuzzüge in der altprovenz. u. mittelhochdeutschen Lyrik (Progr. *Dresden-Altstadt*, 1889).

SCHMIDT, Alwin. — Ueber das Alexanderlied des Alberic von Besançon u. sein Verhältniss zur antiken Ueberlieferung (Diss. *Bonn*, 1836).

SIEPER, E. — Die Geschichte von Soliman u. Perseda in der neueren Litteratur. 1. Diefranzös. Bearbeitungen (Zeitschr. f. vergl. Litt., IX).

STRODTMANN, A. — Die Arbeiterdichtung in Frankreich (*Hamburg*, 1863).

TEBBE, H. — H. Hamerlings Dichtung « Der König von Sion » u. ihre geschichtliche Grundlage (Progr. 1893).

TREBE, J. H. — Les trouvères et leurs exhortations aux croisades (Progr. *Leipzig*, 1886).

UNRUH, F. — Das patriotische Drama in dem heutigen Frankreich (Progr. 1891).

VALBET, G. — Don Carlos dans la poésie et dans l'histoire (Rev. d. D.-M., 1^{er} déc. 1891).

WALTER, J. — Ueb. den Einfluss des 30 jähr. Krieges auf d. deutsche Sprache u. Literatur, dargest. auf Grundlage

d. staatl. u. gesellschaftl. Zustände jener Zeit. I. Einfl. d. 30jähr. Krieges auf d. deutsche Sprache (Progr. 1871). II. Rückwirk. d. 30jähr. Krieges auf d. Geist u. Inhalt d. deutsch. Literatur (Progr. 1873).

WEDDIGEN, Otto. — Die patriotische Dichtung von 1870-71 unter Berücksichtigung der gleichzeitigen politischen Lyrik des Auslandes (*Leipzig*, 1880).

WEDDIGEN, O. — Die Hohenzollern u. die deutsche Literatur (*Berlin*, 1883).

WILLEMS. — L'élément historique dans le « Coronement Lovis » (1896; cf. *Romania*, 25, 465).

ZIEHEN, F. — Studien zur Geschichte des Philhellenismus in der französ. Litteratur (Festschrift zur Einweihung des Goethe Gymnasiums in Frankfurt a. M., 1897).

SUPPLÉMENT

de l'Essai de Bibliographie des Questions de Littérature comparée

CHAPITRE PREMIER

Études théoriques

BENEDETTI. — Influence de l'étude comparée des langues et des littératures sur la pensée civile de nos élèves (*Turin*, 1896).

Pucci, S. — Principi di letteratura generale ital. e comparata (*Genova*, 1880).

1. Je suis heureux de pouvoir remercier MM. Jos. Texte, Ferd. Baldensperger et F. Behrens de quelques renseignements utiles. Mais c'est surtout à M. A. Farinelli, à Insbruck, que je désire exprimer ici même mes sincères remerciements. Je dois au précieux concours de cet aimable savant une quarantaine de nouveaux titres concernant les rapports littéraires de l'Italie et l'Espagne.

CHAPITRE II

Ouvrages sur les rapports littéraires généraux de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie.*A) Du Moyen âge au XVI^e siècle*

BIRCH-HIRSCHFELD. — Die Sage vom Graal (1877).

DELEPIERRE, Oct. — Macaronéana ou mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe (*Brignton*, 1852).

HERTZ. — Sage vom Parzival (1882).

KÖLBING. — Die nordischen u. englischen Versionen d. Trisansage (1878).

KÖLBING. — Die verschiedenen Gestaltungen der Partonopeussage (German. Stud., 2, 55, 312).

KOEPEL, E. — Laurent de Premierfait und John Lydgates Bearbeitungen von Boccaccio's : De casibus virorum illustrium (*München*, 1885).

ROCH. — Veilchenroman und Wanderung der Euriantage (1882, cf. Litter.bl. f. germ. u. rom. Philol., 4, 170).

B) Du XVII^e au XIX^e siècle

BARINE, Arvède. — Du libre échange en littérature (J. des Débats, 4 août 1897).

BELLEZZA, P. — Studio comparativo sui proverbi inglesi (*Milano*, 1894).

DEMOGEOT, J. — Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française, 2 vols (*Paris*, 1884).

FÜRST, Rud. — Die Vorläufer der modernen Novelle im XVIII Jahrhd. Ein Beitrag zur vergleich. Litt.geschichte (*Halle*, 1897).

KERBAKER, Mich. — Shakespeare e Goethe nei versi di V. Monti (*Firenze*, 1897).

LONDUN, E. — De l'influence des idées anglaises et germaniques sur l'esprit français (*Paris*, 1854).

MOELLER. — Die Auffassung der Kleopatra in der Tragödienlitteratur der romanischen u. germanischen Nationen (Diss. *Freiburg*, 1888).

PACHEN, S.-J. — De Dante à Verlaine. Études d'idéalistes et mystiques. Dante-Spenser, Bunyan-Shelley, Huysmans-Verlaine (*Paris*, 1897).

STERN, Ad. — Die deutsche Litteratur u. das Ausland (Jahresber. für neuere Deutsche Litt.gesch., V, 4, 1897).

WEDDIGEN. — Geschichte der Einwirkungen der deutschen Litteratur auf die Litteraturen der übrigen europäischen Kulturvölker der Neuzeit (*Leipzig*, 1882).

CHAPITRE III

La France et l'Allemagne

A) Du Moyen âge au XVII^e siècle

AMMANN, J.-J. — Das Verhältniss von Strickers Karl zum Rolandslied des Pfaffen Konrad mit Berücksichtigung der Chanson de Roland (Progr. *Krumau*, 1897).

BANZER. — Die Farce Pathelin u. ihre Nachahmungen (Zeitschr. f. nfrz. Spr. Litt., X, p. 93 et suiv.).

BARTSCH, K. — Anmerkungen zu Konrads v. Würzburg Trojanerkrieg (Litt. Verein; etc., 1877).

BARTSCH, K. — Albrecht von Halberstadt (1861).

BERGMANN, Frd. — Origine et signification du nom de Franc (*Strasbourg*, 1866).

BÉRINGUIER, R. — Die Rolande Deutschlands (*Berlin*, 1890).

COTT. — Deutsche und franz. Sprichwörter vergleichend zusammengestellt I (Progr. 1864).

FIRMERY. — L'Énéas et la traduction de Veldecke (Rev. de phil. franç. et prov., X, 1896).

GOSCHE, Rich. — Zum franz. Eulenspiegel (Arch. f. Litt.-gesch. v. Gosche, B. I).

GRÄF, H. — Der « Sprachverderber » von Jahre 1644 u. die aus ihm hervorgegangenen Schriften (Diss. 1892).

HAUPT, E. — Ueber die deutsche Lyrik bis zu Walther von der Vogelweide. II. Die romanisierenden Dichter (Progr. *Schneeberg*, 1896).

HENNING. — Nibelungenstudien (Quellen u. Forschungen, XXXI).

HERTZ. — Tristan u. Isolde von Gottfried von Strassburg (1877).

HERTZ, — Der Werwolf (1862).

LAUN, Ad. — Die ältesten deutschen Uebersetzungen einiger Dramen von Corneille (Schnorrs Arch., III).

MARTIN, J. — Die Proverbes au Conte de Bretagne nebst Belegen aus german u. romanischen Sprachen (Progr. *Erlangen*, 1892).

OSTERHAGE, G. — Anklänge an die germanische Mythologie in der franz. Karlssage (Ztschr. f. rom. Phil., XI) 1.

PFEIFER, M. — J. A. Poysels Gedichte wider Ludwig XIV u. die Franzosen (Progr. *Altenburg*, 1889).

SCHORBACH. — Die Historien von dem Ritter Beringer (1893).

TARDEL. — Untersuchungen zur mittelhochd. Spielmanns-poesie (1894).

TRAUTMANN, K. — Franz. Comödie in Stuttgart. Stuttgar-er Ausgabe von Dramen P. Corneilles (1698-1707). Eine deutsche Polyeuacte-Uebersetzung vom Jahre 1698 (Schnorrs Arch.).

WECHSSLER. — Zur Beantwortung der Frage nach den Quellen von Wolframs Parzival (Festgabe f. Sievers, 1896).

B) *Le XVIII^e et le XIX^e siècle*

1) *Molière en Allemagne*

BRUNING, Ida. — Molière et Corneille en Allemagne (Rev. d'art. dram., février 1885).

ELLINGER, G. — Der Einfluss des Tartuffe auf die Pietisterei der Frau Gottsched u. deren Vorbild (Schnorrs Arch., XIII).

HUMBERT, C. — Fr. Jacobs über Molière und die Klassiker aus dem Zeitalter Ludwigs XIV. I. Molière (*Bielefeld*, 1879).

HUMBERT, C. — Molière der Vater der deutschen Schauspielkunst oder : die deutsche Bühne u. Molière (Centr. Org. f. d. Sut. d. Realsch-wesens, XIII, 593 et s.).

HUMBERT, C. — Goethe über Molière nebst einigen Bemerkungen von Lessing u. Schiller (Progr. *Bielefeld*, 1886).

MAHRENHOLTZ, R. — Lessings Jugendlitteraturen in ihrer Beziehung zu Molière (Schnorrs Arch., X).

2) *Goethe et la Littérature française*

EGGERT, C. A. — Goethe und Diderot; über Schauspieler u. die Kunst des Schauspielers (Euphoriion, IV, 2).

HUMBERT, C. — Goethe über Molière, etc. (Progr. *Bielefeld*, 1886).

MARTIN, E. — Goethe in Strassburg (1871).

MONTÉGUT, E. — Charles Nodier (à cons. sur Goethe et la litt. frçse). (Dans: Nos morts contemporains).

TEXTE, Jos. — Le théâtre de Goethe et de Schiller en France au XVIII^e siècle (Rev. d. Cours et d. C., 28 mai 1896).

TEXTE, Jos. — Werther en France au XVIII^e siècle (Rev. d. Cours et d. C., 9 juillet 1896).

3) *Les rapports littéraires de la France et de l'Allemagne au XVIII^e et au XIX^e siècle*

ANONYME. — Deutsche Litteratur im Ausland (Frankreich) (Freie Bühne, V).

ARNETH, Alfred Ritter von. — Beaumarchais und Sonnenfels (*Wien*, 1868).

BETZ, Louis, P. — Die französische Litteratur im Urtheile Heinrich Heines (*Berlin*, 1897).

BÖRNE, L. — Béranger et Uhland (*Paris*, 1836).

BRAUSEWETTER, E. — Die franz. Gesellschaftsdramen u.

ihr Einfluss auf die deutsche dramat. Litteratur (Bühne u. Leben, II, p. 355 et suiv.).

BRINK, Dr. Jan, ten. — Het jonge Duitschland en het Franschland (*Amsterdammner Weekblaad*, août et sept. 1886).

BRISSON, Ad. — Les Allemands chez eux: Un journal parisien en Allemagne (*Le Temps*, 21 août 1897).

DEJOB, Ch. — Lessing et Boileau (Rev. d. Cours et d. Conf., 29 août 1897).

DEPPING. — Une princesse allemande à la cour de Louis XIV (Sophie von Braunschweig) (Rev. Bleue, I, 1897).

DIEFFENBACH. — Der französische Einfluss in Deutschland unter Ludwig XIV, etc. (1891).

DIELS, H. — Maupertuis u. Friedrich der Grosse (Deutsche Rundschau, mars 1898).

G. — Jules Claretie u. sein Aufenthalt in Deutschland (Frankfurter Ztg, n° 206, juillet 1897).

GEIGER, L. — Franzosenschwärmerei u. deutsche Gesinnung (— 1815) — dans: « Aus Alt-Weimar » (*Berlin*, 1897).

GEIGER, L. — Goëthes Unterredung mit Napoleon (1808), (*ibid.*).

GEIGER, L. — Frau von Staël in Berlin, 1804 (Euphorien, I, p. 382).

GEIGER, L. — Montesquieu in Wien (Neue Frei-Presse, 27 nov. 1897).

GEIGER, L. — Montesquieu in Berlin (Nationalzeitung, nov. 1897).

GEIST, A. — Mussetsche Gedichte in deutscher Fassung (Progr. *Kempten*, 1897).

GOTHEIM. — Briefe Voltaires an den Kurpfälzischen Minister Baron v. Bukers (Zeitschr. f. d. Gesch. d. Ober-rheins, II, s.).

GUNDLACH, W. — Friedrich der Grosse u. sein Vorleser de Prades (*Hamburg*, 1897).

HENNECKE. — Beiträge zur Gesch. der Emigranten in Hamburg. I. Das französische Theater (Progr. *Hamburg*, 1894).

HESSEM, Louis de. — Le Roman en Allemagne. Influence étrangère (française) — (Rev. Encycl., 7 avril 1897).

HARKENSEE, H. — Beiträge zur Geschichte der Emigranten in Hamburg. I. (Das französ. Theater). (cf. Rev. d'Hist. litt. d. l. France, t. III). (*Hamburg*, 1896).

HOLZHAUSEN, P. — Immermanns Verhältniss zu Napoleon I (Beilage d. Allgem. Ztg, 12 févr. 1898).

JANET, P. — Hist. des doctrines esthétiques en Allemagne. Lessing (sur le livre d'Émile Grenker) (Journal d. Savants, sept. 1896, mars 1897).

JOHANNES. — Christ. Kormart als Uebersetzer franz. u. holländischer Dramen (*Berlin*, 1892).

JORET, Ch. — Le comte Dumanoir et la cour de Weimar (*Paris*, 1896).

JULLIEN, Jean. — Vom Einflusse der fremden Literaturen auf das junge Frankreich (Die Zeit, n° 45).

KÖHLER, R. — Die Quelle von Wielands Hann u. Gulpenheh (Schnorrs Arch., III).

KOLLOFF. — Börne in Paris (Jahrb. der Litter., 1^{re} année. *Hamburg*, 1839).

LINZ, F. — Friedrich der Grosse u. Voltaire (*Hamburg*, 1897).

MASSON, C.-F. — Briefe eines Franzosen an einen Deutschen zur Beantwortung des merkwürdigsten Jahres des Herrn v. Kotzebue, etc. (*Basel*, 1802).

MEYER, F. — Welchen Werth hat für uns noch jetzt die klassische Tragödie der Franzosen (Progr. *Breslau*, 1892).

MONOD, G. — E.-F. Rieder un réformateur de l'enseignement (Rev. intern. de l'Enseignement, 15 mars 1897).

NIEMEYER, Ed. — Die Schwärmerei für Napoleon in der deutschen Dichtung (Schnorrs Arch., IV).

QUIQUEREZ, J. — Quellenstudien zu Schillers Jungfrau von Orléans. — Eine litterarhist. Untersuchung (Diss. 1893).

ROSSEL, V. — La littérature allemande en France au XVIII^e siècle (Rev. d'hist. litt. d. l. France, II, 1895).

RÖTSCHER, H.-Th. — Mademoiselle Rachel in Berlin (Dramaturg. Skizzen, *Berlin*, 1847).

S. — Französische Romane in deutschen Uebersetzungen Beilage d. Allgem. Zeitg, 29 nov. 1897).

SCHAUFFELBERGER, J. — Alfred de Musset u. die deutsche Litteratur (d'après le livre : Heine u. Musset de L.-P. Betz) (Gegenwart, 21 août 1897).

SCHMEDING, Dr. G. — Victor Hugo, Ein Beitrag zu seiner Würdigung in Deutschland (*Braunschweig*, 1887).

SCHMIDT, E. — Lessings Uebersetzungen aus d. Französischen Friedrichs d. Gr. u. Voltaires herausgeg. von E. Schmidt (*Berlin*, 1892).

SCHUCHARDT. — Riccaut d. l. Marlinière. Ein Beitrag zur Erklärung v. Lessings Minna von Barnhelm (Progr. 1879).

STENGEL, E. — Der Briefwechsel Voltaires mit d. Landgraf Friedrich II v. Hessen (Zschr. f. fz. Spr. u. Litt., I, 231).

SÜPFLE. — Ueber den Kultureinfluss Deutschlands auf Frankreich (Progr. *Metz*, 1882).

TEXTE, Jos. — Klopstock, Wieland et Lessing en France au XVIII^e siècle (Rev. d. Cours et d. Conf., 16 avril 1896).

TEXTE, J. — Le théâtre de Goethe et de Schiller en France au XVIII^e siècle (Rev. d. Cours et Conf., IV, 1896).

TEXTE, Jos. — Les origines de l'influence allemande dans la litt. française du XIX^e s. (Revue d'Hist. littéraire d. l. France, 15 janv. 1898).

USTERI, P. — Briefwechsel Rousseaus mit Leonhard Usteri in Zürich, etc. (Progr. *Zürich*, 1886).

WANIEK, G. — Gottsched u. die deutsche Litt. seiner Zeit (*Leipzig*, 1897).

WERTHEIMER, Ed. — Madame de Staël in Wien (Neue freie Presse, n° 10684).

WYCHGRAM, J. — Der deutsch-franz. Litt.vertrag u. die franz. Lektüre an den deutschen höheren Schulen (Grenzboten, n° 52, 1896).

APPENDICE AU CHAPITRE II

**Quelques ouvrages sur les rapports linguistiques
de la France et de l'Allemagne**

BERNHARDI, K. — Die Sprachgrenze zwischen Deutschland u. Frankreich (*Kassel*, 1871).

BOLTZ, Aug. — Das Fremdwort in seiner kulturhistor. Entstehung u. Bedeutung (*Berlin*, 1870).

BRANDSTETTER. — Die Gallicismen in der deutschen Sprache (*Leipzig*, 1857).

BRANDSTETTER. — Die neusten Gallicismen in unserer Litteratur (Herr. Arch., 43, 129).

ESSER, Q. — Ueber gallische Ortsnamen in der Rheinprovinz (*Andernach*, 1874).

GILDEMEISTER, O. — Der Kampf gegen die Fremdwörter (1886).

GRIMM, H. — Die Bereicherung der deutschen Sprache durch Aufnahme fremder Wörter (1886).

KIEPERT, H. — Die Sprachgrenze in Elsass-Lothringen (*Ztschr. d. Gesellsch. f. Erdkunde*, IX).

KOLBE. — Ueber den Wortreichtum der deutschen u. franz. Sprache u. beider Anlage zur Poesie, 3 vols (*Berlin*, 1818-20).

LENZ. — Die Fremdwörter des Handschuhsheimer Dialectes, II Theil (Progr. *Baden-Baden*, 1897).

LINDAU, P. — Die deutschen Fremdwörter im Französischen (« Aus dem modernen Frankreich, » *Breslau*, 1881).

LINK, K. — Die fremden Bestandtheile im englischen u. im deutschen Wortschatz (Wiss. Blg z. Zeitschrift des allgm. deutschen Sprachverein 12/13).

MAXIMER, Th. — Beiträge zur Geschichte der französischen Wörter im Mittelhochdeutschen (Diss. *Marburg*, 1897).

MENTZ, R. — Französisches im mecklenburgischen Platt u. in den Nachbardialekten (I. Progr. *Delitzsch*, 1897).

SAALFELD, G -A. — Ueber die Fremdwörter, besonders im Deutschen (1882).

TOBLER, L. — Die fremden Wörter in der deutschen Sprache (Kleine Schiften zur Volks u. Sprachkunde, *Frauenfeld*; 1897).

UNTERFORSCHER. Romanische Namenreste aus dem Pusterthale (*Leitmeritz*, 1885).

WENDLER, W. — Zusammenstellung der Fremdwörter des Alt u. Mittelhochd. nach sachlichen Kategorien (Progr. 1865).

WIENER. — French Words in Wolfram v. Eschenbach (cf. J. Firmery. *Revue d. Philol. franç. et prov.*, X, 3).

CHAPITRE IV

La France et l'Angleterre

A) Du moyen âge au XVII^e siècle

HERRTAGE. — The English Charlemagne Romances (*London*, 1879 81 ; cf. *Romania*, XI, 149).

JUSSERAND, J.-J. — Chaucer and King René of Anjou (*The Athenæum*, n° 3622).

KITTREDGE. — Chaucer and the Roman de Carité (*Mod. Lang. Notes*, XII, 2)

KÖLBING, E. — Ipomedon in drei englischen Bearbeitungen (1889).

Mc BRYDE. — Montaigne and Jon Maclaren (*Modern Language Notes*, XII, 6).

NORGATE, K. — England under the Angevin Kings (*London*, 1887).

B) Shakespeare en France

LION, H. — Voltaire et Shakespeare (dans : Les tragédies et les théories dramatiques de Voltaire, thèse, *Paris*, 1895).

ROSIÈRES, R. — Shakespeare sur nos théâtres (*Rev. bleue*, 7 déc. 1889).

C) *Molière en Angleterre*D) *Les rapports littéraux de la France et de l'Angleterre au XVII^e, au XVIII^e et au XIX^e siècle*

ANONYME. — Brunetière en Amérique (son voyage). (Le Temps, 23 févr. 1897).

ALLAIS, Gust. — Le pessimisme des romantiques (Byron et Musset) (Rev. d. Cours et des Conf., 10 juin, 17 juin 1897).

CUNNINGHAM, W. — Descartes and english speculation; influence of Descartes on metaphys. speculation in England (*London*, 1875).

DOWDEN, E. — The French revolution and English literature (*London*, 1897).

GR SWOLD, W.-M. — A descriptive list of novels and tales dealing with life in France (*Cambridge*, 1894).

HARNEBER, F. — Englisch-amerikanische Litteratur im Lichte französischer Kriik (Progr. *Mürmerstadt*, 1897).

MALLARMÉ, Stéph. — Tennyson vu d'ici (Revue Blanche, III, 1892).

MURALT, B.-L. — Lettres sur les Anglais et les Français publiées par O. v. Greierz (*Bern*, 1897).

SAROLEA, Ch. — Le commerce des idées entre la France et l'Angleterre (Rev. de Belgique, t. XVIII, nos 9-10, 1897).

SAROLEA, Ch. — Influence de la culture française sur la culture anglaise (Rev. française d'Edinburg, n° 1, 1897).

SAYOUS, Ed. — Les discours de Sheridan au temps du Directoire et de Napoléon (1795-1800). Extrait d. compte rendu de l'Académie des sciences mor. et pol. (*Paris*, 1897).

UZANNE, Octave. — Charles Dickens en France. — Du génie littéraire anglais opposé au génie littéraire français (Le Livre, n° III, 1889).

WELLS. — Richardson and Rousseau (Mod. Lang. Notes, XI, 8).

APPENDICE AU CHAPITRE IV

**Quelques Ouvrages sur les rapports linguistiques
de la France et de l'Angleterre**

HAMERTON, Gilbert. — French and English, a comparison (*London*, 1889).

KERVIGAN, Aurèle. — L'anglais à Paris, hist. humoristique de son introduction dans notre langue et dans nos mœurs (*Paris*, 1865).

LINK, K. — Die fremdem Bestandtheile im englischen u. im deutschen Wortschatz (Wiss. Bl. z. Zeitschrift des allgem. deutschen Sprachvereins, 12/13).

SKEAT, W. — A rough list of english words found in anglo-french, especially during the XIII and XIV centuries, etc. (Transactions of the Philolog. Soc., 1880/81, III ; cf. Romania, XII, 415).

CHAPITRE V

L'Angleterre et l'Allemagne*A) Shakespeare en Allemagne*

CHUQUET, A. — Cf. son introduction à Gœtz de Berlichingen (*Paris*, 1885).

EMERSON, W.-R. — Shakespeare and Goethe.

FIETKAU, H. — Schillers Macbeth unter Berücksichtigung des Originals u. seiner Quelle (Progr. Königsberg, 1897).

FOUCHER DE CAREIL. — Shakesp. en Allemagne (Rev. contemp, n° 2, 1858).

FRENZEL, K. — Shakespeare auf der deutschen Bühne (Nationalzeitung, n°s 418, 420, 1893).

GUTZKOW, K. — Hamlet in Wittemberg.

JORET, Ch. — Herder (livre III). (*Paris*, 1875).

L., F.-A. — Kuno Fischers Hamlet (Jahrbuch d. deutsch. Shakesp. Gesellschaft, XXXIII).

MICHEL, Fr. — Shakespeare in Deutschland (Frankfurter Zeitung, n° 110, 1893).

TIECK. — Deutsches Theater, I (p. 27 et s.; cf. aussi pour Shakesp. et les romantiques allemands : Tieck, Das Fest zu Kenilworth).

B) Les rapports littéraires de l'Angleterre et de l'Allemagne

BLIND, K. — Goethe u. Heine über die irische Frage (Nord u. Süd, mars 1897).

CALVERT, G.-H. — Colodrige, Shelley, Goethe (Paris, 1880).

CLARKE, C.-H. — Fielding und der deutsche Sturm. u. Drang (Diss. *Freiburg i. B.*, 1897).

DÖRING, P. — Der nordische Dichter Kreis u. die Schleswiger Litteraturbriefe (*Sonderburg*, 1880).

FLINDT, E. — Über den Einfluss der englischen Literatur auf die deutsche des XVIII Jhrdts (Progr. *Charlottenburg*, 1897).

HAGER, H. — Diary of the Journey of Phil. Julius Duke of Stettin through England in the year 1602 (Engl. Stud., 18, 2).

JACOBY, K. — Die ersten moralischen Wochenschriften Hamburgs am Anfange des XVIII Jhrts (Progr. *Hamburg*, 1888).

HARTMANN, H. — William Wicherley und Chrn.Fel. Weisse. Zum Einfluss der englischen Litteratur auf die deutsche des XVIII Jahrhdts (cf. Jahresbericht für neuere deutsche Lit.gesch., VI, 1 d, 62, 64).

HAUSKNECHT, E. — Das Glück von Edenhall (Uhland-Longfellow). (Herrgs Arch., XCVIII, 1 et 2).

HERZFELD, G. — William Taylor von Norwich. Eine Studie über den Einfluss der neueren deutschen Litteratur in England (*Halle*, 1897).

HERZFELD, G. — Ein Schotte über Weimar u. Goethe (Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr. u. Litt., vol. 94, 1 et 2).

HÜBLER, F. — Milton u. Klopstock, mit besonderer Berücksichtigung des « Paradise lost » u. des Messias (Progr. 1894).

KELLNER, Leon. — Heine in England (Neues Wiener Tagblatt, 23 déc. 1897).

MEYER, R.-M. — Jonathan Swift u. G. Ch. Lichtenberg (*Berlin*, 1886).

MILBERG, E. — Die deutschen moralischen Wochenschriften des XVIII Jhts. (Diss. *Leipzig*, 1889).

MÜNZNER, Fr. — Die Quellen zu Longfellow's Golden Legend (Festschrift der 44 Versamlg deutscher Philologen, *Dresden*, 1897).

OSWALD, D.-E. — Deutscher Einfluss auf England im XV Jhrdt (Beilage der Allgem. Ztg, n^{os} 289-290, 1891).

RHOADES, L.-A. — Hölty's Verhältniss zu der englischen Litteratur (Diss. 1892).

ROBERTSON, J.-G. — Zur Kritik Jacob Ayrers. Mit Rücksicht auf Hans Sachs u. die englischen Komödianten (Diss., *Leipzig-Reudnitz*, 1892).

TSCHISCHWITZ, B. — Nachklänge german. Mythe in Shakespeares Werk (1865).

WAAG, A. — Ueber Herders Uebertragungen englischer Gedichte (Hab.schrift, *Heidelberg*, 1892).

WAGNER, H. F. — Das Eindringen von Percys Reliques in Deutschland (Diss. *Heidelberg*, 1897).

WUKADINOVIC, Sp. — Prior in Deutschland (*Graz*, 1895 ; cf. Littbl. f. germ. u. rom. Phil., VI, 1897).

ZIEGERT, M. — Goldsmith's Landprediger in Deutschland (Berichte des freien deutsch. Hochstifts, X).

ÉTUDES DE SYNTAXE FRANÇAISE

SEUL

« Il se promène *seul* » et « *seul* il se promène ».

Pour se rendre bien compte de la double valeur de *seul*, il faut l'étudier quand il se rapporte à un nom ou pronom de personne en tant que sujet d'un verbe. *Seul* signifie alors : ou bien « sans qu'il y ait quelqu'un qui fasse *conjointement l'action indiquée* », ou bien « sans qu'il y ait quelqu'un qui fasse *de son côté une action identique* ».

Premier sens : « Il se promène *seul*. »

Deuxième sens : « *Seul* il se promène. »

Dans les deux cas, il n'y a pas d'autre personne qui fasse l'action. Mais dans le premier cas il s'agit d'une *action unique* que le sujet fait *sans compagnon*; dans le second cas il s'agit d'une *espèce d'action* que d'autres pourraient faire *de leur côté*, mais qu'ils ne font pas.

Le premier *seul* peut se traduire par « non accompagné » ou par « et non d'autres *avec* », le second par « et non d'autres ». Il n'y a de différence entre les deux que l'idée complémentaire de *co-action* qui s'ajoute ou qui s'efface dans l'un des emplois suivant qu'on considère l'un ou l'autre des sens comme primitif.

On peut dire que dans le sens étendu (avec l'idée de co-action) *seul* est qualificatif, et qu'il est déterminatif dans le sens restreint. Il peut d'ailleurs qualifier ou déterminer le nom, non plus en tant que sujet du verbe, mais en lui-même, pour indiquer que la personne ou la chose nommée n'est pas accompagnée (un homme seul) ou qu'il n'y a pas d'autres personnes ou d'autres choses en question (ce seul livre, ton seul souci).

Comme qualificatif, *seul* occupe les mêmes places qu'un adjectif qualificatif ordinaire : *un homme seul*, comme *un homme fort* ; *il est seul*, comme *il est fort*.

Comme déterminatif, *seul* peut occuper les mêmes places que *même* = *ipse* dans l'ancienne langue : « *Seul* le président est arrivé, le président *seul* est arrivé, le *seul* président est arrivé, le président est *seul* arrivé. » Donc : 1° avant le nom ou le pronom, 2° entre un autre déterminatif et le nom, 3° après le nom, 4° après le verbe.

A cette dernière place, qui est commune à *seul* qualificatif et à *seul* déterminatif, si le verbe est à un temps composé, *seul* déterminatif peut se mettre entre l'auxiliaire et le participe (il est *seul* arrivé), tandis que *seul* qualificatif ne peut se mettre qu'après le participe : « Il est arrivé *seul*. » Mais si le verbe est à un temps simple, et s'il peut, de par l'idée qu'il exprime, se construire avec *seul* = *sans compagnon*, c'est par le contexte qu'on sait duquel des deus *seul* il s'agit : « Pierre arrive seul » peut signifier : *Pierre arrive sans compagnon* (*seul* étant qualificatif) ou *seul Pierre arrive* (*seul* étant déterminatif). Même incertitude dans « Pierre court *seul* le pays ». Mais si l'on dit « Pierre connaît *seul* le secret » ou « Pierre comprend *seul* »,

il n'y a pas de doute, on a *seul* déterminatif. La connaissance et la compréhension sont choses essentiellement personnelles, et il n'est pas possible qu'on veuille dire que Pierre ne les a pas *en collaboration avec d'autres*.

Il y a une autre place commune à *seul* déterminatif et à *seul* qualificatif, c'est après le substantif, et là encore il peut arriver que le contexte seul précise les sens. Ainsi « un officier *seul* est arrivé » peut signifier qu'un officier non accompagné est arrivé, ou que, parmi les personnes qu'on attendait, seul un officier est arrivé.

Seul déterminatif (comme *même*) peut aussi se mettre après un pronom : *Lui seul, celui-là seul*, peut vous répondre. — Il est *le seul* qui, c'est-à-dire il est *celui-là seul* qui...

Nous avons fait remarquer plus haut que *seul* déterminatif, joint à un nom, ne s'applique pas toujours à l'objet exprimé par le nom en tant qu'agent (ou patient) de l'action ; il peut s'appliquer aussi à l'objet en lui-même et renforcer en quelque sorte l'autre déterminatif qui accompagne le nom. C'est là un nouveau trait de ressemblance avec *même*. Ainsi *ce seul mot*, c'est « ce mot, *celui-là seul* » ; *son seul défaut*, c'est « son défaut, *le seul sien*, le seul qu'il ait » ; *le seul inconvénient est de...* c'est-à-dire « l'inconvénient, *le seul*, est de... » ; *une seule condition*, c'est-à-dire « une condition, *une seulement* ». Dans cet emploi, *seul* peut se traduire par *unique* : cet *unique* mot, ses *uniques* défauts, l'*unique* inconvénient. Il est toujours placé devant le nom', et après le déterminatif auquel il s'ajoute.

1. Comme tout déterminatif qui s'applique au nom en tant que nom.

Or, nous savons qu'à cette place *seul* peut avoir son autre valeur déterminative. Il en résulte que *ce seul mot*, par exemple, peut signifier « seul ce mot » ou « cet unique mot ». Mais il est naturel de réserver cette construction pour le second sens, puisqu'on a le choix entre plusieurs places de *seul* pour exprimer la première idée.

En résumé, *seul* peut signifier : *a*, non accompagné ; *b*, à l'exclusion des autres ; *c*, unique. Le sens *b* est le sens *a* dégagé de l'idée de co-action ; le sens *c* est le sens *b* dégagé de l'idée d'action, c'est-à-dire appliqué à l'objet en tant qu'objet et non en tant qu'agent.

Le sens *b* s'accommode de n'importe quelle place ; aussi, en cas d'amphibologie possible, convient-il de réserver au sens *a* la place après le nom et après le verbe, et au sens *c* la place entre un autre déterminatif et le nom.

S'il est des phrases où le sens de *seul* est nettement tranché, il en est d'autres où l'un des sens convient aussi bien que l'autre ou à peu près, et il ne faut pas s'en étonner puisque les trois sens ont nécessairement un côté commun, sans lequel ils ne pourraient être attachés au même mot.

Prenons par exemple ces vers de Boileau :

Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide. . .
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin ; *ce mot seul* veut tout dire.

Dans l'édition de 1701, on lisait :

Et d'être juste enfin ; *ce seul mot* veut tout dire.

Et en effet, l'idée est à peu près la même, que l'on comprenne « cet unique mot » ou « ce mot non accompagné d'un autre ». Littré (remarque 2) dit à tort qu'il

faut nécessairement *ce mot seul*, parce que, ajoute-t-il, *ce seul mot* signifierait « ce mot est le seul qui veuille tout dire ». C'est l'un des sens possibles de *seul* ainsi placé, mais nous avons vu qu'il peut aussi signifier *unique*.

Examinons ces deux phrases :

1° *Le seul homme d'honneur* est digne d'une estime sans réserve.

2° *Le seul homme d'honneur* est celui qui n'a jamais forfait à son devoir.

A cette place, *seul* peut avoir le sens *b* ou le sens *c*. C'est le contexte qui indique qu'on a le premier dans la phrase 1 et le second dans la phrase 2. Nous savons que le sens *c* ne s'accommode que d'une seule place, et en effet on ne peut déplacer *seul* dans la seconde phrase (à moins de le transporter avec sa même valeur à côté du prédicat, ce qui n'est pas déplacer le mot, mais changer la phrase : *l'homme d'honneur est celui-là seul qui...*), tandis que dans la première phrase on peut dire : « *Seul*, l'homme d'honneur est digne..., ou l'homme d'honneur *seul* est digne..., ou l'homme d'honneur est *seul* digne, » sans que la phrase soit autre.

Théoriquement, lorsque *seul* est dans une phrase négative, la négation peut porter ou sur le verbe, ou sur *seul* : « Il n'abandonne pas son ami seul » signifierait, si *seul* était traité comme un qualificatif ordinaire : « Il n'abandonne pas son ami qui est seul. » Mais le sens usuel est : « Il abandonne son ami non-seul, » et comme *seul* peut avoir sa valeur qualificative ou sa valeur déterminative, on peut comprendre : « Son ami ne reste pas dans la solitude » ou « son ami n'est pas le seul qu'il abandonne ».

Seul déterminatif, dans le sens *b*, peut être remplacé par la locution *ne...que*, quand il s'applique à un complément direct ou indirect: « Il admire la vertu *seule* » ou « Il *n'*admire *que* la vertu. »

En effet, *ne que* signifie proprement « non autre chose que », et *seul* équivaut, nous l'avons vu, à « et non autre chose », ce qui revient au même. Il y a donc pléonasme à employer à la fois *seul* et *ne que*. On a cependant des exemples fréquents de ce pléonasme (voy. Littré, 10°): « Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il *n'y* avait *que* le *seul* point de la religion où leurs cœurs fussent désunis. » (Bossuet.)

Parmi les places que *seul* peut occuper quand il est déterminatif, il y en a une (avant un autre déterminatif) qu'il n'est plus d'usage de lui attribuer si le substantif auquel il se rapporte est complément. On ne dirait plus: « hors *seul* un valet », ni, comme la Chanson de Roland:

Ne n'out de blanc ne mais que *sol* les denz.

Remarquez d'ailleurs qu'à cette place, *seul* peut-être considéré comme adverbe et ne pas s'accorder.

On peut vouloir dire que quelqu'un est non pas absolument *seul*, mais sans compagnon *semblable à lui*, homme ou femme, soldat, etc. Dans ce cas, on dit (mais l'expression est aujourd'hui triviale) qu'il est *seul d'homme*, *seul de soldat*, qu'elle est *seule de femme*:

Les Cent Nouvelles Nouvelles (citées par Littré): « Se j'y allois, vous demeureriez ici toute seule *de femme*. » C'est-à-dire « seule en tant que femme ». Le nom, qui précise l'idée de solitude relative, est donc exprimé dans un complément circonstanciel amené par *de*.

Appartenir en seul

La Boétie (cité par Littré) écrit : « ... de telle façon que l'un ny l'autre ne puisse discerner ne recognoistre ce qui lui appartient *en seul*, ne ce qui est à l'autre. » C'est-à-dire « ce qui appartient à lui *en qualité de seul* propriétaire ». Nous disons : *ce qui lui appartient en propre*, c'est-à-dire *en qualité de chose propre*. La tournure est semblable, sauf que l'adjectif se rapporte au sujet et non au complément indirect comme dans la phrase de La Boétie.

Un tout seul

L'ancienne langue disait « un tout seul homme », renforçant par pléonasme l'idée absolue exprimée par *seul*.

De seul à seul

La locution *seul à seul* s'explique d'elle-même. Par analogie avec les locutions adverbiales qui commencent par *de*, on a dit : « de seul à seul ».

Amyot (cité par Littré) : « Caton avoit dit ces paroles à Munatius *de seul à seul*. »

C'est par une analogie semblable qu'on est arrivé à dire « à qui mieu s mieu », bien que *qui* se rapporte au sujet de la proposition : « Ils accoururent qui mieu s mieu s, » c'est-à-dire « celui qui pouvait mieu s le faisant mieu s. »

L. CLÉDAT.

SEUL A SEULE

L'expression *seul à seul* doit-elle rester invariable, ou s'accorder selon les mots auxquels chacun de ses composants se rapporte ?

MM. Brachet et Dussouchet ne parlent pas de cette question dans leur *Grammaire*, mais dans un des exercices qu'ils ont publiés sur leur *Grammaire*, ils regardent sans doute *seul à seul* comme une expression *adverbiale*, car ils écrivent, en parlant d'un homme et d'une femme :

Il se trouvait *seul à seul* avec elle.

M. L. Clédat, que je sache, est le seul qui ait traité cette question, après mes *Glanures grammaticales* (Namur, 1893), dans sa *Grammaire classique* (Paris, 1896).

« Lorsque l'expression *seul à seul* se rapporte, dit-il, à deux femmes ou à deux personnes de sexe différent, la prononciation n'indique rien pour l'accord, puisque le féminin *seule* sonne comme le masculin *seul*. On peut, à la rigueur, considérer *seul à seul* comme une locution *adverbiale* invariable, du moins lorsqu'il s'agit d'un homme et d'une femme : « Il est resté *seul à seul* avec elle. » Mais l'accord ne choquerait pas les yeux : « Il est resté *seul à seule* avec elle. » Ainsi écrivent M. Zola et M. Marcel Prévost. Quand il s'agit de deux femmes, c'est le non-accord qui choquerait, et on écrit naturellement : « Elles se sont trouvées *seule à seule*. » L. Clédat, *Gramm. classique*, pp. 169-170.

En pratique, il en est réellement ainsi, puisque nos écrivains ne sont pas d'accord sur cette question; mais, en bonne logique, il me semble (l'oreille n'ayant rien à voir dans cette question) que l'expression *seul à seul*, gardant partout le même sens, devrait rester partout *invariable* comme expression *adverbiale*, ou *toujours s'accorder* selon les mots auxquels chacun de ses composants se rapporte. L'oreille a souvent joué et joue encore parfois un rôle important dans notre orthographe, mais je n'ai jamais lu que rôle quelconque ait été attribué à la vue dans notre manière d'écrire, excepté peut-être en ce qui concerne la rime des yeus en poésie.

Comme pratique, voici les exemples que je cite dans mes *Glanures grammaticales* de 1893 :

Je me sens toute disposée, mon frère, de me voir SEUL A SEUL avec vous (*Exercices sur la grammaire de Brachet*, par Dussouchet, du Lycée Henri-IV). Le hasard nous a mis en présence SEUL A SEUL (homme et femme ; *Lecture, Magazine littéraire*, 25 février 1890, p. 349). Je me faisais un plaisir de vous accompagner SEUL A SEULE (Henri Rabusson, *R. des D.-M.*, 1^{er} juillet 1880). Monsieur, vous vous êtes trouvé deux fois SEUL A SEULE avec ma nièce (*Ibid.*, 1878, *La Reine de Saba*). Le père et la mère ne s'étaient pas encore parlé SEUL A SEULE ce jour-là (Zola, 1883, *Naïs Micoulin*, p. 23). Je suis tout *heureuse*, Madame, de me trouver SEULE A SEULE avec vous (*R. des D.-M.*). Elle se trouvait SEULE A SEUL avec lui (Idem, 15 mai 1886, p. 264). Il est désireux de me parler SEUL A SEULE (Marcel Prévost, *Indépendance belge*, 29 mars 1888, *Chonchette*).

Amyot (XVI^e siècle) écrit :

S'il se trouvoit SEUL A SEULE avec elle (*Daphnis et Chloé*, édition Lemerre, p. 137).

Les éditions originales, comme les éditions actuelles de Molière, font dire à Tartuffe :

Il m'est doux, Madame, de me voir SEUL A SEUL avec vous (III, 3).

A ces exemples ajoutons les suivants que j'ai trouvés ces jours-ci dans les excellentes éditions de Chrestien de Troyes (XII^e siècle), publiées par le savant romaniste M. Foerster (Halle, 1891) :

(Elle, la dame) demanda a sa dameisele, mes (mais) ce fut SEUL A SEUL (*Chevalier au Lion*, p. 83, 3109-3110).

Chrestien de Troyes est ici plus logique que nous ne le sommes aujourd'hui, si toutefois *seul à seul* doit être regardé comme *locution adverbiale* ; ses yeus ne lui ont rien dit, sa raison seule a parlé. C'est le cas de dire : « *On a des principes ou on n'en a pas.* »

Je trouve encore (*Chevalier au Lion*, p. 157) :

(Li rois Artus) le Chevalier au Lion vit et la pucele delez lui ; SEUL A SEUL venoient andui (tous deus : chevalier et demoiselle, 5920-5922).

Et dans Cligès :

Que tote jor (il) LA puet (peut) veoir et SEUL A SEUL lez li soir (p. 136, 5153-54).

Dans *Érec et Énide*, le premier composant (*seul*) étant au *nominatif* :

Se (si) tu as anprise bataille SEUL à seul vers un chevalier (p. 70, 2704-2705).

J. BASTIN.

Saint-Petersbourg, le 30 septembre (12 octobre) 1897.

Note complémentaire. — Je trouve dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1897, p. 375 : Il ne lui est

pas toujours facile de s'entretenir SEUL A SEULE avec moi (V. Cherbuliez, de l'Académie française). Dans la traduction des auteurs latins (Collection Nisard, fragments de Plaute, p. 536), le traducteur traduit librement « si detur *sola soli* » par « Si j'étais SEUL A SEULE avec elle ». Le latin fait donc accorder *seul* avec les mots auxquels il se rapporte¹.

1. [Exemple d'André Theuriet dans *Le Refuge* : « Je lui ai dit tout uniment que vous désiriez causer avec elle SEUL A SEULE.] L. C.

FINALES ATONES EN AZ, EZ, OZ, UZ

Dans un récent article de la *Revue de Philologie française et de Littérature*¹, M. F. Pelen a étudié les diverses modifications de la syllabe tonique dans certains patois. On me permettra, à ce sujet, d'attirer l'attention du lecteur sur quelques faits bien connus de tous ceux qui ont passé quelques jours dans nos départements savoisiens ou dauphinois.

Lorsqu'un étranger, trompé par la graphie, demande à un paysan la route de La Cluzaz ou de Villaz, celui-ci répond souvent qu'il ne connaît pas ce village. Quand il lui arrive de comprendre le sens de l'interrogation, il se hâte de reprendre :

« Vous voulez dire la route de La Cluse, la route de Ville... »

En effet, dans tous ces noms géographiques, fort nombreux en Savoie, terminés par *az*, *ez*, *oz*, l'accent tonique est placé sur la pénultième ; la plupart des Savoisiens n'ont jamais prononcé autrement que Mandalle (Mandallaz), Chavanne (Chavannaz), Cule (Culoz), etc.

Il en est de même pour les noms de famille :

Salle (Sallaz), Grive (Grivaz), Duboule (Dubouloz), Franque (Francoz), Josserme (Jossermoz), etc., etc.

Ainsi, à la différence du français, les dialectes de

1. Tome XI, fascicule I, 1^{er} trimestre 1897 : *Des Modifications de la tonique en patois bugiste*.

la Savoie, comme ceus du Dauphiné, peuvent avoir, après la tonique, une voyelle atone autre que l'e muet ; mais presque toujours cette voyelle a le même son que notre *e* muet. Il ne s'agit donc que d'une notation graphique différente d'un même son.

Au XVI^e siècle, on imprimait Cule (Culoz), ainsi qu'on prononçait. On lit en effet, dans la *Chronique de Savoye*, de G. Paradin, (page 51 de la réimpression de Ficke), l'intéressant passage suivant :

« Toute celle region, qui pour le jourd'hui est attribuee à l'obéissâce des Ducs de Savoye, estoit sujette et tributaire aux Rois de Bourgongne ; et estoit occupee la pluspart, par brigans et voleurs ;..... joint qu'il y avoit certaines forteresses, esquelles ilz se retiroient..... Et entre autres, estoit un chateau nômé Cule, auquel se retiroient grand nombre de pillars, voleurs et brigans.... »

On trouve d'autre part dans les *Inscriptions de Vienne* (Allmer et de Terrebasse, VI, p. 446), l'inscription suivante qui est celle d'une chapelle de Saint-Georges-d'Espéranché :

LAN MIL 5 CENS ET XII A ETE FETE SETE
CHAPELLE PAR. IOHAN * * DE BILLIME * (OV
VILLIME) FILZ DE HVGO DE BILLIME * (OV
VILLIME).

Le savant épigraphiste ajoute à cette inscription le commentaire suivant :

« Nous trouvons dans l'inventaire des titres de la Chambre des Comptes de Grenoble, que plusieurs personnes des noms de Villeme, Villene, Billiane et *Billemoz*, ont été de 1410 à 1555, châtelains et vice-châtelains de la châtellenie domaniale de Saint-Georges-d'Espéranché. Quelles que soient les différences que

l'on remarque dans l'orthographe de ces noms, ils nous paraissent tous appartenir à la même famille. »

M. de Terrebasse ajoute qu'il croit la désinence *oz* apportée peut-être de l'Allemagne. [Mais voyez la désinence *oscus* dans le petit traité de Quicherat sur la *Formation des noms de lieux*.] L. C.

On dit encore communément en Dauphiné (comme en Savoie), Brangue ou Brangoz, Falque ou Falcoz, Borne ou Borno, Dième ou Diémoz, etc.

J. DÉSORMAUX.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE DE PHILOGIE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

L. MOREL. — *Études littéraires: Sainte-Beuve; Sainte-Beuve poète et romancier; Pascal et les Pensées*. (Zurich, 1898, in-8°.) — M. L. Morel réunit en un volume deux études sur Sainte-Beuve et une étude sur Pascal. De l'auteur des *Pensées*, il ne nous dit rien de neuf; il se borne à résumer les résultats des derniers travaux sur Pascal (moins les éditions des *Pensées* de MM. Michaut et Brunschvieg, dont il n'a pu prendre connaissance). Les deux études sur Sainte-Beuve ont plus d'intérêt: l'une résume à grands traits la biographie de l'auteur des *Causeries*: ces cent pages seront utiles à ceux qui voudront se faire aisément et rapidement une idée d'ensemble de la carrière littéraire de l'écrivain: M. L. Morel y a utilisé très consciencieusement les diverses études biographiques déjà publiées; il n'a pu consulter les fameux *Mémoires* inédits, dont la publication serait, dit-on, plutôt fâcheuse pour la mémoire de

Sainte-Beuve. Il manque seulement à cette étude un jugement plus net du caractère de l'homme, qui est loin d'être de tout point sympathique. L'étude sur Sainte-Beuve poète et romancier me paraît la meilleure du volume : elle ramènera l'attention sur les débuts littéraires du critique. Les romans et les poèmes de Sainte-Beuve furent, M. L. Morel l'a bien montré, l'école où se forma le critique littéraire. Mais leur demi-succès, dont souffrit sa vanité d'auteur, lui laissa, — peut-être eût-il convenu d'insister sur ce point, — une amertume qui devait percer plus tard dans plus d'un de ses jugements.

J. TEXTE.

R. LAPAILLE. — *La Grammaire française et la Critique grammaticale en Belgique* (Liège, imprimerie Demarteau, 32 pages, in-8°). — M. Lapaille a pris feu à la lecture de deux articles que des Revues belges¹ ont consacrés à ma Grammaire classique, et dont il cite notamment, en les soulignant, les passages suivants : « Le grand mérite du travail de M. C., est d'abandonner systématiquement toute explication empirique. A ce point de vue, le chapitre des conjugaisons est un petit chef-d'œuvre d'exactitude scientifique, de précision et de clarté..... Résumons-nous. Ce livre mérite de faire époque dans l'histoire de l'enseignement grammatical. » M. Lapaille n'est pas de cet avis, et nous pourrions nous entendre sur ce point ; car je suis loin de croire mon œuvre parfaite, et je ne souhaite rien tant que de l'améliorer. Mais pour M. Lapaille, la question est plus haute, il s'agit de prouver qu'il m'a fourni dans une première brochure, parue en 1896 (notez cette date, s'il vous plaît)², les éléments des principales corrections que j'aurais faites, d'après lui, à ma Grammaire raisonnée, pour la transformer en Grammaire classique. Or, la vérité est

1. *Bulletin bibliographique du Musée Belge, et Recue des Humanités.*

2. C'est un tirage à part d'articles parus dans la *Gazette de Liège* en janvier 1896.

que je n'avais lu, de cette première brochure, que l'entrée en matière, où éclatait l'incompétence absolue de l'auteur. J'avais jugé inutile d'aller plus loin.

Parce que, dans mon livre « classique », j'ai allégé de quelques développements la partie phonétique et présenté la théorie de la conjugaison sous une forme plus élémentaire, M. Lapaille s' imagine naïvement que j'ai abandonné, grâce à lui, un bon nombre des idées que j'exprimais dans ma Grammaire raisonnée. Qu'il se détrompe ! Je continue à penser et je continuerai à dire que les graphies *pied*, *temps*, *corps*, etc., sont déplorables. Quant à la théorie de la conjugaison, telle qu'elle figure dans ma Grammaire classique, elle a paru dans cette Revue à la fin de 1894 et au commencement de 1895, c'est-à-dire plus d'un an avant la brochure de M. Lapaille, dont je me serais inspiré sans le dire ! Au surplus, il est de toute évidence que M. Lapaille n'a pas la moindre idée de l'histoire de notre langue, et, comme je n'ai pas le temps de la lui apprendre, je me garderai de toute discussion avec lui. Comment lui faire comprendre que le *g* de *pingere* n'a pas « nasalisé la voyelle » ? Je demande pardon à nos lecteurs d'arrêter leur attention sur un opuscule de si minime valeur (je dis minime, par politesse) ; mais M. Lapaille a insisté pour avoir de moi un réponse imprimée. Il l'a.

L. CLÉDAT.

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

ÉREC ET ÉNIDE

Par CHRÉTIEN DE TROYES

Traduction archaïque et rythmée

(Suite)¹

Guivret s'en retourne seul, pendant qu'Érec et Énide, continuant leur route, arrivent dans une plaine, située près d'une forêt giboyeuse, où le roi Arthur et la reine étaient venus camper avec les meilleurs de leurs barons pour se livrer pendant quelques jours au plaisir de la chasse. Monseigneur Gauvain, lassé d'une longue chevauchée, était entré dans la tente du roi.

Dehors la tente, était un charme ;
Avait là l'écu à ses armes
Laissé, et sa lance de frêne.
A une branche par la rêne
Avait Guingalet attaché,
Tout sellé et tout harnaché.
Tant demeura là le cheval
Que Keu y vint, le sénéchal.
Il arriva à grande allure,
Et comme par amusement
Prit le destrier et monta sus,
Sans que nul pût le contredire.
La lance et l'écu prit après,
Qui dessous l'arbre étaient là près.
Galopant sur le Guingalet,

1. Voyez notre *Revue*, X, pp. 177 et 280, et XI, p. 223.

S'en allait Keu dans la vallée
Tant que par aventure advint
Qu'Érec à l'encontre lui vint.
Érec connut le sénéchal
Et les armes et le cheval,
Mais Keu pas lui ne reconnut,
Car à ses armes ne parut
Nul signe de reconnaissance :
Tant de coups d'épée et de lance
Avait sur son écu reçus
Que la peinture était tombée.
Et la dame, par grand finesse,
Parce qu'elle ne voulait mie
Qu'il la reconnût ni la vît,
Comme si elle eût fait ainsi
Pour le hâle et pour la poussière,
Mit sa guimpe devant sa face.
Keu s'avance d'un pas rapide,
Et aussitôt saisit Érec
Par la rêne sans saluer.
Avant qu'il le laissât bouger,
Lui demanda par grand orgueil :
« Chevalier, fait-il, savoir veus
Qui vous êtes et d'où venez.
— Vous êtes fou quand me tenez,
Fait Érec, ne le saurez hui. »
Keu répont : « N'en soyez fâché,
Car pour votre bien le demande.
Je vois bien que blessé vous êtes.
Aujourd'hui bon hôtel aurez
Si avec moi voulez venir...
Vers le roi Arthur et la reine
Qui de vous grand joië feront

Et grand honneur vous porteront. »

Érec répont : « Vous dites bien,

Mais je n'y veus aller pour rien.

Ne savez quels sont mes affaires,

Encor me faut aller plus loin.

Laissez-moi, car trop je demeure

Et je veus profiter du jour. »

Keu répont : « Grand folië dites,

Quand de venir vous refusez ;

Je crois, vous en repentirez.

Vous plaise ou non, vous y viendrez

Tous deus, et vous et votre femme,

Comme va le prêtre au synode,

Ou volontiers ou malgré vous...

Vite partons, car je vous prens. »

Érec en eut moult grand dédain :

« Vassal, fait-il, folië faites,

Qui par force ainsi me tirez.

Sans me défier vous me prîtes,

Je dis que trahison vous fites,

Contre vous point nè me gardais. »

Lors à l'épée il met la main

Et dit : « Vassal, laissez mon frein !

Tirez-vous de là ! Je vous tiens

Pour orgueilleus et téméraire.

Je vous frapperai, le sachez,

Si au plus tôt ne me laissez. »

Keu lâche la bride, prent du champ, puis se retourne et défie Érec. Les deus chevaliers s'élancent l'un contre l'autre ; mais Érec, voyant Keu désarmé, retourne sa lance, met le fer en arrière et le bois en avant. Néanmoins, il lui donne un tel coup sur son écu qu'il le renverse à terre. Puis il prent le destrier et le remet à Énide par la bride. Mais Keu explique à son vainqueur que le

cheval appartient à Monseigneur Gauvain, le plus vaillant chevalier du monde : « Puisqu'il en est ainsi, répond Érec, reprenez-le ; il n'est pas juste que je l'emmené. »

De retour près du roi, Keu raconte de point en point son aventure. Arthur appelle Gauvain : « Beau neveu Gauvain, lui dit-il, courez après ce chevalier, informez-vous de lui amicalement, et tâchez de nous l'amener. » Gauvain monte sur son Guingalet, et s'élance, avec deux varlets, dans la direction indiquée par le sénéchal. Il atteint bientôt l'inconnu, mais c'est en vain qu'il l'invite à se rendre près du roi : « Je remercie beaucoup, dit Érec, le roi et la reine et vous-même. Mais, tout blessé que je suis, je ne me détournerai pas de mon chemin. N'insistez plus, et me quittez. »

Gauvain était un homme de grand sens, il se tourne vers un de ses varlets et lui dit à l'oreille d'aller dire au roi qu'il se hâte de lever son campement et d'aller planter ses tentes à trois ou quatre lieues en avant, au milieu du chemin : « C'est le seul moyen qu'il ait de connaître et d'héberger le meilleur chevalier qu'il puisse jamais voir, car il ne veut à aucun pris changer de route. » Le roi, averti, s'empresse de suivre ce conseil. Pendant ce temps, Gauvain retarde Érec le plus qu'il peut.

Celui-ci dit : « Plus j'allai hier
Beaucoup que je ne ferai hui.
Seigneur, vous me faites ennui.
Laissez m'aller ! De ma journée
Vous m'avez grosse part fait perdre. »
Et messire Gauvain lui dit :
« Encor je veus aller un peu
Avec vous, n'en ayez ennui,
Car long temps a' jusqu'à la nuit. »

1. Il y a.

Tant ils ont ensemble parlé
Que les tentes furent tendues
Devant eus, Érec l'aperçoit :
Il est hébergé, bien le voit.
« Ah ! Monseigneur Gauvain, fait-il,
Par grand sens m'avez retenu.
Puisqu'il est ainsi advenu,
Mon nom vous dirai sans tarder,
Rien ne vaudrait de le celer.
Je suis Érec, qui fut jadis
Votre compagnon, votre ami. »
Gauvain l'entent, baiser le va ;
Son heaume en haut lui souleva,
Et la ventaille lui délace.
De joie il l'accole et l'embrasse,
Et Érec lui de l'autre part.

Puis Gauvain s'empresse d'aller saluer Énide, l'embrasse et s'informe de sa santé. Elle répond :

« Seigneur, mal ni douleur je n'eusse,
Si en grande crainte ne fusse
Pour mon seigneur ; cela m'effraie
Qu'il n'a guère un membre sans plaie. »

— « En effet, dit Gauvain, il a le visage pâle et décoloré, et j'en aurais pleuré si la joie de le revoir n'avait éteint la douleur de le voir ainsi. Venez au petit trot. J'irai devant à grande allure pour vous annoncer au roi et à la reine, qui en auront bien grande joie. » Ainsi fait-il. Arthur et la reine sont ravis, ils vont au-devant d'Érec et d'Énide et les embrassent tendrement.

Alors et sur la place même
Lui ont ses armes dévêtues ;
Et quand ils ont ses plaies vues,
La joie en tristesse se tourne.

Le roi profondément soupire,
Et fait apporter un onguent
Que Morgue, sa sœur, avait fait.
Il était de telle vertu
Que par lui aucune blessure,
Fût-elle sur nerf ou jointure,
Ne manquait en une semaine
D'être toute guérie et saine,
Pourvu qu'une fois par journée
Fût avec cet onguent pansée.
Érec en fut réconforté.
Quand ses plaies furent lavées,
Ressuyées et rebandées,
Le roi lui et Énide emmène
En sa propre tente royale,
Et dit que, par amour pour lui,
Il veut encore en la forêt
Demeurer quinze jours tout pleins,
Tant qu'il soit tout guéri et sain.
Érec l'en a remercié,
Et dit: « Beau sire, point je n'ai
Blessure dont je souffre assez
Pour mon voyage abandonner.
Nul ne pourrait me retenir :
Demain, point ne tarderai plus,
M'en voudrai par matin aller,
Dès que le jour verrai lever. »

En vain le roi lui représente qu'il s'expose à mourir
dans la forêt. Le voyant inébranlable, il renonce à le con-
vaincre,

Et commande tôt apprêter
Le souper et les tables mettre ;
Les sergents s'en vont entremettre.

C'était la nuit du samedi,
Ils mangèrent poisson et fruit,
Brochets, perches, saumons et truites,
Et puis poires cruës et cuites.
Après souper, ne tarda guère,
Commandèrent les couches faire.
Au roi était Érec moult cher,
En un lit le fit seul coucher,
Ne voulut qu'avec lui couchât
Nul qui à ses plaiës touchât.
Cette nuit, fut bien hébergé.
Dans un autre lit à côté
Énide était avec la reine
Dessous couverture d'hermine,
Et dormirent en grand repos
Jusqu'au point où le jour éclôt.

Érec se lève de grand matin, fait seller ses chevaux et apporter ses armes. Rien ne put l'ébranler, ni les nouvelles prières du roi, ni les larmes de ses compagnons, qui ne pensent plus jamais les revoir, lui ni sa femme. On se prépare à lui faire la conduite, mais il refuse, dit adieu à ses amis, et part avec Énide.

Ils cheminaient par la forêt, quand ils entendent au loin des cris de douleur poussés par une pucelle. « Dame, dit Érec, je veus aller secourir cette femme. Descendez de cheval, et m'attendez là. » Arrivé près de la pucelle, il apprend d'elle que son ami a été fait prisonnier par deus géants félons qui l'emmènent et le feront périr de mort cruelle s'il n'est délivré à temps. Érec se fait indiquer la route suivie par les géants, et les rejoint bientôt. Le chevalier était couché tout nu sur un roussin, pieds et poings liés comme un larron.

Les géants n'avaient pas de lance,
D'écu, ni d'épée aiguisée,

N'étaient armés que de massues,
Et tous deus lanières tenaient
Dont vilainement le battaient,
Si bien que lui avaient du dos
Déchiré la chair jusqu'aus os.
Par les côtés et par les flancs
Lui coulait à terre le sang,
Tant que le roussin était tout
En sang jusqu'au ventre dessous.

Érec reproche aux géants de traiter un chevalier comme un voleur, et leur demande de le lui livrer. Sur leur refus hautain, il les défie.

« Vassal, font-ils, vous êtes fou
Quand avec nous voulez combattre.
Si vous étiez tels que vous quatre,
N'auriez de force contre nous
Plus qu'un agneau contre deus loups.
— Ne sais, dit Érec, qu'en sera.
Si le ciel tombe et terre écrase,
Lors sera prise mainte aloue¹.
Tel vaut bien peu, qui moult se loue.
Gardez-vous, car je vous attaque. »
Les géants furent forts et fiers
Et tenaient en leurs mains serrées
Les massuës grands et ferrées.
Érec leur vint lance sur feutre,
Ne redoute ni l'un ni l'autre
Pour leur menace et leur orgueil.
Il frappe le premier à l'œil
Et lui traverse le cerveau,
Si bien que par delà la nuque

1. Alouette.

La cervelle et le sang jaillit :

Il tombe mort, le cœur lui manque.

L'autre veut venger son compagnon, il prend sa massue à deux mains, et l'abat sur la tête d'Érec. Celui-ci reçoit le coup sur son écu, il en est ébranlé, mais au moment où le géant va redoubler, il le frappe d'un tel coup d'épée qu'il le fent jusqu'aus arçons :

Les boyaus à terre en répant,

Et le corps retombe étendu,

Qui fut en deux moitiés fendu.

Le chevalier pleure de joie et remercie Dieu qui lui a envoyé du secours. Érec le délie, le fait s'habiller et monter sur un des chevaux, lui donnant l'autre à mener par la bride : « Tu es mon sauveur, dit le chevalier, et je dois être ton homme. Je ne te quitterai plus, et je te servirai comme mon seigneur. — Ami, répond Érec, je ne puis accepter votre service. Sachez que je viens à votre aide à la prière de votre amie. Je veux lui faire présent de vous. Quand je vous aurai réunis, je reprendrai seul mon voyage. Mais je désire savoir votre nom. — Seigneur, fait-il, je m'appèle Cadoc de Tabriol. Je voudrais aussi, avant de vous quitter, savoir qui vous êtes et de quelle terre, et où je pourrai vous retrouver. — Je ne vous le dirai pas, fait Érec. Mais, si vous voulez le savoir et me faire quelque honneur, allez sans retard vers le roi Arthur, qui chasse dans cette forêt, à moins de cinq lieues d'ici ; dites-lui que celui qu'il a reçu hier soir dans sa tente vous envoie à lui. Puis racontez-lui de quel péril je vous ai sauvés, vous et votre amie. Je suis très aimé à la cour ; vous me ferez service et honneur en vous réclamant de moi. Là vous demanderez qui je suis, vous ne pouvez le savoir autrement. » Cadoc lui promet de faire son commandement. Tout en parlant ainsi, ils arrivent à l'endroit où était la pucelle, qui fut remplie de joie :

Quand son ami revenir voit,
Que jamais plus voir ne pensait.
Érec par la main lui présente
Et dit : « Ne soyez pas dolente,
Damoiselle ! Voyez ici
Tout joyeux et gai votre ami. »
Elle répond courtoisement :
« Seigneur, bien nous devez avoir
Tous deus conquis, et moi et lui.
Vôtres devons être tous deus
Pour vous servir et honorer.
Mais qui pourrait jamais vous rendre
Ce grand bienfait, même à demi ? »
Érec répond : « Ma douce amie,
Aucun retour ne vous demande.
Tous deus à Dieu vous recommande,
Car trop je pense être resté. »

Sur ces mots, il tourne bride, et revient en toute hâte vers le lieu où Énide l'attendait. Il tremblait que quelqu'un, la trouvant seule, ne l'eût emmenée. La chaleur du jour et le poids des armes le fatiguèrent tant que ses blessures s'ouvrirent, les bandes se rompirent et n'étaient plus le sang. Il arriva bientôt en vue d'Énide, qui en eut grande joie ; mais elle ne se doutait pas de l'état où il se trouvait, et que tout son corps baignait dans le sang.

Le cœur défaillant lui allait.
A un tertre qu'il descendait,
Il s'abattit tout d'une pièce
Jusque sur le cou du cheval.
Comme il voulait se relever,
La selle et les arçons vida,
Et tombe comme s'il fût mort.

Lors commença le deuil si fort,
Quand Énide tomber le vit !
Elle s'élance et court vers lui.
Pousse grands cris et tort ses poings.
De robe ne lui resta point
Devant son sein à déchirer.
Ses cheveux commence à tirer,
Et sa tendre face déchire.
« Ah ! Dieu, fait-elle, beau dous sire,
Pourquoi me laissez-vous tant vivre ?
Mort, occis-moi, et hâte-toi ! »
A ce mot sur le corps se pâme.
Quand elle revint, se maudit :
« Ah ! fait-elle, dolente Énide,
De mon seigneur suis homicide,
Par ma parole l'ai occis.
Encore serait-il vivant
Si, comme une insensée et folle,
Je n'eusse dite la parole
Sans quoi ne fût ici venu.
Se taire à nul jamais n'a nui,
Mais j'éprouvai que parler nuit ! »
Devant son seigneur s'est assise,
Et met sur ses genous son chef.
Son deuil commence de rechef :
« Quel malheur, fait-elle, pour toi !
Seigneur, dont n'était le pareil.
En toi s'était Beauté mirée,
S'y était Prouesse éprouvée,
Savoir t'avait son cœur donné,
Largesse t'avait couronné,
Celle sans qui nul n'a grand pris.
Mais c'est moi qui dis la parole

Dont mon seigneur a mort reçu,
Cette parole empoisonnée,
Qui me doit être reprochée.
Nul n'a fait la faute que moi,
Je dois seule en être blâmée. »
Lors retombe à terre pâmée.
Et quand elle se releva,
Se désespère plus et plus :
« Dieu, dit-elle, pourquoi vivrais-je ?
Que fait la mort, et qu'attent-elle,
Qui ne me prent sans nul répit ?
Trop m'a la mort en grand mépris,
Quand elle occire ne me daigne.
Moi-même il faut donc que je prenne
La vengeance de mon forfait.
Ainsi mourrai, malgré qu'en ait
La mort, qui ne me veut aider...
C'est l'épée de mon seigneur
Qui doit par droit sa mort venger... »
Tire l'épée hors du fourreau
Et la commence à regarder.
Dieu la fit un peu retarder,
Qui est plein de miséricorde.

A ce moment arrivait à grande allure un comte avec une escorte de chevaliers. Ils avaient entendu les cris de la dame, ils accourent, lui enlèvent l'épée et la remettent au fourreau.

Puis descendit le comte à terre,
Et commence à lui demander
Du chevalier, si elle était
Ou sa femme ou bien son amie.
« L'un et l'autre, fait-elle, sire.
Tel deuil ai que ne puis vous dire.

J'ai grand regret de n'être morte. »
Et le comte la réconforte :
« Dame, fait-il, pour Dieu vous prie
Que de vous-même ayez pitié.
Bien est raison que deuil ayez,
Mais à tort vous désespérez.
Ne vous abandonnez ainsi,
Dieu saura vous rendre la joie.
Votre beauté, qui tant est fine,
Bonne aventure vous destine ;
Car je vous recevrai pour femme,
De vous ferai comtesse et dame.
Voilà qui doit vous conforter.
Je ferai le corps emporter
Et mettre en terre à grand honneur.
Apaisez donc cette douleur !... »
Elle répond : « Seigneur, fuyez !
Pour Dieu, en repos me laissez ;
Ne pouvez ici rien gagner.
Rien qu'on puisse dire ni faire
Ne me pourrait rendre la joie. »

Le comte va trouver ses chevaliers et leur dit : « Faisons vite une bière sur laquelle nous emporterons ce corps, et nous emmènerons la dame avec nous au château de Limors. Je veus l'épouser, car je n'en vis jamais une aussi belle ni aussi désirable. Hâtons-nous de faire une bière chevaleresque. »

Quelques-uns tirent les épées,
Tôt eurent deus perches coupées,
Et bâtons liés à travers ;
Érec ont couché sur le dos,
Et deus chevaus ont attelés.
Énide chevauche à côté,

Qui de son deuil faire ne cesse,
Souvent se pâme et se renverse,
Mais les chevaliers près la tiennent,
Qui entre leurs bras la soutiennent,
Et la relèvent et confortent.
Jusqu'à Limors le corps emportent
Et viennent au palais du comte.
Tout le peuple derrière eus monte,
Dames, chevaliers et bourgeois.
Dans la salle, sur une table
Ont le corps mis tout étendu,
Et près de lui lance et écu.

Pendant que le peuple se presse dans la salle, où on vient de déposer le corps, le comte prent à part ses barons et leur dit : « Je veus sans délai épouser cette dame. Nous pouvons bien nous rendre compte qu'elle est belle et sage et de noble lignage. Ce ne sera pas m'amoindrir que de la prendre pour femme, car elle serait digne d'un royaume ou d'un empire. Faites appeler mon chapelain, et vous, allez chercher la dame. Je lui donnerai en douaire la moitié de toute ma terre. » Ces ordres sont exécutés, et un instant après, malgré son refus, Énide est mariée au comte.

Et quand il épousée l'eut,
Tout aussitôt le connétable
Fit au palais mettre les tables,
Et fit le manger apprêter ;
Car temps il était de souper.
Après vèpres, ce jour de mai,
Énide était en grand émoi,
De son deuil n'a ni pais ni trêve,
Et le comte Oringle la presse,
Par prières et par menaces,

De pais faire et se consoler.
Et il l'avait sur un fauteuil
Fait assseoir, bien contre son gré.
Le veuille ou non, ils l'ont assise
Et devant elle table mise.
D'autre part est le comte assis,
Tout plein de rage et de dépit
De ne pouvoir la conforter.
« Dame, lui dit-il, il vous faut
Ce deuil laisser et oublier.
Bien vous pouvez en moi fier
Pour honneur et richesse avoir.
Certainement pouvez savoir
Que deuil ne fait un mort revivre...
Vous étiez pauvre et serez riche;
N'est pas Fortune envers vous chiche,
Qui telle honneur vous a donnée,
Que serez comtesse appelée.
Il est vrai qu'est mort votre sire :
Si vous en avez deuil et ire,
Pensez-vous que m'en émerveille ?
Non point, mais vous donne un conseil,
Le meilleur que donner vous sais :
Puisqu'épousée je vous ai,
Moult vous en devez réjouir.
Gardez-vous de me courroucer ;
Mangez, car je vous y invite. »
Elle répont : « N'en ai souci.
Jamais plus, tant que je vivrai,
Ne mangerai ni ne boirai,
Si je ne vois manger d'abord
Mon seigneur, qui gît en la salle. »

— « C'est folie, riposte le comte, et vous vous en re-

pentirez. » Comme elle ne répond rien et méprise ses menaces, il la frappe au visage. Elle crie, et tous les barons blâment le comte : « Vous devriez avoir honte de frapper cette dame parce qu'elle ne veut pas manger. C'est une grande vilénie. Si elle est désolée de la mort de son mari, nul n'a le droit de le lui reprocher. »

— « Taisez-vous-en tous, fait le comte.

La dame est mienne et je suis sien,

Je ferai d'elle mon plaisir. »

Lors plus ne se peut-elle taire,

Jure de n'être à lui jamais.

Le comte la frappe à nouveau.

« Félon ! fait-elle, peu me chaut

Quoi que tu me dises ou fasses ;

Ne crains tes coups ni tes menaces.

Bas-moi et frappe-moi encore !

Pour toi ne ferai plus ni moins,

Quand tu devrais avec tes mains

M'arracher les yeus du visage

Ou toute vive m'écortcher. »

Voici que sur ces entrefaites

Revint Érec de pâmoison,

Ainsi qu'un homme qui s'éveille.

S'il s'ébahit, ne fut merveille,

Des gens qu'il vit autour de lui ;

Mais grand deuil eut et grand ennui,

Quand la vois de sa femme entent.

De la table à terre descent,

Et virement tire l'épée.

La colère lui rent ses forces,

Et l'amour qu'à sa femme avait.

Il l'aperçoit, vers elle court,

Et frappe le comte à la tête

Si fort qu'il lui brise le front
Sans défi, sans une parole.
Le sang et la cervelle en vole.
Les barons se lèvent des tables,
Tous pensent que ce soit le Diable
Qui soit au milieu d'eus venu.
N'y reste jeune ni chenu,
Car tous furent épouvantés.
Les uns devant les autres fuient,
Tant qu'ils peuvent, en toute hâte.
Eurent tôt vidé le palais,
Et criënt tous, faibles et forts :
« Fuyez, fuyez ! voici le mort ! » ...
Érec courut son écu prendre ;
Par la guige à son cou le pent,
Et Énide la lance prent.
Ainsi s'en viennent dans la cour :
N'est si hardi qui les attende,
Tous devant eus se sont enfuis.
Érec, en les chassant, rencontre
Un garçon qui voulait mener
Son destrier boire à l'abreuvoir,
Tout garni de frein et de selle.
Cette aventure lui fut belle :
Il s'élance vers le cheval,
Et le garçon ne le retint,
Par grande peur le laisse aller.
Érec monte entre les arçons,
Puis se prent Énide à l'étrier¹,
Saute sur le cou du destrier,
Comme le lui commande Érec.
Le cheval tous deus les emporte,

1. *Étrier*, comme *destrier*, n'avait que deus syllabes.

Et trouvent ouverte la porte.
Ils s'en vont, nul ne les arrête...
Et Érec, qui sa femme emporte,
L'accolle et baise et reconforte ;
Entre ses bras, contre son cœur,
L'étreint et dit : « Ma douce sœur,
Bien je vous ai toute éprouvée !
Ne soyez plus de rien troublée :
Je vous aime plus que jamais,
Et suis aussi sûr et certain
Que vous m'aimez parfaitement.
Tout à votre commandement
Je veux être dorénavant,
Ainsi que je l'étais avant.
Et si vous m'avez offensé,
Je vous pardonne et vous rens quitte. »
Encor la rebaise et l'embrasse.
Lors n'est pas Énide à male aise,
Quand son seigneur l'accolle et baise,
Et quand de son amour l'assure.
Par nuit s'en vont à grande allure,
Et ce leur est grande douceur,
Que la lune au ciel les éclaire.

Cependant la nouvelle était venue à Guivret-le-Petit qu'un chevalier avait été trouvé, mort de ses blessures, dans la forêt, et avec lui une dame si belle qu'Iseut eût paru être sa servante. On ajoutait que le comte Oringle de Limors avait fait emporter le corps et voulait épouser la dame malgré elle. Il se doute bien qu'il s'agit d'Érec et d'Énide, et il forme aussitôt le projet d'aller chercher la dame et de réclamer le corps pour le mettre en terre avec grand honneur, si c'est bien Érec. Il rassemble mille sergents et chevaliers pour prendre le château de Limors, s'il en est besoin.

Si le comte ne voulait rendre
De bon gré le corps et la dame,
Tout mettrait à feu et à flamme.
A la lune, qui clair luisait,
Ses gens vers Limors conduisait,
Heaumes lacés, hauberts vêtus,
Et les écus au cou pendus.
Ils venaient ainsi tout armés,
Et il était près de minuit,
Quand Érec les a aperçus.

Cette fois, il se croit perdu. Il fait descendre Énide du cheval, et la fait cacher derrière une haie : « Restez là, lui dit-il, jusqu'à ce que ces gens soient passés. Je ne sais qui ils sont ni ce qu'ils cherchent. Peut-être n'avons-nous rien à craindre d'eux. Mais j'irai à leur rencontre, et, si l'un d'eux m'attaque, je saurai me défendre, si faible que je sois. » Guivret l'avait vu de loin, il arrive la lance en avant, sans le reconnaître, car la lune s'était cachée dans un nuage. Érec et lui, sans dire mot, se précipitent l'un sur l'autre. Mais la lutte n'était pas égale, Érec est renversé à terre.

Énide, qui tapie était,
Quand son seigneur à terre voit,
Morte pense être et bien perdue.
Elle est de la haie sortie
Et court pour aider son seigneur.
Vers Guivret vint, puis le saisit
Par la rêne et lui dit ainsi :
« Ah ! chevalier, maudit sois-tu
Quand un homme seul et sans force,
Souffrant, presque blessé à mort,
Tu attaques à si grand tort
Que tu ne sais dire pourquoi.

Si tu étais seul et sans aide,
Et mon seigneur ne fût malade,
Tu paîrais cher cette folie.
Sois maintenant loyal et franc,
Et laisse-là cette bataille ;
Car ta gloire n'en vaudrait mieus,
Si tu avais ou mort ou pris
Un chevalier qui n'a la force,
Tu le vois, de se relever ;
Car il a tant de coups souffert,
Que tout est de plaiës couvert. »

Guivret la rassure : « Je vois bien, lui dit-il, que vous aimez loyalement votre seigneur, et je vous en loue. Ne craignez rien de moi ni de ma compagnie, mais dites-moi son nom. » — « Il se nomme Érec, » répont-elle. Alors Guivret

De cheval descent, tout joyeux,
Et va tomber aus pieds d'Érec,
Là où il gisait sur la terre.
« Seigneur, je vous allais chercher,
Lui dit-il, tout droit vers Limors,
Je croyais vous y trouver mort,
Car on m'avait dit et conté
Qu'à Limors on avait porté
Un chevalier blessé à mort,
Et que le comte Oringle à tort
Une dame épouser voulait
Qu'avec lui trouvée on avait.
Et je venais en toute hâte
Pour l'aider et la délivrer...
Sachez, si moult ne vous aimais,
Que je ne m'en fusse entremis;
Guivret suis, Guivret votre ami.

Mais si je vous ai fait ennui
 Parce que je ne vous connus,
 Pardonner bien le me devez. »
 A ce mot, s'est Érec levé
 Sur son séant, plus ne pouvait ;
 Et dit : « Ami, relevez-vous,
 De la faute quitte soyez,
 Puisque vous ne me connaissiez. »

Érec lui raconte alors comment il a tué le comte et
 recouvré son destrier.

Et Guivret lui redit après :
 « Seigneur, j'ai un château ci-près,
 Moult est bien sis et en sain lieu.
 Je veus demain vous y mener,
 Et nous vous y ferons soigner.
 J'y ai deus sœurs gentes et gaies,
 Qui bien savent guérir les plaies.
 Cette nuit camperont nos gens
 Jusques au matin dans ces champs,
 Car grand bien vous fera, je crois,
 Cette nuit un peu de repos. »

Érec accepte, et les chevaliers de la troupe de Guivret
 s'installent tant bien que mal parmi les haies.

Guivret fit son pavillon tendre,
 Dit de faire une mèche prendre
 Pour allumer et clarté faire ;
 Des coffres fait tirer les cierges
 Et les allument dans la tente.
 Or n'est pas Énide dolente,
 Car moult bien advenu lui est ;
 Son seigneur désarme¹ et dévêt,

1. Elle désarme son seigneur.

Et lui a ses plaiës lavées,
Ressuyées et rebandées,
Car ne veut que personne y touche...
Guivret, qui de soins les entoure,
De courtes-pointes qu'il avait
Fit un lit faire haut et long :
Assez trouvèrent herbe et jonc.
Érec est couché et couvert.
Lors a Guivret un coffre ouvert,
Et tirer en fit deus pâtés :
« Ami, fait-il, or me tâtez
Un peu de ces deus pâtés froids !
Vin à eau mêlé vous boirez,
J'en ai de bon, sis barils pleins ;
Mais le pur ne vous est pas sain,
Blessé, seigneur, comme vous êtes.
Beau dous ami, essayez donc
De manger ; grand bien vous fera.
Et madame aussi mangera,
Votre femme, qui aujourd'hui
Pour vous fut en si grand ennui ;
Mais bien vous en êtes vengé... »
Guivret s'est près de lui assis,
Ainsi qu'Énide, très heureuse
De tout ce que Guivret faisait.
Tous deus à manger l'encouragent,
Et vin et eau mêlés lui donnent.
Érec mangea comme un malade,
Et but un peu, car il n'osa.
Mais à grand aise reposa,
Et il dormit toute la nuit :
Près de lui ne fit-on nul bruit.

Au matinet, ils se réveillent et se préparent au départ.

Érec monte sur son cheval, car il n'en veut pas d'autre. Quant à Énide, qui avait perdu son palefroi, on lui donne une belle mule bien allante. Ce qui réconfortait Énide, c'était de voir qu'Érec ne s'effrayait de rien et disait qu'il guérirait bien. Avant neuf heures du matin, on arriva au château qu'habitaient les deus sœurs de Guivret. Érec est conduit par son ami dans une chambre charmante, loin du bruit et bien aérée, où les deus sœurs viennent le soigner. Après avoir enlevé la chair morte, elles mettent sur les blessures un onguent qu'elles recouvrent de toile et qu'elles prennent soin de renouveler souvent, en lavant chaque fois les plaies. Chaque jour, quatre fois ou plus, elles le font manger et boire, en se gardant de lui donner de l'ail ou du poivre. Énide ne quittait pas le malade. Grâce à ces soins, quinze jours ne s'étaient pas encore écoulés, qu'il ne sentait plus « mal ni douleur. » Alors, pour faire revenir ses couleurs, on commença à le baigner. Guivret avait fait faire deus robes de fourrures précieuses et de belles étoffes de soie, qu'une de ses cousines lui avait envoyées d'Écosse. Quand Érec put aller et venir, il lui donna une de ces robes et l'autre à Énide.

Or fut Érec et fort et sain,
Or fut guéri et rétabli.
Or fut Énide hors de souci,
Or eut toutes ses volontés,
Or lui revient sa grand beauté,
Car elle était pâle et défaite,
Tant l'avait son grand deuil atteinte.
Or fut accolée et baisée,
Or fut de tous les biens comblée,
Or eut sa joie et son bonheur,
Car bras à bras sont en un lit,
Et l'un l'autre accolent et baisent,
Et n'était rien qui tant leur plaise.

Tant ils ont eu mal et ennui,
Lui pour elle et elle pour lui,
Qu'or ont faite leur pénitence.
Tous deus disputent à l'envi
Qui pourra plus à l'autre plaire.
Pour le surplus, je dois me taire.
Or ont leur amour affermi
Et leur douleur mise en oubli,
Peu leur en souvient désormais.

L. CLÉDAT.

(*A suivre.*)

QUELQUES ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

Une observation générale doit précéder cette série d'étymologies de mots français empruntés aux dialectes germaniques, c'est que dans ces dialectes plusieurs mots à initiale *g* se sont altérés en remplaçant ce son par *i-j* (jod), ou *y* en anglo-saxon et en anglais. Il en est ainsi de l'anglo-s. *ioc* (angl. *yoke*) et de l'allemand moderne *Joch*, « joug », auprès de l'anglo-s. *geoc* et *gioc* et du m. h. all. *giuh*, même sens. Ce phénomène phonétique qui, dans l'exemple dont il vient d'être question et dans plusieurs autres résulte, à ce qu'il semble, de la chute du *g* devant le *i* consonne d'où **gjoc*, *joc*, mais qui souvent aussi paraît venir du passage direct de la gutturale *g* à la chuintante correspondante représentée par notre *j*, a tout naturellement trouvé sa répercussion dans les termes français empruntés aux mots germaniques dont il s'agit, bien qu'il soit possible que dans certains cas l'altération du *g* en *j* se soit produite dans le français même.

Quoi qu'il en soit, et de toute façon, le rapport dans notre langue du *g* au *j* initial est, pour les mots dont nous nous occupons, régulier, sinon constant ; et par conséquent la variété que peuvent présenter à cet égard des radicaux identiques ou identifiables d'ailleurs, n'est pas de nature à empêcher qu'ils ne soient considérés comme d'origine commune. C'est

une déduction légitime qu'il sera bon de ne jamais perdre de vue à propos des rapprochements phonétiques fondés sur le rapport *g-j*, dont la plupart des articles ci-dessous fourniront des exemples.

JABLE, « origine inconnue. Semble signifier *chanlatte* en v. fr. ¹ ». — En vieus fr. *jable* (aussi *gable*) signifie surtout (indépendamment de l'acception actuelle du mot, « rainure pratiquée au bas des douves d'un tonneau pour recevoir et arrêter le fond ») « pignon » ou « sommet *pointu* d'un édifice ». C'est le sens de l'all. *Giebel*, du v. h. all. *gibil* dont on ne saurait séparer *gabala*, « fourche », en tant qu'instrument pointu, cf. all. mod. *Giebelspitze*, « poinçon. » C'est sans doute le sens premier du v. fr. *jablaere*, « instrument pour *jabler* », d'où celui de *jabler* et de *jable*, « rainure faite à la jabloire ». — Pour le cas où l'antériorité significative serait à attribuer à *jable*, on en rapprocherait le vieus nordique *geyfla*, « ride, pli (rainure), » mot apparenté au rad. german. *gap*, *gaf*, « bâiller, s'ouvrir ».

JABOT, « origine inconnue ». — Le rad. *jab* est une variante de celui du v. fr. *gav-e*, d'où *gav-er* et *gav-ion*, « gosier, gorge, estomac ». « *Gave* est resté comme terme populaire s'appliquant particulièrement au jabot des oiseaux. » (Godefroy.)

Ces mots sont d'origine germanique et à rapprocher surtout de l'anglo-s. *ceafl*, *geafl* (pour *geafl*, rad. *geafl*) au sing. « bec, ce qui pique » (cf. *gabala*, etc., au mot *jable*), mais au pluriel, les parties qui se rattachent

1. Toutes les indications étymologiques entre guillemets placées en tête de chaque article sont empruntées au *Dictionnaire Darmesteter-Hatzfeld*.

étroitement au bec, à savoir « les mâchoires, les joues » et par extension « le gosier ».

JACASSER, « semble dérivé du nom propre Jacques dont le diminutif *Jacquette* est donné plaisamment à la pie ».

Les auteurs du Dict. paraissent oublier que le mot *jacques* ou *jaque* se dit familièrement du geai ou du merle. *Jacquette* en est le féminin appliqué à la pie. *Jacques* dans ce sens est inséparable de l'angl. *jay*, « geai », pour **jaeh*, de l'anglo-s. *jac* et *geac*, « coucou », cf. *ceo(h)*, « geai, corbeau, choucas ». Cette famille de mots s'appliquait, à ce qu'il semble, à tous les oiseaux parleurs ou jaseurs ; s'y rattachent d'ailleurs les rad. *gang*, *gag*, « bavarder », dont il sera question au mot *jongleur*, qui de son côté est en rapport d'origine avec le v. h. all. *gouch*, « coucou ». — *Jacasser* est selon toute apparence un dérivé plus ou moins direct de *jacque*, « geai » ou « pie ».

JACHÈRE, « pour *jaschière*, d'un rad. *gasc* d'origine incertaine ».

Le v. fr. *jaschier* est une variante de *gaschié*, *wasquié*, « pâturage et ordure », cf. notre mot *gâchis* ; cf. aussi v. fr. *gachie*, *wachie*, « jachère », *wacquier*, même sens. — La jachère est un lieu humide et marécageux servant de pâturage, mais qu'on peut labourer de temps en temps, opération qui s'appelait en v. fr. *gascherer* ou *jascherer*. — *Waschié* est certainement en rapport étymologique avec le rad. german. *wasc*, « laver, mouiller, rendre humide », d'où aussi le fr. *gâcher*, v. fr. *gaschier*, « détremper. »

JAILLIR, « origine inconnue ».

A rapprocher à la fois de l'anglo-s. *gāl* et du v. h. all.

geil, « joyeux, vif, actif, impétueux, pétulant, etc. »; d'où pour les verbes qui en dérivent le sens de « s'agiter, bondir, jaillir »; exemples: souabe *gailen* « ungestum fluthen », s'agiter impétueusement en parlant des eaux; « geil sein = triefend ausschütten », etc.

JALE, « sorte de grande jatte, semble avoir le même radical d'origine inconnue que *gallon* ».

Souabe, « *galee*, vase pour boire, coupe ». En rapprocher surtout le v. fr. « *jalaie, jalois*, mesure pour les liquides ».

JALON, « origine inconnue ».

Très probablement apparenté au goth. *valus*, « baguette », au v. n. *voel-r*, m. s. (cf. fr. *gaule*) et à l'angl. *gal-on*, « mesure », où l'évolution significative serait la même que dans le fr. *jauge*; voir à ce mot.

JAMBE, « du lat. pop. *gamba*, jarret, qui correspond au gr. *καμπή*, courbure ».

En rapport étymologique avec le m. h. all. *gampen*, *gumpen*, « sauter », dont il faut rapprocher l'anglo-s. *hoppian*, m. s. (rad. *ho(m)p*), v. h. all. *hamma*, anglo-s. *ham* « jarret, ce qui saute », pour **hamp*. — Au suisse *gampen*, « chanceler, vaciller, n'être pas solide sur ses pieds », cf. le patois fr.-comtois *gambi*, « boiteux ».

JAPPER, « onomatopée ».

Inséparable du rad. de l'angl. *to gabble*, « pousser des sons inarticulés », dérivé de *gab*, « bouche (ouverture; cf. v. n. *gap*, hiatus, bouche », et *gopi*, « ouverture »), suisse *gepse* « cri ». — Le v. fr. *juper* est dans un rapport analogue avec v. n. *gopi* « crier », v. h. all. *guf* et m. all. *guf*, « cri », à celui de *japper* avec *gab-ble*, etc.

JAQUE, « habillement d'homme court et serré. Origine incertaine ».

En rapport très sûr au contraire avec le v. h. all. *gacke*, d'où *jacque*, m. s., représentant régulier de l'antécédent **schake*, *scheke*, *stragulum*.

JARDIN, « dérivé de l'anc. fr. *jart*, *jard*, d'origine germanique : cf. le goth. *gard*, primitivement « cour, maison ».

L'anglo-s. *geard* (d'où l'angl. *garden*), « haie, clôture, enclos, d'où pièce de terre entourée d'une clôture », nous donne le vrai sens primitif du mot *jardin*. Le synonyme fréquent *clos* indique encore nettement la même signification originelle.

JARRE, « grand vaisseau de terre cuite ».

Emprunté du provenç. moderne *jarro* qui est l'arabe *djarra*, m. s.

La véritable famille de ce mot est la suivante : v. h. all. *char*, m. h. all. *kar*, isl. *jar*, angl. *jar*, « cruche, vase de terre ».

JARGON, « langage corrompu. Origine inconnue ».

Rapprocher : v. n. *jarg*, *jarg-r*, *jarg-an*, et angl. *jarg-on*, m. s.

JAROUSSE, « gesse ; origine inconnue, probablement celtique ».

Anglo-s. *gearwe*, d'où angl. *yarrow*, v. fr. *garrobe* qui suppose un antécédent **garroh*, d'où v. fr. *jarroce*.

JARS « origine inconnue ».

Les formes du v. fr. *gars-ote*, « jeune canard sauvage », *garr-ot*, « mâle de la perdrix », et *garrot*, « sorte de canard », rapprochées de l'all. *Ganserich*, suisse *gazerich*,

prétent fortement à croire que *jars* est pour une forme germanique *gaser-ish* d'où **gas'r-ish*, **gar's*.

JASER, « origine inconnue. »

Apparenté au souabe *gatzgen*, « crier comme les poules », *gautzen*, « crier », et au suisse *gaxen*, « crier comme les poules »; (en parlant des hommes) « bredouiller, bégayer »; — « auch viel und sinnlos schwatzen » (bavarder).

JATTE, « du lat. *gabata* devenu *gab'ta* ».

Le souabe *gatze*, « hölzernes shopfgefäß », permet de supposer une var. **gatte*, d'où viendrait le mot fr. — Cf. aussi l'anglo-s. *cytel*, *cetel*, angl. *kettle*, « vase d'airain, marmite ».

JAUGE, « origine incertaine. Expliqué dans la *Zeitschrift für rom. Philologie* par le goth. *galga* ».

— Cette explication est juste. Le sens premier de *jauge* est celui de « pique » ou « verge » avec laquelle on mesure la capacité des futailles. *Galga* de son côté désigne la croix en tant que pieu ou poteau (cf. *σταυρός*); en v. h. all. *galgs*, indépendamment du sens de « potence », conservé aussi par l'all. m. *Galgen*, est le nom du poteau auquel on accroche le seau pour tirer l'eau d'un puits. — L'angl. *gallows*, « potence », suppose un antécédent **galloh* variante de l'anglo-s. *geal'g-a*, m. s. D'autre part, l'angl. *gauge* ne saurait être qu'emprunté au v. fr. de même forme'. — Au sens de tranchée ou sillon, le mot *jauge* paraît d'origine différente, à moins pourtant qu'il ne faille

1. Dans les langues germaniques, le goth. *gazd*, « verge », d'où anglo-s. *geard* et angl. *yard*, même sens, et de plus mesure de longueur et de superficie, est à comparer au fr. *jauge* pour l'évolution significative.

partir de *jauge*, « cheville qui règle le degré de pénétration de la charrue dans le sol », d'où **jauger*, « creuser un sillon », et *jauge*, le sillon même.

Notre mot GOUJON (v. fr. *goug-on*), au sens de « cheville », est de la même famille que *jauge* et comporte la même explication étymologique.

JAUNE, « du lat. *galbinum* ». — Le véritable antécédent semble indiqué en ce qui regarde le radical par l'anglo-s. *geal*, « jaune », *gael* et *gelo*, « safran », angl. *yellow*, « jaune », *yol'k* « jaune d'œuf », et pour la nasale, par l'all. mod. *gelben* (neutre) pour un plus ancien **galben*, « le jaune, la couleur jaune ».

JAVELLE, « origine incertaine, probablement celtique ».

A rapprocher : souabe *gaeufet*, « plein les deux mains », *gaufel*, « une forte poignée »; dial. autrichien : *gavel*, m. s., suisse *gauf*, « le creus de la main, ce qu'il peut contenir, poignée ».

JAVELOT, « origine incertaine, probablement celtique ». — JAVELINE, « dérivé du radical de *javelot* ». — S'il y a quelque chose de certain, au contraire, en matière d'étymologie française, c'est l'origine de ces mots. Depuis longtemps elle a été signalée par Dieffenbach (c'était bien la peine!) qui, apparentait *javelot* au v. h. all. *gabala*, « fourche, pique, d'où *gabel* ». Il est infiniment probable que le m. h. all. *gabil-ôt*, loin d'avoir été emprunté au fr., dérive directement de *gabel* avec le sens de pique, javelot. Dans tous les cas, on ne saurait séparer de cette famille germanique l'anglo-s. *gafel-oc* et le v. n. *gafl-ok*, m. s., d'où l'angl. *gavel-ock*, dont la variante *gab'l-ouks* (et *gaffle*, cf. *gabel*) désigne les éperons (ou crochets) dont on arme un coq de combat.

Le doublet *javel-ine* est sur le modèle du m. h. all. *gabil-ân* qui se rattache aussi à *gabel* et désigne une espèce d'animal fabuleux, le dragon ou plutôt le griffon.

JOBARD, « dérive de l'anc. fr. *jobe* (niais, sot), d'origine inconnue ».

En vieux fr. *jobard* signifie « plaisant, amuseur »; cf. *gob-ert*, « plaisanterie », *gabb*, « mystification ».

A rapprocher de l'anglo-s. *gabban*, v. n. *gabba* « plaisanter, railler », cf. anglo-s. *geap*, *góp*, « trompeur », et avec radical nasalisé, *gampel* et *gumpel*, « plaisanterie, niaiserie, folie ».

JOCRISSE, « nom propre d'un personnage du théâtre comique ».

En rapport étymologique avec l'angl. *joker*, « railleur » et *joke*, « plaisanterie », mots de même famille que le v. h. all. *gouch*, « coucou », mais aussi « fou, bouffon », d'où *goukleri*, « bouffon, pitre, farceur, etc. ».

JOIE, « du lat. populaire *gaudia*, plur. de *gaudium*, employé comme féminin sing. ».

Il est beaucoup plus vraisemblable que ce mot est une var. du v. fr. *gohee*, « joie, plaisir » en rapport étymologique avec anglo-s. *geoc*, **goc*, « vif, gai », v. n. *gio(h)*, « vivacité, gaieté » (cf. v. fr. *gogue* adj., « gai, joyeux; » subst. « gaieté, fête, joie » et voir au mot *joli*. — *Gohee* a donné, par extinction de la gutturale interne, *goee*, *joe*, *joie*; explication analogue pour l'ital. *gioja*, l'angl. *joy*, etc. Le mouvement a été parallèle à celui qui de l'anglo-s. **ceac*, **cac*, doublet de **ceoc*, **coc*, *cuc*, antécédents de *geac*, *geoc*, « gai », a tiré l'angl. *gay* et le fr. *gai*; — cf. aussi (au point de vue de l'évolution phonétique) l'anglo-s. *hōc*, « croc », var. *woh*, *crochu*, rad. *goug*, dans l'angl. *gouge*, « crochet », d'où

v. fr. *goe*, *goie*, aussi *goi-art*, outil tranchant à lame courbée, sorte de serpe ».

Pour la chute du *h* interne dans *gohee*, cf. à côté d'une infinité d'autres exemples, v. fr. *gouh-ill-er*, d'où la variante *joy-ell-er*, « accueillir avec joie, gratifier de jouets ou de joyaus, etc. ». Cf. aussi le rad. de *joug-ler*, « jongleur », qui se rattache à la même famille, et voir au mot *jongleur*.

JOUET, « dérivé de *jouer* ».

A rapprocher surtout du v.f. *joelet*, m.s., pour **joe-el-et* (cf. le mot *joie*) avec lequel il est en rapport de dérivation, d'où **jouel't*. — La var. *jouv-el-et* rent compte de l'all. *juwel*, ang. *jewel*, « joyau ». Le mot JOYAU lui-même a pour origine les doublets réguliers *joe-el* (sing.), *joe-aus* (plur.) — Une autre variante est représentée par le v. fr. *jou-ailet*, **joi-al*, d'où JOVI-AL qui n'a rien affaire au lat. *jovialis*, auquel on a coutume de le rapporter.

JOLI, « dérivé d'un rad. *jol* que l'on a approché de l'anc. nor. *hjol*, « fête solennelle ».

On a oublié dans ce rapprochement, juste d'ailleurs, le terme le plus important, à savoir l'anglo-s. *geoh-ol*, d'où *geol*, angl. *yule*, « joie, fête, divertissement », et spécialement la fête par excellence, la Noël.

Le rad. *geoh* (*geoc*), « gai, joyeux », est le même que celui qui a donné *joie* (voir à ce mot). L'angl. *jolly*, « gai, joyeux », est pour *gjoh-'l-ig*, d'où fr. *joli*, et les dérivés, tandis que le v. fr. *jollif*, « gai, joyeux », d'où *jolivité* « gaieté, etc. », suppose un antécédent anglo-s. *jollift* » doublet de **jollig*.

JONGLEUR, « du lat. *joculator* (*joglere* au cas sujet, *jogleor* au cas régime) ».

Le v. fr. *jangle*, « bavardage, hablerie », et *jangler*, « bavarder, dire des niaiseries, etc. », sont en étroit rapport avec le suisse *gangglen* « *närrisch, dumm tun oder reden, kindisch spielen* » (cf. angl. *to jangle*, « disputer », et all. *janken*, « crier », — et *jangleor*, « hableur », est de même en rapport avec le suisse *gangellari* « *narr, posserreisser* » ; tous les dialectes germaniques possèdent du reste le même rad. sous une forme privée de la nasale : anglo-s. *gagol*, « wanton », v. n., *gagari* « farceur, trompeur », m. h. all. *gagen* « jacasser comme une oie, etc. ».

Parallèlement à cette série, nous avons v. h. all. *gouh*, « coucou et fou », d'où *gouh-eit*, « folie », *gouc-ol* et *gouc-el*, « tromperie, prestige, *närrisches lustiges treiben* », d'où v. h. all. *gouch-el-in*, « petit fou », m. h. all. *gouchel-vuore*, « folies, tromperie, amusements, prestige, » v. h. all. *goug-el-an*, « faire des prestiges, représenter des bouffonneries ou pratiquer la magie », et enfin *choukel-ari* avec différentes var. (cf. *gangellari*) « bouffon, prestidigitateur, magicien, mime, *jongleur* » (cf. v. n. *kukl*, « magie », *kukleri*, « magicien ») — *choukelari* a donné notre *jogleor*, subst. de l'ancienne langue qu'on a nasalisé dans la forme *jongleur* sans doute d'après l'analogie de *jangleur*.

JOUE, « du lat. *gavata*, var. de *gabata*, proprement « jatte » appliqué plaisamment à une partie du visage dans le lat. pop. et devenu de bonne heure *gauta*, d'où le fr. *jode*, *joe*, *joue* ».

Ce mot semble inséparable de l'angl. *chaw(h)* et *jaw(h)*, « mâchoire », *cheek*, « joue », avec les antécéd. anglo-s.

ceoca, *ceaca*, « mâchoire ». Le v. h. all. correspondant *chiuwa*, m. s., aussi plus tard *chouwe*, m. s., rent surtout compte au point de vue du vocalisme du fr. joue. La forme *gauta*, ital., provenç., s'explique comme le diminutif v. fr. *jo-ette* ou **joe-ette*, « petite joue ». D'autre part, l'anglo-s. *ceaflas*, plur. *geafl*, « mâchoires », nous indique les antécédents de nos mots *joufflu*, *gifle*, etc. — Cf. aussi *jabot* (voir à ce mot) et le fr. pop. *gavion*, « gosier ».

JOUG, « du lat. *jugum* ».

Mais non sans l'influence dans certains dérivés des formes *geoc*, anglo-s., *giuh*, v. h. all.; par exemple, dans le v. fr. *goh-er-el* « joug » et *goherellier* « fabricant de jougs ».

JOUTER, « pour *jouster*, du lat pop. **juxtare*, propr. « joindre, faire joindre ».

Le v. h. all. *tjoste*, d'où *joste*, *just*, « joute, lutte »; cf. v. n. *dust*, *dyst*, m. s., ne permet pas d'adopter cette étymologie qui ne saurait convenir qu'aus cas où le v. fr. *joster*, etc., signifie « approcher, s'approcher ».

JUCHER, « origine inconnue ».

L'angl. *to juke*, m. s., indique une origine germanique.

JUPE, « emprunté de l'arabe *djoubba*, vêtement de dessous ».

Le v. n. *kiupr*, « tunique, voile », auprès de l'all. *guppe* et *joppe*, « corset, » fournit la preuve absolue que ce mot est d'origine non pas arabe, mais germanique.

FAIBLE, « du lat. *fleBILE*, d'où par dissimilation (?) v. fr. *flebe*, etc. ».

En vieus fr. les formes qui correspondent pour le

sens à cet adjectif et les dérivés nombreux forment deux séries phonétiquement irréductibles à un même antécédent commun.

L'une, dont les principales variantes sont: *flave*, *flaive*, *fleve*, *flebe*, *fleibe*, *floive*, *floibe*, se trouve dans le même rapport avec le v. h. all. *flau*, « faible », que notre adj. *fauve* (**falve*) avec le v. h. all. *falo*, m. s. Il est donc aussi sûr qu'une chose peut l'être en pareille matière que la série *flave-floibe* vient de *flau*. Il convient d'ailleurs de tenir compte aussi de la forme diminutive *fleb-'le*, qui explique le dérivé *flablesce*, etc.

La deuxième série comporte comme formes principales *fev-le*, *faiv-le*, *feb-le* (d'où *feb-let*, *foib-let*, *feblesce*, *foib-lece*, *feb-leté*, *foib-leté*, etc.) issues du v. h. all. *fao*, « petit, peu nombreux, etc. » (cf. angl. *few*, m. s.) comme *fleb-le* est issu de *flau*. Cf. aussi le rapport *falo-fauve*. — Il est à peine besoin de rappeler que le sens de *faible* est très éloigné de celui du lat. *fleBILE* et que la dissimilation est un phénomène phonétique des plus contestables.

FOL, FOU, « du lat. *folliS*, soufflet ».

Cf. v. n. *föl*, « *stolidus* », aussi « irrité, qui n'est pas maître de sa colère, angl. *fool*, m. s. Inséparable de *föl* est le v. n. *füll*, « trux », et le dérivé *füli*, « trahir la colère par l'expression de son visage ». — L'idée dans *föl* est donc analogue à celle du lat. *furor*, « ardeur, excitation, irritation, égarement ». Le dérivé v. n. *fol'sk-a* (cf. angl. *foolish*), « *stolida excandescencia* », reflète la même suite d'idées; *föl* est du reste pour **föh-el*, **föh-'l*, dérivé du correspondant de l'angl. *foe(h)*, v. h. all. *feh* (**foeh*, **foah*), anglo-s. *fäh*, « ennemi (excité, irrité, violent, malfaisant) ». Un

autre dérivé est l'anglo-s. *fell* (**feh-el*) subst., « colère », adj. « cruel », cf. anglo-s. *fell*, adj., m. s., d'où le fr. FÉL-ON.

D'autres dérivés en v. n. des primitifs *fall*, *fell*, *foll* sont *flan* (*feh-el-an*, *fehl-an*), « précipitation, ardeur », d'où *flan-a*, « se précipiter », *flann-i*, « homme ardent, lascif » ; *flanta* et *flanks* (**fehl-anks*), « homme pétulant, insolent » ; *flang-i* et *flank-ar-i*, m. s. ; *flôn* (**fehl-ôn*) « fou, sot », *flôn-a*, « être échauffé, ardent », etc.

Il ne semble pas que l'étymologie de notre mot *mince* ait été établie jusqu'ici d'une manière quelque peu sûre, et c'est à juste titre qu'on a hésité à le rattacher directement soit au lat. *mancus*, mutilé, défectueux, soit à l'adverbe gothique *mins*, moins. Il est vrai que le goth. *minznan* et l'anglo-saxon *minsian*, diminuer, amoindrir, s'amoindrir, s'en rapprochent davantage ; mais il n'en reste pas moins la difficulté d'expliquer la représentation du *s* germanique par *c*. Cette difficulté disparaît avec le v. norrois *minka*, diminuer, décroître et *minkun*, diminution, d'un primitif germanique perdu *minki*, « petit et petitesse », d'où certainement l'anglais et le français *mince*.

PAUL REGNAUD.

SUPPLÉMENT

de l'Essai de bibliographie des Questions de littérature comparée

CHAPITRE VI

Des Rapports littéraires de l'Italie

1) Études sur Dante

a) Dante et la littérature allemande

BOLTE. — Ein deutsches Urtheil über Dante aus dem XVII Jhrhdt (Zeitschrift f. vergl. Litt. I, 1884).

GEIGER, L. — Goethe u. die Renaissance (Viertel Jahrschrift f. Renaissancelitt. II, 303).

GRÆFE, B. — Dantes Divina Commedia als Quelle für Shakespeare u. Goethe (*Leipzig*, 1896).

GRAUERT, H. — Dante in Deutschland (Hist. polit. Blätter für d. kath. Deutschl. 120, 9).

JACOBS, M. — Ugolino-Dichtungen (dans : Gerstenbergs Ugolino, *Berlin*, 1898).

KOHLER, J. — Dante-Uebersetzung oder Nachbildung (Zeitschr. f. vergl. Litt., XI, 2, 3).

POCHHAMMER, P. — Deutsche Dantefreunde (Kunstwart, févr. 1898).

POCHHAMMER, P. — Dante in der Schweiz (*Zürich*, 1896).

VOLKMANN, P. — Dante im Faust (Beilage z. Allg. Ztg. 105-106; 1898).

b) Dante et la littérature française

MOREL, C. — Les plus anciennes traductions françaises de

la Divine Comédie, précédées d'une étude, etc. (*Paris*, 1897).

OELSNER, H. — Dante in Frankreich bis zum Ende des XVIII Jhrhdts (Diss. *Berlin*, 1897).

PACHEU, S. J. — De Dante à Verlaine. Étude d'idéalistes et mystiques, etc.

PRATO, S. — Tre passi della Divina Commedia nell'Henriade e nella Pucelle d'Orléans del Voltaire (Giorn. Dant., I, 560).

SCHERILLO, M. — Dante e Bertram dal Bornio (Nuova Antol., vol. 70, 17).

c) *Dante et la littérature anglaise*

Annual report of the Dante Society. Cambridge, Mass. 1893.

GRÆFE, B. — Dantes Div. Commedia als Quelle für Shakespeare u. Goethe (*Leipzig*, 1896).

KOCH. — Dante in Amerika (cf. Giorn. stor. d. lett. ital., XXXI, 1).

VALGIMIGLI. — Il culto di Dante in Inghilterra (Giorn. Dantesco, VI, 1).

2) *L'Italie et la France*

ALBOIZE, E. — Hist. de la Comédie italienne en France (Le Monde dramatique, I, 1835).

ALBOIZE, E. — Le théâtre italien à l'époque de la Régence (Le Monde dramatique, II).

BASCHET. — Les comédiens italiens à la cour de France (*Paris*, 1880).

BOUTET, Ed. — Eleonora Duse a Parigi (Nuova Antol., 1^{er} juillet 1897).

A cons. aussi : Revue de Paris, juin, 1897 (Primoli).

Revue Encyclop., 29 mai 1897 (Lapauze).

Rev. d. Deux-Mondes, 1^{er} juillet 1897

(Jules Lemaître).

BOUVY, E. — Voltaire et la langue italienne (Rev. des langues rom., févr. 1896).

BOUVY, E. — Voltaire et l'Italie (*Paris* 1898).

CONTI DI CALEPIO, Pietro. — Paragone della poesia tragica d'Italia con quella di Francia (*Zürich*, 1732). Cf. Walzel *Anz.f. d. Litt.* 17, 58.

DÉJOB, Ch. — Supplément à un Essai de bibliographie pour servir à l'hist. de l'influence française en Italie, de 1796 à 1814 (*Toulouse*, 1893).

DÉJOB, Ch. — Études sur la tragédie (influence du théâtre français en Italie aux XVIII^e et XIX^e siècles). (*Paris*, 1896).

DELIÒ, E. — La letteratura francese in Italia nei secoli XI, XII, XIII (*Sinogaglia*, 1897).

DELISLE, L. — A cons. son Mémoire sur les traductions françaises de Pétrarque (De remediis utriusque fortunæ, etc., dans « Notices et Extraits d. ms. d. l. Bibl. Nationale, XXXIV, 273).

ÉTIENNE, H. (1531-1598). — Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé (1578). — Précellence de la langue françoise (1579).

HAUVETTE, H. — Un précurseur italien de Corneille : G. Bartolommei (Bulletin de l'Université de Grenoble, 4^e trim., 1897, cf. *Rassegna critica d. lett. ital.*, II, 9).

JEANROY, A. — La lirica francese in Italia nel periodo delle origini (*Firenze*, 1897).

KELLEN, T. — Die ersten Schauspielerinnen in Frankreich (*Magaz. f. Litt.*, 2 avril 1898).

LUZIO A. — Spigolature Folenghiane (Imitazioni Folenghiane del Rabelais. *Bergamo*, 1897).

MADRISIO, Nicolo. — Viaggi in Italia, Francia, Germania (*Venezia*, 1718).

MARCHEIX. — (Sur le voyage en Italie de Bouchard, en 1634. *Société d'Études italiennes*, 1896).

NARJOUX. — Français et Italiens (*Paris*, 1891).

MONNIER, P. — Les humanistes d'Italie et de la Suisse du XV^e s. (Études déd. à P. Vaucher. *Genève*, 1895).

PELLISSIER, G. — Les nouvellistes italiens à Paris en 1498 (*Paris*, 1892).

PFLÄNZEL, M. — Ueber die Sonette des J. du Bellay. — Die Einführung des Sonetts in Frankreich (Diss. *Leipzig*, 1898).

PITON. — Les Lombards en France et à Paris (*Paris*, 1893).

PUGLISI PICO, M. — Il Tasso nella critica francese (*Arci-reale*, 1896).

REINACH. — La France et l'Italie devant l'histoire (*Paris*, 1893).

SARCEY, FR. — La « Molière » de Goldoni (Rev. d. cours et d. conf., VI, 8).

P. TOLDO. — La Comédie française de la Renaissance (Revue d'histoire littéraire de la France, 1897, 1898, n° 2).

TEXTE, JOS. — L'influence italienne dans la Renaissance française (dans : Études de litt. européenne, *Paris*, 1898).

3) L'Italie et l'Allemagne

ANONYME. — Zu den von Christoph von Schallenberg übersetzten italien. Liedern (Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr., XCII, 1894).

ANONYME. — Studenti germanici nelle Università ital. (Arch. Veneto, XXXI).

BENAGLIA, GIOV. — Relazione del viaggio fatto da Vienna a Costantinopoli e ritorno in Germania del conte Alberto Caprara (*Roma*, 1684 ; trad. allemande. *Frankfort-sur-Main*, 1887).

BÖRNER, E.-G. — L'Italia nell' antica letteratura tedesca (Nuova Antolog., 1^{er} juin 1887).

BULLE, O. — Goethe in Italia (Nuova Antol., 15 avril 1890).

CARRIERE, M. — Wechselbeziehungen deutscher u. italienischer Kunst (Deutsche Bücherei. *Breslau*, 1882).

GEIGER, L. — Goethe's Beziehungen zu Italien (« Nation », n° 16, 1891).

GNOLI, D. — Goethe a Roma (Nuova Antologia, 1875).

FARINELLI, A. — Goethe e il lago Maggiore (*Bellinzona*, 1894).

FARINELLI, A. — Aurelio Bertola (Giorn. storico della letter. ital., 1896).

FRIEDLÄNDER. — Reisen nach Italien in den letzten Jahrhunderten (Deutsche Rundschau, Avril 1876).

GUGLIA, Eugen. — Deutsche Romantiker in Rom (1804-1823) (Beilage z. Allg. Ztg., 20 mai 1898).

HAARHAUS. — Auf Goethe's Spuren in Italien (Kunst u. das das Land, I, II. *Leipzig*, 1897).

HARNACK, Otto. — Deutsches Kunstleben in Rom im Zeitalter der Klassik (Goethe). (*Weimar*, 1896).

HILLEBRAND, K. — Études italiennes (*Paris*, 1868).

HOLBERG, E. — Les Académies littéraires en Italie et en Allemagne au XVII^e siècle. (Mém. de l'Ac. des sciences, inscr. et belles-lett. d. Toulouse, 1894).

JACOBY, L. — Deutsche Lieder aus Italien (*München*, 1892).

JOACHIMSON P. — Frühhumanismus in Schwaben (Württembergischer Vierteljahrschr., N. F., V, 63-126).

KAHLERT. — Die italien. Oper in Breslau am Anfange des XVIII Jhrdts (Schlesische Provinzialblätter, 1837).

LANDAU, M. — Th. Körner in Italien (Blg. z. Allg. Ztg., n° 267; 1891).

LOLLIS, Cesare de. — Augusto Platen in Italia (Nuova Antologia, XXXII, 20).

LÆVINSON E. — Cristoforo Colombo nella letteratura tedesca (*Torino*, 1893).

MARINA. — Romania e Germania, il mondo germanico secondo relaz. di Tacito nei suoi veri caratteri, rapporti ed influenza sul mondo romano (Wochenschrift für klass. Philol., IX, 19, 1892).

MEYER, R. M. — Goethe in Venedig (Die Nation, 24 juillet 1897).

MORITZ, P. — Italien u. Deutschland in Rücksicht auf Sitten, Gebräuche, Litteratur und Kunst (*Berlin*, 1892).

NAUMANN, G. — Rom im Liede (Kennst du das Land). (*Leipzig*, 1896).

REUMONT, A. — Delle relazioni della letteratura italiana con quella della Germania (*Firenze*, 1853).

ROTH, E. — Die Mainzer Buchhändlerfamilie Schöffer in Livorno u. Venedig im XVI Jhrdt, etc. (Centralblatt für Bibliothekwesen, IX).

SAUER A. — Die Ruinen des campo Vaccino (Jahrbuch der Grillparzer Gesellschaft, VII, 1897).

SCHMIDT, E. — Quellen der komischen Einfälle u. Züge Lessings (Sitzungsber. d. Akad. d. Wissensch. *Berlin*, avril 1897).

SCHMIDT, H. — Platen in Rom (Zeitschr. f. d. deutsch. Unterricht, VI).

SCHULZ, H. W. — Platen u. die Italiener (Morgenblatt, n° 98, 99; 1836).

TARDO, A. — Platen a Venezia (Nuova Antolog., n° 18; 1895).

TÜSELMANN, O. — Eine Studienreise nach Italien im Jahre 1562. Nach Briefen des Johann Caselius (*Nordhausen*, 1896).

VAUCHER, P. — Les humanistes d'Italie et la Suisse du XV^e siècle (*Genève*, 1895).

VETTORI, Francesco. — Viaggio (1507) in Allemagnia (*Parigi*, 1857 (cf. Revue d'histoire diplomatique, vol. XI).

WALDBERG, F. — Die deutsche Renaissance Lyrik (*Berlin*, 1888).

WERNER, K. — Kant in Italien (Wiener Akad. d. Wissenschaften. *Wien*, 1881 (cf. Deutsche Litt.ztg., n° 3, 1882).

ZABEL, E. — Die italienische Schauspielkunst in Deutschland (Diss., *Berlin*, 1892).

ZEHENDER, F. — Herders italienische Reise (*Zürich*, 1882).

HALBFASS. — Zwei verschollene deutsche Sprachinseln in Piemont (Wiss. Blge. d. Leipziger Ztg. N. 20-22, 1893).

HEIDENHEIMER, H. — Peter Ravennas in Mainz und sein Kampf mit den Kölner Dunkelmännern (Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst (3 cahiers), 1897.

HEIGEL, K. Ph. — Die Italianismen der Münchner Mundart.

NICOLAI, L. — Beiträge zum Wort austausch zwischen Italienischem u. Deutschen (Progr. *Eisenach*, 1897).

4) *L'Italie et l'Angleterre*

BELLEZZA, P. — Il primo poeta satirico inglese (Thom. Wyatt) e le sue imitazioni italiane (Istituto lomb. d. sc. e lettere, vol. XXX).

GRIFFIN CHILD, C. — John Lyly and Euphuism (Münchener Beiträge zur romanischen und engl. Philologie, vol. VII. *Erlangen u. Leipzig*, 1894).

DODGE, Wil. — Spenser's imitations from Ariosto (Publications of the Mod. Lang. Association, XII, 2).

FEHSE, H. — Henry Howard earl of Surrey. Ein Beitrag zur Geschichte des Petrarchismus in England. (*Chemnitz*, 1883).

FRÄNKEL, L. — Untersuchungen zur Stoff u. Quellenkunde von Shakespears « Romeo and Juliet », etc. 1^{re} partie (Diss. *Leipzig*, 1890).

KÖPPEL, E. — Studien zur Geschichte des englischen Petrarchismus im 16 Jahrh. (Romanische Forschungen, V, 90).

KRÆGER, H. — Lord Byron und Francisca da Rimini (Herr. Arch. f. Littgesch., vol. XCVIII).

KRAUSE, Fr. — Byron's Marino Faliero. — Ein Beitrag zur vergleich. Lit. geschichte (Progr. *Breslau*, 1897).

LEONHARDT, B. — Ueber die Quellen Cymbeline's (Anglia, vol. VI, 1883).

DE MARCHI. — L'influenza della lirica italiana sulla lirica inglese nel secolo XVI, Sir Tommaso Wyatt (Nuova Antologia, 1^{er} juillet 1895).

PAULUCCI DI CALBOTI, J. — Girovagli Italiani in Inghilterra (Arch. per le tradiz. popol., XII, 2).

SFORZA, G. — Il Pananti in Inghilterra (Giorn. Stor. della lett. ital., 1892).

SIMROCK, K. — Die Quellen des Shakespeare in Novellen, Märchen u. Sagen (Bonn, 2 vol., 1872).

URBACH, R. — Das Verhältniss des Shakespearschen Lustspiels « The Taming of the Shrew » zu seinen Quellen (Diss. Rostock, 1887).

WARTON, F. — On Spencer's imitations of Ariost, 1754.

5) *L'Italie et l'Espagne*

ANONYME. — Le arti italiane in Ispagna ossia storia di quanto gli artisti italiani contribuirono ad abbellire le Castiglie (Roma, 1828).

AMADOR DE LOS RIOS. — Estudios criticos sobre la Jerusalem libertada del Tasso (Revista Española de Ambos Mundos, IV (Madrid, 1855).

ARAUJO, Joaquim de. — O Soneto de Torquato Tasso a Camões e Vasco da Gama (Genova, 1897).

CROCE, B. — La corte delle Tristi Regine a Napoli. Dal Cancionero General (Napoli, 1894).

CROCE, B. — Di un antico romanzo spagnuolo relativo alla storia di Napoli. La question de Amor (Napoli, 1894).

CROCE, B. — Di un poema spagnuolo sincrono, La Historia Parthenopea di Alonso Hernandez (Napoli, 1894). Cf. A. Farinelli (Rassegna bibl. d. letter. ital., III).

CROCE, B. — Primi contatti fra Spagna e Italia (Memoria. Napoli, 1893).

CROCE, B. — La Corte spagnuola di Alfonso d'Aragona a Napoli (Memoria. Napoli, 1894). Cf. A. Farinelli (Rassegna bibliogr. d. letter. ital., II).

CROCE, B. — Intorno al soggiorno di Garcilasso de la Vega in Italia (Nota). (Napoli, 1894).

DOBELLI, A. — Una scena della Commedia e una del Don

Chisciotte (Giorn. Dantesco, N. S., II, 1897). Cf. E. Mele, *Revista critica*, III, mars 1898.

FARINELLI, A. — Primi contatti fra Italia e Spagna (Giorn. Stor., vol. XXIV).

FARINELLI, A. — La piu antica versione Spagnuola della Gerusalemme del Tasso manoscritta alla nazionale di Madrid (Rassegna bibliogr. d. lett. ital. III, 9-10).

LISONI, A. — Un famoso commetiografo dimendicato. G. A. Cicognini (*Parma*, 1896).

LISONI, A. — Gli imitatori del teatro spagnuolo in Italia (*Parma*, 1895).

LLUCH, A. RUBIO y. — El renacimiento classico en la literatura catalana (*Barcelona*, 1889).

MAZZATINTI, G. — La biblioteca de Re de Aragona en *Napoli*, 1897.

MIOLA, A. — Notizie di Manoscritti Neolatini. I. Ms. Francesi, Provenzali, Spagnuoli, Catalani e Portoghesi della biblioteca Nazionale di Napoli (*Napoli*, 1895).

MOREL-FATIO, A. — Les deux Omero Castellans (Romania, XXV).

MOREL-FATIO, A. — Maître Fernand de Cordoue et les Humanistes italiens du XV^e siècle (Mélanges Julien Havet, *Paris*, 1895).

MOREL-FATIO, A. — L'arte mayor et l'hendécasyllabe dans la poésie castillane du XV^e siècle et du commencement du XVI^e (Romania, XXIII).

PLON, E. — Les maîtres italiens au service de la maison d'Autriche, etc. (*Paris*, 1889).

PORTUGAL ANTONIO DE FARIA. — Portugal e Italia (Ensaio de Dicionario Bibliographico, *Leorne*, 1898).

ZEROLO, E. — Legajo de varios. Cayrasco de Figueroa y el empleo del verso esdrújulo en el siglo XVI (*Paris*, 1897).

6) *Études sur les relations litt. entre l'Italie et l'étranger*

CLARETTA, G. — La regina Cristina di Svezia in Italia (Giorn. Stor. d. Lett. ital. XXI).

CHAPITRE VII

L'Espagne (Portugal) et l'Étranger

1) *L'Espagne et la France*

ALBOIZE, E. — Les Comédiens français en Espagne (Le Monde dramatique, I, 1835).

BARET. — De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle (*Paris*, 1853).

BRUNETIÈRE, F. — L'influence de l'Espagne dans la littérature française (Rev. des Deux-Mondes, mai 1891). Cf. Études critiques sur l'histoire de la littérat. française (*Paris*, 1891).

DEMOGEOT, J. — L'Espagne en France (dans : Hist. des Litt. étrangères consid. dans l. rapports avec le développement d. l. litt. française (*Paris*, 1884).

DEMOGEOT, J. — Influence de l'Espagne (dans : Hist. d. l. Litt. française, 23^e éd., p. 352 et suiv. *Paris*, 1889).

MOREL-FATIO. — Études sur l'Espagne, 1^{re} série, 2^e édit. *Paris*, 1895. — L'Espagne en France. — Espagnols et Flamands (voir A. Farinelli, Revista critica, II, n^o 1).

FÉE, A. — Études sur l'ancien théâtre espagnol. I. (Les trois Cid. Castro, Corneille, Diamante (*Paris*, 1873).

FERRIÈRE, E. — Littérature et Philosophie. — Corneille et G. de Castro (*Paris*, 1865).

FOULCHÉ-DELBOSE. — L'Espagne dans les « Orientales » de V. Hugo (Rev. hispanique, 10).

FOURNIER, Ed. — L'Espagne et ses comédiens en France au XVII^e siècle (Extr. d. l. Rev. des provinces, 15 sept. 1864. *Paris*, 1864).

MAHRENHOLTZ R. — Molière in seinem Verhältnisse zur spanischen Komödie (Herr. Arch., LX, 1878).

MÉRIMÉE, E. — L'école romantique et l'Espagne au XIX^e siècle (*Toulouse*, 1889-90).

REYNIER G. — Thomas Corneille (La Comédie espagnole. *Paris*, 1893).

2) *L'Espagne et l'Allemagne*

BOXBERGER. — Die Quellen von Uhlands Romanze « Don Massias » (Schnorrs Arch., VIII).

CARRIÈRE, M. — Calderon's wunderthätiger Magus u. Goethes Faust (*Braunschweig*, 1876).

FARINELLI, A. — Die Beziehungen zwischen Spanien u. Deutschland in d. Litteraturen der beiden Länder. I partie jusqu'au XVIII^e s. (1897).

FARINELLI, A. — Guillaume de Humboldt et l'Espagne, avec un appendice sur Goethe et l'Espagne (*Paris*, 1898).

KÆPPEL, E. — Quellenstudien zu den Dramen (Ben Jonsons, J. Marstons) u. Beaumonts u. Fletchers (Münchener, Beiträge, 1895).

SCHNEIDER, Ad. — Spaniens Anteil an der deutschen Literatur des XVI u. XVII Jhrdts (*Strassburg i. E.*, 1898).

STIEFEL, A. L. — Die Nachahmung spanischer Kommödien in England unter den ersten Stuarts (Herr. Arch, 99; 1897).

CHAPITRE VIII

La France, l'Allemagne et l'Angleterre dans leurs rapports littéraires avec l'Étranger

1) *La France*

BRANDES, G. — Polen u. Frankreich (dans : Polen. *Paris et München*, 1898).

HALPÉRINE-KAMINSKY. — La puissance des ténèbres sur la scène française (Nouv. Revue, t. 50, 1888; cf. aussi l'article de Peyrot, t. 51, p. 161 et suiv.).

ROSSEL, V. — La poésie française en Roumanie (Rev. d'Hist. litt. d. l. Fr., V, 1).

VERDAM, J. — De Griseldis-novelle in het Nederlandsch (Tijdschrift voor nederl. taal- en letterkunde, XVII).

2) L'Allemagne

BÄCK. — Spinozas erste Einwirkungen auf Deutschland (cf. Euph Orion, IV, 4).

BRANDES, G. — Polen u. Deutschland — Goethe u. Mickiewicz (dans : Polen. — München, 1898).

GIGAS, E. — Ueber Holberg u. die Spanier. Heiberg u. die Span. Litteratur (dans : Litteratur og Historie, Kopenhagen, 1898).

KRAUS, E. — Goethe a Cechy (Prag, 1896).

KRAUS, E. W. — Faustiana aus Böhmen (Zs. f. vergl. Lit., N. F., t. XII, 1, 2).

MENNE, K. — Ueber den Einfluss der deutschen Litteratur auf die Niederländische um die Wende des XVIII Jhrhds (Diss. München, 1897).

SCHWERING. — Zur Geschichte des niederländischen u. spanischen Dramas in Deutschland (cf. Euph Orion, IV, 4).

SIEVERS, J. v. — Deutsche Dichter in Russland (Berlin, 1855).

WESSELOFSKY, Al. — Deutsche Einflüsse auf das alte russische Theater (1876).

3) L'Angleterre

WYZEWA, T. d. — Lord Byron en Grèce (Le Temps, 13 déc. 1897).

CHAPITRE IX

Études sur l'influence de la Poésie provençale

BARTSCH, K. — Die romanischen u. deutschen Tagelieder (Album des litter. Vereins in Nürnberg, 1865).

CHAPITRE X

L'Antiquité grecque et romaine dans les Littératures modernes.*1) En général*

DÖELLINGER, J. v. — Einfluss der griechischen Litteratur u. Kultur auf die abendländische Welt im Mittelalter (Akad. Vorträge, *München*, 1890).

DUNGER. — Die Sage vom trojanischen Krieg, etc. (*Leipzig*, 1869).

MALLINGER, L. — Médée. Étude de littérature comparée (*Paris*, 1897).

THÜMEN. — Die Iphigeniensage in antikem u. modernem Gewande (II^e éd., *Berlin*, 1896).

ZIELINSKI, Th. — Cicero im Wandel der Jahrhunderte (*Leipzig*, 1897. Cf. Beilage z. Allg. Ztg, n^o 13 ; 1898).

2) Dans la Littérature française

BERTRAND, L. — La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la II^e moitié du XVIII^e s. et les premières années du XIX^e en France (*Paris*, 1897).

BOULVE, L. — De l'hellénisme chez Fénelon. Thèse (*Paris*, 1898).

BRUNS, Y. — Montaigne u. die Alten (*Kiel*, 1898).

ELÆSSER, A. — Die jüngste litterarische Entwicklung in Frankreich. I. Neu Hellenismus (Magaz. f. Litt., n^o 32, 1896).

FEST, O. — Der Miles gloriosus in der französischen Komödie vom Beginn der Renaissance bis zu Molière (*Erlangen*, 1897).

KNÖRICH, W. — Die Quellen des Avare von Molière (Zeitschr. f. franz. Spr.-Litt., VIII).

LANGLOIS, E. — Origines et sources du Roman de la Rose.

LEMAÎTRE, J. — Comment Voltaire imita Shakespeare et les tragiques grecs (cf. Hatzfeld et Meunier, *Les Critiques litt. d. XIX^e s.*, 1874).

MYSING, O. — R. Garnier u. die antike Tragödie (Diss. *Leipzig*, 1891).

TOBLER, R. — Die altprovenz. Version der Disticha Catonis (*Berlin*, 1898).

TOBLER, A. — Die altvenezian. Uebersetzungen des Dionysius Cato (Abhdlgen d. Berliner Acad. 1883).

VILLEMAIN, A.-F. — Comment Voltaire a imité Sophocle (cf. Hatzfeld et Meunier, *Les Critiques*, etc.).

VOLTAIRE. — Discours sur la tragédie ancienne et moderne (préface d. l. tragédie *Sémiramis* (1748).

ZIEHEN, J. — Studien zur Geschichte des Philhellenismus in der französ. Litteratur (Festschrift, *Gymnasium Frankfurt a/M.*, 1897).

3) Dans la Littérature anglaise

CUNLIFFE. — The influence of Seneca on Elizabethan Tragedy (*Saturday Rev.* Mai 1893).

DELIUS, N. — Shakespeares Julius Cæsar u. seine Quellen im Plutarch (*Shak. Jahrb.*, XVII, 1882).

HERTZBERG, W. — Eine griechische Quelle zu Shakespeares Sonetten (*Shakesp. Jhrbch.*, XIII, 1878).

MULLER, Ad. — Ueber die Quellen aus denen Shakespeare den Timon von Athen entnommen hat (Diss. *Jena*, 1873).

PRÆSCHOLDT, L. — On the sources of Shakespeares *Midsummer Night's Dream* (Diss. *Halle*, 1878).

ZWICK, R. — Ueber das latein. Element in der englischen Sprache (*Progr. Landshut*, 1898).

4) *Dans la Littérature allemande*

ARNOLD, F. — Der deutsche Philhellenismus (Euphoriön, II. Ergänzsheft, 1896).

DEGEN. — Litteratur der deutschen Uebersetzungen der Griechen.

DELL, M. — Die Einflüsse der Antike in Wielands Hermann (Progr. München, 1897).

FRIES, K. — Goethe u. Euripides (Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr u. Litt., XCIX, 4).

GOTTSCHLICH, E. — Lessings aristotelische Studien u. der Einfluss derselben auf seine Werke (Berlin, 1876).

HASSE. — Das Verhältniss von Schillers Glocke zum griechischen Choreied (Festschrift z. 70 Geburtstg v. Oskar Schade. Königsberg, 1896).

KLUGE, Fr. — Latein u. Humanismus (dans : Von Luther bis Lessing, 3^e éd. (Strassburg, 1887).

RUBENSOHN, M. — Griechische Epigramme u. andere kleinen Dichtungen in deutsch. Uebersetzg des XVI u. XVII Jhrhdts. Mit Einleitg, etc. (Weimar, 1898).

SCHRÖTER, A. — Geschichte der deutschen Homerübersetzung im XVIII Jhrhdt (1882).

SCHWABE, E. — Zur Geschichte der deutschen Horazübersetzungen (Neue Jahrb. f. Philol. u. Pädag., 155, 156; 1897).

VOGEL, Th. — Goethe u. das klassische Altertum, (Neue Jahrb. f. das klass. Altertum und deutsche Litt., I, II).

5) *Dans la Littérature italienne et espagnole*

CAPPELLETTI. — Studj sul Decamerone (Parma, 1880).

CAPPELLETTI. — Osservazioni storiche e letterarie e notizie sulle fonti del Decamerone (Propugn., XVI-XVII).

LAUDAN, M. — Die Quellen des Decamerone (Stuttgart, 1884).

PIRCHER. — Horaz u. Vida (cf. Giorn. stor. d. lett. Ital., XXX).

ZANIBONI. — Virgilio e l' Eneide secondo un critico del cinquecento (cf. Giorn. stor. d. lett. Ital., XXX).

BUDINSKY, A. — Die Ausbreitung der latein. Sprache über Italien u. die Provinzen des römischen Reichs (1881).

CHAPITRE XI

L'Histoire dans la Littérature

BAUMGARTEN, A. — Der Cid in Geschichte u. Poesie (Stimmen aus Maria Laach, 1898, 1).

CHASSANG, A. — Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine. *Paris, Didier*, 1862.

DESNOIRESTERRES, G. — La Comédie satirique au XVIII^e s. (hist. d. l. société par allusion, la personnalité et la satire au théâtre, Louis XV, XVI. La Révolution) (*Paris*, 1885).

DESCHAMPS, Gaston. — La Guerre de 1870 et la Littérature. — Le Roman historique. — Littérature et politique. — Le Napoléonisme littéraire. — Le Néo-hellénisme (dans : La vie et les Livres, 1^{re} série, *Paris*, Armand-Colin et Cie).

EHRHARD, M. A. L. — Sources historiques des Maximes de la Rochefoucauld (Diss. *Heidelberg*, 1891).

FIÉRENS-GEVAERT. — L'anarchisme au théâtre (*J. des Débats*, 2 févr. 1898).

FRANCKE, Kuno. — Social forces in German Literature, cf. Beil. z. Allg. Ztg., 20 nov. 1897 (*New-York*, 1896).

HEROLD, F. — Fr. Aug. Clemens Werthes u. die deutschen Zriny Dramen (Diss. *München*, 1898).

JACOBS, M. — Ugolino-Dichtungen (dans : Gerstenbergs Ugolino. *Berlin*, 1898).

LÆVINSON, E. — Cristoforo Colombo nella letteratura tedesca (*Torino*, 1893).

LUDWIG, A. — Lope de Vegas Dramen aus dem karolinischen Sagenkreise. I (Diss. *Giessen*, 1897).

MOREL-FATIO. — L'histoire dans Ruy-Blas (dans : Études sur l'Espagne, 1^{re} série, *Paris*, 1895).

MULTINEDDU, S. — Le fonti della Gerusalemme liberata (*Sassari*, 1895).

MURET, Théod. — Histoire de France par le théâtre. — La Restauration de 1815 à 1830. — Règne de Louis-Philippe. — République de 1848, de 1830 à 1850. — La Révolution française, le Consulat et l'Empire, de 1789 à 1815 (*Paris*, 3 vol., 1865).

NAUMANN, G. — Rom im Liede (*Leipzig*, 1896).

PETERS, J. B. — Influence du XVIII^e s. sur la littérature française (Progr. *Bochum*, 1867).

SAYOUS, Ed. — La France de saint Louis d'après la poésie nationale (*Paris*, 1866).

SCHNEEGANS, H. — Rabelais Stellung zur Reformation (Beil. z. Allg. Ztg, 10 juin 1898).

SULZER. — Ueber Friedrich den Gr. dessen Hof u. den Einfluss von beiden auf den Zustand der deutschen Literatur (Isis, Eine Monatsschrift von deutsch. u. schweiz. Gelehrten vol. V, 346. *Zürich*, 1807).

TEXTE, Jos. — Keats et le Néo-hellénisme (dans : Études de litt. européenne, *Paris*, 1898).

VETTER. — Wallenstein in der dramatischen Dichtung des Jahrzehnts seines Todes (cf. Englische Studien, XXIII, 1).

VIVALDI, Vincenzo. — Sulle fonti della Gerusalemme liberata (*Catanzaro*, 1893).

LOUIS P. BETZ.

DES MODIFICATIONS DE LA TONIQUE

EN PATOIS BUGISTE

(Suite)

* * Plusieurs fautes se sont glissées dans l'impression de mon dernier article (V. la *Revue*, XI, p. 309). Il convient de signaler celles des exemples des paragraphes I et IV (*exemples d'affaiblissement*), qui les rendent parfois contraires à ce qu'ils prétendent prouver. On les corrigera facilement : le timbre fermé de la voyelle en lettre grasse du premier exemple devient ouvert ou moyen dans l'atone correspondante du deuxième exemple. Au lieu de *notrà*, *volon*, *âmon* des premiers exemples, lire donc *nôtra*, *vôlon*, *âmon*, etc.

* * *Lèvà* tè, *sòkrà* tè, *sédè* vò eussent été mieux écrits *lèvâtè*, *sòkrâtè*, *sédèvò*. Dans ces exemples, tè, vò sont fortement enclitiques, et sonnent comme la dernière syllabe d'un paroxyton italien.

* * Rapprochant mes exemples en patois de Sutrieu, de la prononciation *fini*, signalée par Pierson pour les faubourgs parisiens¹, M. Suchier se demande si ce ne serait pas devant la pause que se produisent ces transpositions d'accent, du moins les reculs sur la pénultième. Sur cette indication de l'éminent professeur de Halle, j'ai repris des recherches que je m'étais systé-

1. P. Pierson, *Métrique naturelle du langage*, p. 244.

matiquement interdites. De nouveau, elles n'ont abouti qu'à me faire reconnaître l'impuissance où je suis de trouver à ce problème une solution satisfaisante.

Les reculs sur la pénultième devant la pause (XI, p. 314, V *bis*) confirment bien, en effet, l'hypothèse de M. Suchier. Aussi, l'enclise d'un monosyllabe sur une atone précédente transformée en tonique (lèvàtè, s kràtè, sédèvò, etc.), phénomène dont j'ai donné quelques autres exemples tirés du français, dans la note de la page 67¹. Dans ces cas d'enclise, on ne saurait voir, en effet, dans le monosyllabe, autre chose que la dernière syllabe d'un paroxyton.

Mais d'autres faits la contredisent. D'abord, l'accentuation oxytonique assez fréquente à la pause, alors que les mêmes mots qui la portent subissent souvent un recul de l'accent dans l'intérieur d'une période (ó sàrà, mais nè sar t' ó pà, etc., XI, 311). Ensuite, les mots comme é dyon (ils disent), que mon interlocuteur me donne maintenant constamment, aussi bien à la pause que dans une période.

Quant à l'exemple fourni par Pierson « as-tu fini? », où fi (croche pointée) aurait une durée triple de celle de ni (double croche), une pareille différence de quantité et par suite d'intensité², est tellement contraire aux habitudes de la langue française, qu'on ne saurait se

1. Cf. aussi Pierson, *op. c.*, 2^e partie, ch. VII.

2. Car toute voyelle longue, fût-elle ouverte, est une voyelle intense, la durée de sa résonnance provenant de la force avec laquelle le son a été émis. Mais la réciproque n'est pas vraie, et toute voyelle fortement émise n'est pas nécessairement longue, la résonnance pouvant être plus ou moins comprimée après l'émission. Les mots *quantité* et *intensité*, synonymes ici, ne le sont donc pas toujours.

servir de cet exemple isolé comme d'une autorité, malgré la justesse d'oreille et la précision habituelle à Pierson. Sans doute, la nécessité où se croyait Pierson de noter la phrase d'après le système musical moderne et l'acuité de la syllabe *fi*, l'auront porté à exagérer la valeur de celle-ci'. Aussi bien, quelques pages plus loin, on trouve « un verreu d'vin » (un verre d'vin), noté de même par une croche pointée à *reu* et une double croche à *d'vin*. Or, je ne crois pas que la prononciation picarde la plus lourde ait jamais été disgracieuse à ce point.

D'ailleurs, quoi qu'il en soit des desiderata de cette notation rythmée, les deux prononciations, de Paris et de Sutrieu, ont si peu de rapport, qu'il serait vraiment trop imprudent de se servir d'une ressemblance tout accidentelle (et encore ! fini n'est jamais paroxytonique à Sutrieu), pour étayer quoi que ce soit. Toutefois, hâtons-nous de le dire, les faits qui justifient la remarque de M. Suchier ont une réelle importance ; et si les quelques-uns que j'y ai opposés empêchent d'en admettre la parfaite vérité, au moins doit-on reconnaître la valeur de l'indication, et je le fais avec une vive gratitude pour le savant romaniste.

* * Les termes d'accent tonique, d'oxyton et de paroxyton sont chez nous d'un tel usage, que je ne crois pas devoir justifier l'emploi que j'en ai fait au

1. Ma critique ne s'adresse qu'à la notation rythmique de Pierson. Quant à sa notation mélodique, il me semble, en effet, avoir perçu en France cette cadence masculine en *mi* mineur « ré ré sol fa » avec l'acuité sur *sol*, mais sans qu'il soit plus lent que *ré ni que fa*. En Bavière seulement, il me souvient d'avoir souvent entendu cette finale ainsi chantée et ainsi rythmée : « zu Kreu^zer. » Encore cette sorte de cadence correspond-elle plutôt à nos féminines qu'à nos masculines.

cours de cette étude. Pour dissiper toute équivoque, je déclare néanmoins ne les entendre qu'au sens conventionnel, comme s'appliquant à l'intensité, et non pas à l'acuité.

Félix PELEN.

TEXTES PROVENÇAUS MODERNES

RECUEILLIS PAR J.-B. VALLIÈRE, ORGANISTE D'ARLES

Issu d'une famille provençale (de Grans) fixée en Arles depuis plusieurs générations, J.-B. Vallière y passa presque toute sa vie, après avoir fait son éducation musicale sous la direction de l'abbé Pellegrin, à Saint-Sauveur d'Aix. Nommé organiste à Saint-Trophime d'Arles le 18 décembre 1735, à l'âge de vingt ans, il occupa ces fonctions un demi-siècle durant, jusqu'en 1785, et ne survécut que cinq ans à sa mise à la retraite. Cet organiste fut un curieux d'histoire locale, de traditions arlésiennes, de chronique provençale, un collectionneur, non seulement de sa correspondance, mais des documents piquants ou curieux d'histoire et de littérature qui parvenaient entre ses mains. On trouve dans ses papiers un récit en vers de l'écroulement de la manufacture des tabacs d'Arles en 1782, à côté d'une *réclame* rimée pour M. Vilain, marchand de café à Paris; un rôle des chasses et bannières de la ville d'Arles et une supplique à Louis XIV pour l'ouverture du canal de la Durance à la mer. On y trouve quelques pièces en provençal, noëls ou vers littéraires, qui présentent de l'intérêt surtout comme documents sur l'état de la langue et de la transcription, mais qui n'en sont pas dépourvus sous l'aspect historique. Les papiers de J.-B. Vallière,

ceus de son frère Joseph et de son fils Claude ont été classés par un patient et laborieux collectionneur, M. Louis Mège, qui les a légués à la Bibliothèque d'Arles. Ils forment quatorze volumes, inscrits dans le catalogue de M. Albanès sous les n^{os} 372-385 (I-XIV). Les *Mélanges* de J.-B. Vallière sont dans le tome IX (380) (un vol. en papier, 284 pp.), dont M. Albanès n'a, selon son habitude, indiqué qu'assez incomplètement le contenu. (Albanès, *Catalogue d'Arles, dans le Catalogue général des Manuscrits*, XX, p. 502.) On pourrait en tirer, et je le ferai sans doute quelque jour, nombre de pièces historiques importantes pour l'histoire provençale du XVIII^e siècle. Je pense que ces pièces provençales pourront offrir quelque intérêt aux philologues et aux félibres.

L.-G. P.

I

Noël fait pendant la recherche des faux nobles.

O verbo incarnat,
Per que sias vous nat
Dedin la miseri !
Un Diou tout puissant
Naïsse din lou neant:
Aquo es un grand misterì.

A-z-Aï, lei partisan
Vous reproucharan
Aquello bassesso,
Et diran besay :
« Qui naisse pres d'un ay
Deroge à la noublesso ! »

Puisque vous couchas
Et que derougas
A vouestro noublesso,
Pagas vingt escus
Ou ben de Dessalus
Sentires la rudesso.

Enfin, bel enfan,
Si lou partisan
Contro vous si bendo
A la verita,
Pourres pas evita
Soixante franc d'amendo !

Na ges de pieta
De la paureta
Et prenes ben gardo
Que din vouestra gas
Noun logé de sourdats
Per faire corps de gardo.

Tout puissant que sias,
Si poussedarias
Un fief en Prouvenço,
Per un beou matin
Veirias veni Goubin
Que vous nen farie cenço.

Sy vouestreis etats
Noun fousoun istats
De Diou vouestre paire,
Goubin, a moun avis,
Dirié : « Lou Paradis
Es tout de moun tarrairé ! »

Ben que sachen tous
Que la raço en vous
Es touto divino,

Veirias un matin
 Venir moussy Goubin
 Serqua vouestro ourigino !

Finis.

II

Texte aixois de l'Épître de saint Étienne

Dans la métropole Saint-Sauveur d'Aix, le jour de la Saint-Étienne, à la messe paroissiale, l'épître farcie suivante (dont J.-B. Vallière a dû recueillir le texte sur place), était chantée dans le cérémonial suivant : le sous-diacre la chantait à l'autel strophe à strophe, et un prêtre *in habitu* et monté en chaire, l'expliquait aus assistants en vers patois sur l'air du *Veni Creator*. Cette messe était dite la messe du peuple.

Lectio Actuum Apostolorum

Ausés, messus, et ayas pas
 Ce que diren ben escoutas
 En la lisson de veritat :
 Non lya mon de faussetat.

 En la lisson que legiren
 Das sants apoüestros parlaren
 Lou dich de Sant Luc countaren
 De Sant Esteve parlaren (*sic*).

In diebus illis,

En aqueou temps que Diou fou nat
 En fon de mouert ressuscita
 Et puis au ceau fouguet mountat,
 San Esteve fou lapidat.

Stephanus, plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Ausès, messus, per que reson
Sant Esteve lapideron :
Vegueron que Diou en elfons
Fasié miraclé per son nom.

Surrexerunt autem quidam de Sinagoga quæ appellatur libertinorum et Cirenensium et Alexandrinorum, et eorum qui erant a Cilicijs (*sic*) et Asia..., disputantes cum Stephano.

Contr'eu se leveron cridant
Lous felons Alexandrians
Et lous crüels Cillicians
Et aussy lous libertinians.

Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.

L'Ami de Diou, per sa vertu,
Sous ennemis a convençu
Lous plus sçavens a rendu muts
Et lous plus fouërts a confondus.

Audientes autem hæc, dissecabantur cordibus suis et stridebant dentibus in eum.

Quand avien ausi la reson
Couneisse que veneus fouron,
D'iro enfleron lous poulmons
Seis dens crueion coumo lyons.

Cum autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto, intendens in cœlum, vidit gloriam Dei et Jesum stantem a dextris Dei et ait :

Lou sant vesen sa voulontat
Non sarquet haido d'homé armat,
Mais au ceou anet regardar.
Ausès coumo ly vai parlar.

Esse video Cœlos apertos et filium hominis stantem a dextris Dei.

Escoutas tous, non vous sié greou
 Aro ubert vesi lou ceou,
 Vesi Jesu lou fiou de Diou
 Ista a la man drecho siou.

Exclamantes autem voce magna continuerunt aures
 suos et impetum fecerunt unanimiter in eum et eji-
 cientes enim extra civitatem lapidabant.

Lous faus jusious tous courrousas
 Cridon coumo desesperas :
 « Giten lou fouïero la citat
 Et que siege ben lapidat ! »

Et testes deposuerunt vestimenta sua, secus pedes
 adolescentis qui vocabatur Saulus.

As pes d'un joüine adoulescent,
 Van mettre sous habillament,
 Et tous a las peiros courirens,
 Et sant Esteve lapidien.

Et lapidabant Stephanum invocantem et dicentem :

Quand veguet las peirous venir,
 Noun si mettes pas a fugir.
 Per sous Seignour souffret martir,
 Et veissi coumo ly parlor :

« Domine Jesu, accipe spiritum meum ! »

Seignour Diou, qu'avez fach lou mond,
 Et nous tirer d'infer pregond,
 Per lou merite de ton noun
 Recebes mon esprit amoun !

Positus autem genibus, clamavit voce magna, di-
 cens :

Sant Esteve, premier martyr,
 Per soun Seignour vouguet mourir;
 Soun amo a Diou recoumandat,
 Et per sous ennemis preguet.

« Domine, ne statuas illis hoc peccatum ! »

Quand agues dich, s'agenouillet
Et per sous ennemis preguet :
« Mon Diou Jesus, pardounas lours
Toutos mas penos et doulours ! »

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Quand lou martyre fon finit,
Sant Esteve en Diou dormit.
Et puis fouguet ensevelit
En sin fouguet tout accomplit.

III

Noël dialogué de date inconnue

LE FIDÈLE :

LE MOQUEUR :

Reveillo te, nanan,
Auve se fay grand festo.
Nausès pas leis chrestian
Que jogon de son resto ?
Ny a que rejouissenco
Vou souna Mourdaquay ;
Celebren la naissenco
Dou fils de l'Adounay.

È que vo.

È pui que vo ? Laisso ly ferò ?

Malour a li aquestu.

A sies fou ! Nas que foulié en
[testo.

You cresé qués vengu,
Car sian trop miserable.
Dison ques presequ
Es nà dans un estable,
Din noste jutariou,
Nen siou pas trop content !
You vou dire au messiou
Lou selon aler ven.

O es vengu, espero lou ben.

A va matto, per ma fo as begu !

En sara pas content que se con-
[tente.

A se fies fô, en te guerira.

Noste lei es ma fo

Tan vieilloque brandusso ;	A filo menjair
Semblo lou vieou Jacob	
Plus secco qu'une merlusso	Sei secco, la boutaren trempa.
Cresé ques tant marrido	
Que naven que dany	Crei me, demore en repau !
A leis cambo pourrido	
Se pou plus sousteni.	Se tombo, sara au sou.
Creo me parten, nanan,	
Per verre noste Seigne !	En te ten, lou pourtau es enver
Se nou fasen chrestian	
Nauren plus ren a cregne :	You me faray... crestian !
Brisen lampo e violò,	
Brulen noster talmu,	Pran pran, un pau daise.
E de noster coudolo	
Que se nen parla plus !	Bardayan aimé que nen man- [gearay encore.
Veneten eme you,	
Quitten la synagogo :	You quittaray, espéro lou ben.
Veiren lou fils de Diou	
Lou veirian pas dins jogo ;	O lou veiras ! bouto teislunettos !
Es descendu sur terro	
Per naisse dins un jas !	A fay me veiro lescalo ques [descendu.
Fera cessa la guerro	En te voudrié creire, nen farié [de bello.
En nous donnant la pas.	
Es aqueou enfanton	
Que nous tiré d'Egipto	Païs deis cebou !
Dei man de Pharaon	
Et de seis satellitos !	Marridei gens per ma fô !
Eou nous mande de manno	
Per lou men quarante ans,	Et de cayo, tant que vouijan.
Souto noster cabano :	
Jamai mourian de fan !	Aquito, aurian toujours tauolo [messo.
Monseignour, nous voicy	
Pour veir votre excelanso	O ecelance, es un pau may.
Et pour vous rendre aussy	

Noste obeissanco.	Non l'oubeiren pas, leven lou
Nous avons l'esperanço	[capeou ei tiromelletos.
Que seren ben recu,	Et perque non, sian de sa raço !
Et qu'auren souvenenço	
De nos predecessu.	Avay matto de gens : coumo a
	[quo oublidon leis cause.

IV

Une pseudo-satire contre M. de Brancas, archevêque d'Aix (1764)

Ce spirituel éloge de M. de Brancas, archevêque d'Aix, fut composé peu de temps avant la Noël 1764 par un marchand aixois, nommé Grégoire. Il y énumère ingénieusement les vertus et les bienfaits de l'archevêque, sous couleur de les lui reprocher. J.-B. Vallière a noté au sujet de cette pièce intéressante l'anecdote suivante : « Ces vers furent présentés à Monseigneur l'archevêque avant les festes, sans qu'il en sût l'auteur. Au jour de l'an matin, le sieur Grégoire étant venu pour luy souhaiter la bonne année, le prélat lui répondit à ses vers, et lui dit :

Tais d'estapa Gregori :
 Tout lou mau qu'as dit de iou,
 Et escarfa de ma memori :
 Te lou pardouni per l'amour de Diou.

» Toute l'assemblée, entendant l'archevêque parler provençal, éclata de rire, et M. Grégoire qui ne croyait pas avoir été découvert fut estonné de cette apostrophe. »

Vers d'un cadet d'Ay contre M^r l'archevêque d'Aix :

Es dich quu pourtara lou fai
 Aro, que voules que li fassi ?

Lou boüen Diou ma fat cadet d'Ai.
Ah ! si m'aguesso fat la graci
De me durbi la pouërto de l'engrai,
S'en me pastan me faguesso archevesque ;
Voüeli que Cerbero me pesque,
Se dins un plus riché palai
Comuravie fa miyou chiero,
Per tout indulgenci pleniero,
Et cent counvivos toujours gai !

Leis fins espepiounés de dautrino embulado
Aurien louja luen de chés you ;
Auriou per la graci de Diou
Distingua touto la journado
Lou mous deme laigo signado ;
Et puis, per passa per la flous
Et la chremo deis benhurours,
Leis huis bas, certains jours de festo,
La crosso en man, la mitro en testo,
Dau grand Melchisedech ramplissen les fountiens.
Sur leis maus penchinas que ma glori detesto
Auriou lacha cent fès millo benedictiens.

D'un grand prelat la plus peniblo affairé
Es d'estre huroux et de nen fairé
Qu'es vouesté Moussu de Brancas ?
De vous à you, n'ai jamai fa grand cas :
Es l'ennemy de la fricasso,
Viou que de parpelos d'agasso ;
Soun cousinier counoui ni rabassos ny lard ;
Sau pas ben ce qués uno intrado,
Et soun plat favori, dins leis reglos de l'art,
Es uno eicelento grillado
De bouens boudens de Perricard.

Qu'un prelat de la metropolo
Mesprese antin la casseirolo,

Se pau pas n'en plus mau agi,
 Quand voudra li farai legi
 Dins un libré qu'ai dins ma pocho
 Qu'un evesque que se reprocho
Quod ore de vin a grand fres
 Que mespresan les miòus mes,
 Laisso envouï soun tournobroche
 Es un evesque de foures.

Pouèdi plus teni lou cresteri,
 Nouëste arcevesque es un arleri.
 Sau pas ce que se vau :
 Espargno, espargno, et puis un beau matin
 Duerbe seis bras a la miseri ;
 Escampo tout soun sant Crespin
 Amo la tiblo et leis manobros
 Per arroundi de boueneis obros.

Quand disi bouènos, nai menti
 Peccaire, a lou tic de basti
 Millo cagnards per la poutraillo ;
 Sameno per tout d'espitaux.
 Sounge eis convalescens que sount panca malaus
 L'incurable qu'un mau esfrayo,
 Fillo qu'aurie fach uno sounaillo,
 Certains enfans abandonnas,
 Foueste autreis mans endautrinas,
 Vieil celebrant que n'a ni moudelo ni crousto
 Quand ploou, tout aquo es a la sourto.

Naurien ren dit ! avié nouchalammen
 Gitta un cop d'hueil sur lou grand bastimen
 Deis tounsuras de fresquo datto
 Qu an touteis la frisuro plato.
 Mai, perqué mettre tant d'enfans
 Dins un pichot mouelé de capelans ?
 Ly passariou davé moustra soun zelo

En ayent dit bouen soir a sa vaisselo
Mai puis dau billet que n'a fat ?
Diou merci, n'aura pas recoumpense eternelle,
Parce quen lou donnant ses bagna dins lon lach.

Tant de soucis, tant de faiblessos,
Escarfoun trop soun antiquo noublesso :
Branças farié pas mein de s'un pou respecta ;
Fa ren que nou fagué piéta,
Et quand sagis de la provinço
Per la despenso la plus minço
Clabauda comme un desoula.
Demandoun : fa l'aureillo sourdo,
Dis que lou pays es nebla,
Voudrié que chaque grande blad
Fousso gros comm une cougourdo.

En quu Diou mando tant de ben
A Branças ques jamais counten;
Et que jamai se tranquiliso :
Que daurrié saché ren de ren
Puis douermé pas, boueno salut
Que lou mausancouës lou revesse,
Car tout counta, tout rabatu,
L'aquo va toujours dau memessé.
Sion segur qu'avant que juech cessé
Inventara quauquo vertu.

(A suivre.)

COMPTES RENDUS

The foreign sources of modern English versification,
by Charlton M. Lewis. Berlin, 1898. 1 vol. 104 pages.

Bien que M. Lewis ait pour but d'expliquer la formation du vers anglais moderne, les deux tiers de son étude portent directement sur l'origine et la nature du vieux vers français. Aussi sa thèse sera-t-elle lue avec un grand intérêt par tous ceux qui ont souci de connaître la naissance de notre versification nationale.

La première question dont s'occupe l'auteur est de savoir quand et comment le rythme accentuel s'est substitué dans la poésie latine au vers quantitatif. D'accord avec la plupart des métriciens autorisés d'aujourd'hui, M. Lewis rejette l'hypothèse qui rattache le vers latin accentuel du moyen âge à un vieux vers latin populaire disparu. Il établit qu'il est sorti du vers quantitatif par une évolution graduelle et naturelle. A mesure que la notion de la quantité des syllabes s'est altérée, le vers classique a cessé d'être dit et d'être goûté selon sa nature propre. Il a continué toutefois de plaire à l'oreille, grâce à la persistance de l'*ictus* rythmique qui peu à peu en est devenu l'élément essentiel, puis unique. M. Lewis montre la transformation en train de s'accomplir au III^e siècle dans les vers du poète chrétien Commodien. Le vers accentuel est atteint à la fin du IV^e siècle dans les hymnes de saint Ambroise.

Sans doute, les vers latins du moyen âge n'ont pas tous le rythme accentuel. Il en est qui sont purement syllabiques. M. Lewis reconnaît l'existence des seconds qu'il voit naître au VI^e siècle dans les psaumes chantés à la musique grégorienne, laquelle ne réclame plus du vers qu'il soit rythmique. Mais il combat avec vigueur la théorie qui, niant l'existence

du vers latin accentuel, n'admet que le vers syllabique et explique l'indiscutable présence de vers nettement accentuels comme un simple accident. Se guidant sur les variations du rythme accentuel des vers anglais, il explique et justifie les nombreuses irrégularités apparentes des vers latins rythmiques, où il voit tantôt des perturbations dans l'accent naturel des mots, tenant à ce que le latin n'est plus qu'une langue morte, tantôt des renversements légitimes ou même artistiques du rythme ayant pour effet d'atténuer l'extrême monotonie d'une alternance constante des syllabes accentuées et non accentuées. Il dégage l'existence d'un octosyllabe latin accentuel, soit un vers iambique susceptible de fréquentes variations, soit un vers trochaïque ordinairement très pur et très régulier.

Or, tandis que d'une part cette constatation l'amène à considérer le vers anglais moderne comme dérivant pour l'alternance des syllabes accentuées et non accentuées du vers latin susdit, elle le fait s'inscrire contre la théorie d'après laquelle le vers français, — et d'abord l'octosyllabe, — serait devenu purement syllabique sous l'influence du vers latin. Les premiers octosyllabes, ceux du Poème de la Passion, de la Vie de saint Léger, du Roman d'Alexandre sont manifestement des iambiques accentuels. Ce sont ces vers que M. Lewis considère comme influencés par l'octosyllabe latin. Selon lui, le vers français est devenu au contraire syllabique en s'écartant du latin, et en cédant aux nécessités de la langue. Les pages 70 à 87 où M. Lewis étudie les raisons de ce changement sont un modèle d'analyse pénétrante. L'octosyllabe français cesse d'avoir un rythme accentuel généralement iambique, le jour où il ne se contraint plus à porter un accent à la quatrième syllabe. Ce jour-là, des vers en partie anapestiques commencent à alterner avec des vers iambiques, comme dans ce passage de Wace :

Cordeille | out bien | escuté
 Et bien out | en sun cuer | noté
 Cument | ses deus | sorurs | parloënt,
 Cument | lur pèr/e loslengoënt.

Il y aurait pourtant quelques réserves à faire sur les explications du changement fournies par M. Lewis. Lorsqu'il dit que les poètes français ont rejeté le rythme iambique à cause de l'accentuation des mots français qui, portant presque universellement sur la dernière syllabe du mot, aurait le désagrément de faire coïncider presque toujours la fin du mot avec la fin du pied, il fait bon marché des désinences féminines qui constituent à peu près la moitié du vocabulaire. Les vers suivants du Roman de la Rose sont d'un type à peine moins fréquent que les vers à coupe masculine :

En mai estoie, ce sonjoie...
 El tens ou tote riens s'esgaie...
 Li bois recovrent lor verdure...
 La terre meïsmes s'orgoille,
 Por la rosée qui la moille... (Etc.)

En vérité, M. Lewis comme la plupart des métriciens étrangers, est trop enclin à condamner à priori le défaut d'alternance accentuelle dans nos vers comme une impuissance. Les poètes français y ont renoncé, selon lui, parce qu'ils n'ont pas pu faire autrement. Il en résulte que « le mouvement rythmique de son vers procure au Français une jouissance sensuelle beaucoup moindre que celui du vers anglais à une oreille anglaise ». Il n'est pas douteux que M. Lewis ne jouisse beaucoup mieux du rythme du vers anglais que du rythme du nôtre. Mais il a tort de généraliser. Cette alternance qui est si voluptueuse pour lui devient vite insupportable pour nous, si elle est trop stricte. La mobilité des accents contenue dans l'uniforme cadre d'un nombre de syllabes fixe est le charme et la beauté de notre vers. Les poètes qui ont réalisé cette harmonie supérieure ont été non des impuissants, mais des artistes. Le meilleur argument de M. Lewis paraît d'ailleurs être un extrait d'un journal américain, où il est relaté que l'Académie française, après avoir en 1897 décerné le pris de poésie à M. Gregh, s'est aperçue avec horreur et après coup, que plusieurs des alexandrins du jeune poète avaient treize et même quatorze syllabes. De ce fait,

M. Lewis conclut « à la faible valeur relative du pur syllabisme, au point de vue esthétique ». M. Lewis ferait bien de s'enquérir de l'incident ailleurs que dans les colonnes humoristiques du *New-York Evening Post*. Il ignore l'effet que produit sur nous un vers faus dit par un acteur ou un lecteur. Et, comme contre-épreuve, je lui demanderais de dicter à vingt de ses compatriotes une centaine de vers de *Macbeth* ou du *Paradis perdu* et de m'envoyer les copies. Combien auraient su distinguer le vers dans la tirade ?

Je ne ferais pas ces chicanes à M. Lewis dont le livre a une réelle valeur, est d'une clarté vigoureuse et d'une ferme argumentation, si elles n'avaient pas pour objet de mettre en évidence la nécessité pour le métricien de ne juger une versification que lorsqu'il la connaît assez intimement pour l'aimer et pour en jouir lui-même.

E. LEGOUIS.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE DE PHILOGIE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

A. BOVY. — *Adenet le Roi et son œuvre, étude littéraire et linguistique* (Bruxelles, Vromant, 1898, 116 pages in-8. Extr. des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, tomes X à XII.) — Nous avons là une étude consciencieuse et intéressante des procédés littéraires d'Adenet. Le chapitre sur la langue du trouvère était peut-être inutile et contient quelques indications contestables : je ne crois pas qu'on puisse expliquer *je puis* par *poteo+is*.

Le même. — *Une conjecture sur la limite des mondes gaulois et germanique avant la conquête romaine* (Bruxelles, Vromant, 1898, brochure de 6 pages. Extr. des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, tome XII). — M. Bovy part de ce principe que le changement de *u* latin en *u* français est dû à une influence celtique, et il en conclut que les pays où *u* latin s'est conservé n'étaient pas celtiques, étaient germaniques, au moment de la conquête romaine.

Gaëtan HECQ. — *Traduction de Berte aus grands pieds par Adenet le Roi* (Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, 165 pages in-18). — Ce volume est le premier d'une collection intitulée : *Les Romans du moyen âge*, qui vient à son heure, et à laquelle nous souhaitons le meilleur succès. Tous les volumes se vendront uniformément 1 fr. 25 (1 fr. pour les souscripteurs à la collection complète) ; il en paraîtra un tous les trois mois. On annonce comme sous presse les traductions d'*Aucassin et Nicolette* et du *Jeu de Robin et de Marion*. Viendra ensuite un volume consacré à Jean de Condé.

F. BRUNETIÈRE. — *Manuel de l'Histoire de la Littérature française* (Paris, Delagrave, 1898, VIII-531 pages petit in-8). — Comme le dit l'auteur lui-même dans son *avertissement*, ce manuel est proprement un « Discours ». On ne peut s'étonner de voir M. Brunetière faire pour l'Histoire de la Littérature française ce que Bossuet a fait pour l'Histoire universelle. Il y a pourtant au rez-de-chaussée du volume, au bas de chaque page, une sorte de manuel ou de memento, mais plutôt à l'usage des maîtres qu'à la portée des élèves, du moins dans l'enseignement secondaire. On y aura l'avant-goût et on y trouvera le plan d'une Histoire développée de la Littérature française que M. Brunetière n'ose nous promettre, mais qu'il nous doit. Il va sans dire que ce livre, — discours ou manuel, — est remarquable et d'une lecture attachante. Si rapide que soit son allure, l'auteur trouve encore le temps de discuter avec Désiré Nisard : l'influence de Descartes ne s'est exercée ni dans le sens où Nisard le dit ni dans le temps où il la place, et on ne peut se tromper davantage. Voilà, certes, un jugement qu'on ne saurait comparer à « l'eau pure, qui n'a point de saveur particulière ». On s'attendait à voir M. Brunetière expédier la littérature du moyen âge en quelques pages de son discours ; il est plus explicite au bas de ces pages, où il indique sur bien des points des opinions très arrêtées, qui paraissent reposer sur une connaissance superficielle et indirecte des œuvres. Mieux informé, il cessera sans doute de croire « que la véritable origine de l'épopée romanesque est dans la différenciation des éléments de l'épopée nationale », dont l'élément authentique serait devenu de l'histoire et l'élément merveilleux symbolique et mythique serait devenu le roman d'aventures.

A. HENRY. — *Histoire de la Littérature française* (Paris, Belin, 1897, 696 pages). — On ne trouvera pas dans le manuel de M. Henry les mêmes hardiesses que dans celui de M. Brunetière. Il est plus équitable, mais il n'est guère plus exact pour le moyen âge, dont il n'a, lui aussi, qu'une

connaissance insuffisante et indirecte. Il cite la plainte célèbre de Rutebeuf, qui se termine par ces vers :

Ce sont ami que venez enporte,
Et il ventoit devant ma porte,
Ses emporta.

Mais il supprime le petit vers final ! L'introduction sur l'histoire de la langue est faite d'après de vieux livres, et en retard de vingt ans. M. Henry est plus heureux quand il résume des travaux récents, comme les études de M. Petit de Julleville sur le théâtre. A partir du XVI^e siècle, son information devient plus complète, et il peut nous apporter des appréciations personnelles, toujours fermes et nettes, souvent fines et délicates.

Ant. THOMAS. — *Essais de philologie française* (Paris, Bouillon, 1898, VIII-441 pages in-8). — La bonne et la seconde moitié de ce volume est consacrée à des recherches étymologiques sur une centaine de mots romans. M. Thomas s'y dédommage de l'extrême réserve qu'il est obligé de garder dans le « Dictionnaire général de la langue française », dont, entre parenthèses, le 23^e fascicule a paru (jusqu'au mot *proposition*) ; il parcourt avec aisance, compétence et ingéniosité le vaste champ des hypothèses. La plupart de ces hypothèses ont été présentées tout d'abord aux lecteurs de la *Romania*. J'ai depuis longtemps abandonné l'explication de *lui* par *illunc* pour adopter la théorie de Darmesteter ; je n'ai d'ailleurs jamais présenté *illunc* comme un « adverbe employé pronominalement ». Pour *virecite* = girouette, l'explication par la formation française (qui vire vite) est bien tentante ; à tout le moins le mot a-t-il été influencé par cette étymologie. Parmi les articles déjà connus qui forment la première partie du volume, je signalerai spécialement : *La loi de Darmesteter en provençal*, *la Dérivation à l'aide des suffixes vocaliques atones*, *La langue de Bernard Palissy* (très court, mais important ; à propos du beau livre de M. Ernest Dupuy), *la Sémant-*

tique (à propos du livre de M. Bréal), enfin l'article sur M. Gaston Paris à l'occasion de son élection à l'Académie française. Ces différents articles renferment bien des étymologies, qui s'ajoutent à celles dont nous parlions en commençant, et qu'on retrouvera facilement, grâce à un bon index lexicographique qui termine le volume.

Lars LINDBERG. — *Les Locutions verbales figées dans la langue française* (Upsal, Almqvist et Wiksell, 1898, 117 pages in-8). — Nous comptons publier dans notre prochain fascicule un article détaillé sur cette thèse.

Anton LINDBSTRÖM. — *L'Analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule*, première et seconde parties (Upsal, Almqvist et Wiksell, 1898). — Notre collaborateur M. Devaux rendra compte de cet important ouvrage.

Michel BRÉAL. — *Essai de Sémantique* (Paris, Hachette, 1897, 349 pages in-8). — Nous espérons donner bientôt un compte rendu détaillé de cet ouvrage magistral. Je me bornerai à me féliciter de m'être rencontré par avance avec M. Bréal pour la réduction à quatre lois principales des procédés de dérivation des sens : la restriction, l'élargissement (ou extension), la métaphore ou comparaison, et l'épaississement (une des formes de ce que j'appelle la connexion).

Alfred JEANROY et Henri GUY. — *Chansons et Dits arlésiens du XIII^e siècle* (Bordeaux, Feret et fils, 1898, 166 pages in-8). — Fascicule II de la *Bibliothèque des Universités du Midi*. — Nous avons là 24 pièces tirées du ms. français 12615 (Noailles) de la Bibliothèque Nationale, et dont cinq seulement avaient été déjà publiées. Dans l'introduction, M. Guy les classe en trois catégories : les pièces morales, celles qui sont à la fois morales et satiriques, et les pièces satiriques. Toutes sont postérieures à 1248 et antérieures à 1280. Le texte et le glossaire ont été établis par M. Jeanroy avec sa compétence et sa conscience habituelles. De son côté, M. Guy a fait un index développé des

noms propres, qui rendra les plus grands services pour la lecture du texte et l'interprétation des nombreuses allusions qu'il renferme.

Jules COULET. — *Le troubadour Guilhem Montanhagol* (Toulouse, Privat, 1898, 241 pages. — 1^{re} série, tome IV de la *Bibliothèque méridionale* de la Faculté des Lettres de Toulouse). — Ce volume sort d'une conférence dirigée par M. Ant. Thomas à la Sorbonne ; il est conçu sur le même plan que l'excellente édition de Bertrand de Born donnée par M. Thomas lui-même. Il comprend une substantielle introduction, sur la vie et les œuvres du troubadour, le texte des poésies de Montanhagol, avec des notes et éclaircissements après chaque pièce, une traduction en prose très exacte, enfin un glossaire très soigné. Cette publication fait honneur à M. Coulet et à son maître.

Mathias FRIEDWAGNER. — *Meraugis von Portlesgues, von Raoul von Houdenc* (Halle, Niemeyer, 1897, XL-295 pages in-8). — Voici le premier volume d'une collection des œuvres de Raoul de Houdan, analogue à la collection des œuvres de Chrétien de Troyes, publiée par M. Fœrster. On ne peut que louer la copieuse introduction, les notes, le glossaire ; le classement des manuscrits est contestable, mais un classement différent n'entraîne pas de changements importants dans le texte, qui, sous réserve d'un certain nombre d'améliorations de détail, peut être considéré d'ores et déjà comme établi. Il est à souhaiter qu'on nous donne des éditions classiques et à pris réduit des volumes de cette collection. L'expérience faite pour les œuvres de Chrétien de Troyes doit être encourageante.

Louis DUVAU. — *Remarques sur la conjugaison française* (6 pages extr. des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. X). — M. Duvau croit que *chantiens* doit sa finale à *chanteriens* ; il faudrait commencer par expliquer phonétiquement la finale de *chanteriens*. Il suppose que la flexion analogique *ons* s'est d'abord produite au futur,

pourquoi? Il explique l'e labial de *sommes, estes* par les groupes *sumus nos, estis vós*, où il ne devait pas se produire. Il voit dans *sui* : *sum + ego*, et n'est pas loin d'expliquer de même *vois, ruis, truis, puis*. Toutes ces solutions manquent de base phonétique.

A. PACHALERY. — *Dictionnaire phraséologique de la langue française* (Odessa, Rasspopof, xxvii-176 pages in-8). — Nous avons déjà annoncé cet ouvrage dont nous avons ici le 1^{er} fascicule, de *A* à *Azor*. On y trouvera une foie de renseignements sur nos locutions dites proverbiales, avec des citations, des rapprochements intéressants, et les explications, parfois fantaisistes, qui en ont été données.

M. WILMOTTE. — *Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français* (Paris, Bouillon, 1898, 114 pages). — Bonne contribution à l'histoire du théâtre allemand dans ses rapports avec le vieux théâtre français.

Henri TEULIÉ. — *La limite de c, g explosifs decant a, Lot et Dordogne* (Paris, Picard, 24 pages). — Fragment d'une enquête conduite avec beaucoup de méthode.

Wilhelm WANDSCHNEIDER. — *Sprachgebrauch bei Alphonse Daudet. Wortstellung und Verb* (Wismar, 1898. Programme de Gymnase, 34 pages). — Dépouillement utile, bien que fort incomplet.

Paul PASSY. — *L'Évangile selon Marc, texte grec transcrit en lettres latines* (Paris, Librairie populaire, 1898, 66 pages). — M. Passy part de cette idée qu'il serait utile, pour commencer l'étude du grec, de se servir d'une transcritation en caractères romains et de ne donner à lire les lettres byzantines qu'à des élèves déjà un peu avancés.

Le Gérant : V^{te} ÉMILE BOUILLON.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r.

ÉREC ET ÉNIDE

Par CHRÉTIEN DE TROYES

Traduction archaïque et rythmée

(Fin)¹

Mais Érec veut s'en aller dans sa terre, et tout d'abord rejoindre le roi Arthur. Il annonce son intention à Guivret, le remercie de ses bons soins, et exprime l'espoir de le retrouver un jour. Guivret lui répond aussitôt : « Seigneur, vous ne partirez pas seul, car je m'en irai avec vous, et, si vous le permettez, j'emmènerai mes compagnons. » Érec accepte avec empressement, et, sans plus tarder, on prépare le départ. Le lendemain, de grand matin, Érec se rend dans les chambres des sœurs de Guivret pour prendre congé d'elles et les remercier de lui avoir sauvé la vie. Énide se rend aussi près d'elles; chacun d'eux en prend une par la main, et ils montent ainsi au palais, la main dans la main. Guivret avait fait amener pour Énide un beau palefroi, qui ne valait pas moins que celui qui était resté à Limors. Il était jaune d'or, sauf la tête, dont une joue était blanche et l'autre noire; entre les deus il avait une ligne plus verte qu'une feuille de vigne, qui séparait le blanc du noir.

Tout le poitrail et le harnais
Fut d'or et d'émeraude plein.
La selle fut d'autre manière,
Couverte d'une pourpre chère.

1. Voyez notre *Recue*, X, pp. 177 et 280; XI, p. 223; XII, p. 81.

Et les arçons étaient d'ivoire,
On y avait gravé l'histoire
Comment Énéas vint de Troie,
Comment à Carthage en grand joie
Didon en son lit le reçut,
Comment Énéas la déçut,
Comment elle pour lui s'occit,
Comment Énéas puis conquît
Laurente et toute Lombardie,
Dont il fut roi toute sa vie.

L'œuvre était bien taillée et garnie d'or fin. L'artiste avait mis sept ans à l'achever. Certes, Énide n'avait plus à regretter la perte de son palefroi. Elle saute joyeusement en selle, et après elle tous les seigneurs et les écuyers. On emportait aussi, pour la chasse, des autours, des tiercelets, des éperviers, et on emmenait des chiens braques et des lévriers.

Ils avaient chevauché depuis le matin jusqu'au soir, et fait plus de trente lieues galloises, lorsqu'ils arrivent devant les bretèches d'un château-fort, clos tout autour de murs nouvellement construits, et au-dessous duquel courait à la ronde une eau profonde et large, bruyante comme la tempête. Érec s'arrête pour le regarder, et demande à Guivret s'il peut lui dire le nom de ce château: «C'est Brandigant, répond Guivret. Aucun roi, aucun empereur ne pourrait s'en emparer, dût-il l'assiéger pendant toute sa vie. Car l'île où le château est assis dure plus de quatre lieues, et il y croît tout ce qui est nécessaire à la vie, fruits, blé et vin. Ni bois, ni rivière n'y manque. De nulle part il ne craint l'assaut, et rien ne pourrait l'affamer. Le roi Évrain, qui le possède en franchise, l'a fait clore de murs et de tours pour qu'il fût plus beau, et non point pour se protéger. Car n'y eût-il que l'eau qui l'entoure, il serait à l'abri de toute attaque. —

Dieu ! fit Érec, quelle puissance ! Allons voir la forteresse et y prendre logis ; j'y veus descendre. — Seigneur, reprent Guivret, si vous m'en croyiez, nous n'y descendrions pas. Il y a dans le château un mauvais passage. »

« Mauvais ? fait-il , le savez-vous ?

Qui que il soit, dites-le-nous,
Car volontiers je l'apprendrais.

— Seigneur, dit Guivret, peur j'aurais
Que vous n'y eussiez grand dommage.

Je sais qu'y a dans votre cœur
Tant d'audace et tant de valeur,

Si je vous avais raconté
Ce que je sais de l'aventure
Qui est si périlleuse et dure,
Que vous y voudriez aller.

J'en ai souvent oui parler ;
Y a passé sept ans ou plus
Que du château ne revint nul
Qui l'aventure y allât querre.

En sont venus de mainte terre
Chevaliers fiers et courageus.

Seigneur, je n'en fais pas un jeu,
Jamais par moi ne le saurez

Tant qu'assuré vous ne m'aurez,
Par l'amour que m'avez promise,

Que par vous ne sera requise
L'aventure dont nul ne sort

Qu'il n'y reçoive honte ou mort. »

Ces paroles ne font qu'exciter le désir d'Érec. « Beau dous ami, dit-il, permettez que nous logions dans le château, et n'en ayez pas de regret. Il est l'heure de nous arrêter, et si nous trouvons là un surcroît d'honneur, ne devez-vous pas en être heureux ? Quant à l'aventure,

dites-m'en seulement le nom, je vous tiens quitte du reste. — Le nom, répont Guivret, est beau à prononcer, mais la chose difficile à réaliser, car nul n'en peut échapper vivant. L'aventure s'appelle *La joie de la cour*. — Dieu ! dit Érec, il n'y a que du bien dans la joie. Beau dous ami, n'essayez pas de me décourager, mais descendons ici,

Car grand bien nous en peut venir,
Rien ne me pourrait retenir
Que je n'aille quérir la joie !
— Seigneur, fait-il, Dieu vous entende,
Que vous puissiez trouver la joie
Et sans encombre retourner.
Bien vois qu'il nous y faut aller.
Puisqu'autrement il n'en peut être,
Allons-y ! »

Guivret raconte ensuite que le roi Évrain a fait défense à ses bourgeois de recevoir dans leurs maisons aucun noble étranger, parce qu'il veut se réserver le plaisir d'héberger et d'honorer lui-même les chevaliers qui pénètrent dans l'enceinte du château.

Ainsi vers le château s'en vont,
Les lices passent et le pont,
Et quand les lices ont passées,
Les gens qui furent amassés
Par troupes au milieu des rues
Voient Érec, le beau chevalier,
Et à le voir pensent et croient
Que tous les autres à lui soient.
A merveille tous le regardent,
La ville en est toute bruyante,
On se le montre, tous en parlent.
Même les pucelles qui dansent

Leur chant en laissent et retardent,
Toutes ensemble le regardent,
De sa grande beauté se signent¹
Et à grand merveille le plaignent.
Tout bas dit l'une à l'autre : « Hélas !
Ce chevalier, qui par ci passe,
Va à *La joïe de la Cour*.
Avant qu'il puisse en revenir,
Dolent sera, car nul ne vint
La joïe de la cour quérir,
Qui n'y eût et honte et dommage
Et n'y laissât la tête en gage. »
Après, et pour que bien l'entende,
Disent tout haut : « Dieu te défende,
Chevalier, de mésaventure !
Car tu es beau hors de mesure,
Et bien est ta beauté à plaindre,
Car demain la verrons éteindre,
A demain est ta mort venue,
Demain mourras sans attendue,
Si Dieu ne te garde et défent. »
Érec s'avance et bien entent
Ce qu'on dit de lui par la ville,
Car le plaignaient plus de deus mille ;
Mais rien ne le peut effrayer,
Outre s'en va sans s'arrêter,
Saluant débonnairement
Tous et toutes communément,
Et tous et toutes le saluent,
Et la plupart d'angoisse suent,
Qui craignent, plus qu'il ne le fait,
Pour lui la honte et la défaite,

1. Font le signe de la crois.

Rien que de voir sa contenance,
Sa grand beauté, sa belle mine,
Si bien sont tous les cœurs à lui
Que tous redoutent son échec,
Chevaliers, dames et pucelles.

Le roi Évrain, averti, s'avance dans la rue au-devant de ses visiteurs : « Soyez les bienvenus, leur dit-il, vous tous et votre seigneur. » Sur son invitation, ils mettent pied à terre ; il y eut assez de gens pour prendre les chevaux et les conduire aus écuries. Quand il aperçoit Énide, il court l'aider à descendre, et il la conduit courtoisement au palais, « par la main, qu'elle eut blanche et tendre ». Il fait parfumer une chambre à l'encens et à la myrrhe, et y mène ses hôtes. « Pourquoi vous énumérer, nous dit Chrétien, les peintures et les étoffes de soie dont la chambre était embellie ? Je ne veus pas perdre mon temps, car celui qui va droit son chemin dépasse celui qui se détourne. »

Le roi commande d'apprêter
Le souper, quand temps fut et heure.
Tout ce qu'un cœur peut désirer,
Pleinement l'eurent cette nuit,
Oiseaux et venaison et fruit
Et vin de diverse manière.
Mais passe tout la belle chère¹,
Car de tous mets est le plus dous
La belle chère et bienvenue.

Cependant Érec n'oubliait pas son projet : « Seigneur, dit-il au roi, il est bien temps que je dise pourquoi je suis ici venu. Je demande la joie de la Cour ; donnez-la-moi, quelle qu'elle soit, si vous en avez le pouvoir. »

1. C'est-à-dire « le bon accueil. » C'est le sens ancien de cette locution.

En vain le roi s'efforce de le détourner de son projet, en lui représentant que tous ceus qui ont tenté l'aventure y ont péri : « Ce serait une trahison que de ne pas vous avertir. »

« Seigneur, fait-il, dire vous puis
Que sage homme et loyal vous trouve,
Et de rien ne vous puis blâmer.
Conquérir je veus cette joie,
Et, quoi qu'il puisse m'advenir,
Déjà le sort en est jeté,
Car jamais je n'ai renoncé
A chose que j'aie entreprise. »

« Je le savais bien, reprent le roi. Puisque vous ne voulez pas suivre mon avis, je vous montrerai la route de la Joie, mais j'en suis désespéré. Si vous réussissiez, vous auriez conquis le plus grand honneur auquel un homme puisse aspirer. Dieu le veuille ! »

Le lendemain, à son réveil, Érec vit l'aube claire et le soleil. Il se lève rapidement et s'arme sous les yeus d'Énide consternée. Le roi lui avait envoyé une armure pour remplacer la sienne, fort usée et en mauvais état. Quand il est armé, il descent les degrés, et trouve en bas son cheval sellé et le roi tout monté. Chacun s'apprêtait à monter, à la cour et dans la ville. Tout le monde veut accompagner le chevalier : hommes et femmes, grands et petits se pressent dans les rues et se répandent en lamentations. Érec passe, la tête haute, et le roi le conduit hors du château dans un verger enchanté.

Aucun mur apparent, aucune palissade n'entourait le jardin. Mais il était hermétiquement clos par une muraille d'air, qui ne laissait qu'une étroite entrée, en dehors de laquelle on n'aurait pu pénétrer qu'en volant. Tout l'été et tout l'hiver, il y avait des fleurs écloses et des fruits mûrs. Le fruit se laissait manger ; mais, si on eût voulu en emporter, on n'aurait jamais pu trouver la

porte, avant d'avoir remis le fruit à sa place. Toutes les espèces d'oiseaux et de plantes étaient abondamment représentées dans ce jardin. La foule y entre par l'étroite porte avec le roi Évrain et les chevaliers. Érec allait, lance sur feutre, et se délectait à entendre le chant des oiseaux, qui lui représentaient la Joie à laquelle il aspirait. Tout à coup il aperçoit une merveille, qui aurait pu faire peur au plus hardi combattant ; car, devant eus, on voyait, sur des pieus, des heaumes luisants et clairs, et sous chacun des heaumes une tête d'homme. Un de ces pieus n'avait pas encore de tête, mais un cor y était suspendu. Érec demande au roi ce que cela signifie. « Si vous tenez à la vie, répond Évrain, il y a là de quoi vous épouvanter. Car le pieu auquel ce cor est suspendu attend votre tête.

Et s'il advient qu'elle y soit mise,
Ainsi qu'elle lui est promise,
Aussitôt qu'y sera fichée,
Un autre pieu sera dressé
Près celui-ci, qui attendra
Tant que ne sais qui y viendra.

» Quant au cor, personne encore n'a pu en sonner. Mais celui qui en sonnera verra son honneur croître à tel point que tous ceus de la contrée le tiendront pour le meilleur d'entre eus. Maintenant, le moment est venu de faire éloigner vos gens. »

Alors le roi Évrain le laisse.
Érec vers Énide se baisse,
Qui en son cœur grand deuil faisait ;
Cependant elle se taisait,
Car deuil, que l'on fasse de bouche,
N'est rien si au cœur il ne touche.
Érec, qui bien connut son cœur,
Lui a dit : « Belle douce sœur,

Noble dame loyale et sage,
Je connais tous vos sentiments.
Grand peur vous avez, bien le vois,
Et ne savez encor pourquoi.
Mais à tort vous vous désolez
Jusqu'à ce que vu vous ayez
Que mon écu sera brisé
Et moi-même en mon corps blessé,
Et que verrez couvrir de sang
Les mailles de mon haubert blanc,
Et mon heaume mis en morceaux,
Et moi, sans force et sans défense,
Réduit à demander merci.
Lors pourrez faire votre deuil,
Mais trop tôt commencé l'avez.
Douce dame, encor ne savez
Que ce sera, pas plus que moi.
Mais sachez-le bien, alors même
Qu'il n'y aurait en moi d'audace
Hors ce que votre amour m'en donne,
Je ne craindrais certainement
Corps à corps nul homme vivant.
C'est folie de se vanter ;
Mais je ne le dis par orgueil,
C'est que conforter vous voudrais.
Confortez-vous ! En pais soyez ! »

Ils s'embrassent et se recommandent à Dieu, puis
Érec s'engage tout seul dans un sentier, laissant Énide
désolée de ne pouvoir l'accompagner.

Lors il trouva un lit d'argent
Couvert d'un drap tout brodé d'or
Et sur le lit une pucelle
Qui toute seule était assise.

Il va sans dire qu'elle était de toute beauté, quatre fois plus belle que la célèbre Lavinie. Érec veut la voir de plus près, mais au moment où il s'approche, voici qu'apparaît un chevalier à l'armure rouge, plus grand d'un pied que les hommes les plus grands. Il interpèle et menace Érec, qui riposte, et le combat commence. Au second engagement leurs lances se brisent à la fois, les chevaux tombent sous eus, et ils sont précipités à terre. Ils se relèvent prestement et continuent le combat à pied au milieu du verger. Ils se frappent fièrement sur tout le corps du pommeau doré et du tranchant de l'épée. Les coups terribles se succèdent, et bientôt tous les os leur font mal. Ils ont les yeux troublés par la sueur et le sang qui dégoutte avec, et bien souvent perdent leurs coups, parce qu'ils n'y voient pas assez pour diriger leurs épées. Ils finissent par laisser tomber leurs écus et se prendre corps à corps. Ils s'abattent sur les genoux et se combattent ainsi longuement, jusqu'au delà de trois heures de l'après-midi. Le grand chevalier se lasse, et l'haleine lui manque. Érec le pousse et le tire de telle sorte qu'il ront les lacs de son heaume, et qu'il le renverse à terre sur le dos.

Le chevalier s'avoue vaincu et demande le nom de son vainqueur : « Vous pouvez être d'un tel renom que ma défaite ne soit pas une honte pour moi ». — « Ami, répond Érec, je te dirai mon nom, à la condition que tu me racontes ensuite pourquoi tu es dans ce jardin et que tu me dises toute la vérité sur la Joie de la Cour. As-tu entendu parler du roi Lac et d'Érec son fils ? — Oui, seigneur, je l'ai bien connu, car j'ai été à la cour du roi Lac avant d'être chevalier. — Alors tu dois me bien connaître, puisque tu as été avec moi à la cour de mon père le roi. »

Le chevalier se déclare satisfait et raconte son histoire : « Cette pucelle et moi, nous nous sommes aimés

dès l'enfance. Un jour elle me pria de lui jurer de faire ce qu'elle me demanderait plus tard, sans me dire quoi. Peut-on rien refuser à son amie. Je jurai. Lorsque le roi Évrain, mon oncle, m'eut armé chevalier, ma demoiselle m'appela dans ce jardin où nous sommes, et me dit que je lui avais juré de ne pas sortir d'ici jusqu'à ce qu'un chevalier fût venu et m'eût vaincu. Elle ne pensait pas que cela pût jamais arriver, et elle voulait ainsi me retenir près d'elle pour tous les jours que j'avais à vivre. J'étais donc prisonnier, et honteuse eût été la délivrance. Vous avez bien vu les heaumes de ceus que j'ai vaincus et tués. On ne peut me reprocher leur mort, car je ne pouvais agir autrement sans être déloyal. Sachez que vous avez conquis un grand honneur. Vous avez mis en grande joie la cour de mon oncle et mes amis, car je pourrai sortir d'ici.

Et parce que joie en auront
Tous ceus qui à la cour seront,
Joië de la Cour l'appelaient
Ceus qui la joie en attendaient. »

Le chevalier continue en disant qu'il ne connaît pas son vrai nom, mais que, dans le pays, on l'a appelé Mabonagrain. Et il ajoute :

« Mais à dire vous ai encor
Qu'il est en ce verger un cor
Que bien vous avez vu, je crois.
Hors de céans sortir ne dois
Tant que le cor ayez sonné ;
Mais lors m'aurez déprisonné,
Et lors commencera la Joie.
Quel que soit celui qui l'entende,
Rien au monde ne le tiendra,
Lorsque le cor retentira,
Qu'à la cour ne vienne aussitôt.

Levez-vous, seigneur, allez vite,
Prenez le cor joyeusement
Et faites-en ce que devez. »

Ils se relèvent l'un et l'autre¹ et s'approchent du cor. Érec le prent et en sonne de toutes ses forces. Tous ceus qui l'entendent, — Énide la première, — sont remplis de joie et ne peuvent se tenir de chanter. La nouvelle vole par le pays, et de toutes parts on se rent à la Cour, qui à pied, qui à cheval. Tous chantaient une « chanson de la Joie », et les dames trouvèrent un lai qu'on appela « le lai de Joie ».

Mais celle qui était assise sur le lit d'argent gémissait au contraire, et les larmes coulaient le long de son visage. Énide en eut pitié et s'approche d'elle pour la reconforter et s'informer d'elle. Suit une scène de reconnaissance ; il se trouve qu'elles sont cousines.

Énide emmènes sa cousine. Avertis, Érec, Mabonagrain, Guivret, le roi Évrain et les autres viennent au-devant d'elles. Tous sortent ensemble du verger, en se congratulant et s'entrebaissant. Sur la route du château, la foule accourt pour voir Érec et le saluer. On crie à l'envi : « Dieu sauve celui qui a ramené la joie et la liesse à notre cour ! » On entend résonner rotes, harpes, vielles, violons, psaltérions, et toutes les harmonies possibles. La joie dura trois jours entiers. Le quatrième, Érec et Énide prennent congé et se remettent en route.

Ils se dirigent vers Robais, où on leur avait dit que se trouvait le roi Arthur, et en neuf jours ils y arrivent. Le jour précédent, le roi s'était fait saigner dans son appartement privé. Il n'y avait alors à la cour que cinq cents barons de sa maison. Jamais Arthur ne s'était trouvé si seul. Aussi est-il ravi d'apprendre par un mes-

1. Ils étaient donc assis à terre pendant ce dialogue, fraternellement côte à côte. On se rappelle qu'à la fin du combat ils s'étaient abattus sur les genoux.

sager l'approche d'Érec et de sa suite. Les barons veulent aller au-devant de lui; ils font mettre leurs selles et ne prennent pas le temps de chausser les éperons. Déjà était arrivée dans le bourg, pour préparer les logis, la troupe des petites gens, garçons, cuisiniers et bouteillers. Les barons rencontrent Érec à l'entrée de la ville. Après l'échange des saluts et des embrassades, les arrivants se rendent aux logis préparés et se mettent à l'aise. Ils se débottent, font leur toilette et revêtent leurs belles robes pour aller à la Cour. Le roi et la reine accueillent tendrement Érec et Énide qu'ils n'espéraient plus revoir et se font raconter leurs aventures. « Vous les connaissez, dit Chrétien à son lecteur, et je ne vais pas en recommencer le récit. » Arthur propose à Érec de demeurer à la Cour, comme il faisait auparavant, et il retient aussi Guivret, à la prière de son ami.

Érec resta près d'Arthur jusqu'à la mort de son vieux père, que vinrent lui annoncer à Tintaguel les plus hauts barons de sa terre, vingt jours avant Noël. Il eut plus de chagrin qu'il n'en montra, car il ne convient pas qu'un roi manifeste sa douleur. Il fit chanter vigiles et messes et fit de nombreuses donations aux Maisons-Dieu et aux églises. Il habilla de neuf plus de cent soixante-neuf pauvres, donna des chapes noires avec de chaudes fourrures aux pauvres clercs et aux prêtres, et distribua plus d'un setier de deniers. Il eut ensuite la pensée courtoise de se faire investir à nouveau de sa terre par le roi; puis il lui demanda de le couronner à sa Cour. Le roi lui répondit qu'il le couronnerait, ainsi que sa femme, à la Noël prochaine, et qu'ils se rendraient à cet effet à Nantes en Bretagne :

« Là porterez royaus insignes,
Couronne au chef et sceptre au poing.
Vous aurez de moi cet honneur. »

Le roi et Érec convoquent leurs barons à Nantes pour

la Noël. Érec ne manque pas non plus d'inviter le père et la mère d'Énide, qui arrivèrent à Nantes la veille de Noël avec une suite de bonne chevalerie. Ils se rendirent tout droit dans la haute salle du palais, où se tenaient le roi et ses gens. Érec et Énide les aperçoivent et se précipitent à leur rencontre. Après les premières effusions, tous quatre, se tenant par la main, s'approchent d'Arthur et de la reine :

« Sire, dit Érec, voyez-ci
Mon bon hôte, mon bon ami,
Qui me porta si grand honneur
Qu'en sa maison me fit seigneur.
Avant de me connaître en rien,
Il m'hébergea et bel et bien ;
Tout ce qu'il eut m'abandonna,
Sa fille même me donna
Sans prendre nul conseil d'autrui.
— Et cette dame auprès de lui,
Ami, fait le roi, qui est-elle ?
— Sire, la mère de ma femme.
— Certes, fait le roi, bien puis dire
Que moult doit être belle et gente
La fleur qui naît de si belle ente,
Et meilleur le fruit qu'on y cueille.
Belle est Énide, et belle doit
Être par raison et par droit,
Car belle dame est moult sa mère.
Beau chevalier a en son père
Et de tous deus se montre digne. »

De revoir après un si long temps son père et sa mère, Énide manifesta une vive joie et en éprouva une plus vive encore. Mais Chrétien n'en dit pas davantage sur ce point, car « le cœur le tire » vers la Cour, qui était déjà

toute assemblée. Il y avait des comtes, des ducs et des rois, Normands, Bretons, Écossais, Irlandais, et de puissants barons d'Angleterre et de Cornouailles; car depuis le pays de Galles jusqu'à l'Anjou, au Maine et au Poitou, les meilleurs chevaliers et les plus nobles dames avaient répondu à l'invitation du roi.

Écoutez, si vous le voulez,
La grande joie et la largesse,
La seigneurie et la richesse
Qui à la cour lors fut menée.
Avant que none' fût sonnée,
Eut adoubé le roi Arthur
Quatre cents chevaliers et plus,
Tous fils de comtes et de rois.
Chevaus donna à chacun trois
Et robes à chacun deus paires,
Pour que la Cour eût meilleur air.

Les manteaus qu'il donna étaient tous d'étoffes et de fourrures du plus grand pris avec de raides bordures de dentelles d'or.

Alexandre, qui tout conquît,
Qui sous lui tout le monde mit,
Et qui fut si large et si riche,
Près d'Arthur était pauvre et chiche.
Et César, l'empereur de Rome,
Et tous les rois que l'on vous nomme
Dans les dits et chansons de geste,
Ne donna tant en une fête
Comme le roi Arthur donna
Le jour qu'Érec il couronna...
Les manteaus furent étendus

1. Trois heures de l'après-midi.

A bandon par toutes les salles,
Tous furent jetés hors des malles :
Qui voulut à son gré en prit.
Et dans la cour, sur un tapis,
Étaient trente muids d'esterlins.
Tous se servirent à loisir,
Chacun en emporta le soir
Tant qu'il voulut à son hôtel.

Le lendemain, jour de Noël, à neuf heures du matin, tous sont réunis de nouveau à la Cour. Aucune bouche humaine ne pourrait raconter le tiers ni le quart des merveilles du couronnement. Chrétien va cependant essayer d'en décrire de son mieux une partie.

Il y avait là deus fauteuils
D'ivoire blanc, bien faits et neufs,
De même forme et même taille.
Ils furent faits avec tant d'art
Et si semblables tous les deus
Qu'on pouvait en faire le tour
Sans les distinguer l'un de l'autre,
Sans rien pouvoir trouver en l'un,
Qui en l'autre ne fût aussi.
Nulle partie en bois n'était,
Tout en or ou ivoire fin.
Très finement furent sculptés,
Car deus des membres d'une part
Avaient forme de léopard,
Les deus autres de crocodile.
Un chevalier, Bruyant des Iles,
En avait fait don et hommage
Au roi Arthur et à la reine.
Le roi Arthur sur l'un s'assit,

Sur l'autre Érec asseoir il fit,
Vêtu d'une robe de moire.

« Je vais parler de la robe, continue Chrétien, et, pour qu'on ne dise pas que je mens, je prends Macrobe pour garant ; car c'est d'après lui que je vais décrire l'étoffe de la robe. »

Quatre fées faite l'avaient
Avec une grande maîtrise.
L'une y peignit Géométrie,
Comme elle regarde et mesure
L'espace où ciel et terre dure,
Et puis le bas et puis le haut,
Et puis le large et puis le long,
Et combien la mer est profonde,
Et mesure ainsi tout le monde.
La seconde employa sa peine
A l'Arithmétique portraire,
Comment elle sait dénombrer
Les jours et les heures du temps
Et l'eau de la mer goutte à goutte,
Et puis après l'arène toute,
Et les étoiles tire à tire,
Et toutes les feuilles des bois.
Le tiers portrait' fut de Musique,
A qui tous les plaisirs s'accordent,
Chant, contre-chant et sons de corde,
De harpe, de rote et de vielle ;
Et devant elle gisaient tous
Les instruments et les plaisirs.
La quatrième fée y mit
A son tour le meilleur des arts :

1. Le troisième portrait.

L'Astronomie elle peignit,
Celle qui sait tant de merveilles,
Qui aus étoiles se conseille
Et à la lune et au soleil ;
En autre lieu ne prent conseil
Sur ce que peut avoir à faire :
Tout ce qui fut et qui sera
Lui font certainement savoir
Sans mentir et sans décevoir.

Telles étaient les quatre figures représentées sur la robe d'Érec, « ouvree et tissue à fil d'or ». Elle était doublée avec la fourrure de bêtes extraordinaires,

Qui ont toute blanche la tête,
Et le cou noir comme une mûre,
Le dos ont tout rouge dessus
Le ventre vert et la queue bleue.
Ces bêtes se trouvent dans l'Inde,
Et ont barbiolettes nom ;
Ne se nourrissent que d'épices,
Cannelle et girofle nouveau.
Que vous dirais-je du manteau ?
Moult était riche et bon et beau :
Aus tasseaus avait quatre pierres,
C'est d'une part deus chrysolithes
Et de l'autre deus améthystes,
Qui étaient en or enchâssées.

Cependant Énide n'était pas encore venue. Le roi commande à Gauvain de l'amener, ainsi que la reine. Il y eut avec Gauvain tant de barons pour conduire les deus dames, qu'ils auraient pu détruire une armée. Quand elles arrivèrent au palais, le roi vint au-devant d'elles, et fit courtoisement asseoir Énide à côté d'Érec.

Alors commande de tirer
Deus couronnes de son trésor,
Toutes massives de fin or.
Dès qu'il l'eut commandé et dit,
Les couronnes sans nul répit
Lui furent devant apportées,
D'escarboucles enluminées,
Car en avait quatre chacune.
Rien n'est la clarté de la lune
Près de la clarté que la moindre
Des escarboucles pouvait rendre.
Tous ceus qui au palais étaient
A ce point furent éblouis
Que d'un moment goutte ne virent.
Lorsque le roi eut les couronnes,
L'une fit prendre à deus pucelles,
Et l'autre à deus barons tenir.
Puis commanda faire venir
Les évêques et les prieurs
Et les abbés religieux
Pour que fût oint le nouveau roi
Selon la chrétienne loi.
Alors sont en avant venus
Les prélats jeunes et chenus,
Car à la Cour s'étaient rendus
Beaucoup d'évêques et d'abbés.
L'évêque de Nantes lui-même,
Qui moult fut et sage et saint homme,
Fit le sacre du roi nouveau
Et la couronne au chef lui mit.

Le sceptre, en émeraude, était plus clair qu'un vitrail,
et gros à remplir la main ; on y voyait sculptées toutes
sortes de poissons, de bêtes féroces, d'hommes et d'oiseaus.

Le sceptre fut au roi donné,
Qui l'admira et le remit
Au roi Érec en sa main droite.
Lors il fut roi comme il dut être;
Puis a Énide couronnée.

La messe était déjà sonnée,
Ils s'en vont à la matre-église
Ouir la messe et le service.
Vous eussiez vu pleurer de joie
Le père et la mère d'Énide...
Quand ils vinrent à l'évêché,
Au-devant d'eus voici que sort
Avec reliques et trésors
La procession du moûtier.
Crois, livres saints et encensoirs
Et châsses avec les corps saints,
Dont y eut en l'église maints,
Furent portés à leur encontre,
Et point ne manquèrent les chants.
Jamais ne fut ensemble vu
Tant de rois, de comtes, de ducs,
Tant de barons à une messe.
Et y fut si grande la presse
Que tout en fut le moûtier plein.
N'y purent entrer les vilains,
Rien que dames et chevaliers;
Devant la porte du moûtier
Encore il en resta beaucoup.

Après la messe, on retourna au palais, où les tables furent mises, et les nappes dessus. Il y avait cinq cents tables et plus. « Je ne veus pas vous faire croire, dit Chrétien, qu'il y avait cinq cents tables à la file dans la même salle; mais il y en avait cinq salles pleines, au point que l'on

pouvait à peine circuler. A chaque table avait pris place un roi ou un duc ou un comte, avec cent chevaliers. Mille chevaliers servaient le pain, mille le vin, mille les mets, tous vêtus de pelisses neuves d'hermine. Par cette belle fête et par ses libéralités, le roi avait voulu faire honneur à Érec qu'il aimait tant. « Et le conte finit ici. »

L. CLÉDAT.

TEXTES PROVENÇAUS MODERNES

RECUEILLIS PAR J.-B. VALLIÈRE, ORGANISTE D'ARLES

(Suite)

V

Relation en français corrompu de l'inondation de 1766 en Crau

Ce texte, inachevé, n'est pas signé ; on peut l'attribuer à un fermier du mas de Casteleon, nommé Espagniet, qui à la suite de sa relation a écrit et signé une note sur une vente d'avoine « fait au mas de Casteleon le 18 août 1766 ». L'écriture de cette note et celle de la relation sont identiques, sans aucun doute. A son intérêt pour l'histoire locale, ce texte joint celui d'être un spécimen naïf et sincère de la langue que parlaient et écrivaient les paysans lettrés de Crau et la petite bourgeoisie d'Arles au XVIII^e siècle quand ils faisaient effort pour parler français.

**Innondaisons de l'année de 1766 x
par la Crau
Epoques
mémorables arives le
vint neuf jour May joure
de la fetes Dieu au matin en lanné**

1766

**Le vint hustes may mecredy au soir
sans apparance de pluye le ciel sairain**

jusque a menuit par un vent de sud
qui soufflet orageusement sur la
menuit lairs commances a se
couvrir de nuee du coté de l'ouest sud
ouest et en meme tems des eclairs et
et de tonnere que faiset frayeur
avec de greles et de pluyes teribles
mais cette orage cetez ranverse du
cotes de la Crau et alors de
tonnere encore plus horrible et
plus frapant que jamais ronpet
de lun a lautre
et de pluye que lon peuts dire
que jamais homme vivant sur
la terre depuis le deluges universels
navoit jamais veut plüvoirs de
la sorte que alors depuis une
heure de matins jusque environ
quatre heure du matin du vint
neuf may ils tombes une si grande
quantité d'eau dans certains
quartier de la Crau que lon
peut dire que cettes pas une
pluye mais un fleau de
de Dieu car ils est inconcevable
que dans si peut de pais fut venu un
si grand amas d'eaü, car ils et vray que
cette eaü ne venez le plus au tosen
que depuis la cabanne de Beaucens
un car de lieü plus loin il passer
par le carton qui luy fit un sigrand
ravage que cettè un étonement qui
faiset plurer, ils luy a etoufet un mille
de brebis qui les emportè dun coté et de
lautre ausis bien que ses pargues
foures, fourqueles, tavelles, à un mot

cettez une costernation cette eau
passez ensuite a Vergere ils setandes
depuis la cabanne de Colobris jusque
a la cabanne de Redors camins de la
segettez dans la coustiere et se
departises par lauteurs de la grote
et de loules et avez prix un courant
dans la baise de Vergeres qui tend la
depuis la partie de la grote et de loule
jusque a la fegirase du chemins de
fos et le chemins de fos par tout le
jours fut impraticables, car il y avet
environ quatre pieds d'eau jusque
à la poluns et à des endroit ils y
avet davantage

Enfin la autre pazez par la
cabanne de pôd de maur setendet
partout le consouls de la grose
qui luy un autre ravage de quatre
cents betes qui s'etoufèrent en voulant
se dresers les une sur les autres pour
se sauver de leau qui lui fit de
meme comme a la cabanne du
carton a ses pargues qui lui a
emporté jusque à la garigue
et meme le bois ne se voyet qun
qun peut le branche le plus aute
et que meme dan la cabanne il y a
avez deau jusque a demi porte
Enfin la ils s'etendez depuis un peut plus
bas que la partie de negreron, environ
au commencement du bois jusque
environ deux cent pas de la cabanne
de loules par desous il pazez ensuite au
mas de Dicard que dans le dit mas
ils y a avu environ un pied deau de

dans et dans le jardin de deux pieds
 demi luy emporte le bord de bois de
 saules jusque au bout de sespret de sorte
 que pour aller au mas ils falet
 avoir un barquet dans cet temps la monsieur
 Bourget ils eté rantier dudit mas
 la ils setendé depuis laubespins qui et

(Interrompu.)

L.-G. PÉLISSIER.

NOTES

SUR LE

NÉOLOGISME CHEZ VICTOR HUGO¹

C'est seulement du *néologisme de mots* que je me propose de parler. Je n'ai pas l'intention de donner une liste complète des mots nouveaux employés par Victor Hugo. Je voudrais seulement examiner ce qu'il pensait du néologisme, et chercher comment la pratique s'accordait chez lui avec la théorie. En étudiant les diverses catégories de mots nouveaux dont il s'est servi, je pourrai montrer qu'il a toujours été, suivant son expression, « d'accord avec la logique de la langue² ».

Cet examen ne doit pas être borné aux mots qui ont pu être créés par Hugo. D'abord, il est toujours téméraire d'attribuer tel ou tel mot à tel ou tel écrivain³. En outre, on fait œuvre de néologue, non seule-

1. Les citations sont faites d'après l'édition in-8°, publiée par Hetzel-Quantin, et d'après les deux volumes de correspondance publiés par Calmann-Lévy. — Abréviations: H. D. T. = Dictionnaire de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas; L. = Littré; G. = Godefroy; Darm. = Darmesteter, *Mots nouveaux*; Delb. = Delboulle, *Matériaux pour servir à l'histoire du français*.

2. Préface de *Cromwell*, p. 57.

3. C'est ainsi que V. Hugo lui-même a commis trois erreurs dans cette phrase: « Plusieurs ont créé des mots dans la langue; Vaugelas a fait *pudeur*; Corneille, *incaincu*; Richelieu, *généralissime*. » (*Litt. et Phil. mêlées*, 219.) Vaugelas lui-même attribue à Desportes le mot *pudeur*, qui se trouve aussi dans

ment en créant des mots, mais encore en accueillant et en contribuant à répandre les mots récemment créés par d'autres.

On trouvera aussi dans cette étude beaucoup de mots pour lesquels Victor Hugo n'aurait pas accepté le nom de néologisme. Ce sont des mots oubliés depuis plusieurs siècles, et qui, grâce à lui, reparaissent au jour. Pour le lecteur qui ne connaît pas l'ancienne langue, ce sont bien des mots nouveaux. D'ailleurs, Victor Hugo n'est peut-être pas toujours bien sûr que tel ou tel mot employé par lui ait existé au moyen âge ou plus récemment. Comment pouvons-nous savoir s'il a pris *creuseur* dans les *Grandes Chroniques de France*, ou dans Voltaire, ou s'il l'a tout simplement tiré lui-même du verbe *creuser*? Il est bien probable que dans plus d'un cas la coïncidence entre la vieille langue et la langue nouvelle ne fait qu'affirmer la légitimité de ces innovations.

Il me semble que ce ne sera pas non plus forcer trop le sens du mot *néologisme* que de citer des mots créés depuis longtemps, employés même par de grands écrivains, mais trop peu usités encore pour faire véritablement partie de la langue. Mercier fait entrer dans sa *Néologie*¹ beaucoup de mots employés par Voltaire. Plusieurs de ces mots sont encore des néologismes chez Hugo. On peut au moins mentionner les mots qui à l'époque où Victor Hugo les écrivait, n'avaient pas encore été admis dans le *Dictionnaire de l'Académie*².

Montaigne (L.). *Incaincu*, que l'on trouve dès le XIV^e siècle, a été employé par Ronsard. (H. D. T.) Enfin Agrippa d'Aubigné s'est servi avant Richelieu du mot *généralissime*. (H. D. T.)

1. Paris, 1801.

2. Je laisserai de côté les mots auxquels Hugo donne un sens différent de leur sens habituel, ainsi que ceux qui appar-

Si l'on restreignait, au contraire, le sens du mot *néologisme*, et si on ne l'appliquait qu'aux mots n'ayant aucun passé, on peut penser que celui qui dresserait une liste complète des néologismes de Victor Hugo n'arriverait pas à un nombre bien considérable. C'est du moins l'opinion qu'on peut avoir en rapprochant les uns des autres des passages écrits à diverses époques de la vie du poète.

En 1820, Victor Hugo venait de lire les *Méditations*, et l'un des défauts qu'il y trouvait, c'était le néologisme : « Je lus en entier ce livre singulier; je le relus encore, et, malgré les négligences, le néologisme¹, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer... » (*Litt. et Phil. mêlées*, 93.) Il écrivait en 1826, dans la seconde préface des *Odes et Ballades* : « Le néologisme n'est d'ailleurs qu'une triste ressource pour l'impuissance. Des fautes de langue ne rendront jamais une pensée, et le style est comme le cristal, sa pureté fait son éclat. » (P. 27.) En 1834, dans la préface de *Littérature et Philosophie mêlées* (p. 21-22), il proteste contre ceux qui ont mal compris l'intention et l'œuvre de la nouvelle école. Il affirme la nécessité où l'on se trouvait de donner au XIX^e siècle, après la langue philosophique du XVIII^e, une langue poétique. Mais ce n'est pas en forgeant des mots qu'on y est arrivé, c'est en mélangeant la langue, « selon certains soit à l'argot, soit aux langues techniques, soit au langage très familier. V. Hugo, par exemple, parlant de la cathédrale de Châlons-sur-Marne (*Rhin*, I, 39), dit que les sculptures de François I^{er} sont « *emmargouillées* de badigeon jaune », et que « toutes les nervures des voûtes sont *peinturlurées* ». Sauf deux ou trois exceptions, je n'examinerai pas les mots de cette catégorie.

1. Victor Hugo entend sans doute par là autre chose que le néologisme de mots.

taines doses avec la fange féconde des vieux mots du XVI^e siècle ». Il ajoute : « L'opération d'ailleurs s'est accomplie, on le voit bien maintenant, selon les lois grammaticales les plus rigoureuses. La langue a été retrempée à ses origines. Voilà tout. Seulement, et avec une réserve extrême, on a remis en circulation un certain nombre d'anciens mots nécessaires ou utiles. Nous ne sachons pas qu'on ait fait des mots nouveaux. Or, ce sont les mots nouveaux, les mots inventés, les mots faits artificiellement qui détruisent le tissu d'une langue. On s'en est gardé. Quelques mots frustes ont été refrappés au coin de leurs étymologies. D'autres, tombés en banalité et détournés de leur vraie signification, ont été ramassés sur le pavé et soigneusement replacés dans le sens propre. » Ce passage montre que V. Hugo n'applique pas aux vieux mots remis en usage ce qu'il dit du néologisme. La suite de cette étude montrera que beaucoup de mots, qu'on pourrait croire nouveaux, sont en réalité des mots de la vieille langue. Quelques-uns, certainement, n'ont pas été d'un usage général, mais Victor Hugo n'est pas cependant le premier à les employer. Le nombre des mots qui n'appartiennent qu'à lui restera peu considérable.

C'est en 1834 aussi que Victor Hugo disait du marquis de Mirabeau, père de l'orateur : « L'on ne peut se figurer sous quel style à la fois plat et bouffi, lourd et trainant en longues queues de phrases interminables, chargé de néologismes au point de n'avoir plus nulle cohésion dans le tissu... se travestissait l'originalité naturelle de cet étrange écrivain. » (*Litt. et Phil. mêlées*, 418.)

En 1838, Victor Hugo proteste contre les prétentions de la loi, qui veut imposer à la langue les

appellations du système décimal : « De Lorch à Bingen, il y a deus milles d'Allemagne, en d'autres termes quatre lieues de France, ou seize *kilomètres* dans l'afreuse langue que la loi veut nous faire, comme si c'était à la loi de faire la langue¹. » (*Le Rhin*, I, 278.) Il traite de barbarismes les mots nouveaux dont se servent les sciences politiques : « Voici qu'une quatrième époque climatérique semble se déclarer pour Cologne. L'esprit du *positivisme* et de l'*utilitarisme*, comme parlent les barbares d'à présent, la pénètre et l'envahit. » (*Le Rhin*, I, 166.) Il souligne le mot *touriste*, qu'il lui arrive même d'écrire à la façon anglaise, *tourist*. Il l'écrit quelquefois entre guillemets. Il est vrai que le plus souvent il l'emploie tout naturellement. C'est un néologisme auquel il est résigné². En 1846, il est scandalisé d'entendre un nouveau député employer le mot *moderniser*³ : « L'un d'eus soutenait que Paris s'embellissait prodigieusement, *grâce aus architectes de bon goût qui modernisaient (sic) les anciens édifices*. » (*Choses vues*, 160.)

Le livre cinquième de *Napoléon le Petit* est intitulé *le Parlementarisme*. Mais le mot n'est pas de Victor Hugo, et l'emploi de ce néologisme est une ironie : « Qu'est-ce que c'est que ça, la tribune ? s'écrie M. Bonaparte Louis ; c'est du « parlementarisme ! » Que

1. Francis Wey proteste aussi contre l'obligation légale d'employer ces mots, en effet bien mal formés : « Personne n'a le droit de changer tout un langage, de supprimer et de créer de vive force des séries entières de mots. » (*Remarques sur la langue française*, II, 68.) La victoire, encore aujourd'hui, est loin d'être acquise aux termes officiels.

2. *Le Rhin*, I, 193 ; II, 27, etc. ; *Alpes et Pyrénées*, 193. Le mot *touriste* a été admis par l'Académie en 1878.

3. Le mot avait été employé en 1834 par Balzac dans la *Recherche de l'Absolu*. (Delboulle.) L'Académie l'a admis en 1878.

dites-vous de parlementarisme ? Parlementarisme me plaît. Parlementarisme est une perle. Voilà le dictionnaire enrichi. Cet académicien de coups d'État fait des mots. Au fait, on n'est pas un barbare pour ne pas semer de temps en temps un barbarisme. » (*Napoléon le Petit*, p. 213.) Et un peu plus loin : « Parlementarisme est une trouvaille, Je donne ma voix à M. Louis Bonaparte pour le premier fauteuil vacant à l'Institut. Comment donc ! mais il faut encourager la néologie ! Cet homme sort du charnier, cet homme sort de la morgue, cet homme a les mains fumantes comme un boucher, il se gratte l'oreille, sourit, et invente des vocables comme Julie d'Angennes. » On n'avait pas attendu le coup d'État du deus décembre pour créer des mots barbares : c'est de l'année 1832 qu'il est question dans cette phrase des *Misérables* (V, 69) : « Un autre signe de ce temps, c'était l'anarchie mêlée au gouvernementalisme (nom barbare du parti correct). »

Ce souci de la pureté de la langue ne s'amoindrit jamais chez Victor Hugo. Il écrit encore en 1874 : « On a de nos jours inventé un barbarisme curieux, les *stylistes*¹. » (*Mes Fils*, dans le quatrième volume d'*Actes et Paroles*, 378.)

Quand il emploie des mots qui lui semblent un peu risqués, il lui arrive plusieurs fois de s'en excuser d'une façon plus ou moins explicite. Il dira par exemple : « Ses formes qui avaient un développement pour ainsi dire herculéen²... » (*Bug Jargal*, 46.)

1. Littré attribue le mot à M. Deschanel, *Physiologie des écrivains et des artistes*.

2. On trouve au XVI^e siècle *herculéan* (H. D. T.). M. Delboulle cite une expression de Noël du Fail où se trouve la forme

Dans une note de la préface des *Odes et Ballades* (p. 19), il imprime en italique le mot *hypercritique*¹, peut-être, il est vrai, plutôt par ironie que par hésitation à employer le mot : « Il sera sans doute permis de faire observer ici aus *hypercritiques* que le vrai talent regarde avec raison les règles comme la limite qu'il ne faut jamais franchir, et non comme le sentier qu'il faut toujours suivre. » Dans la préface de *Lucrèce Borgia* (p. 5), il n'ose se permettre le mot *bilogie* : « Dans la pensée de l'auteur, si le mot *bilogie* n'était pas un mot barbare, ces deus pièces² ne feraient qu'une bilogie *sui generis*, qui pourrait avoir pour titre *le Père et la Mère*. » Dans une lettre du 6 juillet 1840, adressée à Eugène Pelletan, il emploie le mot *réfléchisseur*, mais sans doute en le soulignant, car le mot est imprimé en italique³ : « Comme tous les *réfléchisseurs* éminents, vous avez deus grands côtés : par un de ces côtés vous êtes philosophe ; par l'autre vous êtes poète. » (*Correspondance*, II, 18.)

Il ne hasarde qu'avec précaution le mot *circumparisien* : « La figure de ce qu'on pourrait appeler la vie *circumparisienne* a complètement changé depuis un demi-siècle. » (*Les Misérables*, I, 223.) Il s'excuse d'employer le mot *inarrétable* : « Le progrès inarrétable, qu'on nous passe le mot, le livre imperdable, tel est le résultat de l'imprimerie. » (*William Shakespeare*, 173.) Il écrit dans les *Travailleurs de la*

herculien. Le mot *herculéen* a été admis par l'Académie en 1878.

1. *Hypercritique* avait été employé par Ménage, par Boileau, par Voltaire. (L.) L'Académie l'a admis en 1835.

2. *Le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia*.

3. Le mot *réfléchisseur* a été employé par Chapelle, *Épithaphe d'un chien*. (L.)

Mer (II, 77) : « Cette grotte inconnue était, pour ainsi dire, et si une telle expression est admissible, sidéralisée. » Ces exemples suffisent à montrer que Victor Hugo n'a jamais été un forger de mots. A toutes les époques de sa vie, on aurait pu dire de lui ce qu'écrivait Francis Wey¹ en 1845 : « Victor Hugo, ce génie si indépendant, si profondément original, est loin, dans le cours de sa carrière poétique, d'avoir fabriqué autant de vocables que le plus infime des rédacteurs du *Constitutionnel* ou du *Moniteur parisien*. » Qu'on remplace ces deux titres par ceux de n'importe quels journaux, et la phrase restera toujours vraie.

Cela ne veut pas dire que Victor Hugo soit partisan de l'immobilité du lexique. Il disait, il est vrai, en 1824, dans une note de la préface des *Odes et Ballades* : « Boileau partage avec Racine le mérite *unique* d'avoir fixé la langue française. » (P. 18.) Mais dans la *Préface de Cromwell*, il reconnaît franchement son erreur (p. 57) : « Bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes, la langue française n'est point *fixée*, et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui... Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées... C'est en vain que nos Josués littéraires crient à la langue de s'arrêter : les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent². » Il n'approuve pas la sévérité de

1. Ouvrage cité, I, 175.

2. Voir l'édition de M. Maurice Souriau, p. 287, et les notes qui accompagnent le passage cité plus loin.

Royer-Collard dénonçant comme néologisme la locution *passer à l'état de*¹. C'est à lui-même qu'il faut demander d'après quel principe il admettra ou repoussera les innovations. Ce qu'il dit dans la *Préface de Cromwell* concerne sans doute plus spécialement les constructions et le style, mais on peut l'appliquer aussi au moins en partie, au développement du lexique : « Au demeurant, prosateur ou versificateur, le premier, l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive, qui fait de Lhomond et de Restaut les deux ailes de son Pégase; mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome; qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. » (P. 57.)

Entrons maintenant dans le détail. Je suivrai dans cette étude l'ordre adopté par A. Darmesteter dans sa thèse sur la *Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française*. Cette disposition nous permettra de vérifier si les mots que Victor Hugo imagine, ou qu'il remet en usage, ou qu'il emprunte aux néologues, sont bien formés suivant les procédés les plus habituels de la formation populaire et de la formation savante.

I

En commençant par la formation française, nous trouvons d'abord les divers procédés de la dérivation impropre. En laissant de côté les noms communs tirés

1. *Les Misérables*, I, 214.

de noms propres, nous rencontrons des noms communs tirés de *noms communs*, d'*adjectifs* de *verbes à l'indicatif présent*, de *participes présents*, de *participes passés*, des adjectifs tirés de *substantifs* et de *participes présents*.

1. Victor Hugo tire certains noms communs d'autres noms communs, en donnant un féminin à des mots qui ordinairement ne s'emploient qu'au masculin :

*Compagnonne*¹. Qui m'envoie une duègne, affreuse
[compagnonne.
(*Ruy-Blas*, p. 215.)

*Oiselle*². Il crie à toutes les oiselles
Qu'il voit dans les feuilles sautant...
(*Chansons des rues et des bois*, 324.)

*Pigeonne*³. Un pigeon aime une pigeonne.
(*Toute la Lyre*, II, 185.)

Ramière. Une ramière aime un ramier.
(*Toute la Lyre*, II, 185.)

*Singesse*⁴. Là pendant qu'au babouin la singesse se
[vend...
(*L'Art d'être grand-père*, 77.)

1. M. Delboulle cite, outre le vers de Hugo, un exemple de Charron.

2. Littré (*Supplément*) donne un exemple de Rabelais, mais ne cite, pour notre époque qu'un exemple de Th. de Banville (1873).

3. Le mot avait été employé par J. de Montlyard. (G.) Littré indique un emploi du mot, mais un emploi par plaisanterie et en parlant d'une jeune femme. Il cite un exemple de Pellisson.

4. Le mot se trouve dans Marie de France, dans Gringoire, dans le *Thes.* de Robert Estienne. (G.) En 1842, Balzac l'emploie en parlant d'une femme dans la *Rabouilleuse* (p. 295 de l'édition définitive).

Cf. *L'Ane*, p. 300.

Titane. Et le peuple qu'au fond votre impuissance
Rit devant la titane avortée en diablesse. [blesse,
(*Religions et Religion*, 194.)

*Tyranne*¹. Demande à ce démagogue de Marius s'il
n'est pas l'esclave de cette petite tyranne de Cosette.
(*Misérables*, V, 360.)

*Vieillard*². Ernée est une affreuse petite ville bête
et plate, où il y a une vieillard hideuse qui tient une
horrible auberge.

(*France et Belgique*, 51.)

2. L'emploi d'un adjectif comme substantif ne peut
guère s'appeler néologisme. C'est d'ailleurs un fait si
fréquent et si naturel qu'on le remarque à peine dans
la plupart des cas. Citons seulement chez Victor Hugo
ces trois exemples entre beaucoup d'autres :

Que les olympiens ne soient pas importuns,
Car il se pourrait bien qu'on vit de quelle sorte
On les chasse, et comment, pour leur fermer sa
[porte
Un ténébreux s'y prend avec *les radieux*.
(*Légende des Siècles*, I, 91.)

Ces idées inexprimables et confuses qui viennent
aus rêveurs dans *le sombre* des bois.
(*Le Rhin*, I, 398.)

Et cette jeune fille à l'œil un peu moqueur
Est ma *victorieuse* et je suis son vainqueur.
(*Légende des Siècles*, III, 201.)

1. Littré indique le mot comme ayant été hasardé quelquefois
sans succès. Il cite Desportes et Fr. Soulié.

2. Littré cite Ch. de Bernard, *Le Gentilhomme campagnard*
(1847). La lettre de V. Hugo, que Littré ne pouvait pas connaître,
est de 1836.

3. *Noms communs formés du radical du présent de l'indicatif.*

*Contre-calque*¹. Quelques têtes de confidents, pâles contre-calques des héros.

(*Préface de Cromwell*, 67.)

Récri. L'enfant se faisait trainer, et trébuchait à chaque moment, au grand récri de sa mère.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 319.)

4. *Noms communs tirés de participes présents.*

Beaucoup d'*écrivants*², peu de *lisants*, tel était le monde jusqu'à ce jour.

(*William Shakespeare*, 105.)

Jalous, je regardais sous les cieus constellés
A tous ces grands poteaus ces grands dos fla-
[gellés,
Et tous ces fiers *saignants*, trainés dans nos dis-
[cordes,
Les yeus pleins de rayons, les bras liés de cordes,
Montant ou descendant les marches de la nuit.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, II, 42.)

5. *Noms communs tirés de participes passés.*

Caché. Ils tirent de la créature

Dieu par l'esprit et le scalpel ;

Le grand caché de la nature

Vient hors de l'ancre à leur appel.

(*Contemplations*, II, 313.)

1. *Contre-calque* se trouvait en 1771 dans le Dictionnaire de Trévoux, et fut admis par l'Académie en 1835.

2. Voltaire a employé le mot *écrivain* comme adjectif. (L.)

Dépendu. Les voilà couchés là. Ils dorment malgré le bruit comme trois dépendus¹.

(*Han d'Islande*, 154.)

Enchanté. On avait voulu faire un désespéré, on avait fait un enchanté.

(*L'Homme qui rit*, I, 418.)

Entouré. C'est hideus. L'entouré ressemble à l'entourage.

(*Châtiments*, 305.)

*Extorqué*². On voit...

Les extorqués faisant cortège aux extorqueurs.

(*Légende des Siècles*, II, 320.)

Foudroyé. Ils marchent affichant des sentences que
[l'homme

Lit effaré, sur Tyr, sur Ninive, sur Rome,

Et, sombres, à travers les siècles effrayés,

Vont, et ces foudroyants³ entraînent leurs foudroyés.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, 20.)

Regardé (Victor Hugo parle de la Vérité).

Elle, la regardée et la voyante énorme.

(*Légende des Siècles*, IV, 54.)

Rejeté (il s'agit de Bazaine):

... Ce rebut vivant, ce rejeté,

Sous l'exécration de tous sur lui vomie,

1. Il faut dire que le personnage qui parle est le bourreau Nychol Orugix.

2. Cette dérivation n'est cependant pas régulière, le verbe *extorquer* ayant toujours comme complément direct un nom de chose.

3. On peut remarquer cet autre exemple du participe présent employé comme substantif.

Râle et ne peut pas plus sortir de l'infamie
Que l'écume ne peut sortir de l'Océan.

(*Légende des Siècles*, IV, 110.)

On peut ajouter à cette liste ce substantif féminin désignant une action :

*Survenue*¹. Il suffit d'une goutte de vin pour rougir tout un verre d'eau ; pour teindre d'une certaine humeur toute une assemblée de jolies femmes, il suffit de la survenue d'une plus jolie femme.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 16.)

Cf. *Histoire d'un Crime*, I, 148.

6. *Adjectifs tirés de substantifs.*

Victor Hugo emploie comme adjectif un substantif, en lui attribuant même au besoin une forme féminine :

C'est une vraie route *apennine*, roide, sauvage, encaissée.

(*Alpes et Pyrénées*, 82.)

Chaos vaincu est Chaos vainqueur, disait Ursus, se mettant de moitié dans le succès de Gwynplaine, et tirant la nappe à lui, comme on dit en langue *cabotine*.

(*L'Homme qui rit*, II, 18.)

Il n'était pas de cette espèce *chevalière* et *mousquetaire* qui prend les jeunes filles d'assaut.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 150.)

1. Le substantif *survenue* a été employé par Froissard, par Ambroise Paré, etc. (L.)

Séguier, Berlier, auront dépensé des semaines
A souder la loi *gothe*¹ avec les lois romaines...

(*Toute la Lyre*, III, 190.)

Ce rustre sombre, avec l'éloquence *patoise*²
Qui ferait rire Athènes et fait trembler Pontoise,
Secouait sur Satan, Voltaire et le bon sens
Toutes sortes de coups de foudre paysans.

(*Toute la Lyre*, I, 210.)

La légitimité, la grâce de Dieu, la monarchie *pharamonde*..., ces choses-là luttent encore sur quelques points.

(*William Shakespeare*, 416.)

Le poil rude et court, la joue en brosse, une barbe
sanglière; on voit d'ici l'homme.

(*Les Misérables*, III, 266.)

Il rit. Mais si les rois et leurs valets sans nombre
Viennent, s'il voit briller des prunelles *tigresses*.
Dans l'ombre...

(*Art d'être grand-père*, 114.)

Cf. *Dieu*, 86.

7. *Adjectifs tirés de participes présents.*

Acceptant. Barkilphedro était si riant, si acceptant,
si incapable de prendre la défense de qui que ce soit...,
qu'il était tout simple qu'une personne royale en vint
à ne pouvoir se passer de lui.

(*L'Homme qui rit*, I, 359.)

1. *Goth* est souvent employé comme adjectif; Voltaire, par exemple, *dît le peuple goth* (L.), mais d'ordinaire le mot n'a pas de féminin.

2. Employé comme adjectif par Garasse. (L.)

Amplifiant. Nous avons l'oreille de lumière où parle l'esprit, et l'oreille d'obscurité où parle l'instinct. Dans cette oreille amplifiante des vois inconnues lui faisaient des offres.

(*L'Homme qui rit*, II, 71.)

Annulant. Recevoir du bedeau qui sur vos âmes
Une éducation annulante et pareille [veille
A celle qu'aus matous font les tondeurs du quai.

(*L'Ane*, 364.)

Assainissant. Comme les grands vents, les colères de Paris sont assainissantes.

(*Actes et Paroles*, III, 40.)

Blémissant. Ceus que l'horrible précipice
Retient blémissants à ses bords...

(*Contemplations*, II, 296.)

*Cabalant*¹. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup.

(*Correspondance*, I, 72.)

Civilisant. Le drame de l'avenir, pour jouer comme il convient son rôle dans les choses civilisantes, doit être grand et sévère par la forme, grand et sévère par le fond.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 16.)

Crachant. La mort derrière lui surgit pendant
[qu'il chante ;

Dieu remplit tout à coup cette bouche crachante
Avec l'éternité.

(*Contemplations*, II, 226.)

1. Employé comme adjectif par Voltaire. (L.)

Décuplant. Tout déborde, une sève ardente et décu-
 [plante,
 Du rocher au rocher, de la plante à la plante,
 Court, traverse la brute, et, sous le firmament,
 Le grand amour s'accouple avec le grand aimant¹.
 (*L'Ane*, 357.)

*Diminuant*². Ces choses, diminuant pour celui
 qui les a écrites, sont signées Goëthe.
 (*William Shakespeare*, 354.)

Cf. *L'Homme qui rit*, I, 338.

*Fourmillant*³. Quand, des toits, des clochers, des
 [ruches tortueuses,
 Des porches, des frontons; des dômes pleins d'or-
 [guel
 Qui faisaient cette ville, aus vois tumultueuses,
 Touffue, inextricable, et fourmillante à l'œil...
 (*Les Voix intérieures*, 235.)

Planant. Nuit d'où l'on voit sortir leurs mémoires
 [planantes!
 (*Contemplations*, I, 117.)

*Rougeoyant*⁴. Elle ne sentait remuer des hommes
 que dans la cité tumultueuse et rougeoyante.
 (*Notre-Dame de Paris*, II, 369.)

1. On peut remarquer cet emploi du mot *aimant* comme substantif.

2. Littré (supplément) cite d'après Sainte-Beuve un exemple de Saint-Cyran. On sait que les jansénistes ont été de grands néologues.

3. Employé par La Fontaine et par Saint-Simon. (H. D. T.)

4. Voir plus loin le verbe *rougeoyer*.

*Sautelant*¹. Cette foule hideuse, sautelante comme une nuée de grenouilles.

(*Ibid.*, 357).

Succombant. O front blanc qu'envahit la grande
[nuit tombante,

Meurs ! tour à tour ta voix, ta force succom-
S'éteignent... [bante...

(*Toute la Lyre*, II, 75.)

*Surnageant*². Les flots s'étaient transmis de l'un à l'autre la bouteille surnageante.

(*L'Homme qui rit*, II, 172.)

Voyageant. Le shériff tenait deus cours, une cour sédentaire et centrale, la County-court, et une cour voyageante, la Shériff-turn.

(*L'Homme qui rit*, II. 120.)

II

Victor Hugo forme des noms et des adjectifs à l'aide des suffixes : *-able*, *-ade*, *-age*, *-al*, *-el*, *-ard*, *-é*, *-ée*, *-ement*, *-erie*, *-eur*, *-ien*, *-ier*, *-in*, *-oir*, *-u*, etc. ; il forme des verbes avec les suffixes *-er*, *-iller*, *-onner*, *-oyer* ; — des adverbes avec le suffixe *-ment*.

1. Suffixe *-able*.

*Achetable*³. Un homme... a tarifé l'honneur mili-

1. *Sautelant*, adjectif, a été employé par Ronsard, par Tahureau et plusieurs autres écrivains du XVI^e siècle. (G.) Il suppose l'existence d'un verbe *sauteler*, qui en effet a été usité pendant tout le moyen âge, et même encore au XVII^e siècle. (G.)

2. Employé comme adjectif par Saint-Simon. (L.)

3. Le mot a existé en ancien français. (G.)

taire, l'a pesé dans un trébuchet comme denrée, comme chose vendable et achetable.

(*Napoléon le Petit*, 44.)

Arrachable. Le masque de fer est arrachable, le masque de chair ne l'est pas.

(*L'Homme qui rit*, I, 46.)

Controversable. Messieurs, élevons-nous un peu plus haut qu'un texte controversable.

(*Actes et Paroles*, I, 504.)

Fécondable. Je ne supposais pas le vide fécondable.

(*Dieu*, 108.)

*Offensable*¹. Quant à moi, je ne suis pas offensé, ni offensable.

(*Actes et Paroles*, II, 555.)

*Refusable*¹. La faute fait-elle partie intégrante de notre destinée non refusable?

(*L'Homme qui rit*, II, 290.)

*Regardable*¹. A travers l'inconnu qui n'est pas regardable.

(*La Fin de Satan*, 300.)

2. Suffixe *-ade*.

Bergerade. Il occupait un vieil et vaste appartement au premier, entre la rue et les jardins, meublé

1. *Offensable* a été employé par Ponthus de Thyard et par d'autres dans le sens de *offensif*. Mais on le trouve avec le sens de *qui peut être offensé* dans les *Contredictz de Songecreus*. (G.)

2. *Refusable* se trouve dans Froissard, dans Rabelais, etc. (L.).

3. Employé dans l'ancienne langue. (G., L.)

jusqu'au plafond de grandes tapisseries des Gobelins et de Beauvais représentant des bergerades.

(*Les Misérables*, III, 50.)

Il avait, entre autres œuvres, composé une bergerade héroïque en l'honneur du cavalier Hugh Middleton.

(*L'Homme qui rit*, I, 12.)

3. Suffixe *-age*.

Débandage. Le débandage eût pu se mettre dans les rangs.

(*Histoire d'un Crime*, II, 184.)

Démantibulage. Radoub avisa un des petits miroirs accrochés au mur, s'en approcha, regarda sa face ensanglantée et son oreille pendante, et dit : — Démantibulage hideus.

(*Quatre-Vingt-Treize*, 464.)

Filtrage. (Il s'agit de la philosophie de Socrate) : Sorte de filtrage épurant et amoindrissant, d'où la vieille doctrine divine tombait goutte à goutte, humaine.

(*William Shakespeare*, 162.)

Fouillage. Le fouillage terminé, on redressa Javert, on lui lia les bras derrière le dos...

(*Les Misérables*, IV, 105.)

Macadamisage. Chaque semaine, c'est un essai nouveau; grès taillé, lave de Volvic, macadamisage, dallage de bitume, pavage de bois.

(*Le Rhin*, II, 81.)

*Racontage*¹. Tous ces racontages étaient tombés dans un oubli profond.

(*Les Misérables*, I, 10.)

1. Littré signale le mot comme néologisme. Dans le *Supplément*.

Soudage. Toussaint ne put s'accorder avec Nicolette, le soudage de deux vieilles filles étant impossible.

(*Les Misérables*, V, 429.)

*Tambourinage*¹. Symphonie en haut, tambourinage en bas.

(*Les Misérables*, V, 320.)

4. Suffixe *-al* ou *-el*.

*Aromal*². Nul simulacre obscur ne suit l'être aromal.

(*Contemplations*, II, 335.)

Cf. *Légende des Siècles*, IV, 310; *Dieu*, 121.

*Auroral*³. Le vent, ce ménétrier de la noce éternelle, essayait dans les arbres les premières notes de cette grande symphonie aurorale que les vieux poètes appelaient le renouveau.

(*Les Misérables*, V, 432.)

Cf. *Légende des Siècles*, IV, 116; *Travailleurs de la Mer*, II, 76; *L'Ane*, 304.

Chapitral. L'église chapitrale de Sainte-Vaudru n'a qu'un petit clocheton d'ardoise insignifiant.

(*France et Belgique*, 109.)

Pentagonal. La coupe pentagonale de cette tour elle longue et élancée...

(*Le Rhin*, I, 36.)

ment, il remarque une tendance à lui substituer *racontar*. L'Académie n'aura donc probablement jamais à accueillir le mot *racontage*.

1. Employé par M^{me} de Sévigné. (L.)

2. Th. Gautier a employé le mot *aromal* dans *Le Roi Candaule*. (*Nouvelles*, édit. de 1879, p. 375.) M. Delboulle cite le *Roman de la Momie*.

3. Le *Supplément* de Littré donne seulement un exemple de 1872.

Trigonal. Le grand côté de ce carrefour trigonal est orné d'un méchant beffroi.

(*Le Rhin*, I, 36.)

Fractionnel. Une souscription est nécessairement fractionnelle.

(*William Shakespeare*, 394.)

*Incidentel*¹. Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel.

(*Œuvres de la première jeunesse*, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, I, 451.)

5. Suffixe *-ard*.

Bataillard. A l'entour de la salle..., l'interminable rangée des statues de tous les rois de France depuis Pharamond; les rois fainéants les bras pendants et les yeus baissés; les rois vaillants et bataillards la tête et les mains hardiment levées au ciel.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 16.)

6. Suffixes *-é* (adjectifs), *-ée* (substantifs).

Ceinturonné. Tous deux portaient une longue robe ceinturonnée et fermée.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 256.)

Un avaleur de sabres, bras nus et ceinturonné de rouge.

(*Le Rhin*, I, 215.)

*Léopardé*². Chiens gris, léopardés sur l'échine.

(*Le Rhin*, I, 378.)

1. God. froy donne *incidental* (1495). Littré (*Supplément*) donne un exemple de Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*. L'exemple de V. Hugo est de 1819.

2. Employé au XVI^e siècle comme terme de blason. (L., H. D. T.)

Morionné. L'homme d'armes morionné qui figure la noblesse.

(*Le Rhin*, I, 448.)

Cf. *Alpes et Pyrénées*, 276; *William Shakespeare*, 371.

*Onglé*¹. Si le lierre ou le houx dans ses dalles vé-
[gète,
Si quelque ronce y croit, la feuille horrible jette
Une ombre onglée et noire, affreus stigmaté
[obscur
Qui ressemble aus cinq doigts du bourreau sur le
[mur.
(*Légende des Siècles*, I, 223.)

Cf. *Légende des Siècles*, III, 23; *Les Travailleurs de la Mer*, I, 115; *La Fin de Satan*, 11, 312.

Visionné. D'abord il habitait une maison visionnée.
(*Les Travailleurs de la Mer*, I, 98.)

*Voiturée*². La voiturée qui ouvrait le cortège avait entonné un pot-pourri de Désaugiers.
(*Les Misérables*, IV, 152.)

7. Suffixe *-ement*.

*Acclimatement*³. L'acclimatement déjà très difficile pour des personnes libres...
(*Actes et Paroles*, I, 387.)

1. Le mot a toujours été employé, mais comme terme de fauconnerie et de blason, et n'a jamais figuré dans le Dictionnaire de l'Académie.

2. Littré (*Supplément*) donne le mot *voiturée* d'après Delboulle. (*Glossaire de la callée d'Yères*.)

3. Proposé par Mercier. (*Néologie*.)

*Assombrissement*¹. Du fond de cet immense assombrissement crépusculaire qui m'enveloppe...

(*Correspondance*, II, 204. Année 1856.)

Balaïement. Ce fauve esprit, chargé des balaïements de l'ombre...

(*Année terrible*, 8.)

*Blanchissement*². Le blanchissement vague et difforme des ombres...

(*La Fin de Satan*, 308.)

*Blémissement*³. Et le blémissement formidable [des cieus...

(*Légende des Siècles*, I, 224.)

Cf. *Légende des Siècles*, IV, 143; *Chansons des rues et des bois*, 96; *William Shakespeare*, 76; *Les Misérables*, IV, 148; *L'Homme qui rit*, I, 265.

Bleuissement. Le bleuissement pâle et fugitif du [soufre.

(*La Fin de Satan*, 297.)

Coudoïement. Un de ces misérables dont vous évitez instinctivement le coudoïement poudreux.

(*Dernier Jour d'un Condamné*, 284.)

Cf. *William Shakespeare*, 308.

Décharnement. Des décharnement sortaient de ces déchirures.

(*L'Homme qui rit*, I, 87.)

1. Proposé par Mercier. Littré (*Supplément*) donne un exemple de 1873.

2. *Blanchissement* se trouve dans un texte de 1420. Il est aussi employé par Ponthus de Thyard.

3. *Blémissement*, en ancien français signifie « action de rendre livide, blessure, offense ». Mercier le propose avec le sens moderne.

Cf. *Fin de Satan*, 299.

*Défigurement*¹. Le matin même du jour où il avait constaté le défigurement du petit garçon...

(*L'Homme qui rit*, I, 410.)

*Échevèlement*². Ils apparaissent à l'homme dans un échevèlement de lumière horrible.

(*William Shakespeare*, 415.)

L'échevèlement des prophètes...

(*Chansons des rues et des bois*, 433.)

Cf. *Légende des Siècles*, I, 101, 242; *L'Art d'être grand-père*, 103; *Le Pape*, 45, etc.

*Égorgement*³. Égorgement de la liberté, étranglement du droit, viol des lois...

(*Napoléon le Petit*, 289.)

Cf. *Quatre Vents de l'esprit*, I, 73.

Empaillement. L'empaillement d'un aigle est chose [bien aisée.

Davus remplace Alcide et Thersite Thésée.

(*Légende des Siècles*, II, 301.)

*Encanaillement*⁴. L'encanaillement, prélude aris-

1. *Défigurement* était en usage au XV^e siècle et au XVI^e. (G.) Il a été employé depuis par M^{re} de Sévigné et par Villemain. (L., *Suppl.*)

2. D'après M. Delboulle, qui cite un des exemples de V. Hugo, *échevèlement* était usité au XVI^e siècle.

3. *Égorgement* se trouve dans le dictionnaire de R. Estienne, 1539, (H. D. T.) Il a été employé dans notre siècle par Népomucène Lemer cier. (L.)

4. Outre V. Hugo, Littré (2^e supplément) cite Alphonse Daudet (1877).

toocratique, commençait ce que la révolution devait achever.

(*L'Homme qui rit*, I, 311.)

Encellulement. Écartons tout ce qui ressemble au couvent, à la caserne, à l'encellulement, à l'alignement.

(*William Shakespeare*, 319.)

Cf. *Histoire d'un Crime*, I, 159, 301.

*Entrecroisement*¹. Ses deux mains tendaient à l'entrecroisement, et avaient la jonction machinale de la prière habituelle.

(*L'Homme qui rit*, I, 120.)

Époumonnement. L'époumonnement insensé des quatre vents.

(*Travailleurs de la Mer*, II, 61.)

Éventrement. Rosbach, Fornoue et Pultawa fumants,
Et ces égorgements, et ces éventrements,
C'est hideux.

(*L'Ane*, 347.)

Geignement. Entre les ronflements du gros homme et les geignements de la grosse femme.

(*Le Rhin*, I, 76.)

*Grandissement*². Et tout à coup grandissant d'un grandissement étrange..., il se redresse terrible et tendre au-dessus de tous les misérables.

(*William Shakespeare*, 308.)

Cf. *L'Homme qui rit*, I, 88; — *L'Ane*, 335; — *Toute la Lyre*, III, 236; *Actes et Paroles*, IV, 179.

1. Employé par O. de Serres et par Broca. (H.D.T., L.)

2. Littré cite un exemple de 1861.

*Ramassement*¹. Le misérable vomissement de nos égouts dans les fleuves et le gigantesque ramassement de nos fleuves dans la mer.

(*Les Misérables*, V, 153.)

*Rapetissement*². Ces armées ignorées serpentaient sous les armées républicaines..., avalanches, puis poussière, colosses ayant le don du rapetissement.

(*Quatre-Vingt-Treize*, 256.)

Rougeoiment. Le rougeoiment de la lanterne éclaira en plein sa face livide.

(*Les Misérables*, III, 427.)

*Trainement*³. Notre progrès coupé d'un trainement
[de chaînes.

(*Art d'être grand-père*, 10.)

Cf. *Les Quatre Vents de l'esprit*, I, 154.)

*Verdissement*⁴. La rude pierre marine... étalait par place des pourpres affreuses, des verdissements suspects.

(*Les Travailleurs de la Mer*, II, 24.)

Ce verdissement du printemps universel...

(*Paris*, 361.)

Visionnement. Le visionnement cessa.

(*Les Travailleurs de la Mer*, I, 105.)

1. Employé au XVI^e siècle dans le sens d'*amalgame*. (G.) Littré (2^e *Supplément*) donne un exemple d'Alphonse Daudet.

2. *Rapetissement* se trouve dans Cotgrave. (L.)

3. Godefroy cite des textes de 1295 et de 1501. Littré cite Ron-sard.

4. Littré donne un exemple emprunté aux *Mémoires de l'Académie des sciences*.

8. Suffixe *-erie*.

*Armurerie*¹. Il y avait dans tous les carrefours des armureries en plein travail.

(*Quatre-Vingt-Treize*, 139.)

Écolerie. On n'a jamais vu pareils débordements de l'écolerie².

(*Notre-Dame de Paris*, I, 28.)

*Gaminerie*³. Dans la gaminerie, un accident mémorable est fort compté.

(*Les Misérables*, III, 23.)

Neptunerie. Et pour qui toute cette neptunerie⁴ ?

(*Notre-Dame de Paris*, II, 8.)

Savantasserie. Où l'erreur sur l'erreur s'amoncele,
[où s'entasse

La savantasserie avec le savantasse.

(*L'Ane*, 292.)

9. Suffixe *-eur*.

Abolisseur. Le genre humain gravite autour de cet
[aimant,

Paris, l'abolisseur des vieilles mœurs serviles.

(*L'Année terrible*, 267.)

1. Employé par Bersuire. (H.D.T.)

2. Victor Hugo met ce mot dans la bouche d'un bourgeois du XV^e siècle et prétend sans doute donner une impression d'archaïsme.

3. Il faut remarquer que le mot *gaminerie* signifie ici *ensemble des gamins*, ou même, en quelque sorte *corporation des gamins*.

4. Le capitaine Phœbus de Chateaupers désigne ainsi une tapisserie représentant la grotte de Neptune. Ici encore c'est le personnage qui est responsable du mot plutôt que l'écrivain.

*Abrutisseur*¹. J'ai vu l'abrutisseur en chef, le grand
[pontife,
Qui, lugubre, a le plus de crasse dans sa griffe...
(*L'Ane*, 304.)

*Arrangeur*². Devant un si grand objet, qu'importent
les petites coquetteries d'arrangeur et les raffinements
de toilette littéraire ?
(*Le Rhin*, I, 9.)

Becqueteur. Je suis un becqueteur paisible du ha-
[sard.
(*Légende des Siècles*, III, 137.)

Bénisseur. Nous qui sommes les noirs bénisseurs
Les prêtres... [funéraires,
(*Légende des Siècles*, IV, 14.)

Biseauteur. Les honnêtes biseauteurs du coup d'État
en conviennent aujourd'hui dans l'intimité.
(*Napoléon le Petit*, 185.)

*Choisisseur*³. A l'homme, ce buveur de la coupe
d'effroi,
Ce pâle choisisseur de redoutables routes...
(*Dieu*, 154.)

*Creuseur*⁴. Les assassins creuseurs de fosses à la hâte
Ne sont pas plus troublés qu'Œdipe au front pieus.
(*Dieu*, 141.)

1. Employé par Voltaire (L.), et proposé par Mercier.

2. Employé par Tallemant des Réaux. (H.D.T.) Mercier le propose dans sa *Néologie*.

3. Le mot *choisisseur* est ancien dans la langue, mais signifie d'abord *celui qui voit, qui aperçoit*, sens correspondant à l'ancien sens de *choisir*. Le Maire de Belges et d'autres écrivains du XVI^e siècle lui donnent le même sens que V. Hugo. (G.) Littré (*Supplément*) donne un exemple de l'abbé de Saint-Pierre.

4. Employé au moyen âge. — *Creuseur* se trouve aussi dans Voltaire. (H. D. T.)

Croyeur. Jugez donc de ce qui se passait en moi,
pauvre poète croyeur, sinon croyant.

(*Le Rhin*, I, 323.)

Débâcheur. Pourboire au postillon, pourboire au
débâcheur.

(*Le Rhin*, I, 183.)

Déterreur. La muse avait toujours un vautour au-
près d'elle ;

Féroce, elle menait aus champs ce déterreur.

(*Légende des Siècles*, IV, 4.)

*Douteur*¹. Douteurs errants sans but ni trêve,

Qui croyez, étendant la main,

Voir les formes de votre rêve,

Dans les ténèbres du chemin...

(*Les Rayons et les Ombres*, 395.)

Cf. *L'Ane*, 285.

*Égorgeur*². Oudinot, égorgeur d'une république.

(*Histoire d'un Crime*, I, 122.)

Cf. II, 99.

Embellisseur. Lausanne enlaidie par les embellis-
seurs.

(*Le Rhin*, II, 270.)

*Embrasseur*³. Mais c'est un embrasseur tout à fait
[furieux !

(*Le Roi s'amuse*, 409.)

1. Le mot a été employé au XVI^e siècle. Il se trouve aussi dans Pascal, dans Voltaire. (H.D.T.) Mercier le propose dans sa *Néologie*.

2. *Égorgeur* a été employé au XVI^e siècle. (G., H.D.T.) La Harpe le cite parmi les mots de la langue révolutionnaire. (L.)

3. Employé au XVI^e siècle. (H.D.T.) — Proposé par Mercier.

*Extorqueur*¹. Les extorqués faisant cortège aus
[extorqueurs....
(*Légende des Siècles*, II, 320.)

*Haïsseurs*². Ces grands haïsseurs du mal sont haïs
par tous les flatteurs de la force et du succès.
(*William Shakespeare*, 345.)

*Jugeur*³. Cette tourbe innombrable d'esprits faus,
de petits docteurs, de grands pédants, de lourds rail-
leurs, de *jugeurs* à verbe haut...
(*Litt. et Phil. mêlées*, 280.)

Le mot est en italique dans cette phrase, mais il
n'est pas en italique dans ce vers de l'*Ane*, 324 :

A vous en croire, vous, les *jugeurs* sérieux.

*Maudisseur*⁴. Malgré le maudisseur qui, s'achar-
[nant sur toi,
Te jetai tous les cris indignés de la loi...
(*Toute la Lyre*, I, 71.)

Octroyeur. La civilisation n'en a pas fini avec les
octroyeurs de constitutions.
(*William Shakespeare*, 351.)

*Pervertisseur*⁵. Arouet... trouva... dans son par-

1. Se trouve dans une ordonnance de 1390. (G.) Littré le donne d'après Cotgrave.

2. *Haïsseur* se trouve dans les *Serées* de G. Bouchet. (G., H. D.T.)

3. *Jugeur* a existé en ancien français. Déjà dans le *Saint-Alexis* on trouve *juedor*. Beaumarchais emploie le mot *jugeur*. (G., H. D.T.) — Mercier le propose dans sa *Néologie*.

4. Employé au moyen âge. (G.)

5. Employé au XVI^e siècle, et plus tard par d'Alembert. (H. D. T.)

rain, l'abbé de Châteauneuf, un perversisseur complaisant.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 231.)

*Regardeur*¹. Je suis un grand regardeur de toutes choses.

(*Le Rhin*, II, 232.)

Cf. *Légende des Siècles*, I, 85; *Dieu*, 249.

Réussisseur. Je ne veux pas fermer ma lettre sans mettre sous ce pli quelques lignes que je ne puis publier en France et que vous trouverez toutes simples au sujet de la dernière insolence de ce malheureux réussisseur.

(*Correspondance*, II, 225.)

Tortureur. Contre qui les lords s'indignaient-ils ? Contre le tortureur ? Non. Contre le torturé.

(*L'Homme qui rit*, II, 417.)

Cf. *Dieu*, 190.

*Tourmenteur*². Tourmenteurs acharnés qui vous retournent sans relâche, comme sur un gril ardent, sur une pensée d'amour, de jalousie et de désespoir.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 151.)

La mémoire est la tourmenteuse des jaloux.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 234.)

Cf. *Dieu*, 190.

1. *Regardeur* se trouve dans le *Roman de la Rose*, chez Noël Du Fail, etc. (G.)

2. Employé au moyen âge, et au XVI^e siècle. (G., Delb.) Mercier, qui le propose dans la *Néologie*, cite l'abbé Prévost. (M. Delboulle cite pour notre époque, un exemple de Leconte de Lisle.)

*Trahisseur*¹. Vous faites chevaliers avec des chaines
[d'or

Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes.

(*Légende des Siècles*, II, 299.)

Cf. *Légende des Siècles*, III, 118; *Toute la Lyre*, II, 323.)

*Voyeur*². Les bergers, les songeurs, les voyeurs,
[les colosses.

(*Dieu*, 135.)

10. Suffixe *-ien*.

*Eschylien*³. Le gigantesque théâtre eschylien était
comme chargé de surveiller le bas-âge des colonies.

(*William Shakespeare*, 170.)

Hérodien. D'innombrables garçons tueurs, à figures
hérodiennes, y commettaient un massacre de cochons
de lait.

(*Le Rhin*, II, 6.)

Hortensien. Cela fut pour Ursus un motif de ha-
rangues hortensiennes.

(*L'Homme qui rit*, II, 24.)

*Jupitérien*⁴. La gaieté pantagruélique n'est pas moins
grandiose que la gaieté jupitérienne.

(*William Shakespeare*, 82, cf. 176.)

1. *Trahisseur* existait au moyen âge.

2. Littré cite un exemple du XVI^e siècle et plusieurs exemples
de Saint-Simon. Dans aucun le mot n'a le même sens que chez
Hugo.

3. M. Delboulle cite Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*.

4. Le mot avait été employé par Balzac dans *La Duchesse de
Langeais*. (L.)

*Racinien*¹. Vous êtes un charmant poète, pas racinien du tout.

(*Correspondance*, II, 268.)

11. Suffixe *-ier, -ière*.

Dettier. On a ces belles, on les dompte,

On est des jeunes gens altiers,

Vivons! et l'on sort d'Amathonte.

Par le corridor des dettiers.

(*Chansons des Rues et des Bois*, 91.)

*Fagotier*². J'ai demandé au vieux fagotier quel âge il avait.

(*France et Belgique*, 202.)

Cf. *Théâtre et Liberté*, 318.

Rapinier. Maître pervers et rapinier que vous êtes.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 306.)

*Lapinière*³. Il défendait une lapinière contre les rats rien qu'avec l'odeur d'un petit cochon de lait qu'il y mettait.

(*Les Misérables*, I, 295.)

12. Suffixe *-in*.

*Vipérin*⁴. Une de ces fortunes vipérines était échue à Barkilphedro.

(*L'Homme qui rit*, I, 357.)

Cf. *Quatre Vents de l'esprit*, II, 33.

1. *Racinien* a été employé par Voltaire. Mercier le propose dans sa *Néologie*.

2. Employé au moyen âge. (G.) Le mot s'employait encore au XVII^e siècle. Une ébauche du *Médecin malgré lui* est intitulée *Le Fagotier*.

3. Employé par Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. (L.)

4. Employé par Scarron. (L.)

13. Suffixe *-oir*.

Révoir. C'était une caverne d'ermite, un révoir, un trou, un tombeau.

(*Les Misérables*, I, 298.)

14. Suffixes *-u*, *-elu*.

*Dentu*¹. L'horrible Thémis, dentue et vorace, repa-rait.

(*Dernier Jour d'un Condamné*, 302.)

Cf. *Notre-Dame de Paris*, I, 360.

Moustachu. Ce César moustachu, gardé par cent [guérites.

(*Châtiments*, 157.)

*Crépelu*¹. Une vaste perruque flottante et crépelue.

(*Le Rhin*, I, 380.)

15. Suffixes verbaux *-er*, *-iller*, *-onner* *-oyer*.

*S'adéquater*¹. LE PHILOSOPHE... Je ne vois point là une personnalité qui s'adéquate avec la mienne.

(*Dernier Jour d'un Condamné*, 314.)

Anglaiser, *s'anglaiser*. C'est le vrai vieux port nor-mand, à peine anglaisé⁴.

(*Correspondance*, II, 196.)

1. *Dentu* a été employé au moyen âge et au XVI^e siècle. Il est repris au XIX^e. (G.)

2. Employé par Régnier. (L.)

3. Il ne faut pas attribuer à Hugo la responsabilité de ce verbe, qu'il met dans la bouche d'un personnage ridicule.

4. Bien que *anglaisé* ne suppose pas nécessairement un verbe *anglaiser*, je me suis cru autorisé par le second exemple à déduire du participe passé l'existence des autres formes.

Ces îles qui, aujourd'hui, s'anglaient rapidement,
sont restées longtemps autochthones.

(*Travailleurs de la Mer*, I, 149.)

Azurer, *s'azurer*¹. Puis, quand ils ont, pieux, baisé
[toutes les plaies,

Pansé notre douleur, azuré nos raisons...

(*Contemplations*, II, 238.)

Le crucifix blanchit et Jésus-Christ s'azure.

(*Contemplations*, I, 117.)

Cf. *Contemplations*, II, 365 ; *Légende des Siècles*,
I, 22, III, 31, 335 ; IV, 166. *L'Art d'être grand-père*,
103, 225 ; etc.

*Cadastrer*¹. Elle enregistre l'ombre et l'ouragan,
[cadastre

L'azur, le tourbillon, le météore, l'astre.

(*Toute la Lyre*, III, 45.)

*Écheveler*¹. Aus joncs échevelant leurs ombres
Dans la lumière des flots verts...

(*Chansons des Rues et des Bois*, 154.)

Éhonter. Venu pour tout corrompre et pour tout
[éhonter.

(*Quatre Vents de l'esprit*, II, 293.)

1. *Azurer*, existe dans l'ancienne langue. (G). On le trouve dans R. Estienne. Lamartine l'a employé dans les *Méditations*. (L.)

2. Exemple de 1784 dans H. D. T. Balzac a employé *cadastre* dans l'*Illustre Gaudissart*, édition définitive, p. 344.

3. Je place ici ce mot, parce que V. Hugo le déduit sans doute de *échevelé*. Ce verbe a été employé au moyen âge et au XVI^e siècle. (G., H. D. T.)

*S'éplorer*¹. Il y eut probablement là quelque Baroque ou quelque Troplong qui s'éplora.

(*Actes et Paroles*, II, 189.)

Excursionner. Victor excursionne.

(*Correspondance*, II, 356.)

Gaminer. On pourrait dire que Voltaire gamine.

(*Les Misérables*, III, 27.)

Cf. III, 36; V, 91.

*Letttrer*². Lettrer le peuple c'est le civiliser.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 208.)

*Méduser*³. Sa poignée d'hommes méduse les régiments.

(*Actes et Paroles*, II, 248.)

Patoiser. J'entendis une vois qui chantait le couplet que voici, en patoisant quelque peu.

(*Alpes et Pyrénées*, 150.)

Cf. *Chansons des Rues et des Bois*, 28.

Ripailler. Il ripaille à huis clos, en public il ser-

[monne.

(*Châtiments*, 212.)

Cf. *Histoire d'un Crime*, II, 290; *Quatre Vents de l'esprit*, I, 206.

1. *Éplorer*, mouiller de pleurs, est employé par G. de Machault. *S'éplorer*, fondre en larmes, se trouve dans *Doon de Mayence*. (G.)

2. Employé par Jean Doublet. (G.)

3. Exemple de 1607 dans H. D. T., d'après Delboulle. Litttré cite un exemple de 1867. Celui de Victor Hugo est de 1860.

*Scrutiner*¹. L'unanimité même du genre humain scrutinant en masse...

(*Napoléon le Petit*, 258.)

Cf. *Histoire d'un Crime*, II, 85.

Vert-de-griser. La femme s'occupe alors, se passionne au maniement des espèces, s'y vert-de-grise les doigts.

(*Les Misérables*, III, 56.)

*Égorgiller*². Est-ce bien sérieusement que vous croyez faire un exemple quand vous égorgillez misérablement un pauvre homme?

(*Dernier Jour d'un Condamné*, 295.)

Trognonner. ...affreuse compagne,ne,

Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

(*Ruy-Blas*, 215.)

*Rougeoyer*³. Une procession de tous les gentils-hommes de France, avec leurs oriflammes qui rougeoyaient à l'œil.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 169.)

Cf. *Notre-Dame de Paris*, II, 340; *Chansons des Rues et des Bois*, 205, 244; *Année terrible*, 332; *Toute la Lyre*, III, 239.

16. Suffixe adverbial.

*Béatement*⁴. Cette immonde engeance de cagots qui bave béatement du fiel sur la gloire.

(*Napoléon le Petit*, 342.)

1. *Scrutiner* (ou *escrutiner*) s'employait au moyen âge et au XVI^e siècle dans le sens d'*examiner*. (G.)

2. Darresteter (Mots nouveaux) cite le *Capitaine Fracasse*. Th. Gautier a employé aussi le mot dans *Fortunio*. (*Noncelles*, p. 127.)

3. Employé pendant tout le moyen âge. (G.) Littré ne donne pas d'exemple antérieur à l'*Année terrible*.

4. Littré (2^e Supplément) cite un exemple de Sainte-Beuve

*Boiteusement*¹. Plume qui formule boiteusement les fetfas imbéciles d'un divan de paysans !

(*Litt. et Phil. mêlées*, 329.)

Bucoliquement. Comme s'ils s'étaient dit bucoliquement : *Alternis cantemus, amant alterna Camænæ*.

(*Préface de Cromwell*, 35.)

*Étoffément*¹. Le sire de Coucy, à bannière, et plus étoffément que nul des autres.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 169.)

Extatiquement. Le contact du beau hérissé extatiquement la surface des multitudes, signe du fond touché.

(*William Shakespeare*, 328.)

*Facticement*¹. C'était affaiblir l'Europe centrale, lui créer facticement une sorte de maladie chronique.

(*Le Rhin*, II, 379.)

*Farouchement*¹. La belle fille était un peu farouchement attifée.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 113.)

Cf. *Le Rhin*, II, 308.

Funèbrement. Une lanterne sourde éclairait funèbrement cette scène.

(*Le Rhin*, I, 66.)

Cf. *Choses vues*, 344.

(*Chateaubriand et son groupe littéraire*, cours professé en 1848-49, mais publié en 1860).

1. Employé au moyen âge. (G.)

2. Victor Hugo a voulu évidemment ici produire un effet d'archaïsme.

3. Le moyen âge avait employé *faitissement*, avec des sens très divers. (G.) Littré cite seulement un exemple de 1869. — Mercier avait proposé le mot dans sa *Néologie*.

4. *Farouchement* se trouve dans Bersuire. (G.)

Gigantesquement. La lutte était gigantesquement engagée.

(*Les Misérables*, IV, 426.)

*Gueusement*¹. C'est de quoi vivre. — Gueusement.

(*L'Homme qui rit*, I, 346.)

*Hideusement*¹. J'ai pris dans une anfractuosité hier un animal hideusement beau, que les gens du pays appellent crapaud de mer.

(*France et Belgique*, 55.)

*Incommensurablement*¹. Le dernier calfat... se considérait comme incommensurablement supérieur    cet amuseur de la « canaille »,

(*L'Homme qui rit*, I, 455.)

Inexprimablement. Il était là, inexprimablement pensif.

(*Les Travailleurs de la Mer*, I, 217.)

Cf. *L'Homme qui rit*, II, 289.

Inextricablement. Cette plante fibreuse, touffue, inextricablement coudée.

(*Travailleurs de la Mer*, II, 74.)

Radieusement. Toutes les profondeurs des vieux âges se meuvent radieusement éclairées, dans le vaste azur de cet esprit.

(*William Shakespeare*, 49.)

*R  volutionnairement*¹. Commencer la résistance constitutionnellement, et, si cela échouait, la continuer r  volutionnairement.

(*Histoire d'un Crime*, I, 57.)

1. *Gueusement* se trouve dans Brantôme.

2. Le mot usité au moyen âge a été employé par N  pomuc  ne Lemercier. (H. D. T., L.)

3. Littré (*Supplément*) donne un exemple de 1875.

4. Admis par l'Académie en 1878.

*Sataniquement*¹. Vous avez sataniquement persé-
véré dans le silence.

(*L'Homme qui rit*, II, 139)

*Souterrainement*². Cet édifice, beau quoique incom-
plet, qu'avait improvisé la révolution de Juillet, il le
mine lentement, souterrainement.

(*Le Roi s'amuse*, notes, 541.)

Cf. *Travailleurs de la Mer*, I, 251.

Stratégiquement. Stratégiquement, comme point de
défense, la mairie du X^e arrondissement était mal
choisie.

(*Histoire d'un Crime*, I, 106).

III

Les mots composés sont très nombreux chez Victor
Hugo. Sans en examiner toutes les variétés, voyons
d'abord quelques exemples de *juxtaposés*, de ceux où
un adjectif qualifie un substantif. Nous verrons ensuite
quelques *composés à l'aide de particules*, puis, arri-
vant à la *composition proprement dite*, nous trouve-
rons des exemples de *composés par apposition*, de
composés avec *l'ellipse d'une préposition*, de *composés
d'un verbe et d'un substantif régime*.

1. *Juxtaposés*.

Demi-brute. Toi qui savais qu'ouvrant ses gueules
[douleureuses

La demi-brute aboie après les demi-dieux...

(*Quatre Vents de l'esprit*, II, 265.)

1. Littré (*Supplément*) cite Th. Gautier, *Étude sur Baudelaire*.

2. Admis par l'Académie en 1878. Littré cite les *Mémoires de l'Académie des sciences*.

Lèse-paternité. Ses fils furent accusés de ce crime de lèse-paternité.

(*William Shakespeare*, 175.)

Toute-ignorance. Et quel accouplement plus digne
[de pardon

Que la toute-ignorance et la toute-puissance ?

(*La Pitié suprême*, 150.)

Toute-innocence. Je crois à toi, toute-puissance,

Je crois à toi, toute-innocence.

(*Toute la Lyre*, I, 251.)

Toute-tendresse. L'être le plus souillé retrouve l'in-
[nocence

Dans sa toute-tendresse et sa toute-puissance.

(*La Fin de Satan*, 339.)

2. Mots composés à l'aide de particules.

Arrière-scène. Circonstance qui ajoute toujours un intérêt sombre et une sorte d'arrière-scène dramatique à un incendie.

(*Le Rhin*, I, 269.)

Débâcher. On débâche ; un grand drôle prend sur la voiture et dépose à terre votre valise.

(*Le Rhin*, I, 179.)

Décloisonner. Cette science habile aus sections, aus obtusions et aus ligatures, avait fendu la bouche, débridé les lèvres, dénudé les gencives, distendu les oreilles, decloisonné les cartilages, désordonné les sourcils et les joues.

(*L'Homme qui rit*, I, 402.)

Décompléter. L'absence de cette sorte de personnage muet décompléterait dans le drame les plus grandes scènes de l'histoire.

(*Préface de Cromwell*, 36.)

Décrénelé. De vieilles tours de caillous noyés dans la chaux décrénelées, inégales.

(*Correspondance*, I, 19.)

Décuirassé. Malheur à l'apostat ! son cœur décui-
[rassé.

Ouvre au poignard vengeur un chemin plus aisé.
(*Cromwell*, 257).

*Emparadiser*¹. Mariez les amants ou emparadisez les âmes.

(*William Shakespeare*, 77.)

Emperruqué. Deux mannequins épouvantails, costumés en Lubins d'opéra-comique, emperruqués et coiffés d'affreux tricornes.

(*Le Rhin*, I, 261.)

Enchapassé. Mons pileatus, mont *enchapassé*.

(*Alpes et Pyrénées*, 14.)

*Enfiévrer*². Vous croyez civiliser un monde,

Lorsque vous l'enfiévrerez de quelque fièvre im-
[monde.

(*Toute la Lyre*, III, 63.)

S'entaverner. Vive la joie ! je m'entavernerai, je me battraï, je casserai les pots...

(*Notre-Dame de Paris*, II, 61.)

Enterrassé. Dans ce pays-là on n'est pas enterré, on est enterrassé.

(*Le Rhin*, I, 280.)

1. *Emparadiser* existait au XVII^e siècle. (L.) Il a été repris par Th. Gautier, *Premières Poésies*. (Darm.)

2. Employé par Montaigne, Beaumarchais, A. Barbier. (H.D.T.)

S'entrechâtrer. Un voisinage de jalousies s'entrechâtrant.

(*Les Misérables*, V, 41.)

S'entreculbuter. Puis tous trois s'entreculbutant, aus trousses du pauvre Gringoire...

(*Notre-Dame de Paris*, I, 123.)

S'entr'escalader. Cordelia supprime-t-elle Antigone? Non, les poètes ne s'entr'escaladent pas.

(*William Shakespeare*, 110.)

*Entreheurter*¹. Son seul passe-temps est d'entreheurter sans relâche les seigneurs contre le roi.

(*Le Roi s'amuse*, préface, 340.)

S'entreheurter. Ce vaste tourbillon d'étincelles qui [sort

Des combats, des héros s'entreheurtant, du sort.

(*Année terrible*, 192.)

*S'entrelire*¹. Les passants dans les rues s'entrelisent les journaux.

(*Quatre-Vingt-Treize*, 177.)

S'entr'espionner, *s'entretrahir*¹. On s'entr'espionne, on s'entretrahit.

(*Histoire d'un Crime*, II, 291.)

1. Employé au XII^e siècle. Se trouve aussi dans Fontenelle. (H. D. T.)

2. Se trouve dans Cotgrave. (L.)

3. *S'entretrahir* se trouve dans Christine de Pisan. (G.)

(*A suicide*.)

Edmond HUGUET.

COMPTES RENDUS

Dr. Eugen Herzog: *Macé de la Charité, traducteur de la Bible* (*Aus dem Anzeiger der philosophisch-historischen Classe vom 1 December, Jahrg. 1897, Nr. XX V*), tirage à part de 1-10 pages.

M. Eugen Herzog, dans cette lecture faite en son nom par le secrétaire de l'Académie de Vienne, qui lui a donné une subvention pour ses travaux sur Macé de la Charité, se propose d'établir la parenté des deux ms. de Macé et de présenter un exposé substantiel de la langue du traducteur.

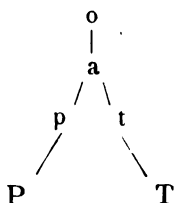
L'œuvre du curé Macé de la Charité est une traduction en 42,650 vers de huit syllabes de la partie historique de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Nous en avons deux ms., l'un à la Bibliothèque Nationale à Paris (*Fonds Français*, 401, P), l'autre à Tours (*Bibl. publique*, 906, T). P a été écrit en 1343, T est probablement de la même époque. Tous deux sont en parchemin. La page a deux colonnes et P contient environ 50 vers par page, T seulement 40. Des deux ms. P est en général le plus sûr et celui qui conserve le mieux, sauf quelques divergences, la langue de l'auteur. T au contraire se rapproche du français du Centre et de la Champagne.

Ces deux ms. ne dérivent pas directement l'un de l'autre. Des vers nécessaires et d'une authenticité incontestable, qui se trouvent dans P, manquent dans T. Par contre, une série de passages établissent sûrement par une communauté de fautes dans P et T que les deux manuscrits remontent à un archétype commun. Des passages cités le plus probant me paraît le suivant:

(P 1.) Li plus grand poysson pour convent,
Dévorent les petiz sovent,
Senefient les grans seygnors,
Qui trop aspreent les menors.
Les baloynes notent les roys, etc.

T, à la quatrième ligne, au lieu de *aspreent*, a *asprement* qui ne donne pas de sens. Or, c'était la leçon primitive de P, où *m* a été postérieurement pointé et par une correction heureuse transformé en *aspreent*.

M. Herzog apporte d'autres preuves de dittographie ou d'erreurs grossières qui l'amènent à voir dans P un ms. copié sur un texte déjà fautif que le copiste a tenté d'éclaircir, et il en conclut qu'on peut établir entre P et T le rapport suivant de descendance, d'ailleurs fort vraisemblable :



Ainsi en moins de 50 ans, de 1300 à 1343, un poème si long aurait eu au moins cinq copies.

M. Herzog passe ensuite à l'étude de la langue de l'auteur, p. 4 à 10. Il remarque avec raison qu'étant donné l'origine des ms., il faut tenir grand compte de la rime et de la mesure dans cette étude. La langue de Macé est apparentée à la langue d'oïl du Sud-Sud-Ouest, région dans laquelle Macé avait sa paroisse et pour laquelle il écrivait.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces remarques un peu menues de phonétique. La place nous fait défaut. Elles paraissent en général intéressantes et précises et méritent d'être étudiées de fort près. L'occasion s'en présentera lorsque M. Herzog publiera un travail d'ensemble sur Macé de la Charité.

Joseph BUCHE.

*
* *

Lars Lindberg : *Les Locutions verbales figées dans la langue française*, thèse pour le doctorat, Upsal, 1898, 8°, 117 p.

« Une *locution verbale figée* est une locution contenant

un verbe à un mode personnel et qui a pris une forme fixe et perdu, dans une certaine mesure, son caractère primitif. » Voilà la définition que donne M. Lindberg des locutions qui font l'objet de son étude. Une définition est souvent difficile à bien formuler et sans doute on pourrait faire contre celle-là des objections. On pourrait la trouver trop étroite, car elle ne renferme guère toutes les expressions traitées par l'auteur. Ainsi, par exemple, « toujours est-il », « qui pis est » et autres n'ont pas une forme absolument fixe. D'autre part, on trouvera dans le livre de M. L. quelques locutions qui, tout en ayant une forme fixe, n'en gardent pas moins assez bien leur caractère primitif. Ainsi « voyez-vous », « que sais-je » et autres. Mais cela a peu d'importance. Le seul inconvénient que j'y vois, c'est que l'auteur s'est senti trop restreint et a cru devoir exclure de ses recherches plusieurs expressions qui auraient trouvé très naturellement leur place dans son livre.

Telles sont « si fait » (cf. *Kuhn's Zeitschrift f. vergl. Spr. f. neue Folge*, III, p. 423), qui est une locution absolument figée, « tout ce qu'il y a de plus », « tant (il) y a que », « si besoin est », « si tant est que », « si argent (fête, homme, etc.) (il) y a », s'il en est, fut » (toujours ces deux temps) « ainsi que suit », « comme il veut » (exemple : « ce cheval a gagné comme il veut »), « il n'y a pas à dire », « n'empêche que », « ne vous (en) déplaie », « dussé-je, eussé-je, etc. », « comme bon lui semble », « comme bien l'on pense », « que je sache », « plaît-il », « que voulez-vous », « je te crois », « je t'en moque », « ousque » (argot) qui sont toutes dans une certaine mesure figées, que ce soit par rapport au temps, au mode, à l'ordre des mots, au caractère primitif ou encore autrement.

Il y a aussi l'ancien français *seviaus*, *dehet* (= *dehe ait*, voir G. Paris, *Rom.*, 1889, p. 469) et peut-être *estuet* dont le figement date d'une époque fort reculée pourvu que l'étymologie connue de M. Tobler soit la vraie (*est opus*).

Mais, telle qu'elle est, la collection de l'auteur est très bonne.

Elle embrasse une quarantaine de locutions parmi lesquelles se trouvent les plus intéressantes comme « c'est que », « est-ce que » et autres interrogatifs périphrastiques, « qui que ce soit », « n'importe », « naguère », « piéça », « peut-être », « voici, voilà », etc.

Il pourrait y avoir beaucoup de choses à discuter dans l'introduction, où l'auteur développe de plus près les détails de la définition, où il rent compte de la formation et des différentes espèces des locutions figées, etc. Mais nous passons directement à la partie la plus importante du livre et de celle-là nous laissons de côté le premier chapitre : « Les locutions qui se figent subitement » (substantifs composés du type « rendez-vous », propositions substantivées comme (il y a du) *c'est selon*, (être sur le) *qui vive*, etc.), pour nous occuper des « locutions qui se figent graduellement » et dont, plus haut, nous avons cité quelques échantillons. M. L. nous explique le caractère de chaque locution, donne son avis sur son origine ou sur son histoire, essaye souvent de démontrer pourquoi et comment elle est devenue figée et, ce qui est le plus important, nous fournit toujours une grande quantité d'exemples des différentes époques de la langue. Outre les exemples français, l'auteur a cru devoir en ajouter d'espagnols et d'italiens, lorsque ces langues offrent la même locution que le français. On peut se demander s'il n'a pas plus d'une fois été induit en erreur par le français, de façon à regarder telle expression italienne ou espagnole comme figée qui ne l'est nullement, mais cela n'empêche pas que la comparaison avec ces langues n'offre un grand intérêt.

La première locution dont traite l'auteur est « toujours est-il ». Si cette phrase a pris ou plutôt gardé une forme fixe, il ne faut pourtant pas en conclure qu'elle soit nécessairement figée, car il s'agit d'exprimer l'avis de celui qui parle, soit qu'il s'agisse d'une chose du passé ou du présent. « Toujours est-il que la vicomtesse revint seule. » Celui qui dit ou écrit cette phrase assure que c'est *au moment où il*

parle un fait que la vicomtesse revint (à telle occasion) seule. « Toujours est-il » garde entièrement son caractère primitif. Dans des locutions comme celle-là, il n'y a qu'un cas où l'on est à même de contrôler si la locution est figée dans ce sens que le verbe garde toujours le même temps, c'est le discours indirect. Mais l'auteur n'en donne pas d'exemples. Nous croyons (et des Français nous l'ont affirmé) que dans un discours indirect « toujours était-il » ne serait pas impossible, mais il est évident que ce cas, pour cette expression, est rare. Il y a la même objection à faire touchant « qui pis est » (p. 25), « c'est » (p. 28), « est-ce que » (p. 42). Pour cette dernière locution, l'auteur donne des exemples montrant qu'elle n'est pas entièrement figée et cite sur ce point les paroles de Tobler qu'il aurait dû appliquer aussi aux autres locutions précitées. Les exemples espagnols de « qui pis est » ne montrent pas trace de figement et auraient pu être rayés.

Touchant les formules de souhait (p. 22), nous ne pouvons partager l'opinion de l'auteur que « plutôt à Dieu » n'est qu'une conjonction équivalant au latin *utinam*. Cette expression exige toujours après elle un temps du passé et garde par conséquent dans une certaine mesure son caractère verbal.

L'article « c'est que » (p. 29) prête beaucoup à la discussion. L'auteur y critique l'analyse qu'a faite M. Tobler (*Verm. Beiträge*, II, p. 10) de cette locution. Selon ce savant, *ce* se rapporte à quelque chose qui précède et qui demande une explication, *est* équivaut à *est* dans une proposition comme « *c'est* une comète » ou « *c'est* mon frère », *que* au même mot dans par exemple « ma conviction est *que* la paix ne durera pas ». M. L. partage l'opinion de Tobler sur ce dernier point. Quant aux deux autres, il s'y oppose et, à notre avis, avec peu de succès. *Est* a selon lui « naturellement le sens riche de *exister* ». C'est là le cas, il est vrai, pour quelques-uns des exemples que l'auteur cite à tort au milieu des autres, mais qui auraient dû former un groupe

à part, *C'est que* dans ce sens-là n'est du reste point figé. Ainsi dans l'exemple: « Puisqu'ainsi *est que* Meraugis est mortz » (*Meraugis*, p. 162), *est* équivaut à *est le cas*, il est riche de sens. De même pour plusieurs exemples italiens ou espagnols. Exemple: « Allora *fu che* come per una rivelazione fulminea, io rividi in lei la donna desiderabile » (D'ANNUNZIO, *Innocente*, 80) ou « Pero fuera qué... o qué... *ello es que* ni me escribió ni procuró verme (*Esp. Mod.*, LXXVI, 12). Mais c'est là pour le français un cas assez rare, excepté dans la forme interrogative où « est-ce-que » = est-ce le cas que) pour des raisons syntaxiques a trouvé (un emploi fréquent. (Mais « est-ce que » est habituel aussi avec un *est* pauvre de sens. Exemple: Qu'est-ce? Est-ce que vous êtes malade?) Les exemples latins cités p. 31 de *est ut, est quod* sont aussi de ce genre.

D'ailleurs, la différence établie par l'auteur entre deux espèces de *c'est que* est imaginaire. Il part des deux exemples suivants : 1) « Je ne vous veuil point mentir. *C'est que* se vous donniez cent escus, je ne les refondroye jà plus. » 2) « Il ne dit pas tout : *c'est* qu'il craint de rencontrer quelcun de ses creanciers. » Lorsque M. Tobler dit que *ce* se rapporte à quelque chose qui précède et qu'il est le sujet de la phrase dont la proposition introduite par *que* est le prédicat, il ne pense pas, selon M. L., au cas 1). M. L. se trompe, croyons-nous, car en réalité la théorie de M. Tobler explique très bien le premier des deux exemples. *Ce* n'y est nullement sans rapport à ce qui précède. On attend après l'assertion « je ne vous veuil point mentir » encore quelque chose. Ce « quelque chose » qu'on fait attendre *c'est que*, etc. Il est évident que ce à quoi le *ce* se rapporte peut-être plus ou moins caché comme forme, mais pourvu que *est* ne soit pas riche de sens (= exister, être le cas), le rapport établi par M. Tobler y est toujours. Le fait qu'en ancien français, en italien et en espagnol *ce* n'est pas nécessairement exprimé, n'a naturellement aucune importance, puisque dans ces langues le sujet pronominal peut

être supprimé. Si l'on examine les exemples qui sont réunis page 32 du cas 1), exemples qui par conséquent, selon l'auteur, ne se conforment pas à l'analyse de M. Tobler, on trouvera qu'en effet ils contiennent presque tous un *ce* qui a un rapport très clair avec quelque chose de précédant.

« Encore je vous demanderoye volontiers une autre chose. C'est que autre jour lui dites que, etc. » (*Jehan de Paris*, 112.) Ici le rapport paraît clair : « Je vous demanderoye autre chose, c'est que » équivaut à : « Si je vous demande autre chose, c'est que, » etc. Ou bien cet exemple : « Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ? Moi ! C'est qu'elle a baisé la mienne » (SCARRON, *Théâtre compl.*, I, 66) ! *le* se rapporte dans cette phrase à la pensée précédente. Le sens de la phrase est : « ce qui vous fait croire que je lui ai baisé la main c'est qu'au contraire elle, etc. » Pour nous le cas 1) et le cas 2) sont donc la même chose. Dans le cas 2), le rapport causal est plus clair, mais dans les deux cas nous avons affaire à un *ce*, un *est* et un *que* de la même espèce. Le contenu de la proposition introduite par *que*, *est*, dans une certaine mesure, comme cause ou comme identité, quelque chose de précédant (pensé ou exprimé), répété par *ce*.

Après tout, *c'est que* dans les phrases du type « tout ce qu'il désirait *c'est que* les choses allassent plus vite », traitées par M. L. page 35, comme un cas à part, est du même genre, ce qui devient encore plus évident si l'on considère l'exemple : « Je n'y vois qu'un inconvénient, c'est que les mouches en sont trop friandes, » ou encore mieux : « J'y trouve un grand plaisir, c'est que je vais voir mon meilleur ami. » Dans cette phrase *ce* peut se rapporter à plaisir (*ce* plaisir est *que*, etc.), ou bien (*ce* qui pour le sens revient au même) à toute la pensée exprimée par la phrase : « J'y trouve un grand plaisir. » Pourquoi ? Réponse : *c'est que*, etc.

Nous passons à un article qui se rattache de près à *c'est que*, celui consacré (p. 47) à la locution *si ce n'est que*. L'auteur commet ici la même erreur que pour *c'est que*, en s'obstinant à interpréter *est* par *exister*. Après avoir parlé

de *si ce n'est que* qui sert à renforcer une proposition hypothétique et négative: « Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre (SCARRON, *Th. compl.*, I, 147), et de *si ce n'est* = si + négation (Ex.: Toutes les ambassades et légations ont adopté si ce n'est la lettre, au moins l'esprit de la note proposée par M. Cambon. L'ÉCLAIR, 28.4.97), l'auteur passe à *si ce n'est* = excepté. Ex.: N'attens plus rien de moi si ce n'est coups de canne (SCARRON, *Th. compl.*, I, 68), et il finit ce paragraphe par la remarque suivante: « Il est clair que ce qui suit *si ce n'est* peut être une proposition comme: « Père ne vous avait donc rien dit? Rien... rien... si ce n'est qu'il a exécuté au Dahomey des travaux remarquables (SALES, *Petit-Charbonnier*, 310), mais pourtant il ne faut pas confondre ce *si ce n'est que* avec celui qui est étudié sous 1) (c'est-à-dire: « Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre »).

A notre avis, toutes ces catégories se réduisent en réalité à une seule, dont elles ne représentent que des nuances plus ou moins éloignées du sens original. Pour s'en convaincre, il suffira de regarder la série d'exemples suivante:

1. Il n'a pas de défauts, si ce n'est sa paresse (= excepté).
2. Il n'a pas de défauts, si ce n'est qu'il est paresseux (= excepté).
3. Il n'a rien fait de mal, si ce n'est qu'il a été paresseux (= excepté).
4. Il serait un vrai modèle, si ce n'est qu'il est paresseux.
5. Il n'y aurait rien à reprocher chez lui, si ce n'est qu'il a été paresseux.
6. Je ne l'aurais pas puni, si ce n'est qu'il a été paresseux.
7. Je l'aurais loué, si ce n'est qu'il a été paresseux.
8. Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre (voir plus haut).

Dans tous ces exemples, ainsi que dans tous ceux que cite M. L., on trouve le même sens fondamental: *si ce* (= chose précédente pensée ou exprimée) *n'est pas* (dans une certaine mesure ou sous un certain rapport) *telle chose ou tel fait* (exprimé par un nom ou par une proposition introduite par *que*).

Dans les trois premières phrases, le rapport est très clair : *si ce n'est (que)* peut être remplacé par *excepté*. Le sens est le même dans la quatrième phrase, seulement *ce* ne se rapporte plus à *un mot* de la proposition précédente, mais au contenu de la phrase. « Il serait un vrai modèle, mais il ne est l'est pas et *ce* est que... » Les différences entre les autres exemples dépendent justement du rapport entre les deux phrases : du mot auquel se rapporte *ce*, du caractère négatif ou affirmatif de la proposition principale.

J'ajoute un exemple où le sujet de la phrase introduite par *si ce n'est que* ne figure pas dans la proposition principale :

9. On l'aurait tué, si ce n'est que le fusil avait disparu.

Nous pouvons même facilement enchaîner ici le cas étudié par l'auteur p. 48. Ex. : « Toutes les ambassades ont adopté « Si ce n'est la lettre, au moins l'esprit de la note. » Le caractère essentiel est toujours le même.

Il y a dans cet exemple un substantif au lieu d'une proposition, mais rien n'empêche de suppléer la phrase et de dire : si ce n'est que toutes les ambassades ont adopté la lettre, elles ont au moins, etc. » Le rapport entre les deux phrases est celui-ci, qu'un mot de la principale est mis en opposition à un mot de la prop. introduite par *si* ; *ce* se rapporte toujours à ce mot de la prop. princ. Il y a un rapport de pure identité et non pas de cause.

Lorsqu'on trouve *si ce n'est* = *excepté* après une phrase affirmative, je ne veux pas toujours regarder cela comme un degré de figement, comme une preuve que *si ce n'est* n'est plus qu'une préposition. Je crois que, dans ce qui précède, il y a une pensée négative. Ex. : « Nous avons perdu la joie toute, si ce n'est par votre moyen » (*Myst. S. Laurent*, 3015), équivaut comme pensée à : « Nous n'aurions plus de joie, si ce n'est, etc. » « Avec les dames je me suis toujours arrangée, si ce n'est avec la mienne cependant » (*FLAUBERT, Mad. Bov.*, 114) = Il n'y a pas de dames avec lesquelles je ne me sois pas toujours arrangée, si ce n'est, etc.

Nous croyons donc qu'il vaut mieux renoncer à établir

des catégories nettement séparées des différents emplois d'une même locution et chercher plutôt à trouver ce qu'il y a de commun pour tous ces emplois et à les réduire ainsi tous à leur origine commune.

P. 58, à propos de *c'est-à-dire*, l'auteur dit que cette locution ne s'est pas entièrement figée, « car elle garde assez de vie pour qu'on en puisse faire une interrogation : « est-ce à dire. » Mais il faut remarquer que *est-ce à dire* ne correspond nullement à *c'est-à-dire*, n'a même plus rien à faire avec cette expression. *Est-ce à dire* est une locution relativement rare et réservée à la langue solennelle ou rhétorique.

P. 82, M. L. étudie la locution « *comme qui dirait* ». Après avoir constaté que l'on est ici en présence d'un *qui* du sens de *si l'on*, l'auteur rejète l'explication de ce *qui*, donnée par M. Marchot (*Zeitschr. Rom. Phil.*, XX, p. 525), et acceptée par M. Paris (*Rom.*, 1897, p. 141), selon laquelle *qui* originellement équivaut à *celui qui*, mais a peu à peu, par une série d'anacoluthes, pris le sens de *si l'on*. M. L. veut faire dériver ce *qui* du pronom indéfini *quis* qu'on retrouve dans des phrases comme : « *si quis pugnam expectat, lites contrahat.* » ou « *quis filiam habet, pecunia opus est.* » Une telle supposition me paraît inutile autant qu'improbable. Cette construction latine est en somme assez rare, tandis que *qui* dans des phrases comme « *qui bene distinguit, bene docet* », est tout à fait courant. Cela étant, il paraît étrange de ne pas reconnaître dans la phrase « *qui le fait, mal loier recevra* », le *qui* ordinaire, mais le *quis* précité, *qui*, rare déjà en latin, n'a même pas laissé de traces dans les langues romanes. Et, quant à l'anacoluthes, qui fait que la proposition principale peut avoir un autre sujet que la prop. rel. « *qui le fait, mals loiers sera rendus* », et par laquelle *qui* prend le sens de *si l'on*, elle est bien naturelle.

Il y a encore beaucoup de choses dans le livre de M. L. qui seraient intéressantes à discuter, mais nous nous bornons à appeler l'attention du lecteur sur quelques exemples qu'il faut supprimer. Généralement, les exemples sont bien choi-

sis et ceus-ci paraissent s'être glissés par inadvertance parmi les autres. Tels sont, p. 28 : « De Dieu n'ay dit nulle blafarde, *c'est* cil qui tout fist etc. », où *c'est* n'est pas, comme croit l'auteur, de même nature que dans *c'est là que*, etc. ; p. 61 : « Il m'envoya à ceste heure lui présenter ses recommandations, *sçavoir* qu'elle faict, qu'elle dict, et comme elle se porte », où *savoir* est l'infinitif avec son sens ordinaire, sans le moindre figement ; p. 65, plusieurs exemples, où *soit* peut bien être verbal ; p. 67 : « *sea*, con todo, midedicatoria muestra del respetuoso cariño, que V. me inspira, » où *muestra* est un substantif, et non pas un verbe, ce qui donne à *sea* un autre caractère ; p. 79, *n'importe* dans plusieurs exemples où cette expression paraît garder très bien son caractère original ; p. 90, Ménos tipo de héroe de novela, *si cabe*, era el de Don Atilano Bujia », où *si cabe* veut dire *s'il est possible*, non pas *s'entent* ; p. 97, *qui sait*, et p. 99 *quien sabe*, dans plusieurs exemples où ces locutions n'ont rien changé de leur sens primitif ; p. 102 : « Ah ça, mais elle a donc été bien malade, maman? *Dites donc* que nous avons manqué la perdre, » où *dites donc* n'a rien de figé ; p. 103 : *Tieni*, ti dono uno zecchino, » où *tieni* peut aussi bien être verbal ; p. 104, dans « mire usted lo que dice », *mire* n'est point une interjection.

Le livre de M. Lindberg, malgré les remarques de détail que nous venons de faire et ausquelles bien d'autres pourraient être ajoutées, est un ouvrage très méritoire, dont on peut recommander la lecture à tous ceus qui s'intéressent à la syntaxe historique du français. Ils y trouveront un bon répertoire de « locutions figées », illustrées par de nombreux exemples. Ils liront aussi avec intérêt les raisonnements de l'auteur, qui, pour être plus d'une fois contestables, n'en sont pas moins souvent dignes d'être pris en considération, lorsqu'on veut s'expliquer l'origine et le caractère des « locutions verbales figées ».

Erik STAAFF.

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. DE L. MARCEAU. — E. BERTRAND, SUCC.

NOTES

SUR LE

NÉOLOGISME CHEZ VICTOR HUGO

(Suite)

*Rebadigeonné*¹. Le ciel est rebadigeonné ;

C'est comme à l'Opéra dans les apothéoses.

(*Théâtre en liberté*, 283.)

*Reboire*². L'opprobre que la France et que l'Europe

[but,

Ils veulent, meurtriers, nous le faire reboire.

(*Année terrible*, 381.)

Cf. *L'Ane*, 334 ; *Les Quatre Vents de l'esprit*, I, 28 ; *Toute la Lyre*, III, 222.

Recadenasser. C'est le commandement qui recadenasse le diable en enfer.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 65.)

Redéployer. Cabre-toi, piaffe, redéploie

Tes farouches ailes, titan...

(*Chansons des Rues et des Bois*, 422.)

*Regermer*³. Car Dieu fait quelquefois sous ces saintes

[rosées

Regermer des fleurons aus couronnes rasées

(*Chants du Crépuscule*, 73.)

*Remourir*⁴. Voilà ce que c'est que décroître. Il faut remourir tous les jours.

(*Travailleurs de la Mer*, II, 263.)

1. Employé par Béranger. (L.)

2. Employé par Froissard, par Voltaire. (L.)

3. *Regermer* se trouve dans Ronsard. (L.)

4. Employé au XVI^e siècle, et plus tard par Voltaire, Andrieux, Lamartine... (L.)

Remuseler. Pour remuseler les intelligences, pour remettre à la chaîne les esprits...

(*Napoléon le Petit*, 334.)

*Repêtrer*¹. Je veux pouvoir pétrir et repêtrer l'argile à mon gré...

(*Correspondance*, I, 112.)

Cf. *Année terrible*, 251 ; *Art d'être grand-père*, 298.

*Republier*². Il serait bien temps que l'on songeât à republier le *Romancero* général, trésors enfouis et tout près d'être perdus.

(*Orientales*, notes, 231.)

*Ressayer*³. Ressaye à soixante ans ton harnois de [bataille.

(*Hernani*, 79.)

*Ressouffler*⁴. Il ressouffle la guerre avec son vieux [clairon.

(*Quatre Vents de l'esprit*, I, 165.)

*Revouloir*⁵. La Grèce après Othon reveut un roi.

(*William Shakespeare*, 380.)

Sous-coquin. Les sous-coquins aident le drôle en chef.

(*Châtiments*, 305.)

3. *Composition par apposition.*

Ces composés sont si nombreux chez Hugo qu'on a pu considérer leur abondance comme un des caractères de son style. J'en choisirai seulement un très petit nombre :

Astre-roi. L'astre-roi se couchait.

(*Orientales*, 20.)

1. Employé par M^{me} de Sévigné. (L.)

2. Employé au XV^e et au XVI^e siècle. (L.)

3. Employé au moyen âge. (L.)

4. Se trouve dans le *Roman de la Rose*, dans Ronsard... (G. L., Delb.)

5. Employé au moyen âge. Se trouve dans Molière. (L.)

Chaire-trône. On l'apercevait assez nettement, immobile sur une sorte de chaire-trône.

(*Le Rhin*, II, 307.) •

Constitution-gibet. Cette constitution-gibet où pendent toutes nos libertés...

(*Napoléon le Petit*, 101.)

Constitution-consigne, gouvernement-caporal. Sous ce gouvernement-caporal et cette constitution-consigne, tout marche militairement.

(*Napoléon le Petit*, 84.)

Façade-bijou. Il y a des tours entaillées comme à Pierrefonds, des façades-bijoux comme à Anet.

(*Le Rhin*, II, 141.)

Homme-éclair, homme-foudre. Il apparaît des inconnus hauts de cent coudées, et voici Mirabeau, l'homme-éclair, et voici Danton, l'homme-foudre.

(*Paris*, 320.)

Homme-loup. Et l'homme-loup, debout sur les
[cadavres pâles

Dont le sang tiède encor tombait dans l'infini,

Cria d'une voix rauque et sourde : — Il m'a béni !

(*Légende des Siècles*, IV, 205.)

Homme-peuple, homme-humanité. Soyons dès à présent l'homme-peuple, et préparons-nous à être un jour l'homme-humanité.

(*Correspondance*, II, 174.)

Homme-roi. L'effigie historique, ce ne sera plus l'homme-roi, ce sera l'homme-peuple.

(*William Shakespeare*, 440.)

Lampe-étoile. Vous illuminez le diamètre entier

d'une œuvre, et votre lampe-étoile, après avoir éclairé le sommet, reparait au fond de l'abîme.

(*Correspondance*, II, 288.)

Masure-broussaille. Alors cette mesure-broussaille s'est remplie peu à peu d'un bruit étrange.

(*Le Rhin*, II, 130.)

Nation-chef, nation-serve. Ils se persuadent que la nation-chef sera paisiblement la nation-serve.

(*Mes Fils*, 393.)

Palais-prison. Dans ce palais-prison

Jé sens quelqu'un en proie à votre trahison.

(*Ruy Blas*, 218.)

Perruque-soleil. Les perruques-soleils faisant loi en poésie.

(*William Shakespeare*, 323.)

Prêtre-monarque. Le prêtre-monarque de Rome Vint bénir son front menaçant.

(*Odes et Ballades*, 113.)

Sultan-soleil. Le sultan-soleil de Marly n'est plus que le préparateur presque machinal de l'abri dont a besoin le penseur déguisé en histrion.

(*William Shakespeare*, 442.)

Tenailles-tonnerres, pincés-éclairs.

L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmen-
[teur,

Le victime armant de tenailles-tonnerres

Et de pincés-éclairs ses poings tortionnaires.

(*Dieu*, 190.)

Ville-pivot. Paris est la ville-pivot sur laquelle, à un jour donné, l'histoire a tourné.

(*Paris*, 320.)

4. *Composés elliptiques.*

Homme-guillotine, homme-chassepot. Tu ne veux pas pour l'ordre social de ces deus cariatides, à une extrémité l'homme-guillotine, à l'autre extrémité l'homme-chassepot.

(*Actes et Paroles*, II, 483.)

Paysan-banlieue. Nos guinguettes de la Cunette et nos paysans-banlieue vêtus de guenilles seraient des monstres ici.

(*Alpes et Pyrénées*, 7.)

Prison-progrès. Mazas est une prison-progrès.

(*Histoire d'un Crime*, I, 159.)

A ces composés bien français et purement analytiques, on peut opposer un composé synthétique formé à l'imitation de l'anglais :

Air-navire. Un jour la navigation aérienne, servie par les air-navires, que nous nommons par manie du grec *aéroscaques*...

(*Travailleurs de la Mer*, II, 156.)

Cf. *Paris*, 292, 328.

5. *Mots composés d'un verbe et d'un régime.*

Arrache-créneau. Rostabat prend pour fronde, ayant

[Roland pour cible,

Un noir grappin qui semble une araignée hor-

[rible...

Il lance sur Roland cet arrache-créneau.

(*Légende des Siècles*, II, 66.)

Cache-sottises. La nuit qui est le plus grand des cache-sottises, commençait à voiler le contour absurde du clocher.

(*Le Rhin*, I, 80.)

Cf. *Alpes et Pyrénées*, 69; *Correspondance*, II, 68 ;
Les Misérables, V, 26).

Gobe-baleines. Les anciens gobe-mouches disparaîtront, et feront place aux gobe-baleines.

(*Napoléon le Petit*, 77-78.)

Porte-blouse. C'était quelque porte-blouse ignoré, un inconnu, un oublié, un passant héros.

(*Les Misérables*, V, 26.)

*Porte-couronne*¹. Les autres siècles ont été des porte-couronnes, le XIX^e c'est l'homme.

(*Actes et Paroles*, II, 458.)

Porte-fléaus. Ah ! ces porte-fléaus fléchissent sous
[leur charge.

(*La Pitié suprême*, 154.)

Porte-sceptre, porte-glaive. L'histoire réelle et véridique... ne méconnaîtra pas la quantité appréciable d'utilité des porte-sceptres et des porte-glaives à un moment donné.

(*William Shakespeare*, 440.)

Cf. *Quatre Vents de l'esprit*, II, 258.

Porte-hache. Ah ! le duc Othon vient avec son
[porte-hache.

(*Théâtre en liberté*, 87.)

Porte-lumière. Le porte-glaive s'était métamorphosé en porte-lumière.

(*Quatre-Vingt-Treize*, 514.)

Cf. *Actes et Paroles*, III, 37.

Porte-massue. Toutes ces pauvres petites injustices

1. M. Delboulle cite Ronsard ; — Littré (2^e supplément) cite Sainte-Beuve ; — Darmesteter (*Mots nouveaux*) cite A. Barbier et Th. Gautier.

égratignaient Mirabeau et le faisaient souffrir au milieu de sa puissance et de ses triomphes. Coups d'épingles au porte-massue.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 400.)

Porte-perruque. Shériffs, prévôts, marshalls, et autres porte-perruques de la loi.

(*L'Homme qui rit*, I, 20.)

*Porte-sonnette*¹. L'inconnu était le porte-sonnette du commissaire de police.

(*Histoire d'un Crime*, I, 26.)

Souffre-joies. Crucifié par vous, bourreaux char-
[mants, il est

Votre souffre-douleurs et votre souffre-joies.

(*Contemplations*, I, 259.)

Trompe-l'oreille. De même qu'il y a le trompe-l'œil, il y a le trompe-l'oreille.

(*L'Homme qui rit*, I, 219.)

Trouble-raisons. Monstre apocryphe,

Trouble-raisons...

(*Chansons des Rues et des Bois*, 280.)

IV

Formation latine

Nous étudierons successivement les *emprunts au latin*, la *dérivation latine*, la *composition latine*.

1. *Emprunts au latin*. Les mots empruntés au latin ne sont pas très nombreux chez Victor Hugo. Parmi les exemples qui vont suivre, on trouvera même des mots qui sont plutôt dérivés qu'empruntés direc-

1. Employé comme adjectif par La Fontaine. (L.)

tement. Très probablement, Victor Hugo ne s'est pas inquiété, par exemple, de savoir s'il existait des mots tels que *asinalis*, *fecundator*, *transfigurator*. Il est plus simple de penser qu'à l'aide des suffixes savants il a tiré des dérivés du radical d'*asinus*, de ceus de *féconder* et de *transfigurer*. C'est par un groupement purement grammatical que ces mots figurent ici au lieu de prendre place parmi les dérivés.

Asinal. Derrière le personnage équestre, Cervantès crée et met en scène le personnage asinal.

(*William Shakespeare*, 85.)

*Conclamé*¹. Pilorié sur cette même place où la veille il avait été salué, acclamé et conclamé pape et prince des fous.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 350.)

*Fécondateur*². Celui qui les distribue à propos (les richesses), comme autant de ruisseaux fécondateurs, dans le grand fleuve de l'utilité générale.

(*Bug Jargal*, 156.)

Cf. *Légendes des Siècles*, IV, 312.

Fulgural. La sibylle leur livre à travers ses barreaux

Le secret de la foudre en ses vers fulguraux.

(*Légende des Siècles*, I, 106.)

*Garruler*³. Le geai garrule.

(*Le Rhin*, I, 345.)

*Hilare*⁴. Sous un pampre un vieus faune hilare

Murmurait tout bas : Casse-cou !

(*Chansons des Rues et des Bois*, 155.)

1. *Conclamer* a été employé par O. de Saint-Gelais. (G.)

2. Employé au XVIII^e siècle. (L.)

3. Se trouve dans le *Violier des histoires romaines*. (G.)

4. Employé au moyen âge et au XVI^e siècle. (G.)

*Horifique*¹. La triple paire de sourcils horifiques se fronça.

(*L'Homme qui rit*, II, 46.)

Ignivome. Ils ont échoué l'hydre, éteint les igni-
[vomes.

(*Légende des Siècles*, I, 100.)

Cf. *L'Ane*, 328.

*Jube*². Qui outrage son roi se met en même danger qu'une fille coupant témérairement la jube à un lion.

(*L'Homme qui rit*, II, 31.)

*Luxurier*³. L'art fait luxurier à l'œil ses arabesques.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 291.)

*Nébulosité*⁴. Une grande tour noire, d'une forme horrible, du faite de laquelle sortait... je ne sais quelle *nébulosité* rougeâtre.

(*Le Rhin*, I, 314-25.)

*Norme*⁵. Ceci est la norme pour tous, pour l'animal comme pour l'homme.

(*William Shakespeare*, 179.)

Cf. *Paris*, 294, *Religions et Religion*, 214.

Obtusion. Cette science habile aus sections, aus obtusions et aus ligatures.

(*L'Homme qui rit*, I, 402.)

*Offuscation*⁶. Je pourrais continuer mes calculs sur l'offuscation solaire.

(*Ibid.*, 258.)

1. Employé par Rabelais, Ambroise Paré... (H.D.T.)

2. *Jube* se trouve dans Rabelais, J. de Montlyard, Garasse... (G.)

3. Employé au XVI^e siècle. (G.)

4. Employé au figuré par Thomas Corneille. (H.D.T.)

5. Employé aux XV^e et XVI^e siècle. (G. L., H.D.T.) Littré (supplément) donne un exemple de 1874.

6. Employé au moyen âge et au XVI^e siècle. Admis par l'Académie en 1878.

*Pérennité*¹. De sorte que l'instabilité des superstitions et l'impiété du fanatisme n'en fassent que mieux ressortir la pérennité de la religion.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 246.)

Plébécule. La plébécule cabalante qui a sifflé Amy Robsart croyait siffler Cromwell par contre-coup.

(*Correspondance*, I, 72.)

Ramuscule. Les rameaus et les ramuscules, ce seront les torrents.

(*Le Rhin*, II, 25.)

Ratiociner. Je ratiocine et je médicamente.

(*L'Homme qui rit*, II, 14.)

*Rutiller*². La fureur faisait rutiller ces figures farouches.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 302.)

Cf. *Les Misérables*, IV, 190.

Terrigène. Il songe au fier passé des puissants terrigènes.

(*Légende des Siècles*, I, 110.)

Tibicine. Clairons et tibicines en tête, aigles et gonfaçons au vent.

(*Le Rhin*, II, 76.)

Victor Hugo emploie probablement ici le mot *tibicine* avec le sens latin de *joueur de flûte*, comme *clairon* avec le sens de *joueur de clairon*, mais dans d'autres cas il en fait une épithète du mot *flûte* :

Comme Properce, j'entends

Une flûte tibicine

1. Se trouve dès le XII^e siècle. (Delb., H.D.T.) Employé aussi au XVI^e siècle. (Delb.) Littré cite Diderot. L'Académie a admis le mot en 1878.

2. Littré (suppl.) donne seulement un exemple de 1877.

Dans les branches du printemps.

(*Chansons des Ruës et des Boïs*, 275.)

Cf. *Légende des Siècles*, II, 134.

Transfigurateur, -trice:

Le grand souffle vivant, ce transfigurateur,
Lui mettait sous les pieds la céleste hauteur.

(*Légende des Siècles*, III, 26.)

Ces visions sont quelquefois transfiguratrices.

(*Travailleurs de la Mer*, I, 132.)

*Transmuter*¹. Pour transmuter le cuivre en or, là,
[sous vos yeux.

(*Les Jumeaux*, 315.)

*Vexillaire*². Sonnant la charge avec Maupas pour
Et Veillot pour clairon. [vexillaire

(*Châtiments*, 117.)

2. *Dérivation latine.*

a) *Génésiaque*³, *chaotique*. Elle est la déduction logique du grand fait chaotique et génésiaque que nos pères ont vu et qui a donné un nouveau point de départ au monde.

(*William Shakespeare*, 403.)

*Babélique*⁴. Là montent dans l'obscurité, sous des voutes pleines de brume..., de massifs autels babéliques, hauts comme des cathédrales.

(*Les Misérables*, II, 372.)

Cf. *La Pitié suprême*, 134; *Religions et Religion*, 228.

1. Employé par Sainte-Beuve. (Delb.)

2. Admis par l'Académie en 1878.

3. Employé par Sainte-Beuve dans *Volupté*. (Delb.)

4. Littré (supplément) cite Ant. Campaux, *Maisonnette* et un exemple plus récent.

*Édénique*¹. La surprenante lumière édénique qui venait de dessous l'eau...

(*Travailleurs de la Mer*, II, 75.)

Logogriphique. Il n'est pas d'hiéroglyphique burlesque que l'ignorance industrieusement stupide de ce prote logogriphe ne lui ait fait imprimer.

(*Han d'Islande*, préface, 12.)

*Métoposcopique*². Le sorcier continua ses opérations métoposcopiques.

(*Bug Jargal*, 135.)

b) *Canonical*. Il venait de se retirer après l'office dans sa cellule canonique du cloître Notre-Dame.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 255.)

Cf. *Le Rhin*, I, 153, *Alpes et Pyrénées*, 21.

*Gigantal*³. Il y avait le sire de Matefelon, un chevalier de stature gigantesque qui avait tué des Anglais à tas.

(*Notre-Dame de Paris*, II, 169.)

Cf. *Litt. et Phil. mêlées*, 225.

*Protectoral*⁴. Cromwell monte à son fauteuil protectoral.

(*Cromwell*, 335.)

*Vespéral*⁵. De grands ormes au-dessus desquels la clarté vespérale faisait vivement saillir une grosse tour du XI^e siècle.

(*Le Rhin*, I, 80.)

1. Darmesteter (*Mots nouveaux*), cite la *Revue des Deux-Mondes* d'après un programme allemand.

2. Admis par l'Académie en 1835.

3. Le mot est employé par Rabelais.

4. Employé par A. d'Aubigné. (L.)

5. Employé comme terme de liturgie. (L.)

c) *Dédaléen*¹. Le canevas sur lequel reposait le réseau dédaléen des rues de Paris...

(*Notre-Dame de Paris*, I, 183.)

Cf. *Le Rhin*, II, 129; *Les Misérables*, V, 192.

Prométhéen. Le jour où cette œuvre prométhéenne sera terminée...

(*Les Misérables*, V, 39.)

Cf. *Travailleurs de la Mer*, II, 151; *L'Homme qui rit*, I, 452; II, 289.

d) *Afflation*. Rien n'est plus démontré que ces afflations à courants continus.

(*Travailleurs de la Mer*, II, 156.)

*Défiguration*². On complétait la suppression d'état par la défiguration.

(*L'Homme qui rit*, I, 40.)

*Flirtation*³. Cette petite fait de la flirtation à poudre.

(*Travailleurs de la Mer*, I, 160.)

*Fraternisation*⁴. La masse près de l'atome; le pan de mur arraché et l'écuelle cassée; une fraternisation menaçante de tous les débris.

(*Les Misérables*, V, 8.)

e) *Congratulateur*. Alors commença entre le médecin et l'archidiacre un de ces prologues congratulateurs...

(*Notre-Dame de Paris*, I, 257.)

1. Sainte-Beuve emploie *dédalien*. (Delb.)

2. Employé par Vinet. (L., suppl.)

3. Darmesteter (*Mots nouveaux*) et Littrés (suppl.) citent seulement des exemples de 1875.

4. Le mot avait été proposé par Mercier (1801) et critiqué par Gerusez en 1856.

Glorificateur. Cela fait deux espèces de pilastres au sommet desquels un ange glorificateur embouche la trompette.

(*Le Rhin*, II, 219.)

Cf. *Histoire d'un Crime*, II, 292.

*Mutilateur*¹. Tout cela mourra dans l'opération, et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat ordinaire.

(*Préface de Cromwell*, 37.)

*Réacteur*². Assez républicain pour être appelé rouge par les réacteurs.

(*Histoire d'un Crime*, I, 292.)

Reconstructeur. Son glorieux et belliqueux empire a aujourd'hui pour panégyristes, pour apologistes, pour théoriciens et pour reconstructeurs...

(*Actes et Paroles*, I, 461.)

Résurrecteur. Ce visionnaire mangeur de pourriture est un résurrecteur.

(*William Shakespeare*, 57.)

Cf. *Correspondance*, II, 296.

f) *Augustat*. Il avait la rigidité majestueuse d'un Romain revêtu de l'augustat.

(*L'Homme qui rit*, II, 131.)

Salariat. Une liste civile du travail, une caisse d'amortissement de la misère épuisant les bas-fonds du chômage et du salariat.

(*Actes et Paroles*, II, 179.)

g) *Immuabilité*. La liberté brisant l'immuabilité.

(*Légende des Siècles*, I, 17.)

1. Employé par Delille, par Michelet... (L.)

2. Employé à la fin du XVIII^e siècle. (Darm.)

Cf. *Correspondance*, II, 298.

Reptilité. La force avait le droit. Qu'était la cons-
De la reptilité sous de l'écrasement. [cience ?
(*La Fin de Satan*, 99.)

h) *Afférence*. Il y aurait toujours des afférences laté-
rales sur lesquelles il faudrait s'expliquer.
(*Litt. et Phil. mêlées*, 12.)

Arborescence. L'homme...

Sent en lui, dans ses os, dans ses nerfs, dans ses
Germer l'arborescence horrible du destin. [veines
(*Dieu*, 139.)

i) Suffixe *-iscus* (*-esque*).

Dantesque. L'île de Prospero, la plate-forme d'El-
seneur ne sont pas moins éclairées que les sept cercles
de la spirale dantesque par la sombre réverbération
des hypothèses.

(*William Shakespeare*, 87.)

*Madrigalesque*¹. Tous ces premiers essais d'opéra
italien, qui, dès 1580, ont substitué l'inspiration libre
au genre madrigalesque.

(*L'Homme qui rit*, I, 443.)

j) *Banditisme*. Nous, copier ces gueus, faire un
[échafaudage

De notre banditisme avec leur brigandage!

(*Année terrible*, 237.)

Cf. *Quatre-Vingt-Treize*, 511; *Actes et Paroles*,
III, 32, 68.

Bouquinisme. Dans l'immense grenier du bouqui-
[nisme humain,

Où l'étude et la nuit scellent leur triste hymen.

(*L'Ane*, 292.)

¹. Littré cite un exemple de 1867. Madame de Staël avait dit
madrigalique. (L.)

Caporalisme. Jésuitisme et caporalisme, c'est là ce régime tout entier.

(*Napoléon le Petit*, 86.)

Cf. *Paris*, 335 ; *Actes et Paroles*, III, 261.

Constitutionnalisme. La révolution de Juillet nous a fait passer brusquement du constitutionnalisme au républicanisme.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 177.)

Cf. *Le Rhin*, II, 360.

Cosmopolitisme. Par son initiative, par son cosmopolitisme..., Paris est l'éblouissant et mystérieux moteur du progrès universel.

(*Actes et Paroles*, III, 120.)

Impérialisme, légitimisme. L'instant arrive où une mêlée terrible se fera de toutes les formes déchues, impérialisme, légitimisme, droit de la force, droit divin, livrant ensemble l'assaut au grand droit démocratique, un droit humain.

(*Actes et Paroles*, I, 472.)

Insularisme. Shakespeare, au contraire, est un génie sympathique. L'insularisme est sa ligature, non sa force.

(*William Shakespeare*, 381.)

Monarchisme. Crépuscule du monarchisme politique qui finit, aube de la révolution littéraire qui commence.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 9.)

Cf. *Avant l'Exil*, 469 et *passim*, *William Shakespeare*, 404.

*Parasitisme*¹. Chômage, maladie, travail au rabais,

1. Admis par l'Académie en 1878, mais seulement comme terme scientifique.

exploitation, marchandage, parasitisme, misère, il avait traversé les sept cercles de l'enfer du prolétaire.

(*Actes et Paroles*, II, 148. — Année 1854.)

Cf. *Actes et Paroles*, II, 12, 286, 439, 465; III, 286.
*Paupérisme*¹. Paupérisme, parasitisme...

(*Actes et Paroles*, II, 286.)

Sauvagisme. La barbarie voulue, le sauvagisme, et la barbarie souffrante, l'esclavage.

(*Correspondance*, II, 302.)

Cf. *Actes et Paroles*, III, 282.

Surnaturalisme. Dante incarne tout le surnaturalisme.

(*William Shakespeare*, 87.)

Cf. *Travailleurs de la Mer*, I, 134.

k) *Césariste*. Ces pamphlets impérialistes ou césaristes, comme on dit aujourd'hui.

(*Actes et Paroles*, I, 460.)

Prosaïste. On les a refusés au *Globe*, dont les prosaïstes me gardent rancune.

(*Correspondance*, I, 70.)

Révisionniste. Messieurs les révisionnistes, je vous ai demandé ce que vous vouliez.

(*Actes et Paroles*, I, 469.)

l) *Bestialisé*². Ces singes montés en grade faisaient contrepoids aux hommes brutalisés³ et bestialisés.

(*L'Homme qui rit*, I, 39.)

1. Admis par l'Académie en 1878.

2. Proposé par Mercier. (*Néologie*.)

3. On remarquera le sens particulier du mot *brutalisé*.

*Démocratisé*¹. La propriété démocratisée...

(*Actes et Paroles*, III, 240.)

Édéniser. Elle édénise la maison.

(*Travailleurs de la Mer*, I, 159.)

Hippocratiser. Il hippocratisait et il pindarisait.

(*L'Homme qui rit*, I, 11.)

Se panthéiser. L'homme se panthéise.

(*William Shakespeare*, 212.)

Sidéralisé. Cette grotte inconnue était, pour ainsi dire, et si une telle expression est admissible, sidéralisée.

(*Travailleurs de la Mer*, II, 77.)

Tripoliser. A force de lessiver, de savonner, de fourbir, de brosser, de peigner, d'éponger, de tripoliser...

(*France et Belgique*, 112.)

*Universaliser*². Universaliser la propriété (ce qui est le contraire de l'abolir) en supprimant le parasitisme.

(*Correspondance*, II, 252.)

Cf. *ibid.*, 310.

Viriliser. La cité qui le virilise...

(*Quatre-Vingt-Treize*, 554.)

3. Composition à l'aide de particules.

Circumnavigateur. C'était un circumnavigateur.

(*Les Travailleurs de la Mer*, I, 167.)

Circumparisien. La figure de ce qu'on pourrait appeler la vie circumparisienne a complètement changé depuis un demi-siècle.

(*Les Misérables*, I, 223.)

1. Employé par Oresme. (L.)

2. Employé au XVIII^e siècle. (L.). — Proposé par Mercier.

Co-proscrit. Mes co-proscrits ne voulaient pas me laisser partir.

(*Correspondance*, II, 164.)

Co-réfugié. Là m'attendaient nos co-réfugiés d'Anvers.

(*Ibid.*, 165.)

Extra-humain. L'immense dispersion de la vie extra-humaine a-t-elle sur ce sommet un nœud où elle s'arrête ?

(*Travailleurs de la Mer*, I, 255.)

Inachèvement. Leur inachèvement perpétuel est l'en-cas laissé au droit.

(*Actes et Paroles*, II, 370.)

Imputréfiable. Le cadavre imputréfiable du martyr Albinus.

(*Le Rhin*, I, 141.)

Improportionnel. Les impôts improportionnels ou onéreus au peuple maintenus ou rétablis...

(*Actes et Paroles*, I, 453.)

Inarrachable. Tenace, appliqué, fidèle aus tourments d'autrui, inarrachable...

(*L'Homme qui rit*, I, 365.)

Inarrétable. Le progrès inarrétable, qu'on nous passe le mot..., tel est le résultat de l'imprimerie.

(*William Shakespeare*, 173.)

Indéfrisable. Une grande dame sèche, maigre, laide, coquette..., laquelle avait quelque chose d'indéfinissable dans le regard et d'indéfrisable dans le tour.

(*France et Belgique*, 165.)

Cf. *Contemplations*, I, 107.

*Inexpié*¹. Ils savouraient, ainsi que des fruits magnifiques,

Leurs attentats bénis, heureux, inexpiés.

(*Légende des Siècles*, III, 10.)

Insondé. Et dès le lendemain il fit le premier vers

D'un poème qu'emplit la douleur insondée.

(*Les Quatre Vents de l'esprit*, II, 160.)

Interlude. Les pièces d'Ursus étaient des interludes.

(*L'Homme qui rit*, I, 445.)

*S'intersecter*². Le tout était traversé à tout propos par des étoiles, des figures d'hommes ou d'animaux et des triangles qui s'intersectaient.

(*Notre-Dame de Paris*, I, 49.)

4. *Composés proprement dits.*

*Dignifier*³. Sa grande sagesse, et en même temps sa grande justice, ce ne fut pas seulement de confondre et de dignifier dans l'exercice du même pouvoir souverain le bourgeois et le prolétaire.

(*Actes et Paroles*, I, 360.)

Cf. *Les Misérables*, I, 33.

Ferricripitant. Les enfers d'esclaves dont parle Plaute, îles ferricripitantes, *ferricrepiditæ insulæ*⁴.

(*L'Homme qui rit*, II, 114.)

Multicuspide. Des entrebâillements dentelés comme la mâchoire multicuspide d'un requin.

(*L'Homme qui rit*, I, 219.)

1. Admis par l'Académie en 1878.

2. On a employé au moyen âge et au XVI^e siècle *interséquer*.

3. Employé par G. Chastelain. (G.)

4. Plaute dit *ferricrepinæ insulæ*. (Asin., 33.)

*Pisciforme*¹. Chronos, face à quatre yeus, Derceto
[pisciforme...
(*Dieu*, 137.)

Vivisecteur. Certains vivisecteurs de ce temps-là réussissaient très bien à effacer de la face humaine l'effigie divine.

(*L'Homme qui rit*, I, 40.)

V

Origine grecque et formation grecque

Antipapisme. Cet antipapisme ne lui conciliait point les protestants.

(*Les Travailleurs de la Mer*, I, 202.)

*Antipoétique*². La littérature funeste du siècle passé a, pour ainsi parler, exhalé cette opinion antipoétique dans notre siècle comme un miasme chargé de principes de mort.

(*Litt. et Phil. mêlées*, 158.)

Archilucide. Je suis lucide, archilucide.

(*L'Homme qui rit*, I, 213.)

*Aéroscaphe*³. L'aéroscaphe suit son chemin ; il n'a

Ni des pièges du soir, ni de l'âcre vapeur... [peur

(*Légende des Siècles*, IV, 296.)

Androphobe. Ou Timon l'androphobe ou Cons-

[tantin l'athée.

(*L'Ane*, 362.)

Androptère. Urgèle s'est livrée à Bugryx, l'androp-
tère aus huit mains palmées.

(*L'Homme qui rit*, II, 286.)

1. Littré cite Brillat-Savarin.

2. Littré cite Chateaubriand.

3. V. Hugo avait pourtant critiqué le mot (*Travailleurs de la Mer*, II, 156.)

Bibliopole. Cette bibliopole auguste et colossale
 Qu'on voit, jetant au loin sa lueur aus cerveaus,
 Flamboyer au-dessus de tous vos noirs travaux.
 (L'Ane, 289.)

Hécatonchire. Poète hécatonchire, ayant un Oreste
 plus fatal qu'Ulysse et une Thèbes plus grande que
 Troie.

(William Shakespeare, 53.)

Cf. 153, *Toute la Lyre*, III, 165.

Hippanthrope. Les vieilles épopées orphiques racon-
 tant les hommes-chevaus, les antiques hippanthropes.
 (Les Misérables, II, 50.)

Hippocéphale. Des hippocéphales pêle-mêle avec
 des bocaus où tremblaient des feuilles d'or.

(Notre-Dame de Paris, II, 47.)

Polyptère. Des mages polyptères ont songé dessus.
 (William Shakespeare, 91.)

Trigone. Une jolie fontaine trigone...

(Le Rhin, I, 456.)

Trinacrie. Jersey est une trinacrie. La reine des
 trinacries est la Sicile.

(Archipel de la Manche, 81.)

A ces mots tirés du grec on peut ajouter un mot
 hybride, *négrophile* : — Les philosophes ont enfanté
 les philanthropes, qui ont procréé les négrophiles, qui
 produisent les mangeurs de blancs.

(Bug Jargal, 75.)

VI

Emprunts aux langues modernes

Les mots étrangers sont très nombreux chez Victor Hugo, mais on ne peut dire pourtant qu'il ait cherché à en introduire dans la langue française. S'il place en Angleterre ou en Espagne la scène d'un roman ou d'un drame, n'est-il pas naturel qu'il emploie beaucoup de mots anglais ou espagnols dont il serait impossible de trouver en français les équivalents exacts? Nous ne reprocherons pas à V. Hugo de n'avoir pas traduit les mots *wapentake*, *iron weapon*, *inn*, qui reviennent si souvent dans l'*Homme qui rit*. Si nous trouvons dans *Ruy Blas* des mots comme *camerera mayor*, nous ne penserons pas qu'il y ait une tentative pour faire entrer en français des mots espagnols. Il est tout simple que nous rencontrions dans *Le Rhin* les mots *dampschiff*, *gasthof* et plusieurs autres mots allemands. Je citerai pourtant quelques cas un peu plus discutables. Ainsi on pourrait avoir un peu d'étonnement en voyant employé au figuré le mot composé *dry-rot*, qui désigne la pourriture sèche du bois, et qui ne figure pas dans nos dictionnaires :

Maintenant que toutes les religions sont attaquées du *dry-rot*, comme ces vieux vaisseaux qui pourrissent dans nos ports et qui jadis peut-être ont découvert des mondes.

(*Dernier Jour d'un Condamné*, 300.)

Mais il faut reconnaître que le mot est plus commode que ne serait une expression française équivalente. On ne peut en dire autant de cet emploi du mot

kiss qui revient plus d'une fois dans une même pièce :

J'en suis incandescent. Que n'ai-je
Le droit d'offrir un kiss à ce biceps de neige.

(*Théâtre en liberté*, 176.)

Mais le reste du passage montre suffisamment que le poète plaisante; et d'ailleurs la scène se passe dans l'île de Man. Ce n'est pas sans intention non plus que Victor Hugo se sert du mot *luncheon* en parlant du maigre repas de Gilliatt qui vient de déjeuner, sur son rocher, de quelques coquillages¹. Il y a une ironie naissant du contraste entre la réalité et l'idée qu'éveille ordinairement le mot. L'intention plaisante apparaît bien plus nettement marqué dans ce passage de *Religions et Religion* (p. 199) :

Et cessons de hausser les épaules devant
Les Hottentots prenant dans leurs poings noirs le
[vent,
Devant les Grecs faisant, dans un luncheon noc-
[turne,
Manger ses petits-fils au grand-père Saturne.

L'emploi du mot *performance*² s'explique, dans *L'Homme qui rit*, d'abord par ce fait que l'action du roman se passe en Angleterre, ensuite par l'absence d'un mot français exprimant avec une parfaite exactitude l'idée contenue dans le mot anglais, bien que le mot *représentation* soit applicable dans la plupart des cas. C'est aussi sans doute parce qu'il s'y croit autorisé par le lieu que Victor Hugo tire assez bizarrement du verbe *scrub* (frotter, essuyer), le verbe *scrober* : « Phœbé faisait la cuisine et Vénus scrobait le temple. »

1. *Travailleurs de la Mer*, II, 49.

2. *L'Homme qui rit*, I, 25; II, 323, 440...

(*L'Homme qui rit*, I, 440.) C'est aussi en parlant d'une servante anglaise, qu'il emploie dans les *Misérables* le mot *scrobage* : « L'amourette n'est pas faite pour s'accroupir et s'abrutir comme une servante anglaise, qui a le calus du scrobage aus genous. » (I, 244.) Ce n'est pas un mot anglais qu'il emprunte, c'est un dérivé formé avec un suffixe français.

Peut-être un des emprunts les moins justifiables est-il l'emploi qu'il fait du mot *street* dans cette phrase : « Nous traversâmes plusieurs de ces rues hautes de Saint-Pierre-Port où l'herbe pousse et nous descendîmes une street assez large. » (*Choses vues*, 357.) Ce n'est pas sans doute seulement parce qu'il parle d'une rue de Guernesey qu'il se croit autorisé à employer ce mot ; il veut probablement surtout éviter de répéter le mot *rue*.

De l'italien il tire le verbe *se burler* (se moquer) qu'il emploie dans *Le Rhin* et dans *Les Misérables* : « Et ce niais se burlait de moi ! » (*Le Rhin*, I, 356.) « Il s'en burle de ta république. » (*Les Misérables*, III, 219.) Il faut convenir que le mot n'était pas très nécessaire. Encore moins indispensable était le mot *pasticcio* : « Voici l'architecture mazarine, le mauvais pasticcio italien des Quatre-Nations. » (*Notre-Dame de Paris*, I, 287.) Le mot francisé *pastiche* est dans le Dictionnaire de l'Académie depuis 1762.

Victor Hugo fait un assez fréquent usage du mot *trabucaire* ou *traboucaire* :

Reybell le traboucaire

Prend Fould pour un curé dont Sibour est vi-
[caire.

(*Châtiments*, 229.)

L'homme en ces monts naît trabucaire.

(*Chansons des Rues et des Bois*, 356.)

Cf. *Année terrible*, 74, 380.

Le mot paraît à première vue venir d'Espagne et en effet il est bien d'origine espagnole, mais à peu près comme *scrobage* est d'origine anglaise. Victor Hugo le tire du mot *trabuco*, espingole, fusil court à canon évasé. Mais le mot français n'a pas en espagnol d'équivalent exact.

Pour terminer ce rapide examen de quelques emprunts aux langues modernes, il faut dire un mot du néologisme *gamin*. Ce n'est pas que Victor Hugo ait introduit ce mot dans la langue. Il n'a pas eu à l'emprunter à la langue allemande, d'où le mot nous est probablement venu. Il se vante seulement de l'avoir introduit dans la langue littéraire : « Ce mot, *gamin*, fut imprimé pour la première fois et arriva de la langue populaire dans la langue littéraire en 1834. C'est dans un opuscule intitulé *Claude Gueux* que ce mot fit son apparition. Le scandale fut vif. Le mot a passé. » (*Les Misérables*, III, 21.) Si le scandale fut vif, il ne dura pas longtemps, puisque, dès 1835, ce mot était admis dans le Dictionnaire de l'Académie. Mais Victor Hugo se fait tort à lui-même, et c'est près de quatre ans plus tôt qu'il avait employé le mot, dans *Notre-Dame de Paris* : « Une troupe d'enfants, de ces petits sauvages va-nu-pieds qui ont de tout temps battu le pavé de Paris sous le nom éternel de *gamins*..., accourait vers le carrefour où gisait Gringoire. » (I, 117.) Victor Hugo se trompait en croyant le mot si ancien, mais il se trompait aussi en croyant l'avoir

1. A moins que le texte des premières éditions n'ait été différent.

imprimé le premier. Le mot se trouvait en 1801 dans un dictionnaire qui eut un grand succès, le *Dictionnaire Universel* de Boiste. (H. D. T.)

Nous avons le droit de demander que les néologismes littéraires remplissent deux conditions. L'une c'est d'être formés suivant les lois ordinaires de la langue, l'autre c'est d'être nécessaires ou tout au moins utiles.

La disposition que j'ai adoptée dans la longue liste qui précède permet de voir que, chez Victor Hugo, la première condition est habituellement remplie. Je n'ai pas choisi de parti pris les mots qui m'ont paru les meilleurs : j'ai cherché, au contraire, en mêlant aux mots véritablement bons et utiles un assez grand nombre de mots douteux ou franchement mauvais, à donner une idée exacte de la question. Mais la plupart du temps les critiques peuvent porter sur l'utilité du néologisme, non sur les procédés de formation. Dans beaucoup de cas, la légitimité du mot employé se fonde non seulement sur le bon emploi du suffixe ou du préfixe, mais sur un rapprochement avec des mots de même racine ou de sens analogue. Si des verbes *entraîner*, *agrandir*, on a tiré les substantifs *entraînement*, *agrandissement*, pourquoi *traîner*, *grandir* ne donneraient-ils pas *entraînement*, *grandissement* ? Pourquoi, à côté de *survenir* n'aurait-on pas *survenue* comme *venue* à côté de *venir* ? *Voiturée* n'est-il pas justifié par *charretée*, *singesse* par *tigresse*, *moustachu* par *barbu*, *eschylien*, *racinien* par *cicéronien* ? Des mots comme *azuré*, *éploré*, n'appellent-ils pas des verbes comme *s'azurer*, *s'éplorer* ? Grâce à son instinct très sûr, à son respect pour la pureté de la langue,

Victor Hugo n'a jamais créé de ces mots monstrueux qu'on voit apparaître en foule chez quelques écrivains médiocres.

Mais tous ces mots si bien formés étaient-ils nécessaires ou utiles ? C'est ce qui apparaît moins clairement. D'abord il en est un certain nombre qu'on peut sacrifier sans scrupule, Victor Hugo ne les ayant probablement pas, lui-même, pris au sérieux. Nous l'avons vu en passant, il cherche souvent à donner, dans *Notre-Dame de Paris*, une impression d'archaïsme par l'emploi de certains mots inusités, qui n'ont pas, sans doute, appartenu à l'ancienne langue plus qu'à la nôtre, mais qu'il n'a pas la prétention d'introduire dans la langue moderne. C'est à cette intention qu'il faut attribuer l'emploi de mots comme *écolerie*, *neptunerie*, *rapinier*, *étouffement*.

Ailleurs, il plaisante évidemment, et les mots qu'il forge sont de ceux qu'on prononce en souriant, en sachant bien qu'on fait un barbarisme. C'est ainsi qu'il fait employer par M. Gillenormand le mot *tyranne* et qu'il emploie lui-même dans une lettre, le mot *vieillard*. Le mot *savantasserie* est appelé par le mot *savantasse*, et complète bien l'expression dédaigneuse que voulait trouver le poète. Dans une phrase de *L'Homme qui rit*, *hippocratiser* est attiré par *pindariser*, et il entre dans les habitudes de langage que l'auteur prête à Ursus d'employer des mots comme *jube* ou *ratiociner*. Dans *Le Rhin*, *enterrassé*, vient s'opposer à *enterré*; dans *Napoléon le Petit*, *gobebaleines* fait pendant à *gobe-mouches*. Des composés comme *tenailles-tonnerres* ou *pincés-éclairs* ne sont pas formés avec plus de sérieux que *perruque-soleil*.

C'est bien souvent par l'antithèse que s'explique le

néologisme. Nous venons d'en voir deux exemples ; on pourrait en trouver bien d'autres. *Un enchanté* ne vient que pour s'opposer à *un désespéré* ; *l'entouré* forme antithèse avec *l'entourage*, les *extorqués* avec les *extorqueurs*, les *foudroyés* avec les *foudroyants*, la *regardée* avec la *voyante*. *Croyeur* s'oppose à *croyant*, *achetable* à *vendable*. Le mot *demi-brute* est formé sur le modèle de *demi-dieu* qui se trouve dans le même vers. En trois passages différents, le mot *toute-puissance* autorise l'emploi des mots *toute-ignorance*, *toute-innocence*, *toute-tendresse*. *Souffre-joies* se justifie par la nécessité de s'opposer à *souffre-douleurs* ; *trompe-l'oreille* est employé à côté de *trompe-l'œil*. Et probablement Victor Hugo n'aurait pas emprunté au latin le mot *asinal*, s'il n'avait eu besoin d'opposer le personnage asinal au personnage équestre, Sancho Pança à Don Quichotte.

Il est certainement aussi beaucoup de mots dont Victor Hugo s'est servi parce qu'ils lui semblaient, dans un cas donné, convenir à l'idée qu'il voulait exprimer, mais qui, dans sa pensée, n'étaient nullement destinés à prendre place dans le lexique français. C'est le cas de la plupart des composés formés par apposition, comme *constitution-gibet*, *lampe-étoile*, *palais-prison*. C'est le cas de beaucoup d'autres composés. Il lui a plu de personnifier la peine de mort dans *l'homme-guillotine* et la guerre dans *l'homme-chassepot* : il n'a évidemment jamais pensé à imposer ces mots à la langue. Le verbe *s'entr'escalader* donne une fois l'expression exacte de l'idée du poète : il est peu probable que souvent une idée semblable doive appeler le même mot. Victor Hugo appelle l'homme *le pâle choisisseur de redoutables routes* ; ce mot

choisisseur conviendrait parfaitement à l'homme, sans cesse obligé de choisir; mais cet acte est devenu chez nous tellement habituel, inconscient même la plupart du temps, que jamais un mot ne paraîtra nécessaire pour désigner ceus qui choisissent, et c'est seulement en parlant d'un choix suprême que Victor Hugo s'est servi d'un mot inusité. En analysant d'autres néologismes on trouverait qu'ils convenaient au cas où Victor Hugo les a employés, qu'ils ne convenaient qu'à celui-là, et que ce serait en abuser que de les appliquer à d'autres idées.

Mais parmi les mots inusités ou peu usités qu'emploie Victor Hugo, il en est un bon nombre dont la généralisation serait plus légitime et qui mériteraient de prendre plus solidement place dans notre lexique. D'abord, c'est une forte prévention en leur faveur que d'avoir existé dans l'ancienne langue. Le Dictionnaire de Godefroy nous révèle ainsi l'existence en vieux français des mots *achetable*, *blanchissement*, *boiteusement*, *dentu*, *dignifier*, *s'entretrahir*, *s'explorer*, *farouchement*, *hideusement*, *jugeur*, *maudisseur*, *regardable*, *regardeur*, *rougeoyer*, *sauteler*, *survenue*, *tourmenteur*, *traînement*, *trahisseur*, et de beaucoup d'autres. Le Dictionnaire de Littré et celui de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, nous en donnent encore beaucoup d'autres, comme *armurerie*, *douteur*, *écheveler*, *s'entreheurter*, *ressayer*, *revouloir*, etc. Beaucoup de ces mots se maintiennent au XVI^e siècle, et ne doivent leur exclusion qu'au purisme exagéré des époques suivantes. Quelques-uns, sans être admis dans le Dictionnaire de l'Académie, traversent cependant assez honorablement les deux siècles d'épuration. *Douteur* arrive à Victor Hugo en

passant par Pascal et Voltaire. La langue si riche du XVI^e siècle, dans laquelle Victor Hugo se félicite d'avoir puisé, lui avait réellement fourni des mots expressifs et bien formés, comme *égorgement*, *égorgeur*, *hâisseur*, *regermer*, *enfiévrer*, *perversisseur*. Tous les écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle n'ont pas été des puristes : l'autorité de M^{me} de Sévigné peut bien nous faire accepter des mots tels que *repêtrir* ou *tambourinage*. *Diminuant*, *emparadiser*, datent au moins de la même époque. Tallemant des Réaux a employé *arrangeur*. Voltaire a probablement créé *caballant*, *abrutisseur*, *racinien* : il a créé bien d'autres mots, et pourtant, en théorie, ou dans les critiques qu'il adressait à autrui, Voltaire était puriste à l'excès. Beaumarchais a repris les vieux mots *enfiévrer*, *jugeur*. Enfin, mots anciens ou mots nouveaux, la *Néologie* de Mercier contient plus de vingt de ceus qui figurent dans notre liste.

Je ne fais ici que rassembler quelques-unes des notes qui accompagnent cette liste. Je n'ai donc pas besoin de multiplier des exemples qu'on peut trouver facilement. Il est bon de le faire remarquer pourtant, Victor Hugo n'a fait que suivre, et même d'un peu loin, le mouvement qui, dans notre siècle, tendait à élargir le lexique, à y faire rentrer une partie de mots que nous avions perdus, à l'enrichir de créations nouvelles. Beaucoup de mots, archaïques ou nouveaux, apparaissent presque en même temps chez lui et chez d'autres écrivains. La question d'antériorité n'a pas ici grande importance. La comparaison des dates ne peut prouver que le dernier venu ait imité les autres. Il est plus simple de penser que plusieurs ont trouvé le même mot pour exprimer la même idée. Ce qui le

prouve, ce sont quelques légères différences de forme. Sainte-Beuve dit *dédalien*, Victor Hugo, *dédaléen*. Victor Hugo écrit *madrigalesque*, et pourtant M^{me} de Staël avait employé *madrigalique*.

On trouve donc chez Victor Hugo peu de mots qui ne soient pas justifiés historiquement. Cependant ce ne serait pas encore une preuve suffisante de leur utilité. Un reproche qu'on serait tenté de faire à beaucoup, ce serait de coexister avec des mots tirés du même radical à l'aide d'un suffixe de même valeur, et par conséquent de faire double emploi. Ainsi, pourquoi *acclimatement* auprès de *acclimatation*; *blanchissement* auprès de *blanchiment*, sans parler, naturellement, de *blanchissage*; *soudage* à côté de *soudure*; *rougeoyer* auprès de *rougir*; *sauvagisme* auprès de *sauvagerie*; *réacteur* auprès de *réactionnaire*? D'abord, on pourrait répondre qu'à l'époque où Victor Hugo a employé tel ou tel mot, la forme qu'on a préférée depuis n'avait pas plus que l'autre pris place dans la langue. *Acclimatation* n'a été admis par l'Académie qu'en 1878. *Angliciser* n'est pas admis encore, et n'a d'autre titre pour être préféré à *anglaiser* que l'analogie avec d'autres mots de sens correspondant¹. *Imputréfiable* n'est pas français, mais si *imputrescible* a été employé au XIV^e siècle, l'Académie ne l'a admis que dans la dernière édition du Dictionnaire. *Réacteur* est plus ancien que *réactionnaire*, et la fortune de ce dernier mot est relativement récente. Mais surtout, même avec des suffixes logiquement équivalents, l'usage peut établir des différences arbitraires, sans doute, mais très réelles. *Acclimatation* ne désigne que l'action d'acclimater, et

1. Il faut ajouter pourtant que le mot *anglaiser* a pris un sens technique qui devait nuire au sens général.

Victor Hugo voulait exprimer celle de *s'acclimater*. Le mot *blanchiment* désigne particulièrement l'action de blanchir un mur, une étoffe, de nettoyer l'argenterie. Il était difficile de se passer du mot *blanchissement*, et de dire *le blanchiment des ombres*. Le mot *soudure* désigne d'ordinaire l'alliage qui sert à souder, ou l'endroit auquel deux objets se trouvent réunis par cet alliage. Il est plus rare qu'il exprime l'action de souder, et surtout on ne peut guère le faire passer du sens propre au sens figuré. Victor Hugo a employé *fractionnel* quand nous avons depuis longtemps *fractionnaire*. Mais *fractionnaire* a été comparé par l'arithmétique. Quant au mot *sauvagerie*, l'abus qu'on en a fait, l'idée nouvelle qu'on y a introduite, rendaient un mot nouveau presque nécessaire pour exprimer l'état sauvage. Le verbe *rougeoyer* éveille l'idée d'un objet qui prend une teinte rougeâtre plutôt qu'une teinte rouge. Nous donnons un double sens au mot *compagnon* : le mot *compagne* ne pouvait se prêter à cette double acception, et le barbarisme *compagnonne* était indispensable. Enfin, le mot *bergerade* est un mot si naturel pour exprimer un poème, un tableau pastoral, qu'on peut se demander si vraiment Victor Hugo est bien le premier à l'employer, et si *bergerie* a toujours été seul usité dans ce sens.

Quand un mot est réellement l'expression d'une idée, la meilleure preuve de son utilité, c'est la difficulté de le remplacer par un synonyme. Que pourrions-nous substituer à *moustachu* ? Quel équivalent, même approximatif, pourrions-nous trouver aux mots *coudoient*, *douteur*, *embellisseur*, *jugeur* ? Un adverbe comme *béatement* n'est-il pas aussi utile que l'adjectif qui y correspond ? On en pourrait dire autant de plu-

sieurs autres adverbes, qui valent mieux, évidemment, que les locutions par lesquelles on les remplace. Je n'ai pas osé mettre dans une liste qui ne devait contenir que des mots nouveaux ou peu usités le mot *coquettement*. Pourtant, quoique Jean-Jacques Rousseau et plusieurs autres l'aient employé avant Victor Hugo, l'Académie ne l'a pas encore admis. L'Académie française montre à l'égard des néologismes une prudence qu'on ne saurait blâmer, puisqu'elle évite souvent ainsi d'avoir à rayer un mot trop facilement accueilli. Mais comme elle finit toujours par admettre les mots décidément reconnus utiles et viables, on peut penser que plusieurs mots créés ou répandus par Victor Hugo prendront place dans la prochaine édition du Dictionnaire.

Mon intention, en commençant cette étude, était de chercher si Victor Hugo était ou non néologue, et comment la pratique s'accordait chez lui avec la théorie. Je crois que rien ne nous autorise à lui reprocher la moindre contradiction. Si nous laissons de côté les mots créés pour une seule fois, destinés à ne pas sortir de la phrase dans laquelle ils apparaissent (et ces mots sont en somme peu nombreux), la plupart des mots employés par Victor Hugo ont une existence antérieure. A peu près tous sont logiquement et régulièrement formés, de façon à ne jamais donner l'impression d'un barbarisme. Victor Hugo a été, dans la pratique comme dans la théorie, hostile aux mots forgés, et s'est gardé le plus possible d'altérer la pureté du lexique. Ce n'est pas dans la création des mots, c'est uniquement dans l'art de les associer que consistent la richesse et l'originalité de sa langue.

E. HUGUET.

UN TEXTE PATOIS

DU DIS-SEPTIÈME SIÈCLE

Le Dialogue de trois vigneronns du pays du Maine

PAR JEAN SOUSNOR

La Bibliothèque Nationale (Lb 36, 2251) possède la première édition d'un livre intéressant pour l'étude des patois manceaus : *Dialogue de trois vigneronns du pays du Maine sur les misères de ce temps*, par Jean Sousnor, sieur de la Nichilière, s. l., 1624, in-8°, 133 p. On trouve à la Bibliothèque municipale de Laval la huitième édition de cet ouvrage : à Rouen, chez François Oursel, imprimeur-libraire, 1734 ; in 8°, 154 p.¹. La forme comme le fond de ce petit livre expliquent le succès qu'il obtint. La forme est sûrement originale : les vigneronns qui s'entretiennent des malheurs des temps parlent trois langues. Deus d'entre eus, Tiennot et Mathelin parlent français et latin ; le troisième, Renault, ne parle que manceau. Le fond est une attaque assez violente contre le clergé de l'époque : tout le mal dont souffre le pays vient des mauvais prêtres, du relâchement de la discipline ecclésiastique et des empiétements du clergé sur le pouvoir temporel.

Cette diatribe paraît encore plus piquante, quand on sait que l'auteur est un prêtre. Négrier de la Crochardière, (mort en 1748), qui a composé un dictionnaire biographique

1. La huitième édition est pleine de fautes d'impression. J'ai eu entre les mains la huitième édition ; quant à la première, je la connais par une copie que je dois à l'amitié de M. A. Enander. Sauf indication contraire, je renvoie aux pages de la première édition.

du Maine encore manuscrit et conservé à la bibliothèque du Mans, a parlé en ces termes de Sousnor : « Jean Rousson ou Sousnor, qui est l'anagramme de son nom, sieur de la Nichilière, prêtre, curé de Chantenay au Maine, a donné au public un petit livre intitulé *Dialogue des trois vigneron*s, ouvrage peu digne de la dignité des matières qu'il traite. » Il ne faudrait juger ni Rousson ni son *Dialogue* d'après la critique superficielle et dédaigneuse de Négrier de la Crochardière. Jean Rousson fut précepteur de Charles d'Angennes (1577-1652), vidame et sénéchal du Mans; en 1611, il avait fondé un collège à Chantenay et donné par dotation pour établir ce collège une maison avec jardin et plusieurs bordages et autres immeubles. En 1621, il publia un *Recueil de chansons spirituelles*, avec les airs, destiné dans sa pensée à remplacer avantageusement les chansons populaires en usage dans les campagnes du Maine, et qui contient une très heureuse paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis* citée par Hauréau. Il avait publié encore un *Jardin d'honneur de la Vierge Marie*, commentaire symbolique et mystique des fragments des Évangiles qui concernent la Vierge; le jardin est divisé en trois parterres, chaque parterre en cinq allées et cinq carrés émaillés de fleurs; les parterres sont les livres; les carrés et les allées, les chapitres; les fleurs, la spirituelle rhétorique de Rousson¹.

Car Rousson ne manque ni d'imagination ni d'esprit. Le vigneron Renault, celui qui ne parle que manceau, dissimule volontiers sous des dehors naïfs l'ironie et la malice paysanne. En voici un exemple. Renault raconte à ses amis Mathelin et Tiennot le rêve qu'il vient de faire : « Vay-vous, y m'estet auis que ie n'estas pus Renault, ie ne me quenoissas puis : ie pensas estre quiaeuque Monsieur (pas pourtant des pus grands, mais un demy hombreau ou enuiron.) Je ne voulas pus rain faire que me promenez à grands iambées. Je ne voulas pus saluez personne si l'en ne me saluet premie-

1. Cf. Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*, t. I, p. 41-46.

rement. Ie ne fesas point estat des petitz et ne voulas point vas les paeuures. Ie prestas (ce m'estat auis) mon argent à vsure et que quand mes debitours me venaint vas, y n'estaint point les bien-venuz si n'apportaint de bons grans presans et si y ne me donnaint souuent des lippées és tauernes : et quand y ne pouaint me rendre mon argent au terme, ie les contraignas de me baillez lours héritaiges à quiaeuil pris ie voulas. Je resuas oussi que ie prestas dou bié aux paeuures gens et que pour le lous prestez ie le vendas pus cher que si leusseut payé contant. Je songeas que la taille que ie deuas en conscience, ie trouas mean par inuentions méchances de m'en dechargez sus les paeuvres gens, en sorte qui letains contrains la payez pour may, bref, y mestet auis que i'estas un Gerfault qui ne viuas que de rapine et aux dépens des petits oiseaux ; que i'estas vn de ces grans poissons de la mer qui mangent les petits¹. » Renault se plaint de ce que les prêtres ne se donnent pas tout entiers au gouvernement des âmes, bien qu'ils soient payés pour cela : nous leur donnons « la dixiesme partie de naut biez, de naut vins, de naut lanfers, de naut agneaux, de naut naueaux, de naut laines, de naut pourceaux : mais y ne voulant point de desme de naut éfans. Ie lou payon oucore des obeations aux grans festes annuelles². » Il ne ménage pas les prêtres cupides : « Je n'entens pas guere ben ce que S. Augustin vieult dire. Quay ? Que les curez qui sont mau uiuant et de mauues exempie tuant lous paressiens ? Comment ? Ha ha, si cela estet vray, y lia longtempt que ie serions tous morts. O quay nous turaint-til ? il ne portaint point d'espées ny de saquebuttes, ny de pistoletz, mais y portaint ben des pistoles³. »

Ces passages peuvent donner une idée du ton des interlocuteurs et du contenu du *Dialogue*. Nous n'avons pas l'intention de faire ici une étude historique, et de relever les renseignements intéressants que nous donne Jean Rousson

1. *Dialogue*, p. 5.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 68.

sur les usages et la vie des paysans manceaus au commencement du dis-septième siècle. Nous nous proposons seulement d'interpréter et de classer, en nous aidant des parlers actuels du Maine, les faits grammaticaus contenus dans le *Dialogue des trois vigneron*s.

La phonétique y est particulièrement intéressante. Rousson n'a pas trop de préoccupations orthographiques : il note en général les sons tels qu'il les entend. Il était d'ailleurs dans de bonnes conditions pour étudier un patois. Il avait vécu dans un monde où l'on faisait profession de beau langage, et, revenu dans sa cure de Chantenay, il dut mieus que tout autre remarquer les faits intéressants de la prononciation de ses paroissiens. Ce qui prouve qu'il est assez bon observateur, c'est qu'il a noté une particularité caractéristique des dialectes de l'Ouest, la palatalisation de *k, g*, devant *eu, e* : *quiaeuque* quelque, *quiaeul* quel, *quiesine* cuisine, *quiesse* cuisse, *quiere* car, dont le *Vocabulaire du Haut-Maine* par C. R. de Montesson n'a pas tenu compte. Par contre, il n'a pas remarqué l'intéressante diphtongaison de *an* que dès 1550, le grammairien manceau Péletier signalait dans son *Dialogue de l'ortografe é prononciacion françoése* : « Vrèi ét qu'an Normandie é ancous an Bretagne, an Anjou é an votre Meine, iz prononcet l'a devant *n* un peu bien grossemant é quasi comme s'il i auoèt *aun* par diftongue, quand iz diset : Normaund, Nautes, Aungers, Le Mauns, graund chère¹. »

Pour représenter les sons du patois manceau, Rousson a utilisé les différentes graphies que lui offrait le système orthographique de son temps. Aussi la notation des sons dans le *Dialogue* n'est-elle pas uniforme. Un même mot est souvent écrit de deus manières différentes :

<i>o</i> — au :	<i>nos</i>	<i>nau</i> x	<i>nos</i>
<i>e</i> — ai :	<i>cherge</i>	<i>chairge</i>	<i>charge</i>

1. Thurot, *De la Prononciation française, depuis le commencement du XVI^e siècle d'après les témoignages des grammairiens*, t. II, p. 430.

<i>e — ai : crere</i>	<i>craire croire</i>
<i>e — ei : recquenoisset</i>	<i>quenoisseit connaissait</i>
<i>ei — ai : peine</i>	<i>paine peine</i>
<i> veille</i>	<i>vailles vieilles</i>
<i>ein — en : vilein</i>	<i>cilen vilain</i>
<i>oy — oüay : poy</i>	<i>poüay peu</i>
<i>a — ai : vas</i>	<i>vair voir</i>
<i>ou — aeu : pouures</i>	<i>paeuures pauvres</i>
<i> noustre notre</i>	<i>naeustre nôtre</i>
<i>en — an : velentiers</i>	<i>velantiers volontiers</i>
<i>ei — i : meillour</i>	<i>millour meilleur</i>
<i>ou — on : oucore</i>	<i>oncore encore</i>
<i>-oit — -et : -oit</i>	<i>-et 3 p. sg. imparfait</i>

Le plus souvent, ces deus notations différentes représentent un seul et même son, une des deus formes étant phonétique : *poüay*, *-et*, l'autre orthographique : *poy*, *-oit*, ou les deus formes étant phonétiques : *vilein*, *vilen*, *charge chairge*, *crere*, *craire*, *recquenoisset*, *quenoisseit*, *peine*, *paine*, *velentiers*, *velantiers*, *naux*, *nos*.

Mais quelquefois, des deus variantes du même mot, une appartient au patois du Maine, l'autre au français : *paeuures* est une forme mancenne du mot *pauvre*, quant à *pouures*, il était usité en français à la fin du XVI^e siècle, à côté de *pouure* ou *poure*¹. Enfin, les deus variantes du même mot peuvent appartenir au patois du Maine : *vas*, *vair voir*, *veille*, *vaille*, *vielle*, *noustre notre*, *naeustre nôtre*, *meillour millour meilleur*, *oucore*, *oncore encore*.

D'autre part, deus mots présentant en latin les mêmes conditions phonétiques et ayant subi dans nos patois le même traitement sont notés différemment chez Rousson :

en — ain : ben bien, rain rien

Là encore, il faut au moins mentionner que l'*è* suivi de *n* a subi dans quelques patois actuels du Maine diverses

1. Tabourot, *Dictionnaire des rimes françaises* (1587), chez Thurot, *De la Prononciation française*, t. I, p. 431.

diphthongaisons et que *rain* pourrait dissimuler tant bien que mal une de ces diphthongaisons. Mais à l'è nasal, diphthongué ou non des patois manceaus modernes correspont chez Rousson tantôt *en* : *pen* pain, *mens* mains, *chen* chien, *piens* pleins, tantôt *ein* : *vilein* vilain, tantôt *ain* : *piaindre* plaindre, *mains* moins, *lain* loin, et il n'y a aucune raison de supposer qu'au commencement du XVII^e siècle le parler de Chantenay distinguât l'è nasal de *ben* de l'è nasal de *rain*.

Enfin, on ne peut nier qu'une seule et même combinaison de lettres ne serve dans le *Dialogue* à représenter des sons différents :

en représente è nasal dans : *pen* pain, *ben* bien

a nasal dans : *l'en* l'on, *men* mon

La séparation des mots est souvent défectueuse dans le *Dialogue*; on y lit partout par exemple *si* pour *s'i* s'ils, *qui* pour *qu'i* qu'ils; comme Rousson écrit aussi *y* pour *il*, *ils*, on peut se demander s'il avait reconnu dans ces formes le pronom personnel de la troisième personne. Il est plus probable qu'il avait voulu donner à son texte une apparence plus mancelle en modifiant sur certains points, sans raison scientifique ou pratique, l'orthographe traditionnelle, et plusieurs des différences orthographiques que nous avons constatées plus haut n'ont sans doute pas d'autre cause.

Il serait donc souvent difficile d'interpréter l'orthographe de Rousson, si on devait s'en tenir à la comparaison des mots qui présentent le même groupe de lettres. Une étude sur la phonétique du *Dialogue* qui ne tiendrait pas compte, dans une large mesure, des parlers vivants, ne donnerait aucun résultat solide. Quelques différences qui séparent peut-être le patois manceau du commencement du dis-septième siècle, et les parlers manceaus en usage maintenant, nous n'avons d'autre moyen pour préciser la phonétique de Rousson que de comparer sans cesse le *Dialogue des trois vigneron*s à l'usage actuel. On peut affirmer à *priori* que les traits essentiels du patois manceau n'ont pas été

profondément modifiés dans l'espace de deux siècles. Et, en fait, nous retrouvons dans le *Dialogue* à peu près toutes les caractéristiques des parlers modernes de la Sarthe et de la Mayenne. Par exemple :

- 1° *ai, è* = *a* influencé par une palatale : *cherge, chairge*
charge, saige sage, sauvaige sauvage
- 2° *ai, è, a* = *é* libre : *may* moi, *bair* boire, *crere* croire,
tras trois
- 3° *ou* = *ó* libre : *lous* leur, *malheureux* malheureux
- 4° *eu, aeu* = *ò* entravé : *paeuce* pousse, *taeust* tôt, *aumeusne*
aumône
- 5° *è* = *ò* suivi d'une palatale : *nect* nuit, *pes* puis
- 6° la vocalisation de *l* dans les groupes *pl, bl, fl, cl, gl* : *piens*
pleins, *bié* blé, *flour* fleur, *quiefs* clefs, *avoguiés* aveugles
- 7° la chute de *r* final : *vas* voir, *teniz* tenir
- 8° le subjonctif en *j* : *dije* dise, *fayje* fasse, *entenje* entende
- 9° le prétérit de l'indicatif, l'imparfait du subjonctif en *i* à la
première conjugaison : *appetit* appela, *mengirant* man-
gèrent, *parlissions* parlissions, *regardissions* regar-
dassions
- 10° les troisièmes personnes plurielles en *-ant, -aint* : *diant*
disent, *vayant* voient, *venaint* venaient, *pouaint* pou-
vaient.

Si Rousson avait noté avec plus de précision les sons et les formes, on aurait sans doute pu déterminer exactement quel parler du Maine il a voulu reproduire. Il aurait été intéressant de comparer le *Dialogue* avec le parler actuel de Chantenay. Mais comme Rousson n'a pas été d'une exactitude scrupuleuse dans ses transcriptions, une comparaison de ce genre ne donnerait pas les résultats qu'on en pourrait attendre. La prononciation mancelle n'a guère été étudiée plus à fond par Rousson en 1624 qu'elle ne l'a été en 1859 par C. R. de Montesson.

Mais les graphies de Rousson peuvent fournir indirectement quelques renseignements sur la prononciation des gens cultivés au commencement du XVII^e siècle.

Là en effet où Rousson s'écarte de l'orthographe usuelle des grammairiens de son temps, il n'est pas invraisemblable que dans quelques cas il voulait représenter une prononciation qui n'était point celle des honnêtes gens.

Aussi n'est-il guère possible d'étudier le *Dialogue* sans tenir compte des témoignages des grammairiens du commencement du XVII^e siècle. Cette étude, souvent utile pour déterminer la prononciation, est indispensable pour faire les remarques nécessaires sur la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire. Les parlers modernes du Maine sont intéressants en ce qu'ils ont conservé un grand nombre de formes, de tours et de mots archaïques que la langue littéraire a perdus. Mais plusieurs de ces faits, qui maintenant caractérisent les parlers du Maine au regard du français commun appartenaient en 1624 à la langue de tout le monde, et il n'est pas toujours facile de déterminer exactement ce qui en 1624 était propre au parler manceau tel que Rousson nous l'a transmis.

Autant que nous avons pu le constater, la syntaxe du paysan Renault ne diffère guère de la syntaxe de nos grands écrivains. Il est vraisemblable que Rousson, qui a su s'assimiler facilement la prononciation et le vocabulaire des paysans manceaux, n'a pu, dans le pastiche qu'il nous a donné de leur langage, plier son esprit aux tournures et aux constructions propres au patois de Chantenay. Il est à remarquer, d'ailleurs, que, même de nos jours, la syntaxe des parlers populaires a été à peine étudiée, et que dans les monographies dialectales que nous possédons, la syntaxe occupe une place insignifiante.

Le parler manceau reproduit par Rousson ne laisse pas d'offrir, même à ce point de vue, des particularités intéressantes. Il est, avec les chartes du Maine en langue vulgaire, qui ont été étudiées par Görlich dans le t. V des *Französische Studien* de Körting et Koschwitz, un des rares monuments qu'on puisse utiliser pour l'histoire des parlers manceaux.

Nous allons étudier successivement : 1^o la phonétique ; 2^o la morphologie et la syntaxe, 3^o le vocabulaire du *Dia*.

logue de trois vigneron. Les formes modernes des parlers manceaus que nous citons sont tirées du *Vocabulaire du Haut-Maine* par R. de Montesson¹ et de notre *Glossaire des parlers du Bas-Maine*².

PHONÉTIQUE

VOYELLES

A

Tonique vient de :

é libre : *vas* 5 voir : *tras* 114, 120 trois, *-as* à la 1^e et à la 2^e p. sg. de l'imparfait et du conditionnel, *Franças* 18 Français. — *-aille* représente *-éclam* dans *oraille*, *orailles* 18, 28, 37, 104 oreille, oreilles; *-éclam* dans : *oailles*, 131 vieilles.

a protonique initial représente :

é : *trasiesmes* 114 troisièmes.

é devant *r* : *parturbatours* 23 perturbateurs.

Haut-Maine : *j'aimas, j'étas, je bairás, vás*.

Bas-Maine : *ca, trá, -á, Fransá*.

AE

Tonique vient de :

é libre : *paes* 99 pois.

Bas-Maine : *baér* boire.

Il est probable que *ae* dans *paes* est la diphtongue *aé* qui représente souvent *é* libre dans le sud de la Mayenne. Il est possible toutefois que *ae* (a+e muet) ne soit qu'une fantaisie orthographique de Rousson qui aurait noté ainsi le son de

1. C. R. de M[ontesson], *Vocabulaire du Haut-Maine*, 2^e éd., Le Mans, 1859.

2. G. Dottin, *Glossaire des parlers du Bas-Maine*. Paris, Welter, 1898. Nous avons adopté ici le système de transcription suivant : tous les signes employés conservent la même valeur qu'en français, à l'exception de *g* qui est toujours *g* dur, *s* = *s* dur, *e* qui représente muet, *æ* = *eu*, *y* = *i* consonne, *ñ* = *gn*, les voyelles ouvertes sont requées d'un accent grave, les voyelles fermées d'un accent aigu ; *ón, én* = *a, ò, è* nasals. Toutes les lettres se prononcent, mais *, ou* ont la même valeur qu'en français.

l'a fermé pour distinguer dans l'écriture *paes* pois et *pas* pas.

AEU

Tonique vient de :

a libre : *quiaeu*, *quiaeul* 5, 95 quel, *quiaeue* 12 quelque, *chaeux* 51 chez.

ô libre : *daeux* 18, 123, 131 deus, *paeur* 104 peur.

ô entravé : *graeux*, *graeusse* 4, 5, 104 gros, grosse, *paeuces* 37 pouces, *faeux* 81 fous, *caeuppe* 81 coupe, *aumeusne* 6 aumône, *taeust* 7 tôt, *naeustre* 18, 84 nôtre, *tantaest* 72, 89 tantôt, *caep* 123 coup.

au libre : *paeures* 6, 41 pauvres, *chaeuse*, *chaeuses* 8, 24, 65, 120 chose, choses, *aeuse* 21, 116 ose, *repaeux* 23, 97, 133 repos.

aeu protonique initial représente :

ô entravé : *aeustez* 23 ôter, *caeusté* 89 côté, *caeuppez* 37 couper.

ô libre : *saeuliers* 39 souliers.

au libre : *paeuureté* 7 pauvreté.

Bas-Maine : *Kyæ*, *græ*, *tæ*, *sæyè*.

La diphtongaison de *a* en *æ* se produit encore à Montjean (Mayenne) dans *chæz* chose.

AI, AY

Tonique vient de :

a sous l'influence d'une palatale : *araiche* 23 arrache, *chairge* 23, 114 charge, *saiges* 38 sages, *montaignes* 90 montaignes, *oray* 27, 119 vrai, *émay* 27 émoi, ennui, *sçay* 129 sais, *équipaige* 101 équipage, *latinaige* 10 latinage, *davantaigne* 42 davantage, *usaige*, *usaiges* 42, 89 usages, *visaige* 98, 116 visage.

é libre : *vaire* 22, 95 voire, *fais* 37, 43 fois, *touïefais* 25 toute-fois, *tailes* 27 toiles, *poüair* 29 pouvoir, *bair* 49, 56 boire *sairs* 109 soirs, *sçauair* savoir, *dais* 7 dois, *nair* 11 noir *vair* 111 voir, -*aiz* à l'infinitif en -oir, *craire* 29 croire *empaïs* 42 empois, *may* 5, 7, 43 moi, *tay* 6 toi, *fay* 7, 4

81 foi, *quay* 4, 6 quoi, *ray* 11 roi, *vay* 7 vois, *day* 107 dois, *pourquay* 12, 13 pourquoi, *cray* 22 crois, *avaine* 123 avoine, *paine* 4, 43, 59, 131 peine.

è entravé : *baiche*, 8, 50 bêche, *quaisse* 17 qu'est-ce.

ai protonique initial représente :

a : *airas* 6 aurais, *airet* aurait, *aira* 6 aura.

é : *vaisin*, *vaisins*, 28, 123 voisins, *vayas* 4 voyais, *maitiez* 6 métier.

è : *maitié* 124 moitié, *baichoux* bêcheur, *vaituz* 11 vêtus.

Haut-Maine : *emai*, *partaige*, *campaigne*; *mai*, *baire*, *j'airai*, *j'airais*.

Bas-Maine : *arèch*, *chèrj*, *cèr*, *jè*, *pwèr*, *bèr*, *krèr*, *mè*, *tè*, *kè*, *avèn*, *èra*, *cèzèn*, *mèkyé*, *béchou*.

Dans le sud de la Mayenne, aus divers emplois de *ai* chez Rousson répont la diphtongue *ae*; ailleurs on a *è* ou *é*. Il est peu probable que Rousson ait noté ainsi une diphtongue, il aurait sans doute écrit *ae*, comme il a écrit *paes*, si cette forme est authentique.

AIN

Vient de :

a+n+g : *piandre* 28, 48, 98 plaindre. L'édition de 1734 porte *plèndre* 33, *piandre* 57.

é+nasale : *moins* 43, 121 moins, *maindres* 24 moindres, *néantmoins* 41 néanmoins.

è+nasale : *rain* 5, 7 rien.

Bas-Maine : *pyèndr*, *mèn*, *rèn*.

Dans le Bas-Maine, *è* nasal se diphtongue souvent en *éen*. Il est possible que Rousson ait figuré un phénomène de ce genre; *ain* a dans le *Dialogue* la même valeur qu'au commencement du XVII^e siècle, où il représentait à peu près le même son que *ein* et n'était pas encore réduit à *è* nasal'.

AN

Tonique vient de :

a+n libre : *mean* 5, 24, 51 moyen.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 484.

an protonique initial représente :

o entravé : *camben* 39 combien, *rampu* 109 rompu.

Haut-Maine : *méian*, *cambin*.

Bas-Maine : *méen* *kaubén*.

AU

Vient de :

o entravé : *nauz* 14 nos.

a+l : *mau* mal.

au dans *nauz* n'a sans doute d'autre valeur que celle de *o*, à moins qu'il n'y ait eu confusion dans quelques mots entre *aw* et *o*.

Partout ailleurs, *au* a dans Rousson la valeur qu'il a conservée dans le Maine ; c'est la diphtongue *aw* ou *ao*. Cette diphtongue se prononçait encore en français au XVI^e siècle. Elle était conservée en Normandie au milieu du XVIII^e siècle¹.

AUE

Vient de :

é libre : *sauef* 48 soif.

Haut-Maine : *seu*.

Bas-Maine : *sœ*.

Si *sauef* est authentique, il offre la prononciation ordinaire de *oi* au XVII^e siècle et n'est qu'une variante de *soef*, cf. *poüay* peu, fr. *poy*. Il est plus probable que *sauef* est une faute d'impression pour *sœuf* qui coïncide avec la forme moderne *sœ*.

E

Tonique vient de :

a libre : *quere*, *quiere* 6, 7, 39, 49 car, *pere* 38 père, *mere* 132 mère.

a entravé : *diesbe* 115 diable.

a sous l'influence d'une palatale : *charge* 49 charge, *mauves* 49, 67 mauvais.

è+c : *desme*, *desmes* 23, 28 dîme, dîmes.

é : *crere* 49 croire, *acrere* 95 accroire, *set* soit, *dret* 25,

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. I, p. 425-429.

59, 104 droit, *bourges* 39 bourgeois, *endrets* 98, 114 endroits, *estret* 119, *estrette* 59 étroite, *eguiése* 28, 32, 49 église, *treze* 106 treize, -et à la 3^e p. s. de l'imparfait et du conditionnel.

ò influencé par une palafale : *net* 4, *nect* 99 nuit, *quiets* cuits, *quiescès* 101, *quiesses* 109, 132 cuisses, *depes* 9 depuis, *pesse* puisse, *pesque* 11, 56 puisque, *pes* 28, 56 puis, *parresse* 38 paroisse.

è dans *oeille* 115 vieille.

e protonique initial représente :

a : *era* aura, *gergon* 9 jargon, *piesiz* 4, 7, *piesis* 7 plaisir, *mezé* 12 meshui, désormais, *meson*, *mesons* 21, 38, 51 maison, maisons, *ermé* 73 armé.

é : *vela* 7, 99, 127 voilà, *fredist* 116 froidit, *leauté* 6 loyauté, *previlages* 18, 83 privilèges, *reaume* 23 royaume, *meillour* 98, 99, 124 meilleur.

ò : *legis* 77 logis, *quenoisset* 38 connaissait, *velentiers* 7, 51, 77, *velantiers* 21, 48, 83 volontiers, *velentaires* 7 volontaires, *quiesine* 12 cuisine, *quenoistre* 38 connaître.

Haut-Maine : *mère*, *dièbe*, *oeille*, *mesé*.

Bas-Maine : *mér*, *chérj*, *krèr*, *sé*, *dré*, *andrè*, *étrè*, *nè*, *kyè*, *kyès*, *cœy*, *még*, *pyèzi*, *frédi*, *cantyé*, *kyèzin*.

É

Tonique vient de :

a influencé par une palatale : *mégre* 11 maigre, *brées* 81 braies.

é entravé : *espés* 99 épais.

è influencé par une palatale : *parmé* 67 parmi.

ò influencé par une palatale : *mezé* 12 meshui.

EI

Vient de :

é libre : *quenoisseit* 38 connaissait, *peine* 5 peine.

C'est une graphie pour è dans *quenoisseit*; quant à *peine*, ei y était une diphtongue¹.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. I, p. 342.

EIN

Tonique vient de :

$a + n$ libre: *vilein* 58 vilain.

C'est une variante orthographique de *ain* qui représentait une sorte de diphtongue nasale, autant qu'on peut, d'après les témoignages obscurs des grammairiens, déterminer la valeur de cette graphie. La forme mancelle était *vilen* par *è* nasal (voir ci-dessous).

EN

Tonique vient de :

$a + n$ libre: *chen* 24, 51, 104 chien, *pen* 7, 11 pain (8^e édition: *pein* 50), *mens* 18 mains, *vilen* 51, 58, 59 vilain.

$é + n$ libre: *piens* 4 pleins, *piennes* 99 pleines.

$è + n$ libre: *bens* 7, 89, 98 biens, *ben* 6 bien, *camben* 39, *comben* 32 combien.

$ó + n$ libre *men* 7 mon

$ò + m$ libre: *en* 39, *l'en* 5, 39 on, l'on (8^e édition *an*, p. 146).
en protonique initial représente:

$ó + n$: *danret* donnerait

Haut-Maine: *chen*, *cambin*

Bas-Maine: *chèn*, *pyèn*, *kanbèn*, *kònbèn*, *an*.

Il faut remarquer que Rousson a remplacé *-ain* du français par *en* dans les mots *pen*, *men*, *vilen*. Il est probable qu'au commencement du XVII^e siècle les Manceaus prononçaient *è* nasal et non la diphtongue *ai + n* dans *pen*, *men*, *vilen*. Rousson ne pouvait noter autrement *è* nasal, car *in* se prononçait en Normandie (et sans doute encore aussi dans le Maine) *i + n* et non *è* ou *i* nasal'.

Dans *ben*, *bens*, *camben*, *en* représente *è* nasal, par analogie avec *ien* des mots français correspondants. Dans *men* mon, *en* on, *denret* donnerait, *en* représente *a* nasal qui est une modification de *ò* nasal.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 480.

EU

Vient de :

a libre : *cheux* 28, 50 chez, *feuve* 95 fève.

e + *u* : *asseure* 7 assure, *cheute* 32 chute, *veu* 38 vu.

ò + *c* : *au leu de* 49 au lieu de.

Haut-Maine : *veu*, *cheute*.

Bas-Maine : *chæ*, *ſœv*, *choet*, *vœ*.

Le changement de *é*, *è* en *œ* est très fréquent dans le Bas-Maine ; dans le Nord-Ouest de la Mayenne, *a* libre se change plus souvent en *œ* qu'en *é*. La forme *leu* est intéressante : elle n'a pas subsisté, à ma connaissance, dans les patois manceaus, où l'on dit *ó yœ de*, par le changement ordinaire de *ly* en *y* : le parler de Saint-Thomas-de-Courceriers (Mayenne) a conservé pour les mots analogues « feu, jeu » les formes obscures *fa*, *ja*.

I

Protonique initial vient de :

é : *millour* 102 meilleur.

Haut-Maine : *milleur*.

Bas-Maine : *miyœ*.

IAU

Vient de :

-ellum dans *biau* 48 beau.

Haut-Maine : *-iau*.

Bas-Maine : *-yaw*, *yao*, *ya*.

La forme *biau* est isolée chez Rousson, qui écrit toujours *eau* comme en français, mais il est sûr que l'*e* avait dans ce suffixe une prononciation voisine de celle de *i*, car Rousson note *i* consonne provenant de la vocalisation de *l* dans les groupes *pl*, *bl* tantôt par *e*, tantôt par *i* ; par *e* devant *a*, *an*, par *i* devant les autres voyelles (voyez p. 294). Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, l'*e* se prononçait encore dans tous les mots en *-ceau* et *-teau*¹.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. 1, p. 435-436.

IEU

Tonique vient de :

-arium: *premieux* 40 premiers.

a libre: *itieul* 123 tel.

ò libre: *vieux*, 7, 18, 101, *vieu* 29, 59 veus, *vieult* 68 veut.

Haut-Maine: *je vieux, tu vieux, il vieut*.

Bas-Maine: *permyœ, cyœ*

La forme *itieul* m'est inconnue; le changement de *a* libre en *œ* est fréquent en manceau: il est probable que *ieu* a la même origine dans *itieul* et dans *vieux* et qu'il provient, comme *aeu*, de *eu* (*el*) français.

O

Tonique vient de :

apud dans *ó* 18 avec, *d'o* 21 d'avec.

ó entravé dans *rotte* 58 route, sentier.

ò entravé dans *auoguies* 67 aveugles.

Haut-Maine: *o, rote*.

Bas-Maine *ó, ròt*.

OE

Protonique initial vient de:

ó: *croecifex* 105 crucifier.

C'est une forme refaite sur *krwe* crois (nom).

OI, OY

Vient de :

é fermé libre: -oit dans *oyoit* 66 entendait: *loy* 18 loi, *voye* 56 voie.

au + *c*: *poy* 4, 12, 43 peu.

Bas-Maine: *ucè*.

Le son figuré par Rousson est évidemment celui qu'avait *oi* au XVII^e siècle, c'est-à-dire *wè*; cf. *poüay* peu.

ON

Tonique vient de :

ó suivi de *n* palatal: *gurongnes* 56, 120 ivrognes.

ô suivi de *n* palatal: *besongne* 23 *besogne*.

on protonique initial représente

ô suivi de *n* palatal: *pongnées* 5 *poignées*.

a + *n* entravé: *oncore* 4 *encore*.

Haut-Maine: *ongnon*, *Bourgongne*.

Bas-Maine: *bzônñ*, *pônñé*.

La nasalisation d'une voyelle dans le voisinage d'une nasale est fréquente en manceau; elle se produit généralement devant une nasale: *ponm*, pomme, *onñon* oignon; mais aussi après une nasale: *menzon*, maison, et même quand la syllabe suivante contient une voyelle nasale: *renzon* raison, ou par analogie avec des mots contenant une voyelle nasale: *jændi* jeudi. La terminaison *ogne* se prononçait avec un *o* nasal encore à la fin du XVII^e siècle¹.

OU

Tonique vient de:

ô libre: *malhours* 8 malheurs, *lour*, *lou* 7, 11 leur, *lous* 7 leurs, *meillour* 99, 124, *millour* 102 meilleur, *seruitours* 22, 72 serviteurs, *suour* 98, 116 sueur, *collitour* 99 collecteur, *jourours* 121 jureurs, *confessour* 28 confesseur, *pechours* 29 pécheurs, *dangeloux* 56, 58 dangereux, *malheureouse* 83 malheureuse, *baichoux* 98 bêcheur, *hautoure* 7 haute heure, *honnour* 8 honneur, *recevours* 21 receveurs, *seignours* 22 seigneurs, *parturbatours* 23 perturbateurs, *preschous* 23 prêcheurs, *flour* 32 fleur, *monsiour* 43 monsieur, *heure* 51 heure, *galoux* 51 galeus, *trompours* 89 trompeurs, *beafumatours* 107 blasphémateurs.

ô entravé: *aillours* 38 ailleurs, *iouque*, *iousques* 99, 115 jusque.

ô entravé: *voutre* 8, 10, 32 votre, *noustre* 28 notre, *apoustres* 40 apôtres.

au libre: *pouures* 36 pauvres.

ou protonique initial représente:

a + *l*: *oussi* 18, 76, 127 aussi, *outant* 73 autant.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 526.

a+n entravé : *oucores*, *oucore* 132 encore.

ó : *roussignoletz* 58 rossignols, *soulicion* 17.

ò : *courée* 99 corée, *voulanté* 101 volonté.

on : *moussé* 124 monsieur.

au : *ousas* 18 osais, *oüayoît* 90 oyait.

Haut-Maine : -*oux*, *poucre*: *courée*, *ouser*, *ous*.

Bas-Maine : - *ou*, *vout*, *nout*, *pouc*, *outaon*,

OUAI, OUAY

Tonique vient de :

ó suivi de *cl* : *genouais* 39 genous.

au suivi de palatale : *poüay* 20 peu, *oüay* 28 ouïs.

ouay protonique initial représente :

au : *oüayo[i]t* 90 oyait.

Bas-Maine : *jenwè*, *wè*

U

Protonique initial représente :

ó+l : *cuteaux* 81 couteaus.

u : *piume* 123 plumé, *subiets* 109 sifflets.

Haut-Maine : *subiet*.

Bas-Maine : *pyume*, *subyè*.

CONSONNES

C, QU

Le *c* intervocalique est tombé dans :

diez 89 dites.

Bas-Maine : *dyé*.

Le *c* initial a subsisté dans :

cerche 90 cherche.

Bas-Maine : *sèrch*.

Le *qu* est conservé dans :

quermonnies 129 quérémonies.

Bas-Maine : *kérimòni*.

Le *k* se prononce palatal devant *aeu*, *e*. Rousson le note dans ce cas *qui* :

quiaeuque 5, 12, 24, 32, 43, 119 quelque, *quiaeu* 5 quel, cf. *quel*, 6.

Bas-Maine : *kycek*, *kyæk*.

quiesine 12 cuisine, *quiets* 69 cuits, *quiesces* 101 *quiesses* 119, 132 cuisses, *quiere* 39 car.

Bas-Maine : *kyezin*, *kyè*, *kyès*.

Maintenant, dans la plupart des patois manceaus, le *k* et le *g* sont palatals devant *i*, *é*, *è*, *æ*, *æn*. Cette palatalisation devant *é*, *è*, *eu*, est signalée en 1694 par Dangeau qui, pour figurer la prononciation, écrit *guièrir*, *riguieur*, *quies-tion*, *vainquieur* ; et elle se produit devant *é*, *i*, *u*, *è*, *ê*, *en*, *eù*, *eun*, d'après Boindin (1709). Dumas, en 1733, précise l'observation de Boindin et remarque que devant *eu* le *g* et le *q* sont tantôt faibles et un peu mouillés, tantôt forts et secs. Duclos (1754) établit une différence entre *banqueroute*, *banquet* et *queue*, *guenon* et *gueule* ; cette différence subsiste encore aujourd'hui pour ce qui est de *k*, *g* devant *e*, *æ* : devant *e*, *k*, *g* sont vélaires, devant *æ* ils sont palatals ; mais le *k* de *banquet* est maintenant le plus souvent vélaire.

V

Le *o* intervocalique est tombé après *u* :

poüant 6 peuvent, *poüons* 8 pouvons, *poüas* 12, 23 pouvais, *troüe* 28, 59 trouve, *poüair* 29 pouvoir, *troüoit* 57 trouvait, cf. *trouué-vous* 64 trouvez-vous, *troüé* 83, 90, 98 trouvé, *poüaint* 98 pouvaient, *troüera* 105 trouvera,

Haut-Maine : *pouère*, *pouvoir*, *trouer*.

Bas-Maine : *pwer*, *troué*.

D

Le *d* radical est conservé dans :

vaïd 22, 39, 51 voit.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 197-198.

T

T final ne se prononçait, semble-t-il, en aucune situation.
On lit chez Rousson : *fait-len* 20 fait-on.

S

L's devant une consonne a disparu de la prononciation ;
après *e* il sert à indiquer qu'un *e* est *è* ouvert :

esculée 99 écuellée, *espés* 99 épais, *escus* 105 écus, *estudie*
107 étudié, *estat* 112 état, *estre* 56 être, *estret* 119, 121
étroit, *aumeusne* 6 aumône, *desme* 28 dîme, *aeustez* 51 ôter,
caeusté 89 côté, *cistement* 98 vitelement, *cousté* 107 coûté,
tentaeust 111 tantôt, *quenoistre* 111 connaître, *trasiesmes*
114 troisièmes, *pastours* 114 pasteurs, *boüest* 12 bout,
diesbes, *diesbe* 27, 115 diables, diable, *jeusnez* 28 jeûner,
cosnes, *cosne* 91, 115 cornes, corne, *flaeustes* 109 flûtes,
preschet 114 prêchait, *cosnez* 114 corner.

Cet *s* devant consonne ne se prononçait plus en français
dès le XVI^e siècle'.

L

L, second élément de groupes consonantiques, s'est vocalisé soit en :

e : *peace* 17, 76, 102 place, *empeatrez* 42 emplâtrés, *peanteras*
104 planterais, *beanc* 11 blanc, *obeations* 24 oblations,
beasmez 43 blâmer, *beafematours* 56, *beafumatours* 107
blasphémateurs, *beanches* 99 blanches, *beasmet* 132
blâmait, *sembeant* 132 semblant.

Dans ces mots, l'*e* se prononçait devant *a* comme dans le
suffixe *-eau* (voir p. 289) ; il différait sans doute peu de *i*.
Rousson emploie toujours *e* devant *a*, *an* ; la forme *biau* que
nous avons relevée ci-dessus est isolée.

Soit en :

i : *piens* 4 pleins, *piesiz* 4, 25, *piesis* 7 plaisir, *piese* 8, 133
plaise, *piaist* 56 plaît, *dépieset* 77 déplaissait, *pienne*,
piennes 99, pleines, *piaindras* 18 plaindrais, *piaindre*

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 317.

48, 98 plaindre, *piumé* 123 plumé, *peupie* 32, 114 peuple, *discipies* 40 disciples, *exempie* 41, 68 exemple, *exempies* 69 exemples.

bié 5, 6, 42 blé, *equitabiment* 98 équitablement, *trembie-ment* 119 tremblement, *oubié* 6 oublié, *obigex* 49 obligés, *tabie* 99 table.

fiour 42 fleur, *enfiées* 91 enflées, *flaeustes* 109 flûtes.

equierez 50 éclairer, (cf. *eguirez* 67 éclairés), *quiefs* 50 clefs, *quiochez* 119 clocher, boîter.

eguirez 67 éclairés, *eguisse* 72, *eguiese* 28, 32, 43, 85 église, *auoguies* 67 aveugles.

Haut-Maine : *bié*, *plaisi*.

Bas-Maine : *pyen*, *pyèzi*, *pyèz*, *pyè*, *pyenn*, *pyendr*, *pyumœ*, *pæpy*, *égzanpy*, *byè*, *oubyé*, *taby*, *aufyé*, *kyè*, *kyôché*.

Rousson emploie *i* et non *e* devant toutes les voyelles autres que *a*, *an*.

Le grammairien manceau Péletier avait remarqué cette vocalisation de *l*, mais seulement dans le groupe *gl* : « ceus des marches d'Anjou é Poètou » disent « *aeulhe* pour *aeugle* é *reilhe* pour *régle*¹. »

L final tombe dans *bl* :

diesbe 115 diable, *endiesbées* 91 endiablées.

Haut-Maine : *dièbe*.

Bas-Maine : *dyáb*, *gyáb*.

Il s'est vocalisé en *u* :

mau 109 mal, *quiaeu* 92 quel, cf. *cheuæux* 39 cheveux.

Haut-Maine : *mau*.

Bas-Maine : *maw*, *mao*, *kyœ*.

L tombe dans *pl* initial :

pus 10, 12, 49, 95 plus.

Haut-Maine : *pus*.

Bas-Maine : *pu*.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 297.

R

Final tombe; il est remplacé dans l'orthographe de Rous-son par *s* :

ous 5.

Bas-Maine : *oá*.

Ou par *z* :

dangez 56, 58 danger, -*ez* -er terminaison de l'infinitif, *iz* -ir, -*aiz* -oir (cf. p. 302).

Ou bien il n'est pas plus représenté dans l'écriture que dans la prononciation : *pa la mordune* 72.

r tombe devant une consonne dans :

sotiant 81 (subj.) sortent, *cosnes* 91 cornes.

Haut-Maine : *cône*.

Bas-Maine : *kón*.

r se change en *l* dans :

dangeloux 56, 58 dangereux.

Article

L'article partitif masculin offre la forme *dou* 7, 11 du. Il manque au pluriel avec un adjectif 67 : je sommes contrains de cheminez à tastons comme paeuures auoguies. Il est exprimé dans un cas où nous le supprimons 126 : ie sommes trop prests de parlez quand l'en nous en donne dou suiet.

L'article défini manque devant un adjectif 7 : tu te mocques de tous bons aduertissemens ; — avec le mot *Paradis* 127 : ie sommes donc ben lain de Paradis.

L'article indéfini manque 133 : piese à noustre Seignour nous donnez bon repaeus.

L'article composé *ès*, dans les, qui est encore conservé en manceau dans quelques expressions, est assez fréquent dans le *Dialogue* : c'est un meillour maitiez que de baichez ès vignes, 11 ; — i'ay des tintouins ès orailles et faut dormiz, 28.

Démonstratifs

Le pronom démonstratif masculin pluriel est *siaeux la* 42,

tous sieux 51. Ce serait encore un exemple du changement de *eu* en *ieu* (voir p. 290).

Possessifs

1^{re} p. sing. *mon, men* 7.

1^{re} p. plur. *naus* 14, *noustre* 28, *naeustre* 18, 84.

2^e p. plur. *voutre* 8, 10, 32.

3^e p. plur. *lour* 7, *lou* 11 leur; *lous* 7 leurs.

Conjonctif

Que s'emploie seul dans l'interrogation indirecte 19: dites-nous que c'est de faire pénitence.

Genre

Le mot *asne* est du féminin 73: i' aimeras outant voir vne asne contrefaire le cheuau d'Espagne et portez vn homme tout ermé au combat que de voir vn Prestre faire l'orgeillous, le courtisan et se conformez au monde.

Adjectif

L'adjectif *grand* a la même forme au féminin qu'au masculin: grand dignité 22, grands occasions 28, grands cosnes 91.

On emploie l'adjectif et non l'adverbe dans la locution: a piennes lous grans gibecieres, 99.

Pronoms personnels

Les formes intéressantes sont :

ie nous (sujet). C'est la forme régulière encore aujourd'hui. *lu* lui 22, forme conservée dans quelques parlers du Maine. *y* 22, 48 (devant consonne), *yl* 11, 22, 40, *il* 42 (devant voyelle) ils. Ces formes sont encore employées maintenant, mais à côté de *il* on trouve aussi devant voyelle *iz*. *aeus* 95 eus.

Les pronoms personnels sujets, souvent, ne sont pas exprimés; *je* 51: i'auion oussi vne vache endommaigeante

qui ne faiset que courre et ne se tenet point ô les autres, mais les débauchet toutes; l'eusse bien vendue, mais ie ne vouli pas en trompez personne; — *nous* 8 : ie sçay ben que c'est elle qui nous donne les bens et prosperitez et que sans elle ne poüons attendre que malhours et malencontres; — *vous* 48 : i'ay eu faim et ne m'avez pas donné à mangez; — *il* neutre : faut 51; n'y a 59; faudret 131, vaudret 18; — *il* représentant le sujet n'est pas répété après le verbe dans l'interrogation 58 : pourquoy noustre Seignour a dit que la rotte dou Ciel est pus estrette que celle d'enfer?

VERBE

Présent de l'Indicatif

1^{re} p. sing. A la première conjugaison, la désinence est *e* comme en français : *araiche* 23 arrache, *trouë* 28, 36 trouve.

Dans les autres conjugaisons, il n'y a pas d'*s* final : *ouïay* 28 ouïs, *sçay* 8, 25 sais, *cray* 19, 21, 42, 98 crois; *vieu* 29, 59 veus, *ouïay* 28 ouïs, *say* 7, 17, 18, 76, 99 suis (aujourd'hui : *sé*, *sè*, *sæ*), on trouve cependant *obaïs* 28 obéis (aujourd'hui *òbè*).

2^e p. sing. A la première conjugaison, la désinence est *e* : *preste* 6 prête, *paye* 28 paies. L'*s* final que les gens instruits prononçaient devant une voyelle ' était tombé en patois manceau dans les verbes en *-er*. Mais il subsiste dans les verbes en *-oir* : *dais* 7 dois, et en *-re* : *vends* 7 vends.

3^e p. sing. Il n'y a à remarquer que la présence constante de *d* dans *vaid* 22, 39 voit, et d'un *s* étymologique dans *que-noist*, 39, *connoist* 39 connaît, *piaist* 56 plaît, *conduist* 56 conduit, et dans les verbes inchoatifs en *-ir* : *aduertist* 56 avertit, *empulentist* 115 empuantit, *remplist* 115 remplit, *nourrist* 99 nourrit. Cet *s* ne se prononçait pas plus en manceau qu'en français. Les formes *vet* 55 va, *bouest* 12 bout sont intéressantes.

1. Thurol, *De la Prononciation française*, t. II, p. 28.

- 1^{re} p. plur. La désinence -on n'a pas d's final : *beuon* 28 buvons, *employon* 42 employons, etc.; *poüons* 8 à côté de *poüon* 119 pouvons, est une faute d'impression ou une inadvertance. On dit encore dans le Maine *alon yi* pour « allons-y ». Outre *sommes* 13, nous avons une forme en -mes : *faimes* 36. On connaît encore dans la Mayenne des premières personnes en -omes : *fom*.
- 2^e p. plur. Rousson hésite entre l'orthographe étymologique -ez : *diez* 89 dites, et l'orthographe phonétique é : *aué* 42, 123. Il faut remarquer la chute de *ez* quand le pronom sujet suit le verbe : *vay-vous*, 6, 28, 98, voyez-vous, *auous* 8 avez-vous, chute régulière dans les patois du Maine.
- 3^e p. plur. La désinence est -ant tonique : *diant* 18 disent, *sembiant* semblent, *vayant* voient. Péletier a relevé cette particularité : « On a einsi prononcé *iz alant*, *iz venant* comme mêmes les bonnes gans du Maine é de Poétou prononcet ancores aujourd'hui¹. » Les quelques exemples de -ent chez Rousson sont des fautes d'impression. La désinence -ant est d'un usage général dans le Maine encore aujourd'hui.

Imparfait de l'Indicatif

- 1^{re} p. sing. La désinence est -as : *vayas* 4 voyais, *trouas* 5 trouvais, *poüas* 12, 23, 104 pouvais, *faisas* 132 faisais. C'est la désinence ordinaire des deux premières personnes dans le Maine.
- 3^e p. sing. La désinence est -et : *recquenoisset* 21 reconnaissait, *dépiéset* 77 déplaissait. *preschet* 114 prêchait, *beas-met* 132 blâmait. C'était en 1548, la prononciation d'une d'une partie de la cour². Au XVII^e siècle, les grammairiens sont partagés entre *è* et *oè*. Rousson opposait la prononciation mancelle *è* à la prononciation plus relevée *oè*, il lui a échappé d'écrire : *troüoit* 37, *oyoit* 66. On trouve maintenant dans le Maine *è* et sa variante *œ*.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 441-442.

2. Id., *ibid.*, t. I, p. 379.

1^{re} p. plur. *obeission* 27, *estion* 27, *avion* 51, *voulion* 106.

2^e p. plur. *estié* 14.

3^e p. plur. La désinence est *-aint* ; *potiaint* 5 pouvaient, *caepaint* 37 coupaient, *pensaint* 123 pensaint ; -*en* est la désinence ordinaire des patois manceaus.

Passé défini

Les passés définis faibles sont en *i* :

1^{re} p. sing. *fourri* 5 fourrai, *tiry* 5 tirai, *ally* 5, 123 allai, *donni* 51 donnai, *trompi* 124 trompai, *vouli* 51 voulus.

3^e p. sing. *appellit* 98 appela, *apportit* 98 apporta, *demandit* 124 demanda.

3^e p. plur. *refusirant* 51 refusèrent, *baichirant* 98 bèchèrent, *cherchirant* 123 cherchèrent, *trouïrant* 123 trouvèrent, *mangirant* 123 mangèrent, *voulirant* 123 voulurent, *sor-tirant* 124 sortirent.

Le passé défini de *voir* est : 1^{re} p. sing. *vey* 101 ; 3^e p. plur. *veïrant* 123 ; *ei* est étymologique ; dès le commencement du XVI^e siècle on prononçait *i'*.

Les parfaits forts sont formés comme en français : 3^e p. sing. *dist* 98, *fist* 124. Il faut remarquer seulement 1^{re} p. sing. *prins* 5 pris, 3^e p. plur. *prindrant* 123 prirent, encore usités aujourd'hui.

Futur

1^{re} p. sing. La désinence est *é* : *seré* 7 serai, *feré* 8, 107 ferai, *firé* 81 fierai. C'est une notation phonétique de *ai* que l'on prononçait *é* dès le milieu du XVI^e siècle¹. On trouve *ay* dans *apprendray* 10 apprendrai.

2^e p. sing. : *seras* 7 seras.

3^e p. sing. : *aira* 6, 55 aura ; *vendra* 114 viendra, *finera* 115 finira.

1^{re} p. plur. : *aimeront* 24 aimeront, *mourront* 69 mourront.

2^e p. plur. : *diré* 24, *direz* 25.

3^e p. plur. *seront* 7, *mourront* 69.

1. Thurot, *De la Prononciation française*, t. I, p. 509.

2. Id., *ibid.*, t. I, p. 304.

Présent du Conditionnel

1^{re} p. sing. La désinence est, comme à l'imparfait, *-as* conservée par la plupart des parlers manceaux : *piaindras* 18 plaindrais, *aeuseras* 32, 101 oserais, *contras* 43 contrais, *peanteras* 102 planterais, *donneras* 104 donnerais, *pourras* 111 pourrais, *joüras* 125 jouerais, *engaigeras* 125 engagerais.

2^e p. sing. : *airas* 6 aurais, *deuras* 7 devrais.

3^e p. sing. : *-et* : *troüret* 39, *troüeret* 105, *trouueret* 65 trouverait, *morderet* 104 mordrait.

1^{re} p. plur. : *-ion* : *deurion* 14 devrions, *aeuserion* 25 oserions ; *-ain* : *aurain* 17 aurions.

2^e p. plur. : *-iez* : *prescheriez* 14 prêcheriez, *crairiez* 116 croiriez.

3^e p. plur. : *-aint* : *oiraint* 48 entendraient, *aeuseraint* 95 oseraient.

La syllabe prétonique est tombée dans *contras*, *joüras*, *troüret* à côté de *troüeret*. Un *e* analogique s'est introduit dans *morderet*.

Impératif

Le seul exemple au singulier est *asseure-tay* 7 assure-toi. Au pluriel, on trouve *aidez-may* 8, *venez* 114, *leuez-vous* 114 qui sont français, et *dite-nous*, qui est dépourvu d'*s*, à côté de la forme ordinaire *dites*.

Présent du Subjonctif

Il y a dans le *Dialogue* un subjonctif en *-j* (écrit souvent par *i*) et un subjonctif identique à la formation française actuelle.

Les exemples du subjonctif en *j*, fréquent encore aujourd'hui dans les parlers du Maine, sont chez Rousson : 1^{re} p. sing. : *fay-ie* 28 fasse (8^e éd. : *fayje*), *enten-je* 72 entende ; — 3^e p. sing. *dy-ie* 95 dise (8^e éd. : *dije*) ; — 1^{re} p. plur. *endure-ion* 109 endureions ; 3 p. plur. *ay-iant* 24, 29, 107, *ay-jant* 43

aient, *prospere-iant* 98 prospèrent, *sotiant* 81 sortent. Des exemples de ce subjonctif ont été relevés au XIII^e siècle dans les chartes du Maine par Görlich¹ : *tenge*, *vauge*, *demorge*, *demeurgent*.

Le subjonctif sans *j* n'offre aucune particularité intéressante : 2^e p. sing. *ayes* 6 aies; — 3^e p. sing. *piese* 8 plaise, *pesse* 17, 76, 98 puisse; — 3^e p. plur. *saint* 72, 91, 116 soient.

Imparfait du Subjonctif

Ce temps, que maintenant les Manceaus remplacent par le conditionnel ou le passé défini, n'offre point de forme intéressante, à l'exception de *regardission* 61 formé sur le passé défini en *i*; cf. *trouuast* 107, *parlassion* 43.

Infinitif

L'infinitif de la première conjugaison est en *-ez* : *dechergez* 5 décharger, *baichez* 11 bêcher, *ahannez* 13 ahaner; *-ez* une notation de *é*² dont on trouve d'ailleurs un exemple : *parlé* 10 parler. Rousson a adopté cette notation parce que l'*r* de *-ér* se prononçait en 1624 et continua de se prononcer devant une consonne jusqu'au milieu du XVII^e siècle³. Cornaille fait rimer *charmer* et *amer*, *donner* et *air*, *parler* et *air*. D'après R. de Montesson, l'*r* de *-er* se prononce généralement dans le Haut-Maine. Il est tombé dans le Bas-Maine.

L'infinitif de la seconde conjugaison est pour la même raison noté *-iz*, *-is* : *obeiz* 27 obéir, *ouuriz* 50 ouvrir, *teniz* 123 tenir; *ressentis* 89 ressentir, et l'infinitif de la troisième conjugaison *-aiz*, *-ais* : *voulais* vouloir, *auaiz* 39, 56, 95 avoir, *sçauaiz* 124, *sçauais* 84 savoir. L'infinitif de voir est *oas* 5 et *vair* 111; ces deux formes existent concurremment encore aujourd'hui. L'*r* de *-ir* est régulièrement tombé dans les patois manceaus; l'*r* de *-oir* subsiste ou tombe.

1. *Französische Studien*, t. V, p. 80.

2. Thurot, *De la Prononciation française*, t. II, p. 176.

3. Id., *ibid.*, t. II, p. 151.

L'infinitif de la quatrième conjugaison ne présente aucune particularité : *piaindre* 28, 98 plaindre, *quenoistre* 38 connaître, *baire* 49 boire, *acrerer* 95 accroire, *courre* 51 courir.

Participe passé

Il n'y a comme exemple de participes forts que *prins* 49 pris, et ses composés *surprins* 51 surpris, *apprins* 9, 14 appris. Rousson ne regarde pas ces formes comme propres au patois manceau. Il met *apprins* dans la bouche de Tiennot, p. 9.

Parmi les participes faibles, on peut remarquer *obey* 28 (*obè*) obéi; cette prononciation est encore usitée aujourd'hui; — *veu* 21, 42, *veüe* 102, *deu* 24, dont il est difficile de déterminer la prononciation, car on trouve encore dans le Maine à côté des formes ordinaires *vu*, *dù* quelques exemples de *œ*, *dœ*; on pourrait même songer à la diphtongue *éu* dont je ne connais pas d'exemple dans les parlers actuels du Maine, mais qui était signalée en Anjou au XVIII^e siècle¹.

Emploi des Vois, des Temps et des Modes

Une particularité intéressante des dialectes manceaux est la formation, encore vivante, de verbes réciproques, au moyen du préfixe *ant* entre : *s antsavè* s'entre-savoir, être de connivence; *s antbize* s'entre-baiser; *i s antson bon l'œn pou l'awt*, ils sont bons l'un pour l'autre. Il y a dans le Dialogue un exemple de cette formation, 56 : ie n'iré pas par là y li en vet trop d'autres, l'en s'y entrabat.

Que ne s'emploie pas avec le subjonctif-optatif : 17 : ie ne pesse grollez de la peace ou ie say si ie n'aymeras mieux mon croc qu'vne cure; — 109 : ie ne grole de la peace ou ie say si ie ne m'en trouë si rampu tous les sairs que ie ne peux dormiz.

Le présent tient lieu du futur dans une proposition condi-

1. Cf. Thurot, *De la Prononciation française*, t. I, p. 510.

2. Id., *ibid.*, t. I, p. 520.

tionnelle, 6 : tu ne peux iamais entrez en Paradis que tu n'ayes fait restitution de l'vsure et du bié que tu vends aux paeuures gens outre le prix commun.

Prépositions

à 39, 98 pour : y viuant equiesiastiquement en la crainte de Dieu et à l'édification dou monde; — c'est vn grand repaeux d'esprit et vn ben grand contentement à vn homme quand il vit dou labour de ses mens.

apre 61, 119 derrière : si Dieu voulet que ie regardission apres nous; — sans regardez après may,

en 116 à : ie n'aeuse ma fay songez en ce jamais.

pour 37 à cause de : des hommes ben sçauans, qui pour le respect qui portaint à ceste dignité ne voulaint pas estre prestres.

sur 65 dans : noustre Seignour le diset ben qui ne se trouueret guere de servitours fideles et prudens sur la famille de Dieu.

sus 43 sous : ie voudras que le Latin fust ben defendu sus paine d'une graeusse amende.

Conjonctions

ain-ian, 24 aussi, c'est pourquoi : i m'eust ben piumé si m'eust attrappé à la muce; ain-ian i'ally ben à un autre.

ains 6 mais : les bens acquis iniustement ne poüant prospérez ains s'en reuont en malheurs.

mela 27 voilà : mela qui est ben vray.

mon 58, 43, 99 donc : mais dites may mon si vous piaist; — vay vous tenez, regardez mon.

pourtant 49 aussi, c'est pourquoi; lou dira-til, ardé vous estes d'honnestes hommes pourtant venez en Paradis, vous l'aeuz ben gaigné.

va 12, 17 voire, donc : dites nous va; ne parlez-va pas ainhin.

velentiers que 77, 83 sans doute que : velentiers que noustre Seignour fera oucore ben pirement aux orgueilleux; — velantiers qui ne valet donc rain?

Interjections

ain ain 7 eh bien : ain ain i'en ay d'vne.

ardé 64 : trouué-vous qui faiset ben ? Ardé ie ne le cray pas.

dea 25 : et dea Tiennot ; ouay dea 91 oui dà.

mordé 48 morbleu : a ha mordé y ne l'oiraint pas oucore qui l'eust vne voix oussi forte et tonnante comme le tonnerre mesme ; par la mordé 97 ;

mordeune 4 morbleu : Mordeune mon Tiennot que ie dormiras ben oncore un poy ! — pa la mordune 43, 72.

pardé 22, 59 pardieu : pardé vaire ; — pardé mon Tiennot ie vay ben qui lia pus de peine à se perdre qu'à se sauuez.

pardune 91 parbleu : ie ne voudras pardune pas la hardez ô une autre pus graeusse ou pus large.

vertubieu 91 vertubleu !

Adverbes de manière

ainhin 51 ainsi : tous sieux qui ont ainhin de grands comptes à rendre deuraient ben y pensez.

comme 7, 13, 69 que, après *ainsin* si, *oussi taeust* aussitôt, *oussi ben* aussi bien : et les riches mourront oussi ben comme les paeuures. *Comment* 109, 123 comme.

velentiers 7, 66, 101, sans doute, probablement : ie n'y seré tament pas velentiers que tout le derrain ; — si monsiour noustre curé vous oyoit ainhin parlez, y ne seret velentiers guere content de vous ; — elle fait velantiers peace à l'Antecrin que l'en dit qui viendra ben taeust, — velantiers ben 48.

forment 101 fortement : i'aeuseras forment ben dire que desia elle a tiré des quiesces.

pirement 77 pis : velentiers que noustre Seignour fera oucore ben pirement aux orgueilleux.

tamment 7, 12, 24, 77 seulement : si ie sauas tamment un poy de voutre Latin, ie seras ma fay prestre.

vistement 98 vite : s'en vont vistement happez lous crocs.

Adverbes de quantité

ainsin 13 si: y ne sont pas ainsin corbelez ny racropiz comme ie sommes.

ben 83 beaucoup: i'auon ben de preuilaiges qui n'auet pas.

oussi 69 aussi; nous peres et ayeulx sont tous morts et ie mourron oussi; non plus 77: tous sieux du legis ne l'aimaint point et ie ne l'aimas point oussi.

du tout 6 tout à fait: est-il possible que tu sois sans entendement et du tout sans raison.

Adverbes de temps

aucunefais 28 parfois: la pus grand faute que i'y fay-ie est que i'allon aucunefais, mes vaisins et may, à la tauerne.

mezé 15 désormais: y ne font pus rain mezé que s'épiuaudez.

oussi taeust 7 aussitôt: i'en vay de ben riches qui seront peut estre oussi taeust morts comme may.

trejours 12, 56 toujours: quiaeuque autre gobeau, pour echaufez ma paeuure petite quiesine ou mon petit pot ne bouëst qu'au Dimanches oncore pas treiours; — ie sçay ben que les grands chemins sont treiours dangeloux.

Adverbes d'affirmation

vaire velentier 95 oui sans doute.

Adverbes de négation

Ne est supprimé dans la proposition complétive dépendant d'une proposition principale négative: ie ne sçay si c'estet point mon bon Ange gardien, 6.

Ne ne s'emploie pas après le verbe *craindre*: je craindras que la damnation se trouuast irreuocable, 107.

Ne s'emploie avec *sans que*, 98: ie n'ay rain en ce monde que ie n'aye gagné en ahanant ben, et sans que personne ne pesse piaindre de may. Cependant la 8^e édition porte *se*, p. 115, au lieu de *ne*.

Non s'emploie comme négation devant le verbe: si ie

disas may *oportet*, y faut, d'autres pourraint dire non faut, 119.

Pas manque souvent là où nous l'emploierions aujourd'hui, dans une proposition conditionnelle : si tu n'as pitié d'eux le bon Dieu n'aira pas pitié de tay 6; dans une proposition interrogative : pourquay ne estes-vous prestres pesque vous sçaez tant de Latin?

Pas est employé, contrairement à notre usage, avec *ne que* : y ne le diant pourtant pas qu'entre les dents : avec *personne* 51 : ie ne vouli pas en trompez personne.

La négation est renforcée par *pas une miette* 10 : quere sur ma fay ie ne vous entens pas une miette ; par *pas guère* 68 : ie n'entens pas guère ben ce que S. Augustin vieult dire.

Point s'emploie avec *jamais* 91 : vous n'avez point jamais ouï dire que : qui n'a conscience n'a rain.

Rain renforce *ne* 109 : ie n'en craindras rain vne alloüette de moulin ; s'emploie avec *pas* 123 : y ne voulirant pas rain faire que des grimaces.

Mots et Locutions intéressants

abillez 51, tuer et préparer : i'auion vne vache endommaigeante qui ne faiset que courre...pa la mordienne ie la fils abillez et ne la donni pas aux chens.

adelaisiz 27 à-de-loisir, inocupés : les diesbes seraint adelaisiz.

aeustez 37, 51 se débarrasser de : quand l'en a vn servitour méchant faut l'aeustez viaz.

affaire 39 besoin : si l'en a affaire d'eus, ce n'est pas cheux eus qui faut les cherchez.

ahanon (j') 12 je peignons : j'ahanon pourtant ben, mon Matelin. *andechrin* 115, *Antecrin* 102 Antéchrist : [la trompe] ne finera de cosnez et d'appellez l'an dechrin ; — elle fait velantiers peace à l'Antecrin.

apportit 98 rapporta : lou vigne apportit tant de vin apres cela qui ne pouïaint fourniz à tonneaux pour le mettre.

asseure-tay 7 sois sûr : asseure-tay que si tu meurs en cet estat, tu seras vn malheureux tison d'enfer.

beaux peres 18, 37, *beaupere* 14 pères, religieux : vous prescherez forment ben si vous estié beaupere.

benquiers 19 : y seraint bons à faire les vitres : ie cray ma fay qui sont benquiers.

bezanne 59 : ie ne marcheré ma fay point par ce grand vilen chemin dou monde ; y li fait trop gris, et n'y a que bezanne. La 8^e édition porte *bezeanné* p. 70.

boüet 83 trou : i'auon trouë vn boüet pour entrez en Paradis qui ne sçauet pas.

bourguinotte 25 casque léger : et le remerçant ly descendret vn fretillon vaire daeux ou tras sus sa bourguinotte.

bourriers 127 mauvaises herbes : i'auon ben remué des bourriers.

boulefeux 23 incendiaires : si leset venu à bout de ses bons dessains contre les boutefeux parpilaux et parturbatours dou repaeux en son Reaume.

breuets 129 recettes : force breuets pour sieux qui cherchant des pourceaux à mettre en pesson.

brimborions 29 prières : vaux brimborions en parlant til ?

caeuppe 81 coupe : [le monde] mort en riant et caeuppe des daeux caeustez comme les cuteaux aux tripières.

caiollez 90 crier, bavarder : vous en dites ma fay trop : si en vous oüayoit ainsi caiollez l'en ne feret qu'en rire.

chemin 38 : i'ay ben des fais oüy dire au pere de ma grand mere, qui estet pus vieu qu'un chemin.

chen 24 chien : qui m'aime, aime mon chen.

cheutrin 99 grabat : mes procez ne m'empeschant point de dormiz toute la nect en mon paeure petit cheutrin.

chiffes 11 chiffons : y sont ben habillez et ie ne sommes vaituz que de chiffes et de lambeaux.

chuc 104 tête : si venet pourtant à may, vay-vous ben, ie prendras des pierres et ly en peanteras vne dret dans le chuc si ie poüas.

cocuz 58 coucous : l'en n'y oüait chantez que les corbins, que les fresayes, que les cocuz et que les grenouïlles.

collitour 99 collecteur : si i'en auas vn poy de ce qui l'en ont trop, cela me feret grand ben à payez noustre collitour.

commettre 131 infliger : faudret commettre vne bonne graeusse paine à sieux qui seraint desobeissans.

conte 18 cas : ie vay ben qui font ben poy de conte de lousames.

conscience 91 : vous n'aeuz point jamais ouy dire que : qui n'a conscience n'a rain ?

coquilles 98 restes : sans s'attendre aux coquilles des autres et sans intéressez personne.

corbelez 13 vouëtés : y ne sont pas ainsin corbelez ny racropiz comme ie sommes.

corbins 58 corbeaus. Voir *cocuz*.

courée 99 fressure : noustre collitour qui nous mange iouques en la courée.

craindre 109 : o comment ie chanteras et fredonneras de la gorges. Ie n'en craindras rain vne alloüette de moulin.

culots 106 culottes : ie sonme reculez ben lain de ce temps iadis ou les bonne gens ne portaint point de culots ni de hau de chausses.

custodinos 21 : ce sont velantiers ces custodinos, ces tisons d'enfer [les mauvais prêtres].

déchirée 101 amaigrie : ie la vey l'autre iour dans le creux d'un chesne ou elle se caichet toute déchirée et en fort paeuure équipaige.

degrolé 127 déraciné : [i'auon] degrolé des herbiers puants.

dépit 25 déplaisir : si venaint tricotez sus vaus épaules pour son piésiz, cela ne vous feret point vn poy dépit ?

deuider des quiesses 132 jouer des jambes : ô comment ie deuidas des quiesses, ie delogeas ben sans trompette.

deuotion 40 : tous les gens de ben et de deuotion.

diaculum et *diamedures* 99 diachylon et diamargariton : ie n'ay point si souuent affaire des médecins comme eus, Dieu mercy, ny des Apoticaïres oussi ô lou diaculum et diamedures.

diantres 91 diables : tous les grands diantres d'Enfer ô toutes lous grands cosnes de beliez et ô toutes lous finesses endiesbées.

douzain 106 douzaine : si ie voulion y retournez à ce bon temps où l'en auet treze pintes de bon vin pour un douzain.

echaliers 120 petites barrières fixes.

emoté 55 frayé : ce grand chemin qui vet en enfer est donc ben emoté pesqui ly passe tant de gens.

endommaigeante 51 vicieuse. Cf. *abillez*.

entors 4 entortillés : y mest auis que l'ay les yeux tous entors et piens de graueau.

entrabat (s') 56 se fait tomber l'un l'autre : ie n'iré pas parlà, y li en vet trop d'autres, l'en s'y entrabat.

entremontrez (s') 123 se montrer l'un à l'autre : y ne voulirant pas rain faire que des grimaces, que rire et s'entremontrez lous grands dents.

epiuaudez (s') 12, *espiuaudez* (s') 109 se prélasser : ie ne ferion rain que nous espiuaudez et chanter comme font les petits oyseaux.

estat 5 cas : ie ne fesas point estat des petitz et ne voulas point vas les paeures.

failliz 43 manquer : quand ie pense dire quiaeuque chaeuse, vous en riez et me faites failliz.

fanfares 39, 68 embarras : tant de fanfares et fanfreluches ; —tans de piaffes, tans de fanfares (toutes niaiseries dou monde).

feuwe 95 fève : des niais... qui n'auaint pas troué la feuwe au gasteau.

fourniz 98. Voir *apportit*.

frantaupin 14 franc-archer : vous parlez mieus qu'un frantaupin.

fresayes 58 orfraies. Cf. *cocuz*.

fretillon 25, 104 coup de frette : ie li donneras de mon croc sus sa grand hure un si beau fretillon que ie ly feras branslez les orailles.

friette 109 friande : ie ne sommes pas tenus à noustre grand bonhomme de pere Adam ni à sa femme Eue trop friette.

frippant 99 se régale de : [les riches] frippant les bonnes lippées.

fripper des epaules 28 hausser les épaules : ie frippe des épaules quand i'en oūay parlez.

gede (à la) 39 : tant de grands cheuæux à la soudarde faits à la gede.

gens (bonnes) 106 paysans. Voir *culots*.

geurine 132 : y me montret sa grand geurine (c'estet sa verge qu'il appellet ainhin). Cf. *geveline* javeline? La 8^e édition porte *gueurine*, p. 153.

gobeau, 12, *gobeaux* 99 bon morceau : i'attrapperas... quiaeuque autre gobeau pour echaufez ma paeuure petite quiesine ; — les riches mangeant les graeux gobeaux.

graeau 123 graviers : y ne trouïrant que de l'orge qui n'estet point cribié et où y ly auet force graeux graeau pierreux.

grichez 131 grincer : les mettre vn poy grichez les dents sous les lampes, ou ben lous faire coustet de l'argent.

gringoilins 50 : et ou iraint-til logez ? ô les Gringoilins cheux les Diantres ?

griolant 120 grouillent : tous ces libertins qui griolant si menu sus la terre.

happez 98 prendre : s'en vont vistement happez lous crocs pour allez baichez partout en lou vigne.

hardez 91 troquer : Ma conscience ? Ie ne voudras pardune pas la hardez ô vne autre pus graeusse ou pus large.

hauets 5 crocs : les autres ô des grands crochets et hauets la voulaint acrochez.

hombreau 5 hobereau : ie pensas estre quiaeuque Monsieur (pas pourtant des pus grands, mais un demy hombreau, ou enuiron).

houre (d') et de temps 51 à l'heure, à temps : l'en meurt ben pus contens quand en à fait ses paquets d'houre et de temps.

hurlubiers 43 : i'ay ben des fais ouy dire à des hurlubiers

parpillaux qui se feraint catholiques si les prestres viuaint en gens de ben.

itieul (tout) 123 tel quel : à quay i ne prindrant point garde et le baillirant tout itieul à lous cheuaux.

iournée 8 travail : ie diré le chappelet à voutre honnour en allant à ma iournée.

laict espés 99 espèce de laitage : o que ie troüe ma tabie ben garnie quand ie la vay chergée d'vne bonne esculée de choux quiets ô de l'huyte, ou de laict espés ou baraté.

lamps 132. Voir *griches*.

lanfers 23 paquets de fil : c'est la chairge des prestres, comme c'est la naeustre de béchez la vigne et de lou payez la dixiesme partie de naut biez, de naut vins, de naut lanfers, de naut agneaux.

leuraudet 132 : ie le craignas à cause d'vne grand verge qui lauet et ô quay y me leuraudet et me faiset danser la tri-cottée ben souuent.

lippées 5 régals : si y ne me donnaint souuent des lippées ès tauernes.

messiours (naus) 18 nos prêtres : pourquay naut Messieurs, qui nous devent conduire ne font til donc eux-mesmes comme y nous diant qui faut faire.

mistandaine 39 : tant de barbes à la mistandaine, à l'Espagnolle, à l'Italienne. Cf. *miste* coquet, joli.

mondipiez 98 purifier : y faut gaignez les bens équitablement qui en vient bien joüiz pour les mondipiez afin qui nous prospereiant à nous et aux naeustres.

mort 98 : un bonhomme paisant et baichoux de vigne comme nous qui ayant la mort entre les dents appellit et fit veniz ses éfans à lu.

moutarde 32 : y s'amusant trop à la moutarde.

muce 123 brèche par où passent les lièvres et les lapins : je fu à confesse et trompi noustre Curé qui penset ben me teniz et qui m'eust ben piumé si m'eust attrappé à la mucé.

nid de chen 85 nom d'un champignon vénéneux que l'on

appèle aussi *pi de chien* : les bens d'Eguiese n'apportant que malhour et deuenant à nid de chen à la pus part de sieux qui les possedant.

obeations 24 dons offerts à l'Église : ie lou payon oucore des obeations aux grans festes annuelles.

parpillaux 43 calvinistes. Voir *hurlubiers*.

pelliz 11 : les sergeans ne vont point pelliz lou nippes comme y font les naeutres pour les deniers dou Ray. L'édition de 1734 porte *pillez*, 14.

petit 11 peu : ie ne beuon que de l'eau ou vn petit de raisiné.

piaffé 49 faire de l'embarras : vous auez ben garny vaux ventres et vaus gibecieres et ben piaffé aux dépenz des paeuures.

piandre 98 : ie n'ay rain en ce monde que ie n'aye gagné en ahanant ben et sans que personne ne pesse piandre de may.

pied (à) 119 : y m'a ben des fais fait marchez à pied, 58 : les pus mauueses bestes que l'en y rencontre sont des liéures qui vont tous à pied.

posson 129 paisson, glandée. Voir *breuets*.

poule 77 : i'auion cheux nous vn valet qui estet orgueilleux, comme une poule.

quermonnies 129 monitoires : y ne lisant rain autre chaeuse que lou prosne accoustumé, et apres cela force quermonnies.

rabatz 39 rabats : y semble qui voudraint ben estre demoiselles ô lous grands rabats empesez.

racropiz 13 recroquevillé. Voir *corbelez*.

raintiez 109 reins : les quiesses me font si grand mau et les raintiez et le rasteau de l'échine que ie ne fais que criez toute la net.

range (me) 28 me rends : ie chomme les festes et me range à l'Eguiese ô les autres.

rasteau 109 colonne vertébrale. Voir *raintiez*.

ratelez 4 bavarder : ie n'ay finé toute la net de rauassez et ratelez.

rauassez 4 *rabâcher* : Voir *ratelez*.

rauauderies 129 *balivernes* : et autres telles *rauauderies*.

rayée de soleil 127 : y ne faudret pus pour les faire mourir qu'vne bonne rayée de soleil.

ribon ribaine 119 bon gré mal gré : ie scauas ben qui ~~fallet~~ ribon ribaine faire ce qui commandet.

roquillon 28 *demi-setier* : i'allon aucune fais, mes vaisins et may, à la tauerne ou ie beuon vn poy chacun vn roquillon ou chopine de vin.

rotte 58 *sentier* : pourquay noustre Seignour a dit que la rotte dou Ciel est pus estrette que celle d'enfer.

roussignoletz 58 *rossignols* : l'en y oüait chantez les alloüettes les chardonnets, les roussignoletz, les cygales.

serpes 43 : y lou dit assez qui sont damnez ô tous les diesbes comme veilles serpes si ne font penitence et y ne font qu'en rire.

soleil 101 : quand le soleil est couché, il est ben des bestes à l'ombre.

soulicion 17 : qui nous diret la soulicion en Caresme ?

subiets 109 *sifflets* : i'auras des chaiumeaux, des fiaeustes, des subiets pour mieux accordez ma voix.

tenir 109. Voir *friette*.

tison d'enfer 7. Voir *asseure*.

tranche 131 *houe à deus dents* : si monsiour dou Mans voulet faire comme may et empoignez ô les daeux mens vne puissante tranche, ô ho qu'il arraicheret ben de grans racines.

one (i'en ay d') 7 en voilà d'une : ain ain i'en ay d'vne, ie deuas estre le premié en la vigne et ie n'y seré tament pas velentiers que tout le derrain.

venelle 56 *ruelle* : ce chemin qui conduist en Paradis n'est qu'vne venelle ben cachée et ben herbue pesque y li passe si poy de gens.

vermeniers 58, 91 *vermine* : ô que de graeux vilens vermeniers !—où y se nourrit tant de vilains vermeniers que l'en appelle remors de conscience.

cernilleries 43 vernis : ie voudras ben encore que le bon
Dieu eust arraiché dou cœur des gens d'Eguiese toutes ces
vernilleries mondaines pour y peantez la deuotion.
viaz 51 vite. Voir *aeustez*.

G. DOTTIN.

COMPTE RENDU

A contribution to the history of the unaccented vowels in old french. Inaugural dissertation by W. P. Shepard, Easton, 1897, 104 p.

Cette dissertation, qui a été soutenue devant la Faculté des lettres de Heidelberg, est consacrée à un sujet fort débattu, mais qui offre encore bien des points obscurs. L'étude de M. Shepard est la première qui embrasse ce sujet tout entier. Elle ne traite pas toutes les questions d'une façon entièrement satisfaisante et ne réussit guère à résoudre définitivement les problèmes qui y sont discutés, mais on la lit avec beaucoup d'intérêt. Outre les bonnes explications qu'elle donne et les points de vue nouveaux qu'elle relève quelquefois, elle présente une riche collection d'exemples qui, même si elle n'est pas toujours à l'abri de la critique, n'en reste pas moins fort utile.

Après avoir étudié dans l'introduction quelques questions préliminaires et après y avoir rendu compte sommairement des ouvrages consacrés jusqu'ici à la chute des voyelles atones, l'auteur s'occupe dans la première partie de son livre des voyelles finales des mots paroxytons. Quant à l'*a* final, il n'y a qu'à expliquer les apparentes exceptions où cette voyelle tombe, ce qui n'offre pas de difficultés.

L'auteur croit que la forme *el* pour *elle* a pris naissance dans des combinaisons comme *dit-elle*, combinaisons qui auraient été réduites à cause de leur caractère proparoxyton, tout comme *loue-je* devient *loué-je*. Mais il est évident que dans *dit-elle*, l'accent porte sur *elle*, et alors il n'y a pas besoin de réduction. Du reste, *dit-el* aurait été une combinaison aussi peu courante au point de vue de l'accent, car une finale

atone n'est jamais suivie d'autre consonne que de *s* ou de *t*. Nous croyons que c'est tout simplement l'influence des autres personnes, dont les pronoms étaient monosyllabiques aus deus genres, qui a provoqué aussi à côté de *il* un *el* au lieu de *elle*, chose facilitée par le caractère vocalique de *l*.

Viennent ensuite les autres voyelles finales : *e*, *i*, *u*. Elles restent (avec certaines restrictions) après un groupe de consonnes, finissant par une liquide ou une nasale, autrement elles tombent. Ces questions ont été étudiées à fond par M. P. E. Lindstrom dans son livre « Om de obetonade vokallernas bortfall i nagra nordfranska ortnamn », ouvrage souvent consulté par M. S., qui constate que les règles trouvées par M. L. sont applicables aussi bien aus noms communs qu'aus noms de lieux et qui explique très bien les mots qui ne s'y conforment pas comme savants, comme analogiques, par la phonétique syntaxique ou encore autrement. Les remarques générales sur la nature de la voyelle d'appui qu'on lit, p. 18, sont à noter. L'auteur y exprime l'opinion sans doute juste que cette voyelle est due au caractère fortement vocalique de la voyelle qui précède, qu'elle est ce qu'on appelle un phénomène de *sparabhakti*. *Re* était le signe graphique de l'*r* syllabique. *Patrem*, par ex., donne *pedr* > *pere*; le *e* ne représente donc pas l'*e* de *patrem*, mais un nouveau son, sorti de l'*r*. Dans *major* > *maire*, il ne s'agit pas d'une transposition de l'*o*, mais cette voyelle est tombée, après quoi *majr* > *maire*.

Une question qui présente des difficultés, est celle de l'*e* après la spirante palatale. Les sources de cette spirante sont *dj* après *r* (*hordeum* > *orge*), et la combinaison labiale + *j* (*rubeum* > *rouge*. *simiu* > *singe*). M. S. croit l'*e* après *dj* régulier et avec raison. Mais pour les labiales, il n'admet un *e* qu'après *mj*, croyant avec M. Waldner et autres que *pj*, *bj*, *vj* ne développent pas cette voyelle, et que par conséquent *sai* (*sapio*), *ai* (*habeo*) sont des formes régulières, tandis que *rouge* (*rubeum*) et *proche* (*propium*) seraient analogiques, et que *ache* (*apium*), *rage* (*rabiem*), etc., remonteraient à des éty-

mologies féminines en *-a*. Nous croyons cette opinion fausse et adoptons celle de M. Mussafia, selon laquelle la combinaison d'une consonne et d'un *j* donne le même résultat après qu'avant l'accent : *hordeum* > *orge* comme *viridiarium* > *verger*, *rubeo* > *rouge* comme *pibionem* > *pigeon*. La voyelle finale s'est développée pour cette raison que le *j* était, à l'époque de la chute de la finale, plus vocalique que la consonne qui le précédait, tout comme l'*r* dans *pedr* était plus vocalique que le *d*. Qu'après les autres consonnes combinées avec un *j* il n'y ait pas de voyelle d'appui, cela dépend des transformations que ces consonnes avaient subies ou fait subir au *y* avant la chute des finales. Ainsi *tj* ne demande pas de voyelle d'appui, car le *j* était devenu sourd sous l'influence du *t*, tandis que, dans *dj* le *j* reste sonore. D'autre part. *pj* engendre un *e*, car *p* et *j* ne sont pas homorganes (*j* est une linguale, *p* une labiale) comme *t* et *j* (tous deux des linguales), ce qui retarde l'assimilation et fait qu'encore à l'époque susdite *j* était trop vocalique pour pouvoir, après la muette *p*, se prononcer sans une voyelle d'appui. Pour *b*, *v*, *m*, la même dissemblance de formation empêche pendant quelque temps l'assimilation, tandis que pour les consonnes linguales elle s'opère plus tôt. Notons, avant de quitter ce chapitre, que l'auteur a mal compris M. Meyer-Lübke en disant (p. 36) que ce savant compte un *l* palatal parmi les consonnes qui demandent une voyelle d'appui. Il regarde évidemment tout le temps (même *Rom. Gram.*, I, p. 252), *paile* et *uile* comme des mots savants.

Dans la seconde partie de son livre, M. S. étudie les voyelles atones dans les proparoxytons. On pourrait faire beaucoup d'objections de détail contre ce chapitre, mais nous nous bornerons à une seule remarque, importante celle-là. L'auteur admet (p. 45) la théorie selon laquelle, dans les proparoxytons latins, la finale portait un accent secondaire qui restait encore après la syncope. C'est cet accent secondaire qui donne à la finale des proparoxytons syncopés assez de force de résistance pour rester sous forme d'un *e*, lorsque la

finale tomba dans les paroxytons originaires. C'est à propos du mot *pulicem* que l'auteur dit cela, et c'est ainsi qu'il explique, et avec raison, la différence entre *pulicem* > *puce*, et *calcem* > *chalz*. Mais, si cet accent secondaire pouvait avoir de telles conséquences pour *pulicem* (*l'e*), il n'y a pas la moindre raison pour croire qu'il n'en fût pas de même pour tous les proparoxytons (excepté naturellement ceux qui furent syncopés déjà dans le latin vulgaire comme *viridem*, *calidum*, etc.). L'auteur aurait donc dû réunir tous les proparoxytons dans un groupe, car la raison pour laquelle la finale reste est partout la même, ce qui n'empêche pas qu'il y a des proparoxytons où, après la syncope, le nouveau groupe de consonnes aurait en tout cas développé la voyelle d'appui (ex. *pŕperem*). L'auteur examine chaque groupe de consonnes et essaye de trouver une raison du développement différent du même groupe dans les paroxytons. Ainsi pour expliquer que *cubitum* donne *coude*, mais par exemple *septem* > *sept*, l'auteur a recours à une différence chronologique dans l'assimilation des consonnes; dans *comitem* > *comte*, *fremitum* > *friente*, nous avons affaire à un groupe inconnu dans les paroxytons; dans *currere* > *corre*, *querere* > *querre*, il s'agit de formations analogiques, car *soror* > *suer*. Lorsque l'auteur ne trouve pas d'explication de ce genre, il admet celle que nous avons citée à propos de *pulicem*. Nous répétons, ce qui a été démontré par plusieurs auteurs, que la voyelle finale des proparoxytons non réduits à des paroxytons déjà dans le latin vulgaire, reste toujours, et qu'il ne s'agit pas ici d'une voyelle d'appui, développée après la chute de la finale, comme c'est le cas des paroxytons, mais de la voyelle finale même du mot latin. — Un détail : p. 50, l'auteur dit que *ancra* < *ancora*, *mercre* < *mercurius* sont des mots savants, parce que le *c* reste, ce qui n'est pas juste. Le *c* se trouve ici après une consonne et devant une voyelle labiale, — il ne faut pas, comme le fait M. S., le confondre avec le *c* palatal dans *jungere*, *tingere*, etc.

P. 56, l'auteur passe à la troisième partie de son travail, le

développement des voyelles protoniques. Ce qu'il y a ici de plus intéressant, c'est l'examen détaillé que l'auteur consacre au cas où la voyelle protonique était précédée ou suivie d'une liquide ou d'une nasale. Dans ce cas, on voit souvent la protonique rester, où l'on s'attendrait à la voir tomber (*souverain, empereur*) et le contraire (*serment, larcin*). C'est là, selon M. S., un phénomène qui dépend de la rapidité de la prononciation. Si l'on parlait vite, il n'y avait pas de protonique, si l'on parlait dans un mouvement plus lent, une voyelle de *scarabhakti* se développait facilement. Ainsi, il y avait peut-être toujours des doublets et dans beaucoup de cas ces doublets sont reflétés par l'orthographe. M. S. est porté à croire que, dans les cas où la protonique devait tomber, il n'y avait au commencement que des formes sans *g* et que cette voyelle s'est développée plus tard. P. 60, M. S. donne une explication détaillée du phénomène en question. La syllabe tonique eut, dit-il, dans le latin vulgaire de la Gaule un accent composé (*zweigipfelig*), accent qui est l'origine de la diphtongaison ultérieure. Si une syllabe tonique contient une liquide ou une nasale, une partie de cet accent composé tombe sur la liquide qui devient par là une semi-voyelle, qui souvent est représentée par *re, er*. Plus l'accent était fort sur la syllabe en question, plus il y avait de chance pour qu'une voyelle de *scarabhakti* se développât. C'est pour cela qu'il n'y a presque pas d'exemple de *scarabhakti*, lorsque la protonique était précédée par la liquide qui, dans ce cas, appartenait à une syllabe atone, tandis que, si la protonique était suivie de la liquide, ces exemples sont fort nombreux (Ex. p. 85 : *empereur, enemy, felenos, sovereign, etc.*).

Nous ne nous prononcerons pas sur le bien fondé de cette hypothèse qui paraît au premier coup d'œil ingénieuse. Nous ferons seulement cette objection que l'accent composé dont parle l'auteur ne frappe que les voyelles longues. Autrement on aurait la diphtongaison aussi des voyelles entravées. Que le *scarabhakti* se développe beaucoup plus souvent lorsque la liquide suit la protonique, cela peut, à notre avis,

dépendre de la combinaison des consonnes qui en devient une autre. La liquide *suit* la consonne par exemple dans *enpreur* ; mais dans par exemple *cerebellum*, la liquide est placée avant la consonne : *cerveau*. Une liquide devient toujours plus vocalique après une consonne (moins sonore), que si elle est précédée par une voyelle et suivie d'une consonne. — En tout cas, ce chapitre est très intéressant et d'autant plus méritoire que M. S. est le premier qui ait traité en détail cette question.

Un point digne d'être relevé, se trouve p. 70 ss., où l'auteur parle du suffixe *-ationem* et conclut que l'affaiblissement de l'*a* était antérieur au développement du *yod*. Donc les formes en *-oison* (*donoison*, *liroison*, etc.) sont régulières. Les formes en *-aison*, *-ison* sont sous l'influence des verbes en *-are*, *-ire*, dont ils sont des dérivés. Comp. aussi sur *-amentum*, *-imentum*, etc., p. 79.

Lorsque la protonique est suivie de deux consonnes, elle reste (selon M. Lindstrom et autres) toujours. Nous n'entrons pas ici dans la discussion de cette règle qui est peut-être susceptible de certaines modifications. M. S. l'admet en général, mais il fait une restriction pour *st*, groupe, qui, selon lui, n'amène pas le maintien de la voyelle protonique. Comme exemples, il cite *ministerium* > *mestier* et *monasterium* > *mostier*. Mais ces deux mots se sont réduits déjà dans le latin vulgaire (*minsterium* se trouve chez Plaute, cf. Lindsay, *Latin Language*, p. 173). Il serait étonnant que la protonique fût tombée devant ce groupe, qui, en position initiale, exige l'appui d'une voyelle prosthétique pour pouvoir être prononcé. Du reste, M. Lindstrom donne dans *Genestioialum* > *Genneteil* et *Rantiscal* > *Rantechaux* deux exemples qui prouvent que la protonique dans cette position doit se maintenir.

Le sort de la protonique devant une consonne + *y* n'est pas certain. M. Lindstrom croit au maintien de la voyelle dans cette position, et nous partageons son avis. M. S. est de l'opinion contraire. Mais tous les exemples qu'il allègue en fa-

veur de la syncope sont douteux, ou bien ils s'expliquent autrement. Ainsi *sanitiare* n'est pas assurément l'étymologie de *sancier*, *cominitiare* a été syncopé à une époque fort reculée du latin vulgaire, *pulciarius pulcier* dépend de *pulcem* < *pulicem*, etc. *Juvenio* > *joignor* s'explique par la chute du *o* après *u*. *Materiamen* donne *marrien*, mais cela peut dépendre du caractère vocalique de l'*r*.

Les dernières pages du livre de M. S. sont consacrées aux mots qui, comme par exemple *auctoricare*, présentent deux protoniques. Il embrasse sur cette question la même opinion que M. Armstrong (*Mod. Lang. Notes* X, 350 ss.), à savoir que l'accent secondaire porte sur l'initiale et que par conséquent la partie protonique du mot est traitée comme un proparoxyton. Seulement, si l'une des deux protoniques est un *a*, c'est toujours celle-là qui reste (Ex. *frigidolusus* > *frileus*, *fructificare* > *frugier*, mais *paraveredus* > *palefroi*).

Nous avons essayé de relever un petit nombre de points dans la thèse de M. S., points dont quelques-uns nous ont paru remarquables, d'autres douteux. En somme, il faut dire que la thèse de M. S. est un peu inégale. Elle contient beaucoup de bon, mais, croyons-nous, beaucoup aussi qui ne pourrait pas tenir devant une critique détaillée. Comme le premier essai d'une étude complète sur les voyelles atones dans les noms communs elle mérite particulièrement d'être remarquée. Elle nous montre combien de ces questions attendent encore leur solution définitive, solution à laquelle elle fournit souvent de bons matériaux et quelquefois des idées ingénieuses.

Érik STAAFF.

TABLE DU TOME XII

DE LA *Revue de Philologie française*. 1898

Vignon (Léon).	
Les patois de la région lyonnaise : le pronom <i>on</i> et ses représentants.....	1
Betz (Louis-P.)	
Essai de bibliographie des questions de littérature comparée (<i>suite et fin</i>).....	45, 118
Clédât (L.).	
Études de syntaxe française : <i>Seul</i>	65
Érec et Énide (<i>suite et fin</i>).....	81, 161
Bastin (J.).	
« Seul à seule ».....	72
Désormaux (J.).	
Finales atones en <i>az, ez, oz, uz</i>	76
Regnaud (P.).	
Quelques étymologies françaises.....	105
Pelen (F.).	
Des modifications de la tonique en patois bugiste (<i>suite</i>).....	135
Pélissier (Léon G.).	
Textes provençaux modernes recueillis par J.-B. Valière.....	139, 182
Huguet (E.).	
Notes sur le Néologisme chez Victor Hugo.....	186, 241
Dottin (G.).	
Un texte patois du XVII ^e siècle : <i>Le Dialogue de trois vigneronns du pays du Maine</i> , par Jean Sousnor...	275

COMPTES RENDUS

<i>Charlton M. Lewis</i> : The foreign sources of modern English versification (Émile Legouis).....	151
<i>Eugène Herzog</i> : Macé de la Charité (J. Buche)...	230
<i>Lindberg</i> : Les locutions verbales figées dans la langue française (E. Staaff).....	231
<i>W. P. Shepard</i> : A contribution to the history of the un accented vowels in old french (E. Staaff)..	316
PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE.....	78, 155

Le Gérant : V^{re} ÉMILE BOUILLON.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. DE L. MARCEAU. — R. BERTRAND, SUCC.

L'ALSACE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

*Au point de vue géographique, historique,
administratif, économique, social, intellectuel et religieux*

Par **R. REUSS**,

Maitre de Conférences à l'École des Hautes-Études, ancien Bibliothécaire de la ville de Strasbourg

TOME PREMIER

Un fort volume grand in-8°. — Prix : 18 francs.

LA CHRONOLOGIE DU CANZONIERE DE PÉTRARQUE

Par **Henry COCHIN**

Un volume petit in-8°. — Prix : 4 francs.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Par **ROGER ALEXANDRE**

3^{re} édition, revue et augmentée de nombreux articles

*Ouvrage honoré d'une mention par l'Académie française
Concours de Jouy, 1895*

Un fort volume in-8°. — Prix : 7 francs.

Un prospectus comprenant la liste alphabétique des articles contenus dans l'ouvrage
sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.

GLOSSAIRE MOYEN BRETON

Par **E. ERNAULT**,

professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut

Deuxième édition corrigée et augmentée

Un vol. gr. in-8°, en 2 parties. — Prix : 30 francs.

DICTIONNAIRE DU LANGAGE POPULAIRE

VERDUNO-CHALONNAIS (S.-et-L.)

Par **F. FERTIAULT** (Verdunois)

Un fort volume in-8°. — Prix : 15 francs.

Répertoire méthodique du Moyen Age français

HISTOIRE. — LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS

Par **A. VIDIER**, élève de l'École des Chartes

Deuxième année 1895 (Extrait du Moyen Age, année 1896)

Un volume grand in-8°. — Prix : 4 francs.

CHRESTOMATHIE DE L'ANCIEN FRANÇAIS

Par **L. CONSTANS**

(IX^e-XV^e SIÈCLES)

Deuxième édition revue et considérablement augmentée

Un fort volume in-8° cartonné. — Prix : 7 francs

DICTIONNAIRE DE L'ANCIENNE LANGUE FRANÇAISE

(IX^e au XV^e siècle)

Par **F. GODEFROY**

Livraisons 1 à 92. — La livraison : 5 francs.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Iles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

LE MOYEN AGE

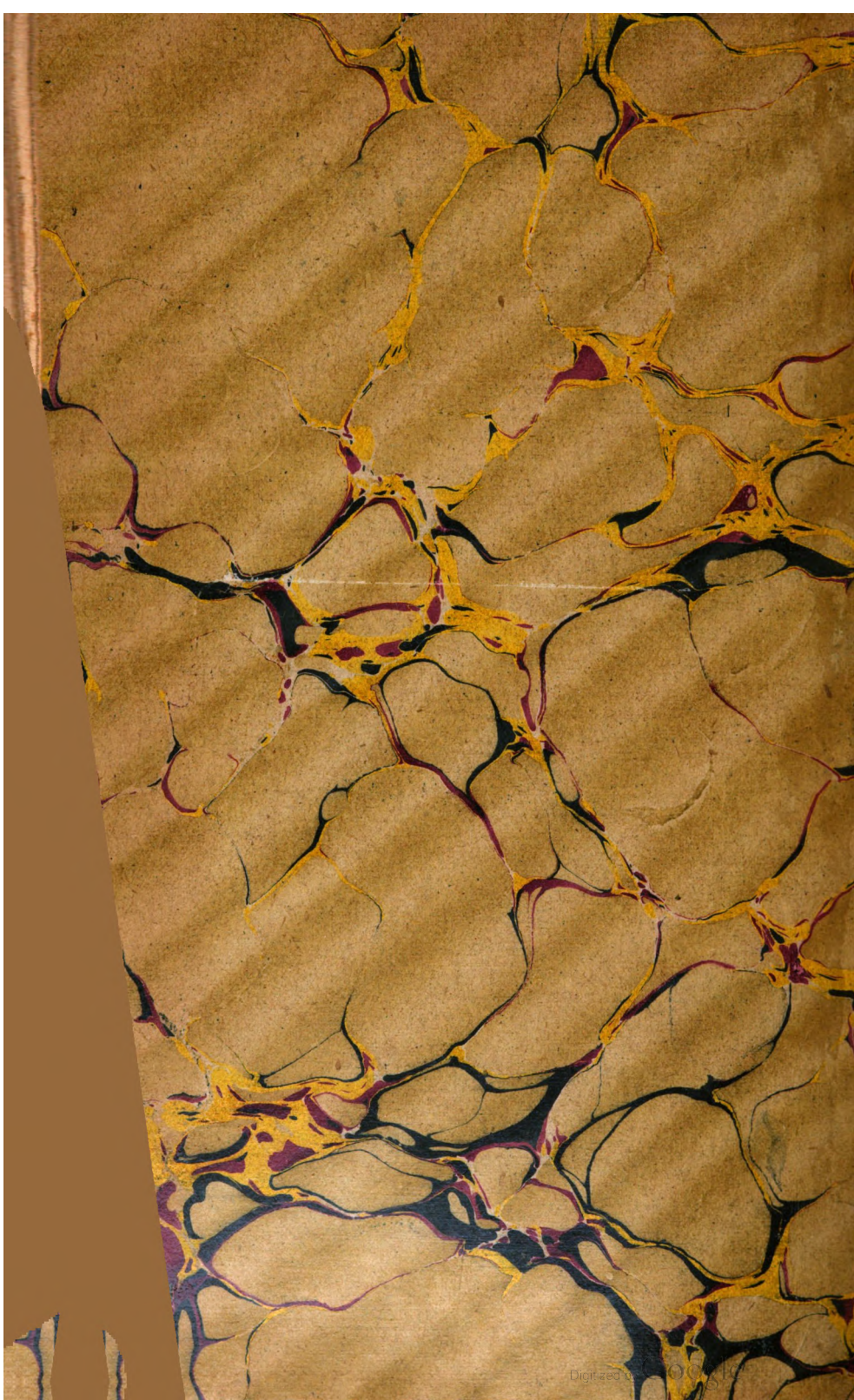
RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

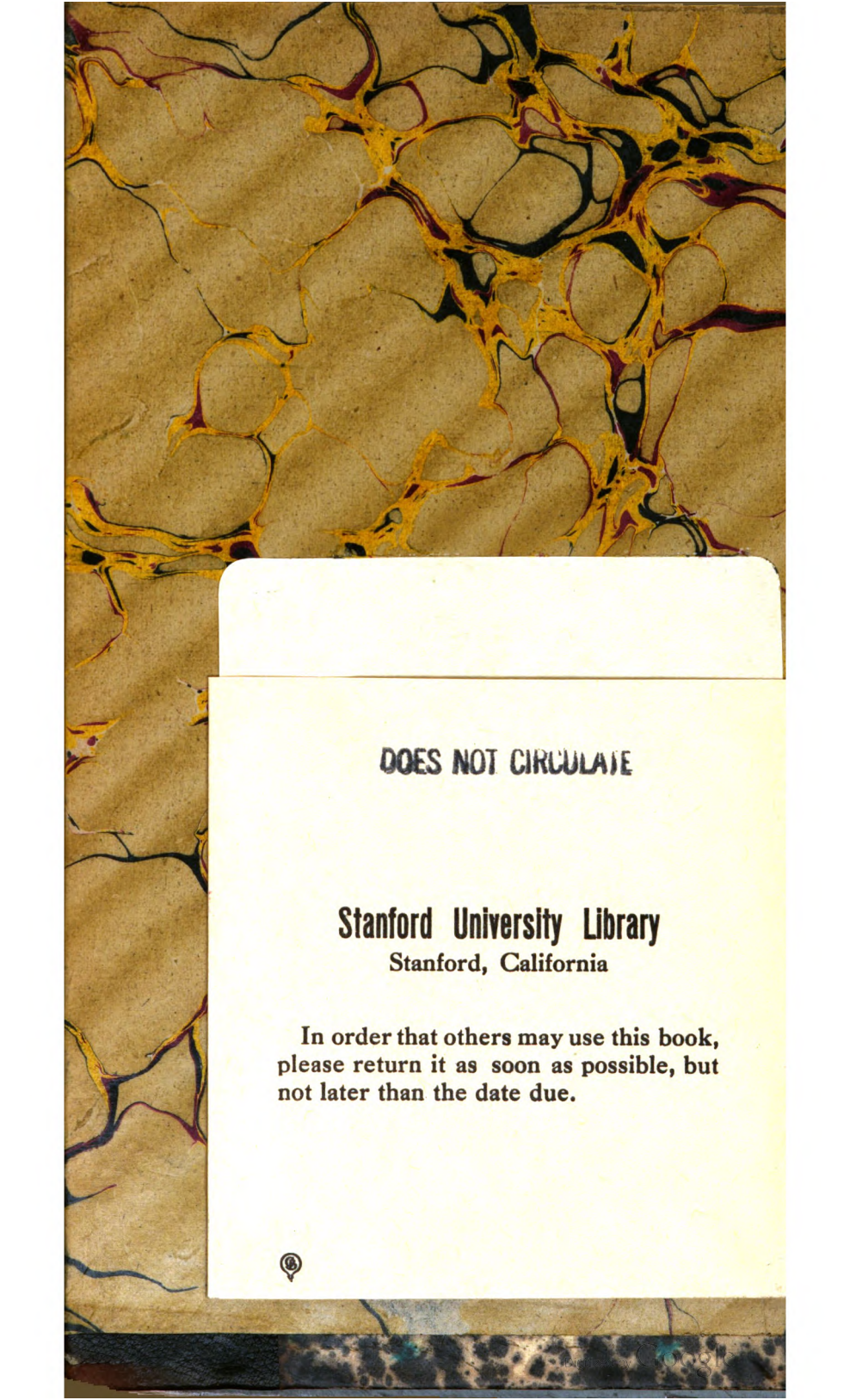
DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

CHALON-SUR-SAONE, IMPRIMERIE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r





DOES NOT CIRCULATE

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book,
please return it as soon as possible, but
not later than the date due.



